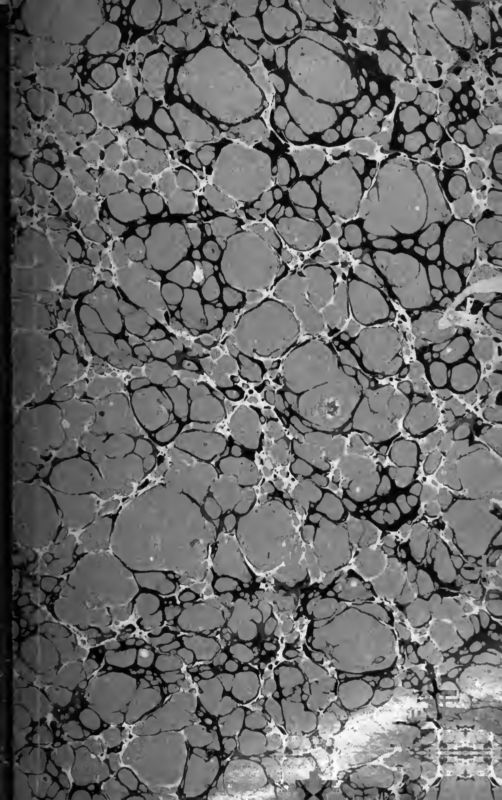




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Gr. Sak 2-IV-21



EUDOXIA

Douai. — Imprimerie DECHRISTÉ, rue Jean-de-Bologne.

EUDOXIA

TABLEAU DU Ve SIÈCLE

PAR

Mme LA COMTESSE IDA HAHN-HAHN

Seule traduction française autorisée.



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, ET RUE DE MÉZIÈRES, 11
1867

PRÉFACE

En réunissant les matériaux pour les deux derniers volumes des « Tableaux de l'histoire de l'Eglise, » et en lisant quelques-uns des écrits de saint Jean Chrysostôme, de saint Jérôme, de saint Augustin, à côté des ouvrages historiques qui se rapportent aux siècles reculés où brillaient ces grandes lumières de l'Église, je fus singulièrement frappée de l'esprit d'antagonisme et d'opposition qui régnait de leur temps, je ne dirai pas entre le christianisme et le paganisme, mais au sein même de l'Église chrétienne. Cette remarque produisit sur moi une si vive impression, que j'entrepris d'esquisser, à

ce point de vue particulier, le tableau d'une époque féconde, d'ailleurs, en évènements dramatiques.

La figure principale se place d'elle-même à son plan. Nature brillante, richement douée, et pourtant exerçant une influence pernicieuse, telle fut l'impératrice Eudoxia. Mais ce contraste de qualités disparates n'est pas le côté le plus saillant de son caractère. Ce qui distingue surtout sa personnalité et accentue son rôle, c'est qu'Eudoxia a suivi, en l'élargissant, la ligne tracée par Constantin et Théodose, et a poussé à ses dernières limites l'immixtion de l'État dans les choses de l'Église, en convoquant les Conciles, en nommant aux siéges épiscopaux, en déférant à des tribunaux civils la juridiction des affaires ecclésiastiques. Les deux grands empereurs que je viens de nommer n'avaient touché au domaine de l'Église qu'avec une extrême réserve; on peut même dire qu'ils y avaient été en quelque sorte forcés par les circonstances du moment. La protection souveraine dont il leur appartenait de couvrir l'Église contre les persécutions du polythéisme et de l'arianisme, était loin de s'exercer au nom d'un droit de souveraineté sur

l'Eglise. C'est ce prétendu droit qu'une femme jeune, fière et passionnée, a revendiqué et tenté d'établir.

Eudoxia fut, dans un sens, la première personnification du *Césaropapisme*. Quelles étaient ses vues, quel fut son succès — c'est ce qu'on verra dans ce livre. La vérité historique y est respectée dans les grandes lignes : ni les personnages, ni les caractères, ni les évènements ne sont inventés. Je n'ai fait que les grouper. Quelques malheureux membres du clergé, que l'histoire ne nomme pas, ont reçu un nom dans ce récit. Gunild, il est vrai, n'est pas un personnage historique. Mais il y a eu de tous temps des cœurs nobles au milieu de l'erreur et de l'incrédulité et en dépit des funestes influences d'une société corrompue; il y en a eu à l'époque dont nous parlons. Gunild est un de ces nobles cœurs, ce n'est donc pas une figure tout à fait imaginaire.

Je placerai ici une réflexion qui s'est présentée cent fois à mon esprit, pendant que j'écrivais Eudoxia. A quel décret providentiel obéirent les empereurs qui, en se convertissant au christianisme,

cessèrent de résider à Rome? Ils bâtirent Constantinople, ils se fixèrent à Milan, ils s'éloignèrent jusqu'à Trèves et se retirèrent même dans la mérécageuse cité de Ravenne — mais ils n'habitèrent plus la ville de Rome. Centre du monde spirituel, Rome devait rester à couvert des influences qui sont inséparables d'un trône mondain, et dont l'approche eût été, pour l'élément humain de l'Église, aussi funeste à Rome qu'elle le fut à Constantinople. C'est précisément parce que la sainte Église renferme cet élément humain, et parce que les hommes sont les dépositaires de ses saintes lois et les défenseurs de sa sainteté, qu'il est nécessaire que les successeurs des Apôtres aient un siége libre, une résidence indépendante des empereurs et des rois. Constantinople a été, dès le début, privée de ces légitimes et indispensables prérogatives. Quelle en fut la conséquence? A l'exception de quelques saints patriarches, Constantinople fut un siége imbu des idées terrestres et mondaines. De là, naquit l'esprit de secte et le schisme, la séparation de l'Église grecque d'avec le siége de Rome, l'assoupissement des esprits, le relâchement des mœurs, dispositions

mortellement pernicieuses, et, enfin, pour couronner l'œuvre, l'écroulement terrible d'un empire chrétien, — et la Croix remplacée par le Croissant.

Depuis que l'Église chrétienne est debout, Rome a été son libre centre. Les souverains qui ont cherché à l'assujétir ont été, l'un après l'autre, précipités dans la nuit du tombeau, et Rome, semblable au soleil, a poursuivi sa marche triomphante à travers les temps. L'astre lumineux a ses éclipses — cela est vrai — mais qu'en résulte-t-il? — des ténèbres épaisses qui obscurcissent la terre.



EUDOXIA

I.

DANS L'ANTICHAMBRE.

C'était en l'an de Jésus-Christ 399.

Un profond silence régnait dans le palais impérial de Constantinople. On y parlait tout bas ; on y marchait sur la pointe des pieds ; on y vaquait à ses occupations aussi silencieusement que possible. Une certaine tension, l'attente de quelque événment semblait peser lourdement sur tous les hôtes du palais de l'Hebdomon.

Dans une chambre qui était la première d'une longue file d'appartements, trois hommes étaient assis, chacun dans son coin, sur des divans luxueux. Le silence et l'ennui avaient produit sur eux leur effet soporifique : l'un dormait, l'autre sommeillait, le troisième bâillait. Un léger bruit de pas se fit entendre du côté des appartements ; l'épais rideau de soie qui fermait la porte fut, non pas tiré, mais simplement écarté, et un quatrième personnage se glissa dans l'antichambre.

— Amantius ! — fit d'un ton de joie bien accentué celui qui tout-à-l'heure bâillait.

Sa voix réveilla en sursaut les deux dormeurs qui regardèrent autour d'eux d'un air troublé, tandis

qu'Amantius faisait de la main un geste qui commandait le silence.

— Eh bien ! comment vont les choses ? l'avez-vous vue ? reprit l'autre à voix basse.

— Si je l'ai vue, moi ! répondit Amantius en riant ; je crois que vous rêvez, Hylas ! Elle ne veut voir personne, excepté deux ou trois de ses dames qui possèdent toute sa confiance et qui seules ont tout le soin de la servir.

— Et combien de temps cela durera-t-il, Amantius ? C'est par le silence qu'on sacrifie aux dieux infernaux. Il me semble que notre sacrifice est d'une longueur démesurée.

— Il n'y a plus ici de dieux infernaux, Hylas, répondit Amantius d'un ton sérieux.

— Non, c'est vrai ! il n'y a plus que des déesses terrestres, mais avec lesquelles l'homme est à court. Si vous n'étiez pas ici, Amantius, je n'y resterais pas non plus ; je rejoindrais Arsenius.

— Je suis donc ici pour votre bonheur ! dit Amantius en riant. Trois jours de silence sont pour vous quelque chose d'insupportable, et vous voudriez embrasser la vie toujours calme et silencieuse des solitaires ? Non, non, Hylas, votre vocation n'est pas là.

— A quelle résolution ne peut-on se laisser entraîner quand on s'ennuie !

— Oui, vous peut-être ! Arsenius est arrivé à sa détermination par un tout autre chemin.

— Et comment donc ? Le connaissiez-vous ? Oh ! je vous en prie, racontez-nous cela. Parlez-nous d'un homme de bien, racontez-nous quelque chose de beau et de grand, quelque chose qui dilate le cœur. Je sens en vérité que je me raccornis. Commencez donc : Arsenius était le précepteur de César Auguste Arcadius....

Avant qu'Amantius pût commencer son récit, Hylas fut interrompu par un bruit de frolements et de piétinements qui venait du côté des salles d'entrée. Les

quatre chambellans se levèrent et coururent à la porte pour rétablir le silence. Mais la courtine s'ouvrit, et une dame au port noble et majestueux se montra sur le seuil. Elle n'était plus jeune, mais elle avait encore des restes d'une grande beauté, et ses yeux profonds avaient un regard aussi impérieux que si elle eût été la maîtresse dans le palais impérial. Les chambellans s'effacèrent à gauche et à droite, et restèrent immobiles comme des statues dans une attitude respectueuse.

La grande dame portait une robe de laine blanche large et traînante, et un manteau de même étoffe. Elle passa devant eux comme une ombre devant des ombres. D'autres dames se disposaient à la suivre, quand Amantius fit un pas vers elles. Les chambellans avaient charge de défendre l'entrée des appartements, et Amantius savait que, depuis quelques jours, ils étaient interdits à tout le monde. L'exception qui pouvait exister pour la grande dame ne devait point s'étendre jusqu'aux personnes de sa suite. Mais la dame se retourna au moment où elle s'approchait de la porte à l'autre bout de la chambre, et au même instant, promptes comme l'éclair, et avant qu'Amantius ou un autre chambellan eût le temps de leur barrer le chemin, deux jeunes filles traversèrent la pièce, arrivèrent à la porte du fond avant leur maîtresse et ouvrirent le rideau pour lui livrer convenablement le passage.

— Je le prends sur moi, — fit la grande dame au-dessus de l'épaule, en s'adressant à Amantius.

Le rideau tomba derrière elle et ses suivantes. Bientôt le bruit de leurs pas cessa de s'entendre, et tout rentra dans le silence accoutumé.

— Oh! si elle pouvait n'être point reçue! dit Hylas. Je serais ravi qu'elle eût cette humiliation!

— Une mère a toujours libre accès auprès de sa fille, fit Amantius.

— Une mère — oui ! mais elle n'a été que la tutrice de notre souveraine.
— Elle a eu toute la tendresse et toute la sollicitude d'une mère pour la noble Eudoxia; elle a traité la tendre et belle enfant, orpheline de si bonne heure, comme elle eût soigné sa propre fille.
— Qui sait quelles étaient ses vues ! Peut-être prévoyait-elle la haute position qu'Eudoxia occupe aujourd'hui
— Non, Hylas, répondit Amantius d'un ton sérieux, il n'y a point de place ici pour les plans longuement combinés. Et, d'ailleurs, celui-là eût été une manifeste impossibilité.
— Il paraît cependant qu'elle l'a rendu possible!
— Vous vous trompez !... ce n'est pas elle!
— Mais... voyons, qui donc ? Parlez?
— Eutrope.
Hylas regarda Amantius d'un air incrédule.
Après une courte pause, il reprit du ton de voix le plus bas :
— Le palais, la cour, la ville entière, sait qu'entre la noble Eudoxia et cet... Eutrope, il n'existe aucune amitié.
— La chose est pourtant comme je vous le dis, — voilà ce que toute la ville sait aussi. Seulement, on n'en parle plus, parce que le Consul n'est pas aimé.
— Pas aimé! fit Hylas d'un air ironique; — pas aimé? Voilà une manière de parler qui sent l'euphémisme : pas aimé! Eutrope!
Comme il avait un peu élevé la voix, le troisième chambellan prit la parole.
— Oh oui! très aimé... de ses amis.
— Il n'a pas d'amis, répondit Hylas, il n'a que des créatures et des compères.
— C'est possible. Cependant ils lui sont dévoués; et Léon, le cardeur de laine, et Alexandre, le charcutier, qu'il a placés à la tête de l'Ordre des Chevaliers et

de l'administration des finances, ne jurent que par lui.

— Si j'étais Empereur, j'aurais bientôt pulvérisé cette triste engeance! fit Hylas avec emportement. Seulement je m'étonne qu'Eutrope n'ait point mis la fille du charcutier sur le trône. C'eût été plus conforme à son sentiment.

— Il était alors sous l'empire d'une autre constellation, répondit Amantius; il suivait d'autres influences, il obéissait à d'autres considérations. Mais qu'arrive-t-il souvent? C'est que celui qui compte le mieux fait un faux calcul — et malgré toute sa finesse, se trompe à son préjudice.

— Que la justice du Dieu tout-puissant soit louée, dit Hylas, si cela se vérifie pour le Consul Eutrope! Vous êtes heureux, Amantius, d'avoir connu un temps où il n'était pas le chef de l'empire d'Orient.

— Quel chef? fit le troisième interlocuteur avec étonnement. Notre chef est notre glorieux maître, l'empereur Arcadius.

Hylas voulait répliquer; mais Amantius l'arrêta.

— Vous avez raison, Théophane; Hylas laisse à sa langue tant de liberté qu'elle en abuse souvent pour trahir sa pensée. Ce qu'il a voulu dire, c'est qu'à ses yeux comme aux vôtres, comme aux miens et aux yeux de tous, l'empereur Arcadius est et reste le chef de l'empire d'Orient. Et vous, Hylas, n'enviez pas mon sort pour avoir connu d'autres jours. Chaque jour amène sa peine et ses ennuis.

— Mais, reprit Hylas, vous avez vu les jours du grand Théodose, qui, semblable au géant Atlas, portait le monde avec ses peines, et — ce qui est plus encore — qui savait les adoucir. Parlez-nous donc de lui et d'Ælia Flaccilla, la sainte impératrice, votre première souveraine; cela rafraîchit le cœur. Si vous êtes devenu si pieux, c'est sans doute parce que vous avez appartenu à leur entourage. L'exemple qui vient d'en haut est puissant pour le bien comme pour le mal.

— Si j'avais profité de l'exemple et des vertus d'Ælia Flaccilla, répondit Amantius, j'aurais pu devenir meilleur. Mon père était son affranchi dans les terres de Tibur, où les Ælius avaient de grands biens, et où l'empereur Adrien, qui sortait de cette illustre famille, bâtit une superbe villa. Mon père resta intendant de cette villa, bien qu'Ælia Flaccilla lui eût donné, avec la liberté, une somme d'argent qui lui assurait une existence indépendante. Elle me fit élever avec d'autres enfants de ses serviteurs, et prit un soin particulier de nous faire enseigner la religion chrétienne. J'appris, entr'autres choses, à parler et à écrire le grec. Ælia, qui était Romaine, ne connaissait pas cette langue. Lorsque l'empereur Gratien nomma son époux, le noble et illustre guerrier Théodose, empereur d'Occident, elle m'attacha à sa maison ; j'eus le bonheur de la servir avec tout le dévouement dont j'étais capable, tout en admirant en elle les qualités les plus propres à la faire aimer et respecter. Vertueuse jusqu'au fond du cœur, elle ne cherchait dans tous ses actes qu'à servir Dieu. Elle était d'une énergie inflexible, quand il s'agissait de défendre la foi catholique contre l'arianisme alors si puissant, — ou bien encore quand elle avait à retenir son auguste époux, dont le caractère était naturellement trop bouillant, à l'éclairer, à lui dire la vérité qu'il eût pu difficilement connaître par toute autre voie. Mais il faut l'avoir vue au lit des malades, dans la cabane des pauvres où elle allait elle-même porter des consolations, des soins et des secours, pour connaître les trésors de tendresse et d'amour que possédait ce cœur si noble et si simple.

— Faut-il que de pareilles créatures soient enlevées à la terre ! fit Hylas avec attendrissement.

— Oh ! elle a bien mérité la couronne éternelle qu'elle a obtenue de bonne heure, continua Amantius. Elle mourut jeune encore. La mort de sa fille unique, la petite Pulchérie, qu'elle avait soignée long-

temps, et toujours avec l'espoir qu'un cœur de mère conserve jusqu'au dernier soupir, porta un coup terrible à sa santé. Quiconque a vu le convoi qui du palais Constantin se dirigea vers l'église des Apôtres, où se trouvent les tombeaux de la famille impériale, quiconque a vu ce brancard doré sur lequel l'auguste enfant, semblable à une statue d'albâtre, semblait dormir d'un doux sommeil, — quiconque a vu les démonstrations de tristesse et le deuil de ces flots de peuple, dont la masse étouffait les pâles lueurs des milliers de flambeaux funèbres, celui-là seul peut comprendre l'impression que l'Impératrice en a ressentie. Les médecins lui conseillèrent les eaux de Scotumin, qu'ils croyaient propres à rétablir ses forces épuisées. Elle s'y rendit; mais bientôt l'air vif des montagnes de la Thrace empira son mal; elle revint à Constantinople — ce n'était plus qu'un cadavre. Tout le peuple était éperdu, comme si le soleil s'était couché pour toujours.

— Et vous?

— Moi... je restai au service de l'auguste Flaccilla.

— Que voulez-vous dire?

— Je passai à la Cour de son fils aîné, comme elle l'avait ordonné. Dans sa bienveillance et son excessive indulgence pour moi, elle avait pensé que mes services pourraient être de quelque utilité au jeune prince, qui n'avait alors que huit ans. Dès l'âge de six ans, Théodose l'avait déclaré Auguste et revêtu de la pourpre impériale. Il partageait donc avec son père l'empire d'Orient. Bien que je n'aie pu lui être aussi utile que sa mère l'attendait peut-être de moi, l'Empereur fut toujours pour moi un maître rempli d'indulgence, et il m'attacha plus tard à la maison de son auguste épouse.....

— Qui marcha, pour Amantius, sur les traces de Flacilla! interrompit Théophane.

Celui-ci avait peine à dissimuler sa jalousie. La

vanité de sujet de l'empire grec se soulevait à l'idée de toute préférence accordée à un Romain.

— Et elle fit très-bien, répondit Hylas. Elle le nomma son aumônier. Une pareille fonction demande un homme de confiance, avec des goûts modestes et sans grands besoins personnels, un homme qui ne soit pas tenté d'employer à son usage les sommes qui lui sont confiées. Achevez donc, Amantius, l'histoire de votre vie passée, dans laquelle je ne vois pas, à vrai dire, de bien grands soucis jusqu'à présent.

— Savez-vous bien ce que c'est que la peine personnelle, vous, Hylas, qui ne voyez en tout que votre propre personne? dit Amantius d'un ton légèrement moqueur.

Il continua.

— Le grand Théodose se remaria avec la noble Galla, sœur de l'empereur Valentinien à qui il avait réservé le trône d'Occident. Un jour, on apprit une affreuse nouvelle : Valentinien, le jeune monarque, avait été assassiné en Gaule, comme l'avait été avant lui son frère aîné, l'empereur Gratien; des généraux puissants s'appuyaient sur l'armée pour arriver au trône.

— Qu'est-ce donc qu'un trône impérial pour entraîner à de tels attentats contre la personne sacrée des empereurs! dit Hylas d'un air méditatif.

— Pour Théodose, le trône était le siége de la justice, répondit Amantius. Mais, hélas! les jours du grand monarque étaient comptés, et ses forces le trahirent avant le temps. A peine âgé de cinquante ans, il mourut d'hydropisie à Milan.

— La mort et toujours la mort, coup sur coup, pour l'empereur comme pour le mendiant! fit Hylas, — avec cette différence, cependant, que le mendiant n'a pas à craindre l'assassinat.

— Quel est le plus heureux, demanda Théophane, du mendiant qui, sans être envié de personne, par-

vient, dans la misère, jusqu'aux dernières limites de sa triste existence et meurt aussi pauvre qu'il a vécu, ou d'un César-Auguste, dont l'existence brillante, en proie à l'envie, est abrégée par les attentats sanguinaires?

— Je ne suis point pour les situations extrêmes, répondit Hylas. Le vrai bonheur se trouve dans un milieu également éloigné du trop et du trop peu.

— Le vrai bonheur est indépendant de ces circonstances, dit Amantius. Les âmes nobles le font dépendre de Dieu et d'elles-mêmes. Et cela est à la portée du mendiant — aussi bien que d'un César-Auguste.

— C'est un genre de bonheur qui n'est pas sans peine! dit Théophane. Des jours sereins, des plaisirs tranquilles, voilà la vie que je voudrais — quelque courte qu'elle dût être — dussé-je ensuite tomber subitement sous le fer d'un assassin.

— Etes-vous chrétien? demanda Amantius d'un ton sérieux.

— Mais cela va sans dire! répondit Théophane étonné. Qui pourrait ne pas l'être à la Cour?... à l'exception des Barbares, des Goths qui sont Ariens. Mais nous!

Théophane parlait avec une satisfaction personnelle naïvement accentuée.

— La voilà qui revient, fit Hylas; la visite n'a pas été longue.

Au même instant, la grande dame, en compagnie de ses suivantes, se montra de nouveau dans l'antichambre. Elle paraissait mécontente, et son manteau — aujourd'hui on dirait son châle — qui semblait avoir été jeté sur ses épaules avec une certaine promptitude, n'annonçait plus ce soin méticuleux des détails qui préside d'ordinaire à la toilette des élégantes. Des pensées désagréables remplissaient son esprit. Elle traversa l'antichambre et deux autres pièces où se te-

naient des domestiques d'un rang inférieur aux chambellans, passa devant la porte de la garde impériale, et entra dans le long vestibule qui régnait en forme de colonnade autour de la première cour d'entrée. C'est là que ses porteurs, six robustes Cappadociens, tous de la même taille et vêtus du même uniforme bleu, l'attendaient avec le reste de ses gens, autour d'une fontaine jaillissante dont l'eau retombait en longues gerbes de perles dans un large bassin de porphyre. Aussitôt qu'elle apparut, tout se mit en mouvement. On porta auprès d'elle sa chaise longue. C'était une espèce de lit de repos en bois de cèdre incrusté d'ivoire, garnie de coussins de soie et fermée par de légers rideaux de taffetas. La grande dame s'étendit sur les coussins ; les Cappadociens levèrent la chaise tous ensemble, d'un seul et même mouvement, et marchant en mesure, d'un pas élastique, s'engagèrent dans le labyrinthe de rues tortueuses et accidentées qui, depuis le palais impérial, s'étendaient comme un réseau jusqu'au port, et entrèrent enfin, avec toute la suite, dans un palais sur le Bosphore.

Hylas n'avait pu garder le silence après la sortie de la grande dame.

— Quelle profusion de couleurs! avait-il dit.

— Du blanc de haut en bas avec un ourlet de pourpre, vous trouvez cela coloré? demanda Théophane.

— Les couleurs qui manquent à ses vêtements brillent sur son visage, comme un printemps fleuri!

— Pourquoi les dames négligeraient-elles d'emprunter aux fleurs l'éclat qui leur manque? fit Théophane, d'un ton exempt de toute censure, quand le consul Eutrope recourt si passionnément à cet artifice, et s'efforce de masquer, sous le mensonge du fard, la laideur de ses traits amaigris. Non contentes de l'éclat des fleurs, les dames veulent y joindre leurs parfums. Avez-vous remarqué quelles senteurs embaumées s'exhalaient des vêtements et des cheveux de cette grande

dame? N'eût-on pas cru que toute l'Arabie Heureuse passait par cette salle?

— Et toute l'Arabie Pétrée aussi, répondit Hylas, — en voyant la raideur de son maintien et la dureté de ses regards.

II.

UN EMPEREUR.

C'était dans la dernière année du quatrième siècle, ouvert par l'empereur Constantin et fermé par l'empereur Théodose. Arcadius, jeune homme de vingt-deux ans, tenait les rênes ou plutôt portait la couronne de la partie orientale de l'empire romain. De la mer Adriatique à l'Euphrate, des cataractes du Nil jusqu'au Danube, les peuples obéissaient à son sceptre, les contrées les plus florissantes et les plus riches lui payaient le tribut de leurs trésors, des produits de l'agriculture, des arts et de l'industrie. L'Orient n'était pas alors ce qu'il est devenu peu à peu sous les fils de Mahomet, sous le règne du Croissant et du Coran : une ruine chaque jour grossissante. Il était à l'apogée de sa gloire — et par conséquent près de son déclin. Deux ennemis mortels travaillaient à sa perte : au dehors, les flots des nations barbares qui, dans trois parties du monde, en Afrique, en Asie et en Europe, menaçaient ses frontières ; et au dedans, la profonde perversion des mœurs, engendrée dans la suite des siècles par un paganisme sans frein, sans règle et sans morale, corruption qui, dans le christianisme naissant, n'avait encore atteint que des individualités, sans s'infiltrer dans les masses.

Du premier de ces deux ennemis mortels, Arcadius n'en avait des nouvelles qu'autant que les barbares du Nord, les Goths, le menaçaient jusque dans sa capitale. Quant au second, il le favorisait, en quelque

sorte, sans s'en apercevoir, car il l'entretenait dans son propre palais et auprès de sa personne — sous la forme du favoritisme. Il n'y avait plus de lois ; tout était vénal — la justice, les emplois, les dignités, les distinctions ; tout s'achetait par l'or et la flatterie des mains du favori. Ce qu'il y avait de vil et de commun dans la société s'élevait ainsi au sommet de l'échelle, et les plus capables vivaient dans l'oubli volontaire ou forcé. L'abaissement des caractères se trahissait à des symptômes irrécusables : l'argent, le luxe et les plaisirs étaient les idoles auxquelles on sacrifiait aussi librement que si les temples des divinités païennes avaient encore été debout. Pourtant, Arcadius n'était ni un méchant homme ni même un jeune homme frivole. Il avait de la douceur, de la bonté, des mœurs pures et une certaine piété : mais il était d'un caractère si faible qu'il n'eut jamais la force de prendre une résolution personnelle, et il resta toute sa vie en tutelle, moins par défaut d'intelligence que par manque de volonté. A vrai dire, il est difficile de devenir un homme quand on a été, comme lui, empereur d'Orient dès l'enfance, et, comme tel, traité avec ce respect idolâtre auxquels les Romains dégénérés s'étaient habitués, alors qu'ils tremblaient devant des dieux tels que Néron et Héliogabale, respect que les Orientaux portaient à leurs souverains. Ce qui forme les caractères énergiques et leur donne la trempe, ce sont les coups de l'adversité ; ce qui fortifie le cœur, ce sont les épreuves et les peines, véritables présents du Ciel pour quiconque en sait connaître le prix. C'est ce qui avait totalement manqué au jeune Arcadius. Sa mère était morte de si bonne heure qu'il n'en avait pas ressenti un bien vif chagrin. La foi qu'elle lui avait inculquée, il y restait fidèle, mais sans en retirer de fruit pour sa vie. Son père avait passé de longues années loin de Constantinople, tantôt en Italie, tantôt dans les guerres contre les Goths.

Son précepteur Arsenius, homme de grand talent et de beaucoup de caractère, voyant ses efforts paralysés dans cette atmosphère de courtisans et de flatteurs, quitta la cour et se retira auprès des solitaires de l'Egypte. Arcadius tomba ainsi dans les mains de ceux qui, au lieu de lui apprendre à gouverner, n'avaient d'autre but que de gouverner à sa place. Il se contenta de ce rôle, s'y tint sans opposition, et laissa s'accomplir, malgré sa douceur de caractère, les actes les plus odieux et les plus grands méfaits.

En ce moment, il était en proie aux contrariétés les plus pénibles. Le désaccord qui régnait entre son épouse et son favori s'accentuait de plus en plus; il ne pouvait calmer l'un sans irriter l'autre — terrible alternative! S'il aimait la belle Eudoxia de toute la tendresse de son âme, il regardait Eutrope comme le serviteur le plus fidèle de son empire. Eudoxia était malade, — malade de chagrin et de colère au sujet des offenses qu'elle avait récemment essuyées de la part du tout puissant favori, et elle s'en vengeait sur l'Empereur. Depuis trois jours, elle était invisible pour tous, même pour lui! Elle l'avait fait prier de lui accorder quelques jours de calme et de solitude pour se remettre de l'humiliation qu'elle venait de recevoir. Cette retraite d'Eudoxia dans ses appartements intimes, ce chagrin, ce désaccord, jetaient l'Empereur dans la tristesse et plongeait toute la cour dans la consternation.

C'était par une belle journée d'été, à l'heure où le soleil s'approche du couchant. Arcadius se promenait le long d'un portique sur la terrasse la plus élevée de son palais. Ce portique était fermé à l'ouest. Au mur étaient attachées des cages gigantesques qui alternaient avec des buissons odorants, de sorte que les oiseaux, sous les barreaux dorés de leur prison, chantaient et gazouillaient au milieu des bouquets de verdure et de fleurs. A l'orient, le portique était ouvert et porté par des colonnes, pour ménager une vue splendide sur la

ville, sur la campagne et sur la mer. Le palais impérial était à l'extrémité de Constantinople, du côté des terres, et sur la hauteur ; le palais Constantin se trouvait à l'extrémité opposée, du côté de la mer, à l'endroit où le Bosphore débouche dans la Propontide. Entre ces deux points, la ville avec ses superbes monuments, s'élevait en amphithéâtre, depuis la mer jusqu'au plateau. Au-delà du Bosphore s'étendait la côte florissante de Bythinie, avec la Chalcédoine en avant, et, à l'arrière plan, l'Olympe, avec sa pyramide de neige éternelle. La nature avait prodigué ses richesses dans ce tableau. Il semblait qu'elle y eût jeté à profusions ses trésors et ses bijoux. Du côté des terres, c'étaient les forêts de chêne de la Thrace avec leurs sourds bruissements ; c'étaient les platanes et les noyers, dont les épais feuillages ombrageaient les villas répandues tout autour de la ville ; c'était la grande route impériale qui se dirigeait vers Thessalonique — où les Empereurs fixaient quelquefois leur résidence, — et plus loin vers l'Adriatique et l'Occident. Mais les yeux d'Arcadius n'étaient pas tournés de ce côté. Ses regards ne sortaient pas de l'étroite enceinte dans laquelle il allait et venait, et le brillant spectacle d'un magnifique coucher de soleil ne lui arrachait aucun sourire, n'attirait point son attention. Devant lui, cependant, se dressait l'éblouissante crête de l'Olympe, dont la cime enflammée par les derniers rayons du soleil ressemblait à un rubis étincelant suspendu entre le ciel et la terre. A ses pieds, les ilôts répandus dans la Propontide, brillaient comme des pierres fines dans un bassin d'argent. Ils semblaient convier aussi aux douces joies de la nature les myriades de canots et de nacelles qui sillonnaient d'un côté à l'autre la surface liquide. Mais rien n'arrêtait leur fiévreuse activité, et les barques légères glissaient, glissaient toujours, sans s'arrêter plus qu'Arcadius aux beautés de ces riantes petites îles. Quand, par hasard, ses yeux

se tournaient vers la Bythinie, ils prenaient une expression plus sombre encore; car de ce côté, dans l'Asie-Mineure, le Goth Tribigild ravageait ses Etats, — et Léo, qui commandait en chef les légions impériales, était-il en état de lui tenir tête et de le vaincre? — La guerre, — partout la guerre! Dans son palais, dans l'empire! guerre avec ses amis, guerre avec ses ennemis. Il avait bien raison de s'attrister, le pauvre Empereur! Un autre eût cherché à sortir de cette crise; un autre eût fait un pas, un pas dangereux, peut-être même un pas funeste, mais au moins un pas! Arcadius en était incapable. La situation le dominait.

L'extérieur d'Arcadius n'avait rien d'agréable. Un vilain visage prend quelquefois un charme irrésistible sous l'impression de grandes pensées et de sentiments élevés; mais ces traits de lumière ne brillaient jamais sur sa figure, et rien n'en pouvait faire oublier la laideur. Il était de petite taille, de chétive apparence, et son maintien n'avait aucune dignité. Pas la moindre trace de cette noblesse et de cette majesté qui distinguait son père, et qui, en lui conciliant les respects et la confiance de tous, mettaient l'Empereur et tous ceux qui l'approchaient à leur place naturelle. Arcadius portait une tunique de soie blanc-jaunâtre avec de légères broderies d'or, et des bottes courtes de couleur rouge pourpre. Cette chaussure était la marque distinctive de la dignité impériale. Il n'appartenait qu'au souverain de la porter dans toute l'étendue de l'Empire. C'est à cet insigne que, dix siècles plus tard, on reconnut le triste sort du dernier empereur romain d'Orient.

A la prise de Constantinople par les Turcs, Constantin Paléologue tomba sous leurs coups, et fut enseveli sous un monceau de cadavres On le chercha parmi les morts; des bottes rouges attirèrent les regards, — et firent découvrir le corps du dernier empereur romain d'Orient.

Arcadius continuait sa promenade sur la terrasse; il était seul, mais à quelques pas de là se tenaient des chambellans de divers grades, tout prêts à paraître au moindre signe de leur maître. L'Empereur frappa dans ses mains; — c'était la manière la plus ordinairement employée pour appeler. Un chambellan monta précipitamment l'escalier en marbre qui menait à la terrasse, mit un genou en terre, reçut les ordres du monarque, qui voulait voir Elpidius, et disparut aussi silencieusement et aussi légèrement qu'il s'était montré. Pendant cette promenade solitaire et monotone, le visage d'Arcadius prenait de plus en plus cette expression mélancolique assez ordinaire à ceux qui, instinctivement plutôt que consciencieusement, se sentent incapables de sortir de la sphère et des conditions vulgaires de l'existence.

Au bout de quelque temps, un homme se montra au pied de l'escalier. Arcadius l'appela d'un geste amical. C'était Elpidius, un parent de Théodose, espagnol comme lui, et qui, à cause de cette parenté et de la faveur que le grand Empereur lui avait témoignée, était resté dans les bonnes grâces de son successeur. Elpidius était dans la trentaine. C'était une tête noble et vive. On aurait pu lui donner pleine confiance, sans une certaine dureté qui assombrissait quelquefois son visage. Son costume était riche : il portait la tunique de soie jaune clair avec ourlet et ceinture brodée d'or, et, par dessus, un large manteau blanc. Des agraffes d'or, en forme de têtes de lion, assuraient l'attache de son épée et ajustaient ses bottes à sa jambe. Il gravit les marches d'un pas dégagé et salua l'Empereur par la génuflexion d'usage.

— Eh bien, Elpidius, comment vont les choses? demanda Arcadius d'un ton lent et hésitant.

— Les nouvelles sont incertaines, Sire. Le peuple phrygien doit être en plein soulèvement. Mais, est-ce pour ou contre les Goths..., voilà ce qu'on ne sait pas.

— Oh ! ces Goths, n'entendrai-je donc plus parler d'autre chose que des Goths ! fit Arcadius d'un air mécontent. Vos affaires, Elpidius, c'est à cela que je pensais.

— Mes affaires ! fit celui-ci, et un éclair de colère brilla dans ses grands yeux pleins de feu ; — regardez devant vous, Sire !... L'Olympe qui se dresse là-bas est son frère ! Il porte son nom, il a sa beauté, et son froid de glace que rien ne peut adoucir.

— La comparaison pèche par un point Elpidius : l'Olympe s'illumine aux rayons rosés du soleil, tandis qu'Olympia ne connaît que la tristesse et l'ennui.

— Elle peut changer sa vie .. d'un seul mot ; mais ce mot elle ne le dit pas. Un pareil entêtement est-il supportable de la part d'une femme ? Où irait le monde, si les femmes voulaient toujours faire leurs volontés.

— Le monde irait où Dieu le pousse, mon cher Elpidius ; car, en fin de compte, l'humanité, — hommes et femmes, — ne va pas plus loin qu'il ne plaît à Dieu.

— Entre ces extrêmes limites le champ est vaste et l'initiative individuelle peut se livrer carrière pour le bien comme pour le mal. Je croirais donc, Sire, que la conduite d'Olympia n'est pas d'un bon exemple ; — elle vous tient tête à vous César-Auguste.

Arcadius tourna négativement la tête.

— La passion vous aveugle, dit-il ; Olympia est une âme noble qui ne connaît pas l'arrogance. Je ne sais comment il se fait que j'ai pensé à elle ; c'est à cause d'elle que je vous ai fait appeler, Elpidius, car.... elle me fait peine. Croyez-vous, par cette voie, arriver à votre but et forcer sa volonté ?

— Je veux le croire ! fit Elpidius.

— Vouloir serait excellent, vertueux même, s'il s'agissait d'un des dogmes obscurs de notre sainte Eglise, répondit Arcadius, avec une légère pointe d'ironie. Mais, dans le cas qui nous occupe, la volonté n'est

point à sa place. C'est une usurpatrice, et elle devrait laisser à la raison le soin d'apprécier sainement la chose. Ne pensez-vous pas comme moi?

— Je pense, répondit Elpidius froidement, qu'Eutrope a exprimé vos vues, sire, lorsqu'il a dit qu'Olympia donnait un exemple dangereux en dissipant sa fortune pour les églises, les prêtres, les nonnes et les moines, les hôpitaux, les cloîtres, — et tous ces établissements de tous noms qui engloutissaient ses revenus. Dans ce temps de guerres et de troubles, il y a beaucoup de veuves, beaucoup de mères dont les fils ont perdu la vie dans les rangs de votre armée, sire. Sera-t-il permis à Olympia, cédant à des accès de sombre piété, de rendre sa fortune improductive, stérile pour l'Etat, et de la gaspiller en aumônes inconsidérées? Les femmes sont des têtes excentriques. Dans leur propre intérêt, on doit leur opposer des barrières, leur épargner des regrets dans l'avenir, et ne pas souffrir que les sources du bien-être public soient taries, que les canaux de la fortune soient détournés de leur cours. N'étaient-ce point là vos vues, sire,... et si elles étaient telles, pourquoi ont-elles changé?

— Quoi que vous disiez, Elpidius, répondit l'Empereur d'un air triste, je trouve qu'il est dur pour une dame comme Olympia, qui a toujours brillé par l'éclat de ses vertus et la noblesse de ses sentiments, de se voir en tutelle comme une folle, et d'être privée même de sa liberté personnelle.

— Elle s'est conduite assez mal envers vous, mon auguste maître, pour mériter cette punition.

— Oh! contre moi! dit l'Empereur, d'un ton qui montrait combien peu il était habitué à attacher de l'importance à ce sujet.

— Certainement contre vous, sire! Vous avez daigné appuyer ma démarche auprès d'elle; vous avez donné votre auguste protection à votre cousin, à un homme qui est son égal par la fortune et la naissance,

— et elle me dédaigne... et en moi l'Empereur, la volonté impériale. Quand des milliers d'autres se seraient senties honorées, quand des milliers d'autres se seraient empressées d'obéir à la majesté impériale, — elle s'y refuse.

— Mais avec quelle humilité !

— Oh ! mon auguste maître, si vous voulez donner de l'importance aux paroles, vous devez interdire les actes ! s'écria Elpidius ; car trop souvent le mot et le fait forment un contraste tranchant, et l'arrogance se cache sous les paroles les plus humbles.

— Pas chez Olympia, Elpidius ! elle a conservé des sentiments très-humbles !

— Comment cela? demanda Elpidius avec curiosité, en même temps qu'une lueur d'espoir passait dans ses yeux.

— Dépouillée de l'administration de ses biens, réduite à ses simples revenus, et placée, jusqu'à trente ans, sous la tutelle du préfet de la ville, — qu'a-t-elle fait? L'avez-vous oublié?

— Je ne sais pas quelle est votre pensée, sire, répondit Elpidius avec humeur.

— Olympia m'écrivit alors pour me remercier de conserver ses biens, parce qu'elle craignait déjà depuis longtemps de tomber dans la vanité et l'amour-propre — comme cela arrive facilement quand on fait de grandes aumônes. — Assez, Elpidius, cette femme me paraît admirable... et je vous ai fait appeler pour vous demander si vous aviez quelque espoir d'arriver à votre but ; en cas contraire, s'il ne serait pas plus convenable et plus généreux de renoncer à toute pression sur une faible femme.

— Comme vous l'ordonnez, sire ! répondit Elpidius avec un calme apparent. Que j'espère ou non, cela importe peu ; ce qu'il importe de voir, c'est que vous désapprouvez la conduite qui a été tenue jusqu'à présent à l'égard d'Olympia. Je renonce donc à toute ten-

tative — mais seulement à la condition que votre Majesté me fera la grâce de faire connaître sa volonté à Eutrope, afin qu'Olympia soit réellement libre.

— Je considérais la chose un peu autrement, dit Arcadius embarrassé. C'est à cause de vous qu'elle a été inquiétée; par conséquent, c'est de vous que doit venir l'initiative du contraire. Soyez donc assez bon pour dire à Eutrope que vous êtes fatigué d'une tentative ingrate, et que vous désirez qu'Olympia soit délivrée de la tutelle.

— Auguste maître! s'écria Elpidius, quand je consentirais, pour vous plaire, à dire ce mensonge, votre Majesté ne doit pas ignorer qu'il ne trouverait aucun crédit auprès d'Eutrope. Eutrope n'obéit qu'à vous. Epargnez-moi donc l'inutile humiliation de dire le contraire de ce que je pense, et parlez vous-même de cette affaire avec Eutrope.

Le visage de l'Empereur s'assombrit plus encore à l'idée de se mettre en opposition avec son favori, devant lequel il se sentait sans force et sans volonté. Il changea brusquement de discours.

— Comment se fait-il que les nouvelles de Phrygie soient si incertaines? Il n'est cependant pas bien difficile de savoir si le peuple s'est soulevé pour ou contre les Goths?

— Les courriers impériaux connaissent bien certainement l'état réel des choses; mais on n'en a donné aucune nouvelle officielle — peut-être pour ne pas exciter la population.

— La situation serait-elle si mauvaise, Elpidius? demanda l'Empereur avec vivacité.

— Votre Majesté le saura mieux que moi; car ce n'est pas à moi que les courriers viennent rendre compte de leur message, répondit Elpidius froidement.

— J'ai quelquefois craint, dit l'Empereur d'un ton

timide, que Leo ne fût pas homme à tenir tête à Tribigild.

— Cette crainte est presque unanime, répondit Elpidius. Ce n'est point pour son courage et son habileté qu'on l'appelle l'Ajax de l'Orient ; c'est uniquement à cause de sa haute stature et de sa force corporelle. Mais quand les qualités morales font défaut, ces qualités physiques n'ont aucune valeur.

— C'est assez, Elpidius, je vous remercie....., et je vous prie de prendre en sérieuse considération le désir que je vous ai exprimé au sujet d'Olympia.

L'Empereur fit de la main un geste de salut qui signifiait qu'il voulait être seul, et Elpidius s'éloigna avec les mêmes marques de respect qu'il avait données en arrivant. Mais ces témoignages n'étaient qu'extérieurs. Dans son for intérieur, il estimait assez peu Arcadius pour croire qu'Eutrope l'avait amené à ce nouveau courant d'idées, et cela dans des vues d'intérêt personnel.

— Il veut m'éloigner d'Olympia, l'odieux favori, murmura Elpidius ; ensuite, il cherchera un prétexte pour l'accuser de haute trahison ou d'un autre forfait quelconque qui, s'il n'est pas puni de mort, entraînera pour elle l'exil et la perte de sa fortune — et cette fortune tombera dans le gouffre de sa cupidité. C'est ainsi qu'il a agi à l'égard d'Abundantius et de Timasius. C'est pour cela qu'il pousse l'Empereur à m'engager à quitter librement la place..... car, sans cela, comment Arcadius aurait-il eu cette idée?..... Mais qu'importe! que cette idée vienne d'Eutrope ou non, — je n'y donne pas les mains.

Arcadius continua encore un peu de temps sa promenade. Ce n'était pas Eutrope qui lui avait inspiré ces sentiments bienveillants pour Olympia, c'était Eudoxia — mais indirectement et sans le vouloir. Sa manière de supporter une mortification formait un contraste si choquant avec l'humble résignation

d'Olympia en butte à l'injustice la plus révoltante qu'elle fit réfléchir Arcadius. Il pensa qu'il devait réparer son tort envers Olympia afin de s'attirer par là le secours du ciel en vue de sa réconciliation avec Eudoxia. Mais se sentant sans volonté en face d'Eutrope, il désirait amener son tout puissant favori à ses sentiments par l'organe d'Elpidius. Il n'était pas habitué à peser les choses et à les examiner sous leur vrai jour et dans toutes les circonstances; quelquefois il s'en rapportait à son humeur, — ordinairement il s'abandonnait aux suggestions passionnées d'autrui; il n'avait donc point de base pour asseoir ses jugements et se déterminer à agir ou à s'abstenir dans les différents cas. En ce moment, il désirait le rétablissement d'Olympia dans ses droits, et en dépit de l'invraisemblance flagrante aux yeux de la réflexion, il considérait cette réintégration comme une chose faite. Cette pensée le soulagea, car — en suivant ses inspirations — il n'avait jamais fait de peine ni de tort à personne. Il releva la tête, et regarda plus librement devant lui. Ses yeux s'arrêtèrent sur la superbe ville qui s'étendait à ses pieds.

Les merveilles y étaient entassées l'une auprès de l'autre. L'empereur Constantin avait voulu, en fondant sa capitale, rivaliser avec Rome, surpasser Rome et faire de Constantinople ce que des siècles de gloire et une longue suite d'empereurs avaient fait de Rome. Le palais de Constantin était d'une richesse féerique. On eut dit la demeure du prince de la magie. Le forum de Constantin entouré de salles et de colonnades ornées de statues en porphyre, avait au centre, comme le forum de Trajan à Rome, une superbe colonne de porphyre enrichie de couronnes de laurier en or. Cette colonne élevait dans les airs à une grande hauteur la statue dorée de Constantin qui, en ce moment, brillait comme un météore aux dernières clartés du soleil couchant. Dans le vaste hippodrome, où se

faisait les courses des chars, on voyait réunis les objets d'art les plus célèbres empruntés aux premières villes de l'empire. Rome à elle seule avait fourni soixante de ses plus belles statues de marbre; Alexandrie, ses plus beaux obélisques en granit rose; Delphes, le monument de la victoire de Platée : trois serpents entortillés, dont les têtes portaient le célèbre trépied; Athènes, le chef-d'œuvre de Lysippe : les quatre chevaux de bronze qui se trouvent maintenant au-dessus du portail de l'église Saint-Marc, à Venise.

D'immenses aqueducs, élégamment construits, reliaient la ville avec les monts de Thrace, si riches en forêts et en sources limpides, et amenaient dans les fontaines une eau fraîche et abondante. Des bains magnifiques, installés avec un luxe somptueux, étaient ouverts à tout le monde, même aux pauvres. D'immenses greniers d'abondance, approvisionnés par les marchands de blé d'Egypte, mettaient gratuitement le blé à la disposition du peuple. Mais cette magnificence qui entourait tout ce qui touchait au bien-être matériel était encore surpassée par deux monuments religieux que Constantin éleva en l'honneur du Christ et de ses disciples : l'église Sainte-Sophie et l'église des Apôtres. Dans cette dernière se trouvaient les statues des apôtres en porphyre, — et. à leurs pieds, le tombeau impérial: car le tombeau s'ouvre aussi pour les puissants de la terre, et change à jamais leur pourpre en poussière.

Cette sombre tombe s'était, depuis longtemps déjà, fermée sur le grand monarque; il avait passé comme un météore dans la vie. Arcadius porta ses regards de la brillante statue du Cirque vers l'église des Apôtres. Lui aussi avait de superbes statues dans toutes les grandes villes de son empire; lui aussi descendrait dans le tombeau impérial. Par quelle voie y allait-il? — Il détourna ses pensées et ses regards vers la porte d'Or. Cette porte était du côté des terres, non loin de

l'Hebdomon. Elle s'ouvrait sur la grande voie militaire qui se dirigeait vers l'Occident. C'est par cette porte qu'entraient les Empereurs quand ils revenaient de leurs victoires. A une entrée triomphale de Théodose, on l'avait couverte de plaques d'or. Arcadius n'avait jamais goûté la joie de passer en victorieux sous la porte d'or, et sa vue ne faisait qu'éveiller en lui des souvenirs pleins d'armertume. Un frisson d'horreur le fit tressaillir, il quitta la terrasse et rentra dans ses appartements.



III.

L'ORPHELINE.

Le grand Théodose choisissait souvent ses chefs d'armée parmi les barbares, comme disaient les Romains, c'est-à-dire qu'ils n'étaient point d'origine romaine, quoique leurs nations fussent depuis longtemps soumises au sceptre des empereurs Romains. Au centre d'une des plus nobles races de la Germanie, chez les Francs, se trouvait. depuis une centaine d'années, la couronne étant devenue trop lourde pour une seule tête, une Cour impériale. Trèves était, depuis les Constantins, la résidence d'un Auguste, ou au moins d'un César — d'un corégnant; — sur les rives poétiques de la Moselle, aussi bien que sur la brillante plage du Bosphore et dans la fertile plaine de la Lombardie, s'élevait un trône impérial entouré de toute la pompe, de toutes les intrigues, les cabales, les actes violents et sanguinaires qui en constituaient alors l'apanage inséparable. La triste époque de débauche et de volupté malsaine qui avait pris plaisir aux tortures des martyrs du christianisme, aux luttes sanglantes des gladiateurs, au dévergondage effréné des théâtres payens, à l'impudeur, plus éhontée encore, du culte des faux dieux, — cette époque commençait seulement à disparaître et à s'effacer peu à peu, et dans ce travail de décomposition qu'elle subissait sous l'influence puissante d'éléments nouveaux, elle exhalait des miasmes qui ne pouvaient être étouffés que par l'action graduelle et lente des siècles.

Les nations étrangères qui étaient en contact avec la civilisation romaine, la méprisaient tout en se sentant vivement piqués de l'ambition de se trouver sur le pied d'égalité avec ces fiers Romains. — La rudesse de hardis conquérants, jointe à la soif du commandement et des richesses, — jointe aussi, assez souvent, à de grands talents, rendait ces barbares dangereux et redoutés, mais utiles et capables quand ils trouvaient, comme dans l'empereur Théodose, un maître qui leur serrait la bride.

Un de ses plus habiles généraux fut Bauton, chef Franc de noble naissance, qui avait fait plusieurs campagnes heureuses à côté de l'Empereur, et lui était venu indispensable : Bauton quitta la terre natale de la Germanie pour l'Orient. Il partit de Trèves emmenant avec lui, à Constantinople, sa femme et son enfant, afin de passer au milieu d'eux ses courts instants de paix et de repos; car le goût de la famille, le sentiment du bonheur domestique ne s'était pas éteint chez lui dans le tumulte de la vie des camps et des batailles. Homme plein de sens et d'éducation, il attachait un grand prix aux qualités remarquables que sa fille, son unique enfant, avait reçues de la nature. Eudoxia, — c'était son nom — faisait les délices de son père par sa beauté et sa vive intelligence. Mais il ne devait pas avoir la joie de voir s'ouvrir et s'épanouir ce tendre bouton de fleur. Il mourut dans la fleur de l'âge, après avoir eu la douleur de perdre sa femme, qui n'avait pu cesser de soupirer après les bords de sa chère Moselle et les beaux ombrages de ses noyers. Il mourut, non sur le champ de bataille, mais à la suite d'une longue maladie. Cela lui permit de prendre ses dispositions pour l'avenir et l'éducation de sa fille. Il la confia à un autre général de Théodose, à son ami et son frère d'armes, Promotus, qui n'avait point d'enfants, et promit au mourant de prendre soin d'Eudoxia

comme de sa propre fille. Avec cette promesse, Bauton mourut tranquille, et Eudoxia, qui se trouvait, à dix ans, sans père, sans mère, sans foyer, entra dans la brillante maison de Promotus et y fut reçue à bras ouverts. Promotus avait été Consul romain. En souvenir de ce glorieux passé, où régnait à Rome l'amour de la patrie, ce sentiment idéal qui obligeait ses citoyens à la vertu et à l'honneur, on avait conservé l'ombre de cette ancienne institution républicaine, bien que l'empire Romain ne fût, depuis longtemps, qu'un état monarchique gouverné despotiquement par des généraux heureux. Chaque année le sénat romain nommait deux consuls — naturellement c'étaient toujours des personnages non-seulement agréables aux empereurs, mais même le plus souvent désignés par eux, de sorte que des barbares avaient pu déjà avoir part à cet honneur et recevoir cette dignité. Cette année de consulat assurait, pour toujours, à toute une famille, de l'éclat, une grande considération. Se trouvait-il, dans la même famille, plusieurs membres qui eussent été revêtus de cette dignité consulaire, elle comptait parmi les plus illustres. Les Empereurs eux-mêmes se faisaient élire ! avec cette différence que leur consulat était à vie, et comme une sorte de consulat supérieur à côté du consulat proprement dit, qui n'était qu'annuel. Mais ni la faveur de l'Empereur, ni son propre mérite, ni sa brillante carrière, n'assuraient à Promotus la sécurité personnelle; il avait pour ennemi un homme que l'empereur Théodose avait comblé de faveurs, au point d'élever ce barbare, de basse extraction, aux premières dignités de la cour et de l'empire, et de lui confier le gouvernement de l'Orient, dont Arcadius était trop jeune encore pour prendre les rênes, pendant que lui-même, Théodose, était retenu dans l'Occident. Ce favori, ce parvenu s'appelait Rufin. C'était un Gaulois de naissance obscure. Théodose,

avec son regard pénétrant, avait remarqué son énergie et son habileté dans la masse des officiers de son armée, et l'avait appelé à un poste en rapport avec ses capacités. Rufin devint un puissant personnage, il fut grand chancelier à Constantinople. En présence de Théodose, Rufin montrait tous ses côtés lumineux : pénétration, énergie, courage, intelligence ; et tout cela au service absolu de son maître impérial, de sorte que Théodose, ébloui, aveuglé, avait une confiance illimitée dans cet homme qui unissait tant de talent à tant de dévouement. Mais les côtés sombres lui restaient cachés, soit parce qu'il ne voulait pas croire ce qui arrivait à ses oreilles au sujet de l'avarice et des exactions de son ministre, soit parce que Rufin, par crainte de l'Empereur, surtout lorsqu'il était à Constantinople, se tenait sur ses gardes. Cependant sa cupidité lui attirait la haine du peuple, en même temps que son orgueil effréné le rendait insupportable aux grands. Dans une séance des membres du Conseil impérial, dont Promotus et Rufin faisaient partie, celui-ci montra un tel dédain pour l'opinion d'autrui que Promotus, indigné contre l'insolent parvenu, lui donna un soufflet. Rufin garda le silence sur cet affront; mais ce silence était un arrêt de mort contre Promotus. Bientôt, dans une partie de la Thrace où les Goths s'étaient établis, des troubles éclatèrent ; l'Empereur chargea Promotus d'aller les soumettre, et Rufin prit ses mesures pour qu'il ne revînt plus. Promotus tomba dans une embuscade et fut massacré.

Ainsi, après son père, Eudoxia perdit encore son tuteur. Mais la veuve de Promotus, Marsa, femme habile, fière, intrigante, conserva à la jeune Eudoxia l'affection toute maternelle qu'elle lui avait témoignée jusqu'alors. Elle continua à tenir sa maison avec l'éclat princier qui convenait à la fortune, au rang et à la position de son époux, et fit instruire et élever Eudoxia comme si elle eût eu le pressentiment de

l'avenir auquel la divine Providence réservait cette jeune et charmante créature. Eudoxia étudia le grec et le latin assez à fond pour s'exprimer facilement dans ces deux langues. Elle approfondit les maximes de la religion chrétienne qui, par leur liaison intime, éveillent la réflexion, en même temps que, par leur sagesse céleste, elles éclairent l'esprit et ouvrent le cœur aux inspirations divines. Eudoxia était née avec toutes les aptitudes voulues pour devenir un très-noble caractère sous une influence favorable. Mais l'instruction n'est qu'une partie de l'éducation. L'autre partie, c'est l'exemple. Quelque délicate que puisse être l'atmosphère où l'esprit se meut, si un air tout différent souffle dans les rapports, les tendances, les exemples de l'entourage, cette influence délétère prendra peu à peu le dessus et développera les propensions funestes au préjudice des meilleures aptitudes.

La veuve de Promotus n'avait point de mobile plus élevé que celui-ci : briller dans le monde — briller par la beauté, par l'esprit, par la fortune, par le pouvoir, par l'influence, par le luxe, — être la première au premier rang, voilà le but de tous ses efforts, voilà la boussole qui réglait sa vie. Cependant Marsa n'était point une femme à laquelle on pût infliger un blâme moral; mais il eût été aussi impossible de lui donner un éloge basé sur des qualités solides. Elle passait la plus grande partie du jour dans son boudoir avec un essaim de servantes pour ordonner, choisir, désigner les mille soins que sa toilette exigeait. Quand les dames du grand monde se montraient en public dans la ville, leur robe et leur manteau étaient blancs avec une bordure de pourpre brodée d'or. Les vêtements de couleur n'étaient portés au dehors que par les dames de condition inférieure et d'une réputation plus ou moins douteuse. Mais dans l'intérieur de leur maison, ou bien quand elles résidaient à la campagne,

les grandes dames étalaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour trancher sur la noble simplicité de leur tenue d'apparat. Marsa suivait cet usage. Elle changeait vingt fois de robes, de parures, de bijoux avant d'avoir fixé son choix pour la journée. Une seconde occupation des grandes dames était l'achat des objets relatifs à la toilette et à l'ameublement. Les soies les plus épaisses, les laines les plus tendres, les pierres fines et les perles, les essences les plus rares, les onguents et les parfums, les vases, les coupes, les écrins en matière précieuse et de forme élégante, sans oublier les recettes pour la beauté et les diverses couleurs du fard : tout cela était indispensable, et c'était le sujet d'interminables conseils et de profondes réflexions. S'agissait-il de recevoir ou de faire des visites, ou d'assister aux jeux du Cirque, ou bien encore d'aller à l'église, surtout pour entendre un prédicateur en renom : alors la journée était remplie des soins les plus considérables, et c'était avec un grand sentiment de satisfaction qu'on se livrait le soir au repos habituel.

Ainsi vivait Marsa; ainsi vivaient ses deux fidèles amies, Eugraphia, la veuve d'un grand dignitaire de la Cour, et Castricia, épouse du général Saturnin. Elles donnaient le ton au monde élégant de Constantinople, elles rivalisaient de luxe, de magnificence et de prodigalité, et faisaient un tort immense, parce qu'une foule de dames s'efforçaient de les imiter pour être, comme elles, l'objet de l'admiration et de l'étonnement publics.

Au milieu de ces influences, Eudoxia grandit en développant une beauté éblouissante.

IV.

LE MARIAGE.

Théodose était mort, ses fils étaient empereurs; Honorius, encore enfant, en Occident; Arcadius, jeune homme de dix-huit ans, en Orient. Théodose avait placé à côté de ce dernier Rufin comme conseiller, mais Rufin était le maître absolu. Son ambition et son avarice n'avaient jamais eu de bornes que celles qu'il craignait de se voir imposer. Cette crainte s'évanouit en présence du jeune Arcadius. Rufin visait à la pourpre, qui avait plusieurs fois déjà changé un parvenu en César-Auguste, et il avait en vue le mariage de sa fille unique avec l'Empereur. Tout l'Orient gémissait de son oppression, de son injustice brutale, de ses exactions, de sa conduite tyrannique à l'égard de ceux qui ne se courbaient pas servilement sous son joug. Mais comme le tigre terrible reçoit la mort d'un petit serpent, ainsi tomba le puissant Rufin. Il était le maître de l'Empereur, mais il n'en était pas le favori. Cette place était occupée par un affranchi, un Arménien qui, après avoir été employé longtemps dans les écuries impériales comme infime valet, était passé au service du général Arintheus où il avait montré une grande adresse dans l'art de friser les cheveux. Arintheus en fit présent à sa fille quand elle se maria, et Eutrope — c'était le nom de cet esclave — eut dès lors pour emploi de créper et de boucler les cheveux de sa maîtresse. Mais elle se fatigua de lui, et comme il était désormais impossible de le revendre à cause

de sa laideur et de son âge, elle lui donna la liberté et l'abandonna à la pauvreté. Cependant Eutrope trouva un protecteur dans le général Abundantius qui l'avait vu autrefois chez Arintheus et qui eut compassion de ce malheureux. Il l'employa dans le palais impérial aux fonctions les plus infimes. De ce jour-là, Eutrope se sentit sur son vrai terrain. Cet être difforme de corps et d'esprit brûlait d'une vanité qui n'aurait jamais pu s'assouvir et qui en entrevoyait maintenant la possibilité. Il sut si bien se pousser en rampant et en glissant qu'il parvint à se faire admettre au dernier rang de l'entourage personnel de l'empereur Arcadius, et, à force d'attention à chaque mot, à chaque signe, il réussit à se faire remarquer de ce jeune souverain inexpérimenté. Eutrope regarda la partie comme gagnée. Il demanda la faveur de quitter le service de la garde-robe où il avait été occupé jusqu'alors pour compter parmi les serviteurs plus intimes du monarque, ce qu'Arcadius lui accorda volontiers. Dès lors Eutrope avait pris pied. Aux chauds rayons de la faveur souveraine, sa vanité s'enfla à mesure qu'elle obtenait ce qu'elle désirait; mais, au au lieu de se calmer, elle ne faisait que s'irriter de plus en plus.

Rufin, dans son orgueil dédaigneux, ne faisait pas attention à la petite vipère qui, à l'ombre du trône, le menaçait de son dard. Il continua ses actes de dédain et de violence qui lui attiraient la haine la plus profonde du peuple tout entier, des grands comme des petits, des pauvres comme des riches. Cela ne pouvait l'émouvoir. Il était devenu préfet du prétoire à Constantinople et possédait ainsi les plus hautes dignités de l'empire. Ses complices, ceux auxquels il avait vendu des emplois et des charges, formaient un nombreux cortége de partisans qui le défendaient et le soutenaient. Quelques mois après la mort de Théodose, il crut venu le moment de réaliser le mariage

d'Arcadius avec sa fille, et il chercha à gagner à son plan les courtisans, qui avaient tout à espérer et à craindre de lui, afin que le jeune monarque fût poussé à fixer son choix sur la fille de Rufin.

Les courtisans entrèrent ardemment dans les vues du puissant ministre, et, dès ce moment, ce fut aux oreilles d'Arcadius un concert de louanges et d'admiration sur les mille qualités de la jeune personne. Mais l'Empereur n'avait pas la moindre inclination pour elle ni pour cette alliance ; car Sylvina lui plaisait aussi peu qu'il aimait son père. Il considérait Rufin comme un homme d'Etat habile ; il avait une haute idée de son intelligence, mais il n'avait pas pour lui cette confiance que la jeunesse accorde volontiers à un ami expérimenté. Aussi, ne désirait-il pas devenir le gendre de Rufin. D'ailleurs, Eutrope lui avait parlé d'une autre jeune personne incomparable pour la beauté et pour l'esprit, la seule qui fût digne de partager avec l'Empereur le trône d'Orient. Par mille petits détours, par toutes sortes de fines insinuations, sans toutefois permettre à personne de soupçonner son plan, Eutrope avait su se procurer le portrait d'Eudoxia. Il le montra à l'Empereur. Arcadius fut transporté de tant de beauté et s'abandonna entièrement à ce charme.

Rufin vint à s'absenter pour accomplir en personne un de ses actes ordinaires d'iniquité. Il était parti pour Antioche, où le noble comte Lucien commandait l'armée de Syrie. Agissant suivant les principes du devoir et de la conscience, fermant l'oreille aux suggestions injustes, celui-ci se montrait inaccessible à la corruption. Un tel homme devait disparaître! A peine arrivé à Antioche pendant la nuit, Rufin fit arrêter le comte, le fit comparaître à sa barre, et, sans motif, le fit fouetter si cruellement qu'il expira sous les coups des exécuteurs. La ville se souleva contre une pareille abomination. Pour la calmer, Rufin fit bâtir une colonnade qui surpassait en magnificence toutes les splen-

deurs d'Antioche. Ensuite il partit. A son retour il apprit avec le plus grand plaisir que la Cour et la ville se préparaient à la fête du mariage de l'Empereur, dont le jour était fixé au 27 avril. Le nom de l'Impératrice future était encore inconnu. Cela pouvait paraître un peu étrange à Rufin. Son épouse n'avait pas été le moins du monde informée des vues de l'Empereur, et Arcadius gardait envers lui-même le plus profond silence. Telle était déjà l'influence d'Eutrope qui voulait se ménager un malin plaisir de la défaite radicale du puissant ministre, et lui montrer qu'il avait un rival heureux auprès du Souverain. Cependant, aucun doute ne s'élevait dans l'esprit orgueilleux de Rufin. C'était un tyran domestique qui ne savait pas apprécier que toutes les personnes de sa famille, sa femme, sa fille et sa sœur avaient des sentiments nobles et délicats et cherchaient, à force de larmes, de prières et de bonnes œuvres, à racheter ses mauvaises actions. Elles appartenaient à ce noyau de femmes d'élite qui, autrefois, à Constantinople comme à Rome, pénétrées de l'esprit du christianisme qui vivait dans leur cœur et se manifestait dans leur vie, apparaissaient comme des figures tout à fait idéales et vraiment touchantes, à une époque où la multitude suivait le courant du matérialisme païen bien plus que les voies du Christianisme.

Rufin ordonna à sa femme de parer Sylvina et de lui donner un entourage digne de la fiancée qui va recevoir les ambassadeurs de son impérial époux. Sylvina, ainsi que sa mère, et Sylvia, sœur de Rufin, tremblaient à la pensée des hauteurs auxquelles Rufin aspirait; mais elles obéissaient humblement sans répondre et sans se plaindre. D'ailleurs, il ne pouvait entrer dans leur pensée de repousser la demande de l'Empereur.

Le jour fixé parut; — un des jours de printemps les plus radieux qui aient jamais réjoui les rivages de la

Propontide. La terre, la mer, le firmament brillaient d'un magnifique éclat et semblaient noyés dans la lumière. Tout Constantinople était en fête et en mouvement, les rues et les places regorgeaient de curieux ; la mer était sillonnée de barques qui ramaient vers Constantinople de tous les points de la côte de Chalcédoine et de Bythynie. La masse du peuple s'assemblait autour du palais de Rufin ; dans le palais même se pressaient ceux qui avaient à cœur d'être les premiers à complimenter le beau-père de l'Empereur, et à joindre à l'expression de leurs félicitations des vœux personnels. Dans la cour et sous le portique qui l'entourait, se trouvait le groupe de ces serviles courtisans ; les personnages d'un rang plus élevé, mais de sentiments aussi bas, avaient entré dans les appartements, sans cependant approcher de Rufin. Il ne voulait paraître au milieu d'eux qu'au moment de recevoir leurs hommages.

Dans ce palais, cependant, deux personnes avaient des pensées et des sentiments tout autres : c'étaient Sylvina et sa mère. Pieusement soumises à la volonté de Dieu, le maître de notre sort, elles attendaient la décision — mais sans impatience, sans inquiétude et aussi sans joyeuse espérance. Ce que Sylvina savait par son père de l'Empereur, de la cour, de l'entourage du trône, ne lui inspirait aucune confiance, aucun respect ; et l'éclat de ce mariage ne pouvait ni fasciner, ni consoler son noble cœur.

Du palais impérial, un cortège s'était mis en marche sous la conduite du grand chambellan. Ce dignitaire était Eutrope : le valet d'écurie était devenu maréchal du palais. Un groupe d'enfants nobles, somptueusement vêtus, portait aux yeux de tous les présents de noce de l'Empereur. Sur des plateaux d'or brillaient des colliers de perles d'Orient, de couleur blanche et rose ; — des diamants et des émeraudes, des pierres précieuses, des bijoux de toute couleur, des parures

pour le cou, pour les bras, pour les cheveux, des épingles, des agrafes — en quantité prodigieuse. Dans des coffrets d'argent finement travaillés, on voyait des flacons en albâtre d'Egypte transparent de rose, remplis d'essences odorantes d'une valeur fabuleuse pour les vêtements, pour les cheveux, pour les mains, et de parfums exquis pour les appartements. Des boîtes plus grandes renfermaient les étoffes de soie, de laine, de lin, unies, soutachées, brochées, brodées, capables de contenter tous les caprices du goût et de la fantaisie. La Cour suivait le cortége, et un détachement de la garde impériale accompagnait les présents de l'Empereur et ceux qui étaient chargés de les porter. Tout le monde croyait, avec la foule des curieux, que le cortége se dirigeait vers le palais de Rufin, tant Eutrope avait couvert de mystère son secret et celui de l'Empereur. Mais on n'alla pas si loin. Tout à coup, Eutrope fit faire halte devant le palais habité par la veuve de Promotus; rayonnant d'une maligne joie dans ses habits de fête et sous son fard, il fit ouvrir la grande porte cochère, — et le cortége disparut aux regards déconcertés de la foule ébahie.

Rufin l'avait entendu approcher, il avait entendu le sourd mouvement, le bruit confus de ces milliers de pas. Tout d'un coup, tout s'arrête. Qu'est-il arrivé? — Probablement un petit accident, qui sera bientôt écarté. Mais non! le cortége ne se remet pas en marche, il n'avance plus de son côté — et le temps passe. Les cris de joie et les hourrah qui accueillirent Eutrope, lorsqu'il sortit du palais de Marsa sans les présents de noce, furent comme un violent coup de tonnerre qui fit cesser l'attente terrible de Rufin.

— Trahi! trompé! murmura-t-il en tremblant de colère.

Mais il reprit son calme, maîtrisa les sentiments de haine et de rage qui bouillonnaient dans son âme, donna à tous ses partisans réunis chez lui le loisir de

s'éloigner silencieusement, et se rendit, avec l'air fier et hautain qui lui était habituel, auprès de sa femme. Aucun de ses domestiques n'osa lever les yeux lorsqu'il traversa les antichambres. Il semblait que chacun eût peur d'être frappé de la foudre. Mais il donna quelques ordres de son ton ordinaire sec et froid, et tous se mirent à respirer plus librement, comme après la tempête passée, quand il entra dans les appartements de sa femme.

Elle avait déjà appris, par les personnes de sa maison, la nouvelle rapidement répandue qu'Eudoxia était la fiancée choisie par l'Empereur — et Sylvina, avec des larmes de joie, était tombée dans les bras de sa mère, et remerciait Dieu du fond de son cœur ému.

Rufin entra en ce moment. Surpris des larmes de sa fille, il lui dit d'un air sombre :

— Tu pleures? — Console-toi!... Nous ne sommes pas encore à la fin.... et tu seras Augusta malgré tout.

— O père..... je vous en prie..... non..... bégaya Sylvina effrayée et séchant ses larmes.

— Qui dit non quand je dis oui, reprit Rufin d'un ton brutal comme un coup de marteau. Je n'ai qu'une enfant; cette enfant doit porter une couronne. C'est ma volonté inébranlable.

Bouleversée par la lutte des sentiments contraires qui s'agitaient dans son cœur, Sylvina pâlit et tomba sans force et sans connaissance dans les bras de sa mère. Rufin frappa dans ses mains; un essaim de servantes fit irruption dans la chambre.

— Apprenez-lui, dit-il froidement à sa femme, que la volonté du père doit être la loi de la fille. Pourquoi êtes-vous chrétienne, si vous ne savez pas cela!

— Elle n'a pas failli à l'obéissance, répondit la mère avec douceur et émotion; — et elle continuera à obéir. Mais soyez indulgent pour cette faiblesse passagère qui est la suite d'une agitation extraordinaire dans sa vie tranquille.

— Pourquoi menez-vous une vie si tranquille que le moindre événement vous bouleverse? demanda Rufin avec dureté.

— Parce que nous sommes très-contentes dans la vie calme et retirée.

— Faites comme vous l'entendez. Mais n'oubliez pas ceci : Sylvina doit occuper un trône. Que cela reste dit.

Une agitation bien différente régnait dans le palais de Marsa. Eudoxia avait reçu avec stupéfaction, Marsa avec jubilation, l'ambassade de l'Empereur, les présents impériaux.

— C'est pour moi comme un rêve, dit Eudoxia, en parcourant la salle où étaient étalées toutes ces merveilles.

— Oh non, ce n'est pas un rêve! dit une de ses servantes, en levant, de ses deux mains, un plateau étincelant de perles fines d'Orient.

— Ce n'est pas un rêve! dit une autre en déployant une étoffe de pourpre brodée de palmes d'or.

— Ce n'est pas un rêve? fit une troisième avec transport; car, aujourd'hui même, ô ma maîtresse, vous êtes Impératrice d'Orient.

— N'êtes-vous pas joyeuse? demanda une quatrième. S'il m'arrivait quelque chose de semblable, je serais transportée de joie et de bonheur. Et vous ne l'êtes pas!

— Je ne vous ressemble pas, pauvre Aglaé, dit Eudoxia simplement. Tous ces joyaux sont beaux, merveilleusement beaux; mais je ne commencerai à me réjouir que quand je serai impératrice.

— Et quand tout l'empire d'Orient sera humblement à vos pieds, dit Marsa en entrant dans la salle. Les pierres fines et les étoffes précieuses font la joie des natures inférieures et des esprits infimes. Un être comme vous, de haute naissance et d'un esprit plus haut encore, regarde les plus grands trésors comme quel-

que chose qui lui appartient de droit, — non comme un coup étonnant de la fortune. Allons, maintenant, venez toutes travailler à parer notre Impératrice. Dans trois heures, le cortége viendra la prendre pour la conduire à l'autel de Sainte-Sophie, et de là au palais Constantin.

Marsa serra avec tendresse Eudoxia dans ses bras et la conduisit dans les appartements intimes.

— En vérité, Promotus, mon mari, lorsqu'il vous a prise dans notre maison, vous, la fille de son noble ami, n'aurait pas cru que vous le vengeriez de son ennemi mortel en faisant, par votre beauté, échouer le plan si orgueilleusement et si chèrement préparé par Rufin, et en chassant sa fille de la place qu'il avait l'impudence de convoiter pour elle.

— Voilà quelque chose qui me réjouit beaucoup! fit Eudoxia. Je n'ai rien fait pour venir sous votre tutelle maternelle; je n'ai, par conséquent, rien pu faire pour humilier jusqu'à terre l'homme qui vous est, à juste titre, si odieux. C'est Dieu lui-même qui a préparé cette compensation, et je n'oublierai jamais que votre maison a été le chemin qui m'a fait monter au trône de l'empereur Arcadius.

Quelques heures plus tard, Eudoxia, plus belle encore sous la brillante parure de mariée, était à côté de l'Empereur, dans la magnifique basilique de Sainte-Sophie, et le patriarche Nectaire accomplissait la cérémonie qui donne au mariage la bénédiction de l'Eglise. Rufin, le premier des grands dignitaires de l'Empire, ne pouvait se dispenser d'assister à cette cérémonie. C'était un homme remarquablement beau, d'une stature majestueuse et pleine de dignité. Il assista à la cérémonie avec un maintien tranquille, sans perdre un instant son air superbe. Il savait bien pourtant qu'il était l'objet du mépris, de la curiosité et de la maligne joie de tous ceux qui se pressaient dans l'enceinte de Sainte-Sophie. Mais il avait à cœur de ne laisser à per-

sonne le plaisir de croire qu'il pût se sentir humilié par un événement quelconque. Et, en réalité, ce n'était pas cette impression qui régnait en lui à ce moment. Un caractère comme le sien ne s'arrête pas à ces sentiments. Plus on l'écrase, plus son orgueil téméraire tend à s'élever.





V.

DÉSENCHANTEMENTS.

Eudoxia était l'épouse de l'empereur Arcadius. Les premiers jours, les premières semaines se passèrent dans l'enivrement que cette haute fortune ne pouvait manquer d'offrir à une jeune femme de seize ans. Mais bientôt elle commença à s'habituer à cette nouvelle position, et les regards qu'elle jeta autour d'elle eurent pour effet de mêler quelques gouttes d'amertume au calice de ses joies. Arcadius l'aimait de cet amour exclusif qui n'admet aucun partage; elle le savait, et elle était bien décidée à tout faire pour se conserver cet amour. Mais pourquoi n'était-elle que l'épouse de l'Empereur et non impératrice? Il existait encore à cette époque des restes des vues païennes qui, en l'absence du vrai Dieu, s'attachaient à lui trouver un remplaçant dans le Souverain en lui donnant en quelque sorte les attributs de la divinité. La puissance, la grandeur étaient réunies en sa personne; elles émanaient du Souverain comme par rayonnement, et se réflétaient sur ceux auxquels il lui plaisait de les communiquer. Le fils de l'empereur n'était Auguste— l'épouse de l'Empereur n'était Augusta qu'après qu'il leur avait accordé ce titre. Et Arcadius ne l'avait pas encore donné à Eudoxia! Elle n'était qu'*Epiphanestata*, c'est-à-dire illustrissime. Cela lui était d'autant plus sensible qu'elle savait que les deux jeunes empereurs, après la mort de leur père Théodose, avaient nommé Augusta leur belle-sœur Galla Placidia. Et maintenant,

l'empereur d'Orient se marie, et il ne donne pas ce titre à son épouse! — D'où venait cela? — Qui l'en détournait? — Qu'est-ce qui pouvait l'en empêcher?

Elle ne connaissait pas encore les chaînes dans lesquelles son caractère faible et tolérant l'emprisonnait. S'il eût osé suivre son inclination, il eût donné à Eudoxia le titre d'Augusta le lendemain même de son mariage. Mais Eutrope ne le voulait pas.

— Un peu de patience, ô puissant Empereur! disait-il d'un ton caressant. Laissez à l'illustrissime Eudoxia le temps de vous donner un fils et un successeur. Alors seulement elle sera, aux yeux de vos peuples, digne d'être impératrice.

— Mais je voudrais la décorer dès maintenant du titre d'Augusta, répondit Arcadius avec chagrin.

— L'Empereur doit à ses peuples, à tout l'Empire un gage de postérité, un fils, fit Eutrope avec le plus grand respect.

— Qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec le titre d'impératrice? dit Arcadius.

— Sire, cela importe beaucoup! répondit Eutrope en riant. Un fils, un successeur est un gage de repos pour l'avenir de l'Empire, c'est une protection contre les tentatives criminelles des ravisseurs de trône, c'est un lien qui associe pour longtemps le peuple à la couronne dans la même communauté d'intérêts, c'est donc une nécessité auprès du trône de Votre Majesté. Si l'illustrissime Eudoxia avait le malheur — car au sein du bonheur il faut songer aux possibilités affligeantes — de ne pas devenir mère d'un héritier du trône, elle rentrerait plus facilement dans la vie privée avant d'avoir été nommée Augusta. C'est pour cela qu'il faudrait en tout cas attendre cet heureux événement.

— Vous êtes assez fou pour vous figurer que je me déciderais, pour une raison quelconque, à répudier Eudoxia! s'écria Arcadius agité.

— L'empereur d'Orient a aussi ses devoirs envers son Empire, fit Eutrope avec emphase.

Et ce mot de devoir, qui était pour lui-même un son creux, suffit auprès du timide monarque pour le déterminer à suivre le conseil d'Eutrope relativement à l'époque où il convenait de conférer à Eudoxia le titre d'impératrice.

Mais Eutrope était moins préoccupé de la nécessité qu'Eudoxia devînt mère d'un fils que des moyens de la tenir dans sa main comme l'Empereur qu'il effrayait avec de grands mots.

Cependant Rufin n'était nullement décidé à laisser le champ libre à son heureux rival. Il avait soif de vengeance, d'une vengeance grande, énergique. Ce n'était pas le favori, c'était l'Empereur lui-même qui devait en sentir le poids. Il noua, auprès des Goths, des intelligences secrètes en vue d'un soulèvement. Les Goths formaient, sous des chefs de leur nation, des corps à part dans l'armée impériale; ils étaient beaucoup plus attachés et plus dévoués à leurs chefs qu'à l'Empereur. C'est par eux que Rufin voulait arriver à la pourpre.

Mais Eutrope veillait. Ses espions ne perdaient pas Rufin de vue un seul instant, et la trahison que celui-ci voulait ourdir contre l'Empereur l'entoura et l'enveloppa lui-même. Le général en chef des Goths, Gaïnas, avec qui Rufin s'imaginait être d'accord, jugea qu'il avait plus d'intérêt cette fois à tenir pour l'Empereur, et à se mettre du parti d'Eutrope. Gaïnas ramena ses troupes de l'Occident, où Théodose s'en était servi, peu de temps avant sa mort, pour vaincre les rebelles Arbogaste et Eugène. A Constantinople, l'usage voulait que l'Empereur allât au devant de l'armée qui rentrait triomphante. C'est ce qui eut lieu en effet dans cette circonstance. Arcadius en grand costume sortit de son palais de l'Hebdomon et se dirigea vers la porte d'Or. La cour l'entourait, le préfet du

prétoire marchait à côté de lui, plus fier, plus majestueux que jamais, et tout heureux des espérances téméraires dont il attendait l'accomplissement avec la plus complète assurance,

Après que les troupes eurent salué l'Empereur, Gaïnas s'avança avec sa garde du côté de Rufin. Celui-ci croyait qu'ils voulaient le proclamer empereur. Mais Gaïnas donna aux siens un signal convenu, et ils immolèrent Rufin aux pieds de l'Empereur effrayé.

L'impunité avait suivi le meurtre du noble comte Lucien, mis à mort par Rufin; l'impunité suivit le meurtre de Rufin, car Eutrope et Gaïnas dévoilèrent à l'Empereur son plan criminel, et lui firent remarquer la joie du peuple qui les saluait comme des libérateurs, et célébrait par des transports indicibles la chute de l'odieux personnage. L'Empereur fut un moment fortement ébranlé. Ce traître, assassiné sous ses yeux, était ce même Rufin à qui le grand Empereur, son père, avait autrefois confié la tutelle d'Arcadius et le gouvernement de l'Orient. — Un frisson d'horreur s'empara de lui devant ce spectacle des vicissitudes de la vie et de l'incertitude des hommes. Mais cette impression passa sans lui avoir fait sentir la nécessité d'une sage prévoyance.

La veuve de Rufin fut brisée de douleur de perdre ainsi son mari. Il était chrétien, comme la plupart l'étaient à la cour, parce que l'Empereur l'était. Mais elle savait que ses sentiments et ses actes étaient en opposition avec le christianisme, — et il venait de trouver la mort, le cœur tout rempli de ces sentiments ! — Le séjour de Constantinople, où son souvenir était chargé de malédictions, devint insupportable à l'infortunée veuve. Elle demanda à l'Empereur la permission de se retirer à Jérusalem. La Palestine exerçait alors un charme indicible sur tous les cœurs purs, sur tous les esprits pensants, sur toutes les âmes pieuses. Il y avait dans l'air du temps quelque chose qui présageait des

orages terribles, des catastrophes capables de bouleverser le monde. Quelques-uns croyaient, sur la foi d'un oracle payen, qne le christianisme disparaîtrait en l'an 399. D'autres s'inquiétaient de voir le sceptre aux mains de deux enfants. D'autres encore déploraient la décadence de l'Empire en présence des peuples barbares qui semblaient sortir de terre, et qui, comme un flot toujours grossissant, se ruaient sur les frontières de l'Empire. D'autres enfin s'attristaient du malaise que l'esprit de secte et l'hérésie, les influences impériales et les éléments mondains avaient introduit dans l'Eglise. Personne n'était tranquille, à l'exception de deux classes de personnes : les indifférents qui se perdaient dans les jouissances du siècle, et les âmes fermement attachées à la foi qui savaient être en sûreté dans la main de Dieu et au pied de la croix. Ces derniers se sentaient poussés vers la Palestine, vers ces lieux à jamais sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur. Malgré les fatigues de la mer, bon nombre d'hommes et même de dames délicatement élevées entreprenaient le voyage de Palestine, et il arrivait souvent que, touchés de la sainteté des souvenirs puissants que rappelaient ces saints lieux, et de la paix qu'on goûtait dans ces silencieuses retraites, les pieux pélerins y terminaient leur vie et disaient adieu au monde pour ne plus s'entretenir qu'avec Dieu. De ce nombre furent la veuve de Rufin et sa fille. Elles bâtirent à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pélerins malades, et se consacrèrent aux œuvres de la charité chrétienne.

Cependant, à Constantinople, on cessa bientôt de se réjouir de la mort de Rufin quand on connut quel était son successeur. Rufin était, après tout, un homme plein d'intelligence et d'énergie, plein de courage et d'habileté. Il comprenait sa position, savait se conduire et parler comme il convenait, quand il avait à traiter les affaires publiques. Il représentait dignement

l'Empereur et l'empire. Mais Eutrope! Il avait tous les vices de Rufin sans posséder une seule de ses qualités. On ne le haïssait pas seulement à cause de son avarice, de son injustice et de sa bassesse, on le méprisait encore à cause de sa vanité brutale et de sa complète incapacité dans la lourde charge du gouvernement de l'empire.

Personne n'avait pour lui plus d'aversion qu'Eudoxia, Malgré sa jeunesse, elle avait une inclination prononcée pour l'esprit de domination. Elle aurait volontiers tenu les rênes de l'Etat à la place d'Arcadius. Elle se sentait humiliée pour l'Empereur, offensée pour son époux, blessée pour elle-même par l'ascendant indigne et tyrannique du favori, qui gravissait l'un après l'autre tous les degrés des honneurs, et qui regorgeait de richesses qu'il entassait à force d'iniquités. Eutrope voyait fort bien que son pouvoir s'évanouirait du moment où Eudoxia, admise par l'Empereur au maniement des affaires de l'Etat, emporterait la balance. Aussi, plus elle faisait d'efforts pour conquérir cette position, plus il s'attachait à l'en tenir à l'écart. Son argument le plus puissant contre l'immixtion d'Eudoxia était que l'empire, dans ces temps difficiles, menacé de tous côtés par des peuples belliqueux et avides de conquêtes, avait besoin d'avoir à sa tête des hommes doués d'habileté et d'énergie. Cela était très-juste en soi. Et comme il avait l'art d'amener l'empereur Arcadius à cette fausse conclusion qu'Eutrope était l'homme qui possédait ces qualités au degré le plus parfait, le favori restait inébranlable dans sa haute position.

Pour satisfaire d'un autre côté ses goûts d'impératrice, Eudoxia vivait avec une prodigalité sans limite. Tout ce qui tombait de pierres précieuses sous ses yeux, elle les voulait, il fallait qu'elle les eût. Il y avait à Constantinople beaucoup de grandes dames de familles anciennes et riches, qui possédaient des diamants

extrêmement beaux, et qui n'étaient nullement disposés à se laisser éclipser par Eudoxia. Cette rivalité la poussait à des dépenses excessives. Eutrope la secondait dans cette voie! Quelque fût l'importance des sommes qu'elle voulait, il les mettait toujours à sa disposition. Elle était ainsi obligée, malgré la répulsion qu'il lui inspirait, de le trouver utile. Mais souvent elle pleurait de colère. Marsa la trouva un jour dans cet état. Une magnifique couronne en diamants jetait des feux étincelants du fond d'un ravissant écrin qui reposait sur la table, et Eudoxia le regardait en versant un torrent de larmes.

— Vous pleurez à la vue de cette merveille! s'écria Marsa.

Elle prit la superbe parure et se disposa à la poser sur le front d'Eudoxia. Mais celle-ci fit un geste de refus qui secoua les belles boucles de sa blonde chevelure.

— Ce n'est pas la couronne d'impératrice!..... Aucune autre ne peut me plaire.

— Allons, ma fille, allons! écoutez la raison! fit Marsa avec bonté. Celle-là viendra sûrement avec le temps. Pour le moment, soyez heureuse de posséder celle-ci. Elle a aussi son mérite... surtout celui de parer votre beau front. Regardez donc ce travail et cet agencement: les roses sont en rubis, les feuilles en émeraudes, et les pédoncules sont des diamants! Peut-on rien voir de plus riche. Regardez-donc!

Eudoxia jeta sur la parure un œil humide de larmes.

— Maintenant nous allons l'essayer! fit Marsa.

— Il faudrait pour cela changer ma coiffure.... et je n'en ai point le goût, répondit Eudoxia nonchalamment.

— Cela vous distraira, ma fille, et vous avez besoin d'une distraction agréable, fit Marsa d'une voix caressante.

Sans attendre la réponse d'Eudoxia, elle frappa dans

ses mains et appela quelques femmes, entr'autres celles qui avaient pour emploi de présenter le miroir.

Pour un instant Eudoxia fut consolée. Son orgueil céda le pas à sa vanité — pour reprendre bientôt après le dessus.

Elle ne devait pas tarder à éprouver des chagrins d'un autre genre. Elle devint mère d'une fille — et puis encore d'une fille. A la naissance de son premier enfant, elle avait espéré atteindre au comble de ses vœux, au titre d'Augusta. Mais non! Arcadius — ou plutôt Eutrope! — restait inébranlable; il lui laissait seulement entrevoir l'espérance que ce titre lui serait donné le jour où elle mettrait au monde un fils. Mais au lieu du garçon tant désiré, elle donnait le jour à une seconde fille. Eudoxia l'accueillit avec tristesse et abattement. Elle ne soupçonnait pas que cette fille — seule de toute sa descendance — aurait en partage l'esprit du grand Théodose. En effet, elle devint Pulchérie, une sainte sous la pourpre.—Mais ce n'était pas un fils!

VI.

EUTROPE.

Dans le palais du patriarche de Constantinople, deux ecclésiastiques causaient dans une chambre retirée et très-simplement meublée. L'un était jeune. Quant à l'autre, il n'avait point d'âge; son corps était grêle et cassé, ses traits délicats, ses yeux profondément enfoncés, et l'on n'aurait pu dire si c'était la souffrance ou les années qui l'avaient conduit à la vieillesse. Quand il gardait le silence, on le croyait extrêmement faible et débile. Mais aussitôt qu'il parlait, son regard, son ton de voix, sa physionomie, son maintien, tout respirait en lui une force et une vitalité merveilleuses. En ce moment, il s'entretenait avec le jeune prêtre qui se tenait respectueusement devant lui.

— Allez vers lui, Sérapion, et dites-lui tout ce dont je vous ai chargé; dites-lui que je le prie, que je le supplie, que je le conjure de révoquer cette loi d'iniquité. Dites-lui qu'un jour, il me remerciera lui-même de mes instances actuelles, et si ce n'est pas demain, ce sera certainement à l'heure de sa mort. Dites-lui tout cela.

— Je le ferai, saint Père; mais n'accusez pas mon bon vouloir, si je suis impuissant à le persuader.

— Serais-je aussi injuste, mon fils? non. Le succès est entre les mains de Dieu. Mais nous devons faire nos efforts pour prévenir l'inhumanité, autant qu'il est en notre pouvoir.

C'était le patriarche Jean, surnommé Chrysostome,

Bouche d'Or, qui envoyait son diacre Sérapion au consul Eutrope. Cette année, la dernière du siècle, avait apporté au monde le monstrueux spectacle d'un esclave qui, après avoir passé sa jeunesse comme valet d'écurie, et son âge mûr comme coiffeur, sans avoir rien de remarquable que ses vices, se voyait élevé au rang des successeurs des Fabius et des Scipion. Cependant il ne fut pas reconnu à Rome. Le sénat le rejeta, et les annales de la République n'enregistrèrent cette année qu'un seul consul, Mallius Theodorus. Eutrope se consola de cette humiliation. Il était consul pour Constantinople; sa statue s'élevait dans le forum; cent fois reproduite en bronze, elle fut envoyée dans les provinces; le rang et la dignité de patricien l'assuraient pour l'avenir d'une haute position. Circonstance digne de remarque, c'était Eutrope qui avait fait venir d'Antioche, sa ville natale, le pieux prêtre, l'illustre prédicateur Jean Chrysostome, et l'avait élevé sur le siége patriarchal. Sa réputation de sainteté et d'éloquence était parvenue depuis longtemps jusqu'à Constantinople; le peuple le désirait; tout le monde s'accordait à dire qu'un homme de si grands talents ferait l'honneur et la gloire du siége patriarchal, et Eutrope, enchanté de trouver une occasion facile de se rendre agréable par l'accomplissement du désir général, avait, sans peine, amené l'Empereur à cette nomination, environ deux ans avant l'époque à laquelle notre récit nous a conduits. Eutrope avait compté sur la reconnaissance, à la manière des âmes basses et viles; il s'attendait à une complaisance aveugle. Le patriarche le remercia à la manière des âmes grandes et nobles; il lui dit la vérité. Toute la cour, toute la ville haïssait et craignait Eutrope, — tout en se soumettant à lui. Eudoxia le haïssait et le craignait, mais sans se soumettre. Le patriarche avait des sentiments tout autres; il cherchait à l'éloigner du mal, quand l'occasion s'en présentait. Il savait combien est dan-

gereux l'air qu'on respire auprès d'un trône mondain et condamné à la faiblesse. — Comment un Eutrope eût-il pu s'y préserver du vertige!

Sérapion dut attendre longtemps avant d'être reçu par le Consul, qui était tout à la fois ministre d'Etat, de la guerre et de la maison impériale, — trois fonctions qui auraient exigé chacune un homme capable. Les antichambres étaient encombrées tant par les valets du consul que par les visiteurs et les solliciteurs.

Ces derniers étaient en majorité. Devenir le plus riche possible, et le plus tôt possible, était le mobile de ceux qui cherchaient à faire leur bonheur par la faveur d'Eutrope. Le moyen le plus expéditif consistait à se faire nommer gouverneur d'une province, car les sujets de l'Empire étaient sans défense contre les exactions d'un proconsul. Mais les solliciteurs n'étaient pas seuls à le savoir; — Eutrope le savait aussi. Il avait taxé avec une exactitude mercantile toutes les provinces romaines, depuis le Balcan jusqu'au Tigre, et quiconque voulait obtenir un gouvernement devait payer à Eutrope un courtage proportionnel. Il recevait tout! Celui qui ne pouvait payer en espèces pouvait donner sa terre ou les bijoux de sa femme. — On comprend que ce mode ne s'appliquait qu'aux gouverneurs des provinces les moins grandes et les moins productives. Quant aux royaumes de Phrygie, de Syrie, d'Egypte, il fallait, pour en obtenir le gouvernement, verser des sommes bien autrement considérables. Un de ces candidats sortait en ce moment du cabinet d'Eutrope. C'était un personnage gros et bouffi, vêtu richement mais sans goût, et ressemblant plus à un énorme champignon bigarré qu'à un homme. On aurait eu envie de rire en le voyant, si son visage n'avait inspiré un sentiment d'horreur, plus encore par la bassesse peinte sur ses traits que par leur laideur même. Ses joues naturellement livides étaient fardées d'un rose éclatant, et ses sourcils,

abreuvés de teinture noire, se hérissaient comme des épis au dessus de deux yeux pleins de ruse et de malice.

— Vous comprendrez, mon cher Eustathès, que votre proposition est inacceptable, dit le consul à un homme de naissance qui cherchait à améliorer sa position de fortune.

— La province est si petite! répondit le solliciteur.

— Si elle est trop petite pour votre activité, je puis vous offrir la Paphlagonie, dit Eutrope malicieusement.

— La Lydie est plus rapprochée de la résidence de notre glorieux Empereur... et son climat est plus doux que celui de l'âpre Paphlagonie, illustre Eutrope...

— Et elle a deux mines d'or dans les villes de Sardis et de Smyrne, cher Eustathès! L'Ionie, la Bythynie, la Lydie, la Carie, — toutes ces provinces sont autant de joyaux de l'empire, il ne faut pas les avilir. S'il ne vous convient pas d'abandonner au trésor de l'Etat votre terre de Cyzique pour le gouvernement de la Lydie, j'ai le regret de ne pouvoir m'occuper de vos intérêts de famille.

Eutrope parlait d'un ton si sec et si froid, que le solliciteur vit qu'il n'avait plus qu'à répondre oui ou non.

— Eh bien, j'accepte! dit-il en se faisant violence. Mon bien de Cyzique est tout ce qui me reste de l'héritage de mon père, et il me coûte de m'en séparer. J'ajouterai que cette propriété rapporte plus que vous ne semblez le croire, illustre Eutrope...

— Contentez-vous donc de ses revenus! fit le Consul d'un air hautain.

— Je ne le puis; car ma femme dépense beaucoup... et il faut que je pense à l'avenir de mes fils. J'accepte donc vos conditions.

— Je vous ferai savoir quand notre affaire devra se conclure, répondit Eutrope en se détournant, avec

un salut imperceptible, du futur proconsul de Lydie.

Pendant que ce personnage s'éloignait, un valet annonça à Eutrope que le diacre Sérapion, envoyé par le patriarche, attendait depuis trois heures. Joyeux du marché qu'il venait de conclure, Eutrope fit entrer Sérapion et alla au-devant de lui.

— Un message du patriarche, notre saint-Père, m'est toujours agréable, et passerait avant tout le reste si je n'avais reçu des nouvelles importantes de l'armée. En outre, je suis continuellement accablé d'affaires et tourmenté par des solliciteurs. Que veut notre pieux patriarche?

— Il vous prie avec larmes d'abroger la loi qui enlève à l'Eglise le droit d'asyle.

— L'Empereur l'a ordonné ainsi, répondit Eutrope froidement; — il n'y a rien à y changer.

— Votre crédit est si puissant! dit Sérapion d'un ton suppliant.

— C'est une mesure nécessaire. Cette protection pour les criminels doit cesser.

— Oui... quand les innocents, les veuves et les orphelins persécutés auront trouvé un autre lieu de refuge. Mais dans nos temps de troubles et de désordres, où triomphe la méchanceté et la haine, le droit d'asyle de l'église est un bienfait sans nom, — non seulement pour le persécuté, mais aussi pour le persécuteur, qui a ainsi le temps de la réflexion; — non seulement pour le faible, mais aussi pour le puissant, exposé aux poursuites d'un plus puissant que lui-même.

— Tout ce bruit ne vient que de Pentadia! fit Eutrope.

— Parlez-vous de Pentadia, la noble veuve de Timasius? demanda Sérapion étonné.

— Et de qui donc? Elle me hait. Timasius était un traître....

— Il ne l'était pas! Balbus, à qui il accordait toute sa confiance, a été un Judas, un faux accusateur.

— Grosse erreur, ami Sérapion ! Ce que je vous dis, est la vérité. Timasius méritait la mort. Par une grande générosité, il n'a été qu'exilé dans un désert d'Afrique... où il est mort naturellement; car on n'est pas moins mortel là-bas qu'ici. Pentadia s'est enfuie dans une église... ridiculement ! Elle était si peu menacée que notre gracieux Empereur lui a laissé toute la fortune de Timasius. Mais elle me hait ! Elle a fait courir le bruit, je le sais, — que je suis le provocateur de la loi contre le droit d'asyle; que je ne puis me consoler qu'elle ait été sauvée avec tous ses biens; que je veux prendre le moyen de prévenir le retour d'une pareille chose. Oui, oui, les femmes sont vindicatives.

— Je ne puis nier que ces bruits circulent. Bien plus ! mon très-digne père Jean m'a chargé expressément de vous les rapporter, afin que vous sachiez que l'opinion publique s'élève hautement contre cette loi. Mais ce n'est certainement pas la noble Pentadia qui a répandu de pareils bruits, car elle est toute à sa vocation, et tout ce qui se passe en dehors de sa chambre, de l'église et de la cabane du pauvre ne la touche pas.

— Et le patriarche s'imagine que j'abrogerais la loi à cause de ces bruits? fit Eutrope avec dédain.

— Non, mais par charité chrétienne, répondit Sérapion avec calme. Ne fermez pas le dernier asile à celui qui est persécuté.

— Personne ne choisit ce refuge sans être coupable d'un crime.

— Est-ce un crime que d'avoir de puissants ennemis ?

— Vous parlez comme si le monde n'était peuplé que d'innocents et de malheureux.

— Il n'en est pas ainsi ; mais ceux même dont vous parlez, — fussent-ils le petit nombre, — ont droit à des égards et à une juste protection. Le criminel lui-

même ne doit pas tomber victime d'une aveugle fureur. Il faut qu'un tribunal exempt de passions le condamne à la peine qu'il mérite.

— Tout ce que vous pouvez dire sur ce sujet est inutile. La loi contre le droit d'asile est faite et promulguée. Ce serait tourner en dérision le pouvoir que de l'abroger. Portez donc au vénérable patriarche mon respect et mes regrets.

— Oh! écoutez-moi! Il m'a chargé de vous prier en grâce, et à genoux... de vous rappeler que pous devez être miséricordieux, afin que vous puissiez vous-même un jour trouver miséricorde.

— Je suis un trop bon chrétien, mon cher et pieux Sérapion, pour craindre le moment de paraître devant le souverain Juge, fit Eutrope avec onction.

Cela dit, il frappa dans ses mains et un valet entra.

— A qui le tour d'audience? dit Eutrope.

— Un courrier de l'armée, répondit l'introducteur.

— Et on ne m'en prévient pas tout de suite? Et on me laisse gaspiller mon temps si précieux à entendre des sornettes, des contes de vieilles femmes?..... Que le courrier entre!

Sérapion s'était retiré, mais il était encore à même d'entendre cette explosion de la colère d'Eutrope. En passant à côté du courrier, il remarqua son air décontenancé, qu'il attribua à la crainte de paraître devant le ministre irrité, et il essaya de le rassurer.

— Soyez tranquille, lui souffla-t-il. Cela est à mon adresse et non à la vôtre.

— Je le crois! mais les nouvelles que je lui apporte ne sont pas faites pour l'adoucir, répondit doucement le courrier, en se dirigeant vers le lieu d'où Sérapion sortait.

VII.

CHAGRIN D'EUDOXIA.

Elle était seule dans sa chambre. Assise sur un lit de repos peu élevé au-dessus du parquet, le bras sur le genou, le front dans la main, elle regardait fixément à terre. Un léger mouvement de la pointe des pieds trahissait de temps en temps un peu d'impatience; mais elle restait plongée dans ses pensées où toute sa vie semblait s'être concentrée. Sa beauté merveilleuse était maintenant épanouie dans toute sa fleur. Tout brillait en elle : ses yeux bleus, les abondantes boucles de ses cheveux blonds, son sourire, les fraîches couleurs de la jeunesse, sa taille svelte et élégante. Les poëtes l'appelaient un rayon de soleil incarné. Sa beauté n'avait pas seulement la régularité parfaite d'une statue de marbre : elle avait de l'expression, de la vie, quelque chose de sympathique qui attirait, quelque chose de noble qui commandait le respect.

En ce moment, il semblait qu'elle eût conscience de tout cela, car tout d'un coup elle se redressa, rejeta en arrière, d'un vif mouvement de tête, les boucles de cheveux qui encadraient son front, et dit à demi-voix :

— Et je ne suis pas impératrice !

Elle se leva et se promena dans son luxueux appartement, dont les murs de marbre étaient tendus de soie, et dont le parquet, également en marbre, était couvert d'un superbe tapis de Perse, de façon qu'une magnificence en cachait une autre. Les supports

et le siége de son lit de repos — ce meuble s'appellerait aujourd'hui chaise longue, — étaient en ivoire, les coussins étaient couverts d'une soie épaisse et brodée de fleurs, tirée des célèbres fabriques de Damas et d'Antioche. Les pieds de tables étaient en bronze et de forme gracieuse et originale. Les tables étaient en bois précieux ou en marbre incrusté de métaux ou de pierres de toutes couleurs. Dans des cassolettes à jour brûlaient sans cesse des parfums suaves qui s'élevaient en petits nuages bleuâtres à travers les ouvertures du couvercle. Sur une autre table se trouvait l'écritoire d'Eudoxia. En guise de papiers, des tablettes de cire de différentes grandeurs; — en guise de plumes, des poinçons en or. Une autre table portait les petites boîtes et les coffrets qui contenaient les parfums destinés à l'entretien des cassolettes.

Eudoxia était habituée à tout ce luxe. Elle en faisait peu de cas et n'en tirait aucune joie. Elle retomba dans ses pensées, et, dans le silence qui l'entourait, on n'entendait d'autre bruit que le frôlement de sa robe de soie bleue à larges plis et à bordure brodée d'or, qui traînait moelleusement sur le tapis. De temps en temps, elle prenait en passant une boule aromatique dans les boîtes aux parfums, et la jetait dans l'une ou l'autre des cassolettes.

Le temps s'écoulait. Eudoxia, fatiguée, se laissa tomber sur un siége.

— Et je ne suis pas impératrice, soupira-t-elle.

Cette pensée dominait toutes les autres.

Une des demoiselles qui, à tour de rôle, se tenaient continuellement à portée d'Eudoxia, souleva la courtine de la porte.

— Amantius est de retour, dit-elle à sa maîtresse.

— Enfin! s'écria Eudoxia.

Amantius entra et mit un genou en terre.

— Vous y avez mis autant de temps que si vous

aviez eu beaucoup de peine à vous faire comprendre, lui dit Eudoxia.

— Vous avez deviné juste, ma noble souveraine, répondit Amantius.

Eudoxia s'assit.

— Eh bien? dit-elle en le regardant d'un air inquiet et tendu.

— Votre proposition, ô ma très-noble sonveraine, a été écoutée avec une humble reconnaissance pour votre bienveillant intérêt,... mais repoussée.

— Amantius! fit Eudoxia d'une voix menaçante, en ouvrant de grands yeux pleins de colère et de surprise.

— Je l'avais pressenti, très-noble souveraine.

— Mais pourquoi?... Mais c'est tout à fait incompréhensible! Réellement repoussée, Amantius?

— Avec la plus grande humilité et la plus grande décision possible.

— Alors, vous avez donc mal fait ma commission! Et je comptais sur vous!... Et j'avais confiance en vous!... Et vous vous en acquittez si mal!... Sur qui dois-je compter, si je ne puis me reposer sur vous, sur votre fidélité?

— Sur ma fidélité, toujours! dit Amantius avec un profond respect, et en mettant un genou en terre; mais vous devez me pardonner si je n'ai pas essayé de briser cette résistance.

— Mais pourquoi non... puisque je le veux, et puisque vous soutenez être un fidèle serviteur!

Eudoxia parlait avec vivacité et animation.

— Racontez-moi votre entrevue, ajouta-t-elle précipitamment, afin que j'y puisse comprendre quelque chose.

Amantius commença.

— J'attendis assez longtemps avant d'être reçu par la noble Olympia.

Eudoxia l'interrompit aussitôt.

— Ne lui avait-on pas dit que vous veniez de ma part ?

— Vous ne savez peut-être pas, ô ma très-noble souveraine, qu'Olympia a érigé un petit hôpital dans sa maison, où elle soigne de pauvres malades. Un de ces malheureux hôtes était à l'agonie, et elle ne voulait pas l'abandonner.

— Ah! c'est juste! fit Eudoxia d'un ton adouci.

— J'eus tout le temps, reprit Amantius, de considérer dans son abandon et son silence actuel ce palais qui, il y a quelques années, alors qu'Anisius Secundus l'habitait, était le plus brillant de la ville. Car la noble Olympia a pu à peine conserver auprès d'elle les domestiques les plus indispensables, tant ses revenus ont été réduits. Afin de pouvoir donner plus aux pauvres, elle a envoyé presque tous ses gens dans ses terres où leur entretien coûte peu. La cour, le portique, les vestibules, tout était désert. Si le vieux portier qui garde l'entrée ne m'avait prévenu que je pouvais aller jusqu'au bout, jamais je n'aurais osé m'aventurer dans cette solitude. Enfin, j'approchai des chambres habitées, et j'entendis avec un certain soulagement le bruit d'un métier, car il m'annonçait le voisinage d'une créature humaine. Je traversais une file de pièces où l'on reconnaissait qu'elles avaient été autrefois somptueusement entretenues ; les murs couverts de cèdre ou de marbre offraient les plus belles incrustations; mais aujourd'hui, quel contraste! pas de meubles, pas de tapis, pas de rideaux! A la fin, j'atteignis la chambre où se trouvait le métier, auquel travaillait une vieille femme, pendant qu'une jeune fille confectionnait des vêtements avec la même étoffe de laine que sa compagne tissait. Je ne pouvais retenir mon étonnement de voir faire, dans l'antichambre de la noble Olympia, un travail qu'on relègue partout dans le fond du quartier réservé aux domestiques.

L'ouvrière s'adressa à sa jeune compagne.

— Allez, Théoné, annoncez le chambellan de la très-noble Eudoxia.

Ensuite elle se tourna vers moi et parla comme une personne qui a besoin d'ouvrir son cœur sur des circonstances extraordinaires.

— Oui, voilà où nous sommes réduits! voilà l'effet de la persécution! Dans ce palais où Anisius Secundus menait une vie princière, où sa fille unique et son héritière vivait, avec son époux Nebridius, comme il convenait à leur nom et à leur rang; — aujourd'hui règne une misère qui vous étonne à bon droit, car le spectacle d'un pareil traitement infligé à une noble et grande dame est quelque chose de nouveau à Constantinople. Tous les jours ce sont de nouvelles tortures, de nouvelles chicanes! — D'abord la fortune est mise sous séquestre.... ensuite les revenus sont réduits de moitié... puis réduits encore... toujours réduits... de sorte que, comme vous le voyez, l'ameublement de la maison a dû être vendu pour faire de l'argent, car ma noble maîtresse sacrifierait tout plutôt que d'abandonner son petit hôpital. Mais ce n'est pas tout... on lui a enlevé jusqu'à la liberté de sa propre personne... de façon qu'elle ne peut même aller à l'église... Cela n'est-il pas révoltant outre mesure?

— Oui, outre mesure! s'écria Eudoxia. Mais celui dont l'audace ne s'arrête pas même devant l'épouse de l'Empereur, est bien capable de maltraiter toutes les autres femmes. Continuez.

— Je lui demandai, reprit Amantius, comment la noble Olympia supporte cette persécution.

— O monsieur! répondit la bonne servante, humainement parlant, elle est d'une grande, très-grande famille; car Olympia, la reine de Perse, était sœur d'Anisius Secundus. Mais chrétiennement parlant, elle est une fille de Dieu, qui sait porter volontiers sa croix. Par amour pour lui, elle se soumet très-patiemment à toutes les épreuves; elle dit que c'est

Dieu qui les lui envoie et qu'elles doivent, par conséquent, servir à son salut. Outre l'indigne traitement du consul Eutrope, et les instances, plus pénibles encore pour elles, du général Epidius, elle a à endurer le blâme de toute sa parenté. Tout le monde lui fait des reproches, tout le monde la presse de se remarier, tout le monde la traite d'absurde, de volontaire, de folle, de vouloir rester une pauvre prisonnière dépouillée et maltraitée, plutôt que de devenir l'épouse d'Elpidius.

— Dans le fait... cela est étonnant! fit Eudoxia, interrompant le récit de son chambellan. Je ne savais pas que la pression, d'une part, et la résignation, de l'autre, allât si loin. Mais il n'en est que plus incompréhensible qu'elle repousse ma proposition. Eh bien, êtes-vous enfin arrivé jusqu'à elle?

— Théoné revint avec la réponse de sa maîtresse. Je devais attendre qu'elle pût quitter le lit du mourant, ou revenir un autre jour. Je préférai attendre, d'autant plus que les deux ouvrières me dirent qu'un cas de mort était chose presque journalière dans le petit hôpital, parce qu'il reçoit des malades en grand danger, auprès desquels la noble Olympia reste toujours pendant leur agonie. Je restai donc, et j'écoutai avec le plus vif intérêt tout ce que la bonne vieille avait à raconter sur la noble Olympia, — et ce n'était pas peu de chose, car elle savait toute sa vie, étant venue avec la mère d'Olympia dans la maison d'Anisius Secundus. Chaque mot montrait qu'un sentiment tout céleste, une vocation vraiment divine s'était manifestés et développés de bonne heure en Olympia, bien que son père eut mené, jusqu'à sa mort une vie toute mondaine et païenne, et que sa mère, qu'elle perdit de bonne heure, ne se fût fait baptiser qu'en mourant.

— Est-il vrai que la sœur de l'exécrable Rufin ait élevé Olympia? demanda Eudoxia.

— Cela n'est pas exact, ma très-noble souveraine. D'après le dire de ma verbeuse interlocutrice, Anisius Secundus était un homme adroit, intelligent, qui avait les meilleures vues sur son enfant, et qui était en relation avec beaucoup de chrétiens pieux, et aussi avec des évêques. Il demanda à l'un d'eux une dame chrétienne qui fût en état de remplir la place de la mère auprès d'Olympia, qui n'avait alors que deux ans. L'évêque, touché de cette marque de confiance d'un payen, lui donna sa propre sœur, Théodosia, une sainte créature, auprès de laquelle l'enfant grandit aussi sûrement que sur le sein de sa mère. Pendant que dans ces mêmes appartements où nous nous trouvons, continua la narratrice, on donnait des fêtes splendides, et qu'on recevait toute l'année le monde le plus élégant, Théodosia habitait, avec la petite Olympia, dans l'arrière-cour, un quartier tranquille où les pauvres, les estropiés, les malades, en un mot toutes les misères humaines avaient le droit de se présenter. C'est ainsi qu'elle inculquait dans cette jeune âme la charité et la commisération par le spectacle de tant de souffrances. La sœur de Rufin, Sylvia, qui pendant la persécution exercée contre les catholiques par les Ariens, sous l'empereur Valens, avait héroïquement accueilli, entretenu, caché, soigné les persécutés, — Sylvia était une amie de Théodosia; c'est ainsi qu'Olympia eut aussi son exemple sous les yeux.

— Et dire qu'un Rufin et une Sylvia soient deux rejetons d'un même tronc! s'écria Eudoxia.

— Le même arbre a produit des fruits exquis et des fruits sauvages, ô très-noble souveraine!

— Il était pourtant chrétien, répondit-elle.

— Qui ne l'était pas dans le palais du grand Théodose? fit Amantius. Aussitôt que les Empereurs se convertirent au christianisme, le flot du monde inonda les églises... et le monde resta ce qu'il était.

— Eutrope est chrétien, — pourquoi Rufin ne l'aurait-il pas été ! dit Eudoxia avec amertume. — Je voudrais avoir connu Olympia plus tôt. Mais du vivant de son époux Nebridius elle ne venait jamais chez Marsa.

Amantius laissa tomber cette dernière remarque, et continua sa narration.

— A la mort d'Anisius Secundus, toute la maison crut — c'est toujours la bonne vieille servante qui parle — que la noble Olympia se vouerait à la virginité. Mais son tuteur Procopius, qui avait été préfet de Constantinople et qui jouissait de l'estime générale, la pressa avec tant d'instance et tant d'affection paternelle de se marier avec le noble et excellent Nebridius, qu'elle craignit de manquer à l'obéissance en préférant sa volonté à celle de son tuteur. Elle devint donc l'épouse de Nebridius ; mais, hélas !... au bout d'un an et demi elle resta veuve. Libre et maîtresse d'elle-même, rien ne l'empêchait plus de se consacrer à l'amour et au service de Jésus-Christ, et, à dix-sept ans, elle dit adieu pour toujours au monde et à ses joies. Les trois premières années de son veuvage se passèrent dans le repos et dans la paix ; elle n'avait d'autre croix que sa faible santé qui avait beaucoup à souffrir du genre de vie sévère qu'elle menait en vue de se mortifier, et la forçait souvent à prendre le lit. Mais dans ces trois dernières années, elle n'a eu que tribulations sur tribulations. La pieuse Théodosia est morte... et Olympia n'est plus maintenant, à vrai dire, qu'une pauvre esclave dans la maison de son père.

— Quelle constance ! s'écria Eudoxia.

— Enfin, reprit Amantius, arriva une servante qui me conduisit auprès d'Olympia. Elle me reçut dans une chambre très-simplement meublée...

— Quelle figure a-t-elle ? demanda Eudoxia avec un vif intérêt.

— Il ne m'appartenait pas de lever les yeux sur la noble dame pour étudier son visage, répondit Amantius froidement. Elle portait une robe de cette même étoffe de laine grossière et sombre que j'avais vue sur le métier, et que portent ses servantes elles-mêmes. D'un ton et d'un air aimable, elle me demanda l'objet de ma visite. Je lui exposai la chose... tout à fait comme vous me l'avez dite, ô ma très-noble souveraine. Il faut, lui dis-je, que toutes les personnes qui gémissent sous l'oppression inique du consul Eutrope se réunissent pour crier justice aux oreilles de César-Auguste. Plus ce cri sera puissant et éclatant, — plus il assurera la chûte du mauvais favori.

La noble Olympia m'écouta tranquillement jusqu'au bout.

— S'il ne s'agissait pas de moi, répondit elle avec douceur; si je pouvais espérer secourir une créature opprimée, je n'hésiterais pas à m'adresser à la justice de l'Empereur. Mais cela ne m'est réellement pas possible pour ma pauvre personne.

— Ne croyez-vous pas, lui dis-je, qu'il soit permis de repousser l'injustice, quand nous le pouvons, lorsqu'elle nous atteint nous-même?

— Savons-nous, me répondit-elle, si ce que nous considérons comme une injustice à notre égard n'est pas, dans la main de Dieu, une justice suprême et cachée à nos faibles yeux.

— Fort bien! Il ne coûte point à votre générosité de vous perdre de vue vous-même et d'oublier votre sort. Mais plaignez-vous du traitement inique qui vous est fait comme s'il s'agissait d'une personne étrangère.

— Ce sont là des subtilités! répondit-elle avec calme. J'ai l'habitude d'agir simplement.

— Je ne veux pas vous laisser ignorer, repris-je, que notre très-noble souveraine attache un grand prix à votre concours. L'Empereur ne connait pas, dans

toute sa rigueur, les mauvais traitements dont vous souffrez, et personne ne peut l'éclairer à cet égard que vous-même, parce qu'Eutrope traiterait tout autre témoignage de mensonge et de calomnie. S'il apprend ce qu'Eutrope ose entreprendre contre une noble et digne dame sans protection et sans défense, son cœur simple et droit se soulèvera contre le favori, et sa chûte est assurée.

— Et cette chûte... à quoi aboutira-t-elle?

— Son sort sera entre les mains de l'Empereur, qui se montrera généreux comme toujours.

— Mais Eutrope a des ennemis, reprit-elle, il a contre lui toute la ville... le peuple lui est hostile. Les uns le haïssent, les autres ont pour lui le plus profond mépris. Croyez-vous que cette hostilité générale n'aboutirait pas à un autre résultat, et que le flot de la colère publique ne l'emporterait pas sur la décision généreuse de l'Empereur?

Comme j'ai moi-même cette conviction, je restai un instant muet. Elle reprit avec douceur et résolution :

— Vous comprendrez que je n'y puis avoir aucune part... et c'est là le second motif pour lequel je ne puis entrer dans les vues de la très-noble Eudoxia.

— Vous êtes donc résolue, lui dis-je, à rester dans votre captivité qui va jusqu'à vous interdire la visite des églises, aussi longtemps qu'il plaira à Eutrope ?

J'espérais que cet argument soulèverait son indignation.

— Oh non! répondit-elle en souriant, mais bien aussi longtemps qu'il plaira à Dieu.

Ce fut notre dernier mot sur ce sujet. Elle me chargea de déposer à vos pieds ses remercîments pour votre bienveillant intérêt, et de vous prier d'amener Elpidius à d'autres pensées.

— Ce n'est pas pour moi-même, ajouta-telle avec le ton d'une personne qui ne se plaint jamais, — mais c'est dans son propre intérêt.

Sur ce elle me quitta.

— Il me semble, fit Eudoxia avec humeur, que vous aviez autre chose à dire, Amantius, que vous pouviez insister plus fortement. Si c'est bien là tout votre entretien, vous n'avez pas été réellement fort éloquent.

— Je le reconnais volontiers, ô ma souveraine, dit Amantius, en mettant encore une fois un genou en terre ; mais que dire à une femme qui, dans les choses les plus simples, s'exprimait avec une décision tranchante, — et qui, en outre, malgré son affabilité, m'inspirait un tel respect que je n'osais dire un mot de plus qu'elle ne me permettait.

— C'est bien, Amantius, répondit Eudoxia ; si vous n'êtes pas toujours très-habile, vous êtes au moins fidèle et vous savez vous taire. Il est entendu que vous ne dites pas un seul mot de tout ceci. Du reste, j'arriverai au but sans Olympia, et cela ne m'en sera que plus agréable.

— O ma souveraine, dit Amantius toujours agenouillé devant elle, vous n'êtes pas contente de moi, et vous avez raison. Punissez-moi...

— Vous êtes un fou de prendre mes paroles aussi sérieusement, fit Eudoxia en l'arrêtant. Que pouviez-vous contre une femme fanatique de piété !

— Si vous voulez bien me permettre de faire un pèlerinage en Terre sainte, je le ferai dans un esprit de pénitence et de componction, et je reviendrai peut-être meilleur.

— Ou bien, vous ne reviendrez plus du tout, et vous resterez à Jérusalem auprès des moines du mont des Oliviers, — ou même à Bethléem, dans le monastère du pieux et savant Jérôme, pour étudier avec lui les livres sacrés : voilà ce qui arriverait, fit Eudoxia d'un ton amical. Non, Amantius ; cette permission, je ne vous la donnerai jamais... Vous le savez ! je vous l'ai déjà refusée une fois. Otez-vous donc cette idée de

la tête. Je ne sais pas si vous pouvez avoir besoin de vous amender devant Dieu. Pour moi, il me suffit que vous restiez ce que vous êtes.

— Très-noble Eudoxia! fit une jeune voix derrière le rideau de la porte.

— Entrez, Gunild... Qu'avez-vous à me dire? répondit Eudoxia.

Une jolie jeune fille, dont la démarche annonçait un caractère plein de fierté, entra et se mit à parler avec un accent étranger.

— Un courrier envoyé par mon père vient demander quand il vous plaira de recevoir le général.

— Votre père est-il en ville? demanda Eudoxia étonnée.

— Je ne sais pas, madame, dit Gunild.

— Allez, Amantius, vous en informer auprès du courrier. Si Gaïnas est ici, qu'il vienne tout de suite; car une cause très-importante a pu seule le déterminer à laisser son armée en Thessalie.

Amantius obéit.

— Venez ici, Gunild, dit Eudoxia d'un ton affectueux.

Elle fit asseoir la jeune fille à ses pieds sur un coussin.

— Dites-moi, comment allons-nous?

— Je crois que tout va fort bien.

— Etes-vous décidée à vous faire instruire?

— Pour cela, pas encore, madame.

— Et vous osez me dire que tout va bien, tandis que vous êtes désobéissante et incrédule, fit Eudoxia d'un air animé.

— Quand je dis bien, je veux dire par là que rien n'est changé en moi, répondit Gunild avec beaucoup de tranquillité.

— Cœur ingrat! fit Eudoxia avec agitation.

— Non, je ne suis pas ingrate, madame! Mais je ne puis parler autrement que je ne pense. C'est pour cela

que je voudrais vous prier.... de me renvoyer à mon père.

— La place d'une jeune fille de quinze ans n'est pas dans les camps, Gunild. Comme votre père est obligé, pour le service de l'Empereur, de rester presque toujours à l'armée, je vous ai prise auprès de moi et vous vivez avec mes dames d'honneur... Que vous manque-t-il ici ?

— Mes compatriotes et la liberté ! s'écria Gunild.

— Petite barbare ! fit Eudoxia en riant.

— O laissez-moi partir ! dit Gunild d'un ton suppliant. Je n'irai pas au camp.... O non ! laissez-moi revoir mon pays natal, les bords du Danube, avec ses beaux ombrages.

Des pas d'homme approchaient. Amantius ouvrit le rideau.

— Madame, le courrier est lui-même ici.

Un homme de haute taille, sous l'habit d'un simple soldat, parut à la porte.

— Mon-père ! s'écria Gunild.

La jeune fille fit un bond vers lui, mais le guerrier l'éloigna d'un geste.

— Allez auprès de mes enfants, Gunild, dit aussitôt Eudoxia, en lui montrant une porte qui faisait face à l'entrée principale.

A peine Gunild était-elle sortie, qu'Eudoxia fit signe au général de l'armée des Goths de s'approcher.

— Il faut, noble Gaïnas, lui dit-elle d'une voix étreinte par l'émotion, qu'une grande nouvelle heureuse ou malheureuse vous amène ainsi.

— Léo est mort, madame, répondit Gaïnas d'une voix calme.

— Ah ! fit Eudoxia avec un accent de joie difficile à contenir.

Elle se laissa retomber sur ses coussins comme soulagée d'un énorme poids.

— Maintenant, ajouta-t-elle, il faut agir! L'Empereur le sait-il?

Gaïnas secoua les épaules et garda le silence.

— Comment est mort ce misérable? demanda-t-elle précipitamment.

— D'une peur blanche. Il passa avec sa division de l'autre côté de l'Hellespont et attendit, sans résolution et plein d'effroi, ce que Tribigild allait faire, — s'il se tournerait du côté de l'Ionie ou de la Syrie. Dans les angoisses de la faiblesse et l'inquiétude de l'attente, il a trouvé la mort. L'Ionie deviendra, sans aucun doute, la proie facile de Tribigild.

— Vous la défendrez, noble Gaïnas, vous protégerez Constantinople et le trône impérial, répondit Eudoxia d'un ton caressant.

— L'Empereur, — oui! et vous, Madame, avec vos enfants, — oui! Mais un trône sur les degrés duquel un Eutrope joue au souverain, — non! répondit le fier Goth. Depuis que l'empire d'Orient est délivré de l'oppression de Rufin, j'ai dû, pendant quatre ans, voir passer tous les honneurs, toutes les dignités, tous les trésors de l'Etat aux mains du misérable successeur de Rufin, tandis que moi, piètrement traité, chichement récompensé, je suis resté ce que j'étais, général des Goths. — Tant qu'Eutrope restera au gouvernail, je laisserai les choses aller comme elles voudront. Que Tribigild prenne l'Ionie; qu'il prenne même Constantinople! Alors, je vous conduirai, vous et l'Empereur, au milieu de mon armée, en Thessalie... Là, vous serez en sûreté! Eutrope veillera au salut de l'Empire, et repoussera l'ennemi. Mais si je dois marcher contre Tribigild, si je dois commander en chef, il faut qu'Eutrope tombe.

— Il tombera, dit Eudoxia avec résolution, c'est assez d'ignominie.

VIII.

UN MESSAGE.

La pièce dans laquelle Olympia avait reçu Amantius était une salle de réception et non l'appartement qu'elle habitait d'ordinaire. Ce salon était tenu, jusqu'à un certain point, à peu près selon l'usage habituel du monde, parce qu'Olympia ne pouvaient obliger ses parents, qui venaient la voir de temps en temps, à entrer dans sa chambre où les tapis de pied étaient remplacés par de grossières nattes de paille — et où, au lieu de fauteuils et de chaises longues garnies de moëlleux coussins, on ne voyait que les siéges les plus simples en canne tressée. Elle s'était réduite aux choses les plus indispensables de la vie afin de pouvoir se livrer au moins au seul exercice de charité que la pauvreté et la captivité lui permettaient encore : le soin de quelques malades. Les pièces autrefois occupées par une partie de ses gens, elle les avait converties en hôpital, et sa chambre particulière était tout près.

C'est là que rentra Olympia en quittant Amantius. Elle prit son ouvrage, et se mit à coudre avec assiduité. C'était des nappes d'autel qu'elle confectionnait pour de pauvres églises. Autrefois elle leur offrait tout ce qu'il y avait de plus riche en étoffe de ce genre ; maintenant c'était du simple linon ; mais elle y mettait toujours le même sentiment de tendre charité.

Olympia était une personne extrêmement noble et aimable. Dès l'enfance, au milieu de l'éclat du monde,

elle avait connu la douleur et porté la croix. Tous les objets auxquels son jeune cœur était attaché lui avaient été ravis : ce fut d'abord sa mère; puis son père — dont la mort l'attrista doublement parce qu'il n'avait pas connu la lumière du christianisme; ensuite son époux, auquel elle était humblement dévouée — parce qu'il était son époux, et qu'il était pour elle plein d'affection et de bonté; enfin, la fidèle gardienne et institutrice de sa jeunesse; de sorte qu'à dix-huit ans, elle resta absolument seule. Et cette solitude n'était pas seulement extérieure! Le monde ne comprit pas cette jeune veuve qui, par sa beauté et sa richesse pouvait briller — et qui repoussait tout éclat. Le monde eut compris plutôt cette retraite si elle avait eu pour mobile un chagrin inconsolable qu'Olympia aurait ressenti de la mort de Nebridius; — mais maintenant? — Le monde est une vieille coquette qui se croit belle et qui s'imagine que ses attraits sont irrésistibles. Que quelqu'un lui fasse sentir qu'elle se fait illusion, aussitôt la voilà froissée dans sa susceptibilité, et elle ne le cache pas. Mais aucun mauvais vouloir, aucun blâme direct ou indirect, aucune prière, aucun reproche ne put faire sortir Olympia de la voie qu'elle avait reconnu être la sienne. Elle avait un caractère réservé et résolu. Ces natures une fois en possession de la vérité s'y attachent fermement et vont loin. Olympia connaissait assez le monde et son influence décevante pour comprendre la position dangereuse d'une veuve de dix-huit ans, sans enfants; — elle connaissait assez la vie frivole d'un grand nombre de dames pour en tirer cette leçon : ce qui leur arrive, pourrait m'arriver aussi, si je n'évite pas les dangers de la route. Elle fut fidèle à cette règle, mais elle n'eut pas besoin de s'y cramponner comme à une planche de salut, car son cœur était plein d'un amour indicible, et son âme vivait dans une atmosphère idéale où elle trouvait d'autres intérêts, d'autres joies, d'autres jouissances,

d'autres buts ; — elle aimait le Christ dans son église ; elle aimait l'Eglise comme le paradis de l'humanité sauvée sur la terre. Elle vivait pour ce qu'elle aimait. — Telle était Olympia — une des plus nobles figures de femmes que nous offre l'antiquité chrétienne ; — non un portrait de fantaisie.

Il commençait à faire sombre dans la petite chambre qui, selon l'usage oriental, ne recevait de lumière que par l'ouverture de la porte, car les grands pièces, les salons d'apparat recevaient seuls la lumière par le haut. Cette porte ouvrait sur une petite cour intérieure qui était pavée de pierres de différentes couleurs et au milieu de laquelle coulait une petite fontaine jaillissante. Olympia laissa tomber son ouvrage sur ses genoux, et ses mains sur son travail ; ses beaux yeux s'arrêtèrent sur ce mouvant jet d'eau avec une expression de douce mélancolie, cette ombre que les choses de la vie jetaient sur son âme. Elle n'entendit pas un léger bruit qui se produisit dans la cour, après lequel une femme s'arrêta tout d'un coup devant la porte et rejeta son voile en arrière.

— Etes-vous la noble Olympia? demanda l'inconnue. Théone la suivit de tout près.

— Pardonnez, madame ; j'ai eu beau dire à madame qu'il n'est pas dans vos habitudes de recevoir à une heure aussi avancée, madame n'a pas voulu se retirer. Elle est venue en chaise fermée...

— Apportez-nous une lampe, Théone, dit Olympia. Puis s'adressant à l'inconnue :

— Qui êtes-vous, et que désirez-vous de moi ?

— Je suis envoyée vers vous par la très-noble Eudoxia, et je me nomme Gunild. Je dois vous dire que la chûte de l'homme qui vous persécute est inévitable. Vos plaintes auprès de l'Empereur ne la précipiteraient pas ; mais elles auraient plus de poids que beaucoup d'autres.

— Qui êtes-vous donc, demanda Olympia étonnée,

pour que, si jeune encore, et étrangère comme votre langage le montre, vous m'ayez été envoyée avec une pareille mission de confiance?

— Comme mon père est initié au plan de la très noble Eudoxia, elle a cru ne devoir s'ouvrir à personne qu'à sa fille. Mon père est Gaïnas, le général de la légion gothique... et vous avez bien raison de dire que je suis étrangère dans ce pays et au milieu de ce peuple grec.

— Pauvre enfant! dit Olympia avec attendrissement.

— Non, vous vous trompez! répliqua fièrement Gunild, la fille de mon père n'est pas une pauvre enfant. Mais vous, vous me paraissez vraiment pauvre, car votre beau palais est vide et désert, et cette chambre est à peine digne d'une infime servante.

— Il en est de moi comme de vous, répondit Olympia avec un doux sourire : la fille de mon père n'est pas pauvre.

Théone avait apporté une lampe d'argile et l'avait placée sur la table,

— Oui, reprit Gunild, je sais que vous êtes très-riche, car à la Cour on parle souvent de vous, parce qu'on désire que vous vous mariiez avec Elpidius. Mais pour le moment vous êtes très-pauvre! une lampe d'argile! cela ne se voit que chez les pauvres gens! aussi vous ferez tous vos efforts, n'est-il pas vrai, pour vous délivrer de votre bourreau?

— Il y a quelques heures, j'ai fait ma réponse au chambellan Amantius, dit Olympia.

— Mais une réponse peu satisfaisante, sans quoi je ne serais pas ici! fit Gunild.

— Pensez-vous que l'on change d'idée à chaque heure? demanda Olympia.

Gunild eut le même sort qu'Amantius. Elle resta interdite et muette. Au bout d'un instant, elle reprit avec hésitation :

— A en juger par ma mission, votre résolution en cette occasion aurait pu se modifier.

— Non pas essentiellement... et c'est pourquoi je m'en tiens à ma réponse. Il y aura bien assez de plaintes et de témoignages venant de personnes dont la parole est aussi forte que la mienne.

— Vous êtes très-généreuse, dit Gunild d'un ton interrogateur... ou très-fière.

— C'est ce que je ne sais pas, dit Olympia ; mais ce que je sais, c'est qu'il est écrit : « Aimez ceux qui vous haïssent et vous persécutent ; — ce que je sais..

Elle s'arrêta brusquement.

— Pourquoi vous taisez-vous? laissez-moi connaître vos raisons ! fit Gunild du ton de la prière.

— Vous êtes de race gothique... et par conséquent arienne? demanda Olympia.

— L'une et l'autre, répondit fièrement Gunild.

— Vous ne pourriez donc comprendre ma dernière pensée ; car l'amour du Christ, qui n'a point de haine pour ses bourreaux, prend sa source dans la foi chrétienne... — et vous ne la connaissez point.

— Je ne la connais point, dit Gunild sérieusement ; mais Eudoxia la connaît, et pourtant elle pense et agit tout autrement que vous.

— Chacun de nous rendra compte de ses actes... et non de ceux du prochain. Aussi, nous devons d'autant moins juger la conduite des autres qu'elle est indépendante de notre propre conduite, répondit Olympia avec douceur. Eudoxia fait ce dont elle croit pouvoir répondre ; ainsi, elle sera toute disposée à me laisser mon entière liberté d'action.

— Ah ! pourquoi ne venez-vous jamais à la Cour ? fit Gunild. Vos parentes viennent, ainsi que beaucoup d'autres dames, faire visite à Eudoxia. Mais vous, vous ne paraissez jamais.

— Depuis la mort de mon mari, je mène la vie calme et retirée d'une veuve, telle qu'elle me con-

vient. D'ailleurs, depuis trois ans, je suis dans la disgrâce de l'Empereur. Et, en outre... mon pauvre costume jurerait trop au milieu de vos toilettes éclatantes de broderies d'or !

— Il est étrange... mais beau ! fit Gunild. Je ne sais pourquoi... j'ai envie de pleurer ici, auprès de vous.

— Cela me fait peine, dit Olympia amicalement.

— Pas à moi, noble dame, pas à moi, répondit Gunild avec des larmes qui brillaient dans ses yeux. Il faut que je parte... mais je vous remercie.

— De quoi ?... Avez-vous bien compris ma réponse ? demanda Olympia.

— Je vous remercie de ce que vous êtes comme vous êtes, dit Gunild, en promenant un regard autour de la pauvre petite chambre. Dans les salons dorés de l'Hebdomon et du palais Constantin, je ne vous oublierai jamais. Mais soyez sans inquiétude ! j'ai bien compris votre réponse et je la rapporterai ponctuellement.

Elle se leva et entra dans la petite cour. Olympia la suivit, pour l'accompagner jusqu'à la porte qui conduisait au pavillon de devant par un portique où Théone attendait. La cour était éclairée par la lune, dont la lumière transformait en perles diaphanes et bigarrées les gouttes d'eau de la fontaine jaillissante ; les grandes étoiles brillaient de leur éclat le plus pur et le plus doré dans les calmes régions du ciel.

— Les astres sont vos flambeaux, et les éléments vos porte-lumière, dit Gunild. Adieu, âme bénie.

Théone se montra et Gunild disparut avec elle. Olympia ne retourna pas à sa chambre ; elle se rendit dans une salle silencieuse où se trouvait le corps de celui dont elle avait consolé l'agonie. Elle veilla et pria auprès de lui jusqu'au matin, où elle fut remplacée par une de ses femmes.

IX.

AFFAIRES D'ÉTAT.

Eutrope avait réuni son conseil, qui était aussi à court que lui-même, car il se composait d'hommes qui le valaient pour l'instruction, l'intelligence et la naissance. Osius, cuisinier espagnol affranchi, était en grande faveur auprès du consul; mais Eutrope était mécontent de lui en ce moment, parce qu'Osius se refusait opiniâtrement à remplacer Léo à la tête des troupes chargées d'apaiser le soulèvement causé par Tribigild, ou au moins de le restreindre à l'Asie-Mineure.

— C'est au consul qu'il appartient de commander l'armée, soutenait Osius. Telle a toujours été la coutume de la République romaine jusqu'à Bauton et Rufin, jusqu'à Promotus et Timasius. Le titre de consul et celui de général vont ensemble : c'est la sagesse et l'habileté réunies dans une seule tête. Il serait maladroit, Eutrope, dans une circonstance aussi délicate, de laisser s'élever des doutes sur votre habileté.

— Sottises ! Qui oserait parler ainsi de moi? répondit Eutrope avec humeur. Dans le temps critique où nous sommes, je ne dois pas abandonner la personne sacrée de César-Auguste; cela tombe sous le sens, et il n'y a qu'un esprit borné comme le vôtre, Osius, qui puisse émettre un pareil avis.

— Mais est-il nécessaire de donner à Léo un successeur qui parte d'ici? demanda Marcellus, autre favori d'Eutrope. Ne pourrait-on pas laisser tranquil-

lement les troupes sous les ordres de généraux subalternes, ou nommer l'un d'eux général en chef ?

— Ce serait vraiment le parti le plus simple, si l'on n'avait à craindre l'esprit de sédition, aussitôt qu'un seul homme a le commandement de toute l'armée, murmura Eutrope. Un commandant en chef doit être un homme tout à fait sûr. En connaissez-vous... un autre que vous-même ?

— Une idée ! fit Osius. Si on cachait ici la mort de Léo, et qu'on donnât aux troupes l'ordre d'empêcher à tout prix Tribigild de passer l'Hellespont ?...

— Donner cet ordre serait la chose la plus facile, remarqua ironiquement Marcellus ; mais qui veillera à ce que les troupes l'exécutent..... sans commandant en chef ?

— Je serais donc d'avis qu'on tînt ici la chose secrète, dit Osius ; — auprès de l'Empereur c'est chose aisée... il suffit de ne lui en rien dire, et de traiter d'imposture toute nouvelle qui pourrait lui en parvenir. Comme Eudoxia boude, personne ne lui apprendra la vérité.

— Mais le peuple ! s'écria Eutrope ; — tous les jours des centaines de barques viennent de la côte d'Ionie où la mort de Léo est, sans aucun doute, connue de tout le monde. Comment empêcher que la nouvelle se répande dans la ville et ne jette l'effroi parmi la population · Si l'on pouvait envoyer tout de suite un commandant en chef à l'armée, ce serait le meilleur moyen de tranquilliser les esprits — d'autant plus que l'opinion publique n'était pas favorable à notre excellent Léo..., je dirai même qu'on avait pour lui du mépris. Rien ne serait plus facile que de gagner la faveur du peuple par quelques rencontres heureuses ; — mais vous tous, poltrons que vous êtes, vous craignez Tribigild, et la vie des camps, et la bataille....., et vous préférez livrer l'Empire à l'agitation et à la sédition.

— Nous suivons votre exemple, honorable Consul, dit Marcellus avec un profond sérieux.

— Il faut, dit Osius, occuper le peuple d'autres idées ; il faut le divertir par un nouveau spectacle quelconque, au Cirque ou au Théâtre. De cette manière, il oubliera avec plaisir Léo, Tribigild et tout ce qu'il vous plaira.

— Les jeux coûtent de l'argent... et le Trésor est vide, murmura Eutrope.

— Pas tout à fait vide ! J'ai parlé à Eustathes. Il m'a confié qu'il avait acheté le gouvernement de la province de Lydie au prix de sa magnifique terre de Cyzique.

— Une terre en Ionie n'a, pour ainsi dire, aucune valeur en ce moment, répondit Eutrope négligemment.

— C'est vrai, s'il s'agissait de la vendre ; mais vous pouvez l'engager. Il y a ici des Juifs fort riches d'Alexandrie. Engagez-leur ce bien.... vous le reprendrez plus tard, quand ils s'en retourneront chez eux, et quand ils se seront tellement engraissés d'or ici, à force d'usure et de coquineries, que vous n'aurez pas besoin de racheter le gage.

Eutrope goûta fort la proposition et résolut en lui-même de la mettre à exécution — non pas pour le Trésor public, mais pour sa cassette particulière.

— Je ne puis, répondit-il, imaginer et faire exécuter si rapidement un nouveau spectacle attrayant..... il faut des préparatifs — et le temps presse.

— Je sais quelque chose qui demande peu de préparatifs et qui sera très-attrayant ! fit l'ex-cuisinier.

— Auriez-vous trouvé un nouveau plat dans lequel il n'entre que de l'air ? demanda le Consul.

— Voici mon plan : je rassemblerais dans le grand Cirque toutes les danseuses publiques de la ville... et leur laisserais danser — tout ce qu'elles veulent, tout ce qu'elles veulent..... Le peuple afflue au Cirque, il devient fou de joie, et ne parle plus d'autre chose.

— Combien de danseuses compte la ville? demanda Eutrope.

— A Rome il y en a trois mille, dit Marcellus, un de mes amis qui en vient m'a donné leur nombre exact. Nous devons en avoir ici environ deux mille.

— Quoi, deux mille seulement! s'écria Eutrope exaspéré. Sommes-nous à une telle distance de Rome?... A-t-on ici autant d'indifférence pour cette classe éminemment utile de créatures qui, par leurs chants et leurs gestes, savent si bien charmer et amuser l'humanité?.... Rome nous surpasserait d'un tiers?... Quelle honte!

— Peut-être Marcellus est-il mal renseigné, dit Osius d'un ton adoucissant. Mais qu'il y en ait seulement deux mille, et que vous les rassembliez toutes dans le grand cirque, — sans oublier les joueuses de flûte et de citharre... sur ma parole! le cirque est plein à déborder, comme aux plus beaux jours des courses de chars, car ce serait quelque chose de tout à fait nouveau!

— Et ce ne serait vraiment pas laid! ajouta Eutrope. Seulement, en annonçant ce spectacle, il faudrait gazer les expressions.

— Vous craignez que le préfet de Constantinople ne réclame au nom de la morale publique outragée?

— Je ne crois pas — quand je l'aurai informé de mes vues! Il ne dédaignera certainement pas de se trouver parmi les spectateurs; car les fêtes qu'il donne sont toujours égayées par de joyeuses bandes de danseuses et de joueuses de flûte — et des plus décolletées. Mais si Bouche-d'Or l'apprend... s'il monte en chaire... s'il avertit, s'il fanatise le peuple, s'il révèle les affaires d'Ionie... cela pourrait avoir des suites fâcheuses.

— Les trois quarts du public courraient malgré cela au cirque! fit Osius d'un ton convaincu.

— Nous essaierons, dit Eutrope. On peut bien

annoncer brièvement un nouveau spectacle. Cela piquera peut-être la curiosité plus que tout le reste.... et l'attention se détournera de Tribigild et du théâtre de la guerre pour se concentrer sur le cirque.

Pendant qu'Eutrope faisait son plan, d'autres combinaient le leur. A une heure très matinale, Gaïnas se fit annoncer chez l'Empereur. Arcadius ne fut pas peu surpris de voir son général à Constantinople et sous l'habit d'un simple soldat. Avant qu'il eût le temps de dire un seul mot de son étonnement, il fut plus étonné encore d'entendre Gaïnas lui parler avec le plus grand abattement.

— Salut, ô invincible Empereur! dit le guerrier un genou en terre. Et puissiez-vous l'être toujours!

— M'apportez-vous de tristes nouvelles de la Thrace et de la Thessalie?... Les hordes sauvages des Huns se ruent-elles sur nos frontières? dit Arcadius du ton d'une personne habituée à ces sortes de nouvelles.

— La Thrace et la Thessalie sont tranquilles, car je suis là, répondit Gaïnas; et ce n'est pas par les Huns que votre trône sera bientôt menacé.

— Par Tribigild alors? demanda l'Empereur avec précipitation.

— Par Tribigild... et très-sérieusement.

— Léo est-il vaincu? Elpidius m'a parlé de mauvais bruits qui courent. Mais depuis lors, je n'ai rien entendu dire de l'Ionie. Parlez-donc.

— Votre armée d'Ionie est battue, taillée en pièces, anéantie.... Léo est mort.... Tribigild est au bord de l'Hellespont et se prépare à prendre la mer pour venir à Constantinople.

— Et vous êtes ici, s'écria l'Empereur. Vous êtes chargé de protéger avec votre armée la côte de Thrace et Constantinople contre l'invasion de Tribigild!... et c'est dans un moment si difficile que vous osez quitter votre armée et paraître ici.

— Je l'ai osé, répondit froidement Gaïnas; car il faut

enfin qu'ici on entende une fois la vérité. Pour éviter toute remarque inutile, le général est venu à vous sous l'habit du simple soldat.

— Voyons, ce que vous appelez la vérité? dit Arcadius avec saisissement.

— Tribigild est mon compatriote et a été mon ami. Il a encore confiance en moi. Il m'a fait savoir par un courrier secret et sûr qu'il est prêt à faire la paix avec vous et à faire rentrer dans l'obéissance toute la colonie gothique qui, en ce moment, se soulève en Phrygie... mais à une condition, à une seule?

— Et laquelle? .

— La tête d'Eutrope, dit Gaïnas avec un froid glacial.

L'Empereur recula d'horreur.

— La tête de mon plus fidèle et plus habile serviteur... Je le sacrifierais à la haine ou à l'envie d'un chef de barbares?

— Est-ce montrer de l'habileté que d'envoyer un Grec timide et lâche combattre un barbare audacieux? demanda Gaïnas d'un ton tranchant; — et sa fidélité est-elle plus réelle?... Le serviteur fidèle de l'Empereur est celui qui ne peut supporter l'avilissement de l'empire et qui oppose une barrière à sa décadence. L'oppression corruptrice d'Eutrope, les exactions iniques d'Eutrope appellent la malédiction de tout l'empire d'Orient sur votre sceptre. Est-ce là de la fidélité?

— Il m'est personnellement fidèle, balbutia Arcadius.

— Comme un chien... qu'il est, dit Gaïnas avec mépris, et dont on ne doit faire aucun compte quand il s'agit de la sécurité du trône, de la paix de l'Empire et du bonheur de vos peuples.

— Vous assurerez ces biens précieux, noble Gaïnas, et vous concluerez la paix avec Tribigild après que vous l'aurez battu, dit Arcadius d'un ton suppliant.

— Non, Sire, je ne ferai pas cela, répondit Gaïnas, toujours du même ton sec et glacial. Est-ce que les Goths doivent s'entretuer afin qu'Eutrope ait tout le loisir de ruiner l'Empire? Non ! cela ne sera pas. Que sa tête coupable et exécrée tombe, — et la Phrygie rentre dans l'ordre ; car ce n'est pas contre vous, c'est contre l'intolérable pression d'Eutrope qu'elle s'est soulevée. Il suce les campagnes, les villes, les provinces entières, en donnant les charges de proconsuls aux plus offrants, et ces gouverneurs savent qu'ils peuvent tout faire impunément. Un pareil état de choses, une situation aussi dégradante et aussi misérable doit-elle se perpétuer ? Pouvez-vous le désirer... vous qui êtes l'Empereur?

— Non, certainement non... Le droit et la justice doivent régner sur mes peuples.

— Montrez-le donc et faites-en preuve en châtiant comme il le mérite le plus grand criminel de vos vastes Etats. Si la tête d'Eutrope tombe, ce sera pour nous un gage de vos sentiments souverains, et nous reprendrons courage et confiance.

— Impossible, soupira Arcadius; — cela ne peut pas être. Eutrope a des ennemis... On le calomnie ! Je ne puis croire tout le mal que vous me dites de lui.

Une agitation inaccoutumée se fit remarquer dans les appartements voisins. Gaïnas écouta un instant.

— Vous ne voulez pas me croire, reprit-il. Fort bien ! une autre bouche aura plus d'éloquence que celle d'un grossier barbare.

— Que voulez-vous dire ?... Qu'y a-t-il donc? demanda Arcadius, tout étourdi de ce mouvement extraordinaire.

Eudoxia entra.

Un rayon de joie illumina tout d'un coup le pâle visage de l'Empereur.

— Eudoxia ! s'écria-t-il, c'est vous... et avec les

enfants! O soyez la bien-venue, chère Eudoxia..... pourquoi pleurez-vous... oh! ne pleurez pas!

Eudoxia était debout, pâle et les yeux pleins de larmes. Elle portait au bras sa plus jeune fille Pulchérie, et tenait par la main la petite Flaccilla qui avait trois ans. Elle s'agenouilla devant Arcadius.

— Vous ne voulez pas que je pleure? Eh bien, mon Auguste maître, il dépend de vous de sécher mes larmes.

— Et comment, Eudoxia, comment? Parlez, que désirez-vous... vous êtes exaucée d'avance.

— Eutrope doit tomber! dit-elle d'un ton résolu.

— Me croirez-vous maintenant, sire? dit Gaïnas d'un ton de reproche.

— Laissez-nous! dit Arcadius.

— Non, qu'il reste! fit Eudoxia d'un ton suppliant. Il doit tout entendre, car il peut confirmer tout ce que j'ai à dire contre Eutrope.

— Oui, le malheureux Eutrope!... Gaïnas vient de me raconter tant de méchancetés sur son compte! mais en quoi cela vous afflige-t-il? Il ne vous a certainement pas manqué... ou au moins pas au point de vous mettre dans cet état.

— Comment! s'écria Eudoxia, l'abaissement de l'Empire dont mon époux est le maître et le souverain, — les malédictions du peuple qui tombent sur sa tête et celle de mes innocents enfants — ne doivent pas m'attrister, m'ébranler?... Je dois voir tous les jours comment un misérable se joue de la couronne qui a été portée par le grand Théodose et que mon époux porte aujourd'hui, sans verser des larmes de sang sur son avilissement?... Je dois être témoin de la conduite indigne de cet homme de rien envers les personnes les plus respectables, sans être soulevée?... Il enlève à l'église le pieux et traditionnel droit d'asile, et cause par là au patriarche — et à tous les bons chrétiens, la plus vive douleur, parce qu'il ne veut

pas qu'il y ait dans tout l'empire un seul endroit à l'abri de ses violences. Il persécute des femmes de la plus haute naissance, des femmes pleines de vertus comme Pentadia et Olympia, pour s'emparer de leurs fortunes. Il a un tarif pour chaque charge, pour chaque emploi.... et celui qui paye le plus est, à ses yeux, le plus digne et le plus capable.... Et tout cela doit me laisser indifférente!

Eudoxia s'était levée et se tenait debout devant l'Empereur; elle était vraiment magnifique en ce moment avec toute sa beauté, avec sa colère, avec ses larmes.

— Ne pleurez pas, Eudoxia, dit Arcadius ébranlé; remettez-vous, ma chère, ajouta-t-il d'un ton ému et suppliant. Il en sera autrement à l'avenir, mais calmez-vous.

— Non! dit-elle, je ne veux pas me calmer; assez longtemps je me suis tû, assez longtemps j'ai souffert en gardant le silence, maintenant je veux parler! Le misérable met une barrière entre mon impérial époux et moi.

— Vous vous trompez, Eudoxia! sur ce point vous vous trompez assurément! fit Arcadius.

— Croyez-vous que je ne sache pas pourquoi je ne suis pas Augusta? demanda-t-elle lentement.

Arcadius embarrassé se tut.

— Il met une barrière entre vous et moi! reprit-elle; votre silence le prouve..... et cela ne doit ni m'attrister, ni m'offenser?... O Arcadius! alors je ne serais pas femme! Vous m'auriez depuis longtemps nommée Augusta, depuis longtemps votre épouse serait impératrice, et jouirait de la plénitude de la dignité impériale... . Mais Eutrope ne le veut pas! il a peur de moi, il craint que je ne prenne de l'influence... il craint que je ne voie clair dans ses manœuvres ténébreuses — voilà pourquoi il me tient à l'écart!

— Aujourd'hui même je vous nomme Augusta ! dit Arcadius toujours en proie à l'émotion.

— Je ne vous en remercierai avec joie, mon seigneur et mon empereur, qu'après qu'Eutrope aura quitté l'Hebdomon, la ville, et, si c'est possible, l'Empire. Nous ne pouvons plus rester ensemble dans ce palais et à côté de vous..... il faut qu'il éprouve lui-même ce dont il m'a menacé.

— Vous menacer ? Que dites-vous Eudoxia ? s'écria Arcadius tout hors de lui. Qui donc ose menacer mon impératrice ! Et comment ?... Et de quoi ?

— Oh ! Eutrope ose tout..... impunément, dit-elle avec amertume.

— C'est trop ! D'où lui vient tant d'audace ?

— Je voulais passer cela sous silence... mes lèvres se refusaient à le dire, comme si elles craignaient l'approche d'un charbon ardent. Aussi je vous ai prié de m'accorder quelques jours de solitude complète. J'avais besoin de me remettre et de me recueillir pour dévorer en silence cet outrage inouï.

— Que vous a-t-il fait ? parlez ! s'écria Arcadius presque à bout de patience.

— J'aime les pierres fines et les jolies parures — je l'avoue. C'est une faiblesse féminine à laquelle vous m'avez habituée. Eutrope le savait. Pour se rendre agréable à mes yeux, il m'apportait souvent de beaux diamants. Il s'imaginait peut-être que j'étais un enfant qu'on amuse avec des jouets. Il y a quelques jours, il me présenta des diamants qui étaient vraiment magnifiques. Je lui dis que je les ferais monter en diadème que je porterais comme impératrice. Il me répondit : la mère d'un héritier du trône doit seule attendre ce titre.—Non, m'écriai-je, il doit appartenir à l'épouse de l'Empereur.

— Vous disiez vrai, Eudoxia ! fit Arcadius en l'interrompant. Avant tout..... à l'épouse de l'Empereur.

— Mais lui.... l'insolent ! osa me répondre : c'est

par moi seul que vous êtes l'épouse de l'Empereur! c'est par moi seul que vous pouvez être Augusta. Si cela ne vous plaît pas, songez que je vous ai élevée au trône et que je puis vous en précipiter. Voilà ce qu'il m'a dit... voilà comme un Eutrope a osé parler à Eudoxia..... à votre épouse, à la mère de vos enfants! Et maintenant, je vous le demande, sire : dois-je laisser passer impuni un pareil outrage?

Pendant ce discours, Eudoxia était devenue plus pâle; ses lèvres tremblaient au point qu'elle avait peine à parler. Les mots sortaient étranglés de sa bouche. A ce moment, ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et elle tomba sur un siége en versant un torrent de larmes. En voyant pleurer leur mère, les enfants instinctivement se mirent à pleurer et à gémir. Arcadius était tout hors de lui devant la douleur de sa chère Eudoxia.

— Le misérable!... s'écria-t-il. Il faut qu'il vienne!... Il sera puni comme vous le demandez, et comme il ne le mérite que trop. Il sera pour toujours chassé de notre présence, et dépouillé de tous ses titres, emplois, dignités et trésors..... il ira finir ses jours là où il en a exilé de bien meilleurs que lui : en Colchide, ou dans les déserts de la Lybie.

— Salut à vous, ô grand Empereur! l'empire est sauvé! s'écria Gaïnas triomphant.

Il quitta aussitôt la salle d'audience pour faire appeler sur-le-champ le Consul, et pour porter dans le palais et dans toute la ville la joyeuse nouvelle de la chûte d'Eutrope. Cette nouvelle fut accueillie avec plus de jubilation que le bruit de cent victoires, et se répandit dans la population avec la rapidité de l'éclair.

Ce qu'aucun raisonnement, aucune remontrance n'aurait pu arracher à Arcadius, les larmes d'Eudoxia l'obtinrent sans peine — l'Empereur abandonna son favori.

X.

UNE CHUTE PROFONDE.

Eutrope suivit, sans se douter de rien, le chambellan qui lui manda de se rendre auprès de l'Empereur. Il était bien un peu étonné de l'heure matinale ; mais cette circonstance ne lui était pas désagréable : il comptait communiquer à l'Empereur son projet de fête publique et en ordonner, aussitôt après, les préparatifs le plus rapidement possible. Après le Conseil de la veille au soir, il avait offert un magnifique repas à ses deux amis, et s'était endormi dans l'enivrante douceur de sa position de favori avec autant de confiance que s'il avait compté, comme l'autruche, sur l'aveuglement de ses ennemis.

L'agitation des antichambres de l'Empereur le surprit. Arcadius serait-il malade ? dangereusement peut-être?.... peut-être même mortellement?.... — Son esprit alla plus loin. L'Empereur n'a pas de fils.... le petit Honorius est bien assez occupé de son Occident. Pourquoi moi... le consul... le patricien Eutrope... ne serais-je pas César-Auguste? Il faudrait l'acheter cher... car tous ces yeux me regardent avec haine.... mais pourquoi ai-je rassemblé tous mes trésors? — Ces pensées lui traversèrent le cerveau pendant qu'il s'avançait suivi des regards de dédain et de mépris des domestiques et des chambellans.

Tout à coup il s'arrêta, en voyant Gaïnas sortir de chez l'Empereur et s'avancer vers lui.

— Vous ici? bégaya Eutrope en pâlissant.

— Pourquoi non ? dit le guerrier.

Il prit Eutrope par le bras, l'entraîna violemment dans la salle et dit à l'Empereur :

— César-Auguste, voici le traître! Punissez-le comme il le mérite.

Pâle et blême sous sa couche de fard, tremblant dans tous ses membres, et l'angoisse mortelle peinte dans son regard, Eutrope tomba à genoux ; car auprès de l'Empereur, il avait vu Eudoxia rayonnante de joie et de beauté — et cette pensée lui était venue rapide comme l'éclair : ils sont réconciliés... Tribigild se soumet... je suis perdu.

— Misérable! dit l'Empereur avec courroux, voici ton arrêt. Prends-le et éloigne-toi de ma présence.

— Grâce! pitié! fit Eutrope avec gémissement, et sans prendre sa condamnation signée de l'Empereur.

— Donnez-lui en lecture, Gaïnas, dit Arcadius.

— Et ouvrez la porte, ajouta Eudoxia, afin que tous ceux qui sont là puissent acclamer la justice de l'Empereur.

Aussitôt cet ordre exécuté, tous les chambellans s'approchèrent le plus près qu'ils purent du seuil de la porte pour entendre et pour voir ; — pas un seul ne manqua.

Gaïnas lut à haute voix les quelques mots qu'Eudoxia avait écrits et qu'Arcadius avait signés.

« L'ex-grand-chambellan, consul et patricien Eu-
» trope est dégradé de tous ses emplois, dignités et
» titres, dépouillé de tous ses trésors, et banni à per-
» pétuité au plus loin de la côte de la mer Noire. »

Un cri de joie accueillit cette lecture, pendant qu'Eutrope se traînait sur les genoux du côté d'Eudoxia.

— O Augusta ! ma noble souveraine, sauvez ma vie! lui dit-il en gémissant.

Eudoxia se détourna de lui avec mépris.

— Vous avez entendu, dit Arcadius, qu'on vous fait

grâce de la vie, bien que vous méritiez mille fois la mort.

— On me tuera! fit Eutrope en soupirant.

— Madame, vous avez été trop douce, fit Gaïnas à l'oreille d'Eudoxia.

— Il me convient de châtier, non de perdre, répondit-elle fièrement.

— Sortez de ma présence! dit Arcadius. Allez prendre ce dont vous avez besoin. Dans deux heures, soyez prêt à partir, car alors on vous emmènera.

— Pour me massacrer! fit Eutrope en pleurant.

Il s'approcha d'Arcadius en se traînant sur les genoux, et essaya d'articuler quelques mots, que sa frayeur mortelle rendait presque inintelligibles.

— Ayez pitié de moi. — Ne me faites pas égorger.

— Ce spectacle me torture, s'écria Eudoxia.

Elle frappa dans ses mains. Aussitôt Amantius se fit jour à travers la foule des courtisans qui assiégeait la porte, sans mettre le pied dans l'appartement de l'Empereur.

— Emmenez-le, Amantius! dit Eudoxia; il est mort de peur. Veillez à ce qu'il soit prêt à partir.

Amantius souleva Eutrope, qui se laissa machinalement conduire hors de la salle. Dès la première antichambre, un torrent d'injures accueillit le favori déchu. Mais plus il s'éloignait de l'Empereur et s'approchait des quartiers habités par les domestiques, plus les insultes devenaient graves. Amantius eut beaucoup de peine à le défendre contre les coups qui s'apprêtaient à pleuvoir sur lui. Eutrope semblait ne rien voir, ne rien entendre, ne rien sentir. La peur de la mort le rendait insensible et sans connaissance. Chaque fois qu'on le menaçait et qu'on se disposait à le frapper, Amantius s'efforçait de le protéger.

— Au nom de l'Impératrice... que personne ne le touche... Il va en exil... il quitte la ville.

— Oui, il s'en va avec ses trésors! Il s'en va et il

reviendra!... Cela ne doit pas être !... Qu'il nous rende cet or qu'il nous a pris, qu'il a pris à tous les honnêtes gens!.. Il faut qu'il le paie de sa vie... L'exil n'est pas un châtiment pour de si grands crimes.

Ainsi criait la foule irritée.

— Au nom de l'Impératrice... éloignez-vous de lui! répétait toujours Amantius.

Il réussit à conduire le malheureux jusqu'à la partie du palais qu'il habitait.

— Maintenant, dit Amantius, vous êtes en sûreté. Préparez-vous au départ jusqu'à ce que les gardes viennent vous prendre.

— Moi... en sûreté? s'écria Eutrope. Ne voyez-vous donc pas comme je suis abandonné! Où sont mes domestiques? où sont mes amis?... Pas un n'est ici!... Et n'entendez-vous pas là, au dehors, le tumulte sauvage, les cris furieux de la populace altérée de mon sang.

— Remettez-vous! les soldats viendront vous prendre et vous protégeront.

— Les soldats... me protéger? Ils sont excités contre moi par Gaïnas. Ils se jetteront sur moi comme des bêtes fauves... ils m'étrangleront... ou bien ils me mettront en pièces et en morceaux.

— Malheureux! fit Amantius ébranlé de voir tant d'inquiétude pour une vie si misérable : pensez à Dieu!

— Ah... je vais le faire! fit tout d'un coup Eutrope comme ranimé subitement par un éclair d'espérance. — Portez-vous bien! je vous remercie... allez, laissez moi... je veux être seul... allez, Amantius.

Celui-ci hésitait à se retirer : une crainte lui vint à l'esprit.

— Vous ne voulez pas vous ôter la vie? lui demanda-t-il d'un air inquiet.

— Moi... m'ôter la vie? Etes-vous fou de me faire une pareille question? je veux vivre... oui, vivre! dans un désert de la Scythie ou de la Lybie... mais vivre,

vivre seulement. Ainsi laissez-moi... mes instants sont précieux.

— Que Dieu vous soit miséricordieux !

En disant ces mots Amantius s'éloigna et alla dire à Eudoxia que ses ordres étaient exécutés.

— Félicitez-moi ! dit elle rayonnante de bonheur. L'Empereur vient de convoquer les grands dignitaires pour leur annoncer qu'il me nomme Augusta. Je suis donc Impératrice !

La colère du peuple contre le favori disgrâcié devint de plus en plus violente. La foule se porta au théâtre, au cirque, au forum, où Eutrope s'était érigé des statues; on les renversa, on les traîna par les rues, on les mit en morceaux. Un groupe nombreux se pressa auprès de la porte par où les prétoriens devaient le conduire au port d'embarquement. D'autres jetèrent des pierres et des ordures sur les murailles qui le cachaient à leurs yeux, et envoyèrent toutes leurs malédictions à l'homme devant lequel ils se seraient, la veille, traînés dans la poussière — et qui déjà s'était enfui mystérieusement.

Eutrope ne perdit pas de temps. Il lava le fard et les couleurs qui recouvraient son visage, ôta ses riches vêtements et se couvrit de ceux d'un garçon cuisinier; il se mit de la poussière sur la tête et se noircit les mains dans la suie et la cendre. En quelques instants il acheva ce déguisement. Personne ne le dérangea. Ses domestiques avaient pris la fuite où s'étaient joints à ses ennemis. Il se glissa, sans être remarqué, par l'arrière-cour du palais, et prit les rues les plus désertes de la ville; il était sans souffle, mort de peur, et cependant il modérait de temps en temps son pas pour n'éveiller aucun soupçon. Mais personne ne le remarqua. De tous ceux qui passaient à côté de lui, personne n'eut un soupçon que ce vieil esclave, sale et déguenillé, pouvait être le Consul Eutrope.

A la fin il approchait de son but. D'un trait, comme

une bête fauve traquée par les chasseurs, il traversa la grande place, et se jeta dans l'avant-cour de Sainte-Sophie. Il se trouva en présence de deux femmes.

— Eutrope ! s'écria l'une d'elles avec effroi.

— Taisez-vous... par pitié ! lui dit-il, et il continua sa course, pendant que les deux dames s'éloignèrent tranquillement.

Arrivées sur la place, elles dirigèrent leurs pas du côté du palais du patriarche.

— Quelque chose d'extraordinaire est arrivé, dit en marchant, à sa compagne, celle qui avait reconnu Eutrope. Allons informer notre saint Père de cette rencontre afin qu'il sache ce qu'il doit faire.

Les deux diaconesses Pentadia et Procla se firent annoncer au patriarche et furent aussitôt introduites dans sa pauvre chambre, qui ressemblait plutôt à une cellule qu'à l'appartement d'un prince de l'Eglise. Il était assis à une grande table sur laquelle se trouvaient des livres en rouleaux, des parchemins et des tablettes de cire. Il salua les deux dames d'un regard amical et termina la phrase qu'il était en train d'écrire. Ensuite il se leva et pendant qu'elles s'inclinaient pour lui baiser la main, il leur demanda affectueusement ce qu'elles désiraient.

— Très-honoré Père, dit Pentadia avec beaucoup d'émotion, l'Eglise a ouvert son asile à celui-là même qui voulait lui arracher son droit de grâce. Eutrope, en habits d'esclave, vient de se réfugier à l'autel de Sainte-Sophie, tremblant et défiguré.

— O Providence divine ! s'écria Chrysostôme, comme vos voies sont merveilleuses !... Et c'est vous, Pentadia, qui l'avez reconnu, vous à qui il voulait refuser cette même protection ?

— Jusque-là, il paraît n'avoir été reconnu de personne, reprit-elle ; mais cela ne peut durer longtemps.

— Qu'est-il donc arrivé au palais pour amener cette

catastrophe? demanda Chrysostôme d'un air pensif Mais, n'importe! La maison de Dieu le protégera.

Quelques ecclésiastiques vinrent aussitôt confirmer le grand événement. Eutrope disgrâcié s'était réfugié dans la basilique de Sainte-Sophie.

— Il est sorti de l'Hebdomon sous un déguisement, raconta Sérapion. Quand les prétoriens arrivèrent pour le mener au port et l'embarquer, son habitation était vide. Ils parcourent en ce moment la ville pour le trouver, et le peuple est dans une agitation terrible. Entendez-vous les cris de la foule tumultueuse?..... le bruit vient de ce côté..... il s'approche de plus en plus..... Entendez-vous ces hurlements féroces?... Ils sont sur la trace du malheureux.

Pentadia et Procla pâlirent en entendant les vociférations qui s'élevaient sur la grande place.

— Attendez que l'orage s'apaise, et ne vous mêlez pas à cette foule, dit Chrysostôme à ces deux dames. Pendant ce temps, allez voir mes malades dans mon petit hôpital. Vous y pourrez exercer votre charité et oublier votre émoi. Je vais à l'église.

— Votre Sainteté sauvera ce malheureux, afin qu'il ne meure pas dans ses péchés? demanda Pentadia.

— Je ne puis rien personnellement, ma fille! répondit Chrysostôme. Priez pour lui, afin qu'il plaise à Dieu de protéger son saint temple et d'en éloigner toute violence.

Le patriarche traversa, accompagné de quelques prêtres, les cours et les corridors qui faisaient communiquer sa demeure avec Sainte-Sophie.

Un diacre conduisit les deux diaconesses dans une partie retirée du palais, où de vastes et belles salles étaient remplies de lits occupés par des hommes dangereusement malades.

— Nous les soignons tous, dit le diacre; mais personne n'a pour eux plus de zèle et de dévoûment que

notre bon Père. Il passe souvent auprès d'eux les nuits en veille et en prières, quand le fardeau et la multitudes des affaires ne lui laissent pas de loisir dans le jour. Ici vous n'entendrez pas le tumulte..... et quand tout sera fini, nous vous apprendrons ce qui s'est passé.



XI.

L'ASILE.

C'était un magnifique édifice que la basilique de Sainte-Sophie, construite par Constantin avec une richesse inouïe. Les portes étaient en bois de cèdre, où l'ivoire et surtout l'ambre, alors fort rare, s'entremêlaient avec goût ; les murs, en marbre blanc, offraient les incrustations les plus gracieuses en manière d'arabesques. Les dalles de marbre étaient polies et brillantes comme un miroir. Des colonnes de porphyre, d'albâtre, de bronze vert antique et de granit égyptien de couleur rose supportaient les galeries qui régnaient à la partie basse de la coupole. Des lampes d'argent, en forme d'élégantes nacelles, balançaient leurs lumières toujours vives sous la nef hardie et élancée ; des candélabres d'argent, en forme d'arbres, portaient sur leurs branches une forêt de cierges. Devant la grille du jubé qui fermait le chœur s'élevaient douze colonnes enrichies d'ornements en argent ; entre elles se trouvaient dix statues d'argent représentant le divin Sauveur, sa sainte Mère, les quatre Evangélistes et les quatre grands Prophètes. La table d'autel était faite de pierres fines pilées et amalgamées d'or et de pierres précieuses. Autour du baldaquin d'argent qui surmontait le trône du patriarche régnait une couronne de lys d'or. Le baldaquin de la chaire portait une couronne d'or pesant cent livres, et garnie de diamants et de perles fines.

Telle était cette basilique, l'orgueil de l'Empereur et

la joie des fidèles, une réunion des chefs-d'œuvre de l'art, la merveille de Constantinople.

Mais aujourd'hui personne ne songeait à sa magnificence, bien que l'église fût pleine. Tous les yeux étaient concentrés sur un objet qui contrastait singulièrement avec ce qui l'entourait.

Le faux air de grandeur avait disparu : à demi-mort de frayeur, le malheureux affranchi était là, dans toute sa laideur et sa misère, auprès de l'autel, entourant de ses bras fiévreux une colonne. Sous ses habits dégoûtants de saleté, avec sa physionomie triviale et sa lâcheté servile, il semblait un esclave qui craint un juste châtiment, et se sent menacé de la hache et des verges, insignes du consulat, que les licteurs portaient, hier encore, devant lui.

La foule avait enfin retrouvé sa trace et rempli en peu d'instants la vaste cathédrale de Sainte-Sophie, mais elle ne se soulevait pas, elle attendait avec anxiété le dénoûment. Le droit d'asile avait été aboli par une loi, et le criminel — ou l'innocent ! — devait, désormais, sur l'ordre de l'Empereur, être arraché de l'autel par les prétoriens. Cet ordre leur serait-il donné ? La loi nouvelle allait-elle être, pour la première fois, appliquée à celui qui en avait été l'auteur ? Qu'est-ce que le patriarche allait dire ? qu'allait-il faire ? Cette incertitude retenait la foule dans une fiévreuse attente.

Bientôt le cliquetis des armes et le bruit des pas militaires retentit dans la cour. Les prétoriens venaient donc réellement ! Ils s'approchèrent ; ils passèrent le seuil du lieu saint... et pénétrèrent jusqu'au milieu de l'église. Ils s'ouvrirent brusquement passage à travers la foule compacte qui semblait décidée à se laisser écraser plutôt qu'à lâcher pied, et à manquer ce spectacle. Les soldats marchèrent droit à leur proie en frappant les dalles de leur lance pour se faire de la place. Eutrope fixait ses yeux hagards sur ce serpent

d'airain qui se roulait lentement de son côté et dont les yeux furieux lui annonçaient la mort.

Il tenait la colonne de l'autel étroitement embrassée, comme le naufragé s'accroche à la planche sur laquelle il flotte au-dessus des profondeurs insondables de l'Océan. Tous les nerfs de son corps tremblaient; les battements violents de son cœur inondaient son front d'une sueur glaciale et fermaient le passage à son haleine. De temps en temps un son rauque et étranglé s'échappait sourdement de sa gorge oppressée, et ses traits palpitaient convulsivement. C'était un spectacle horrible; mais personne n'était ému de compassion. Tout le monde attendait avec une égale curiosité l'issue de cette scène dramatique.

Tout d'un coup, un mouvement se produisit aux abords de la sacristie.

— Le voilà, murmura-t-on... il vient... c'est lui... le patriarche... Place pour lui... Bouche d'or va parler.

La foule s'arrangea pour le laisser passer. Cela amena du retard dans la marche des prétoriens qui restèrent comme frappés d'immobilité pendant que le patriarche montait les degrés de la chaire. Malgré sa petite taille, son apparence chétive, sa figure pâle et maladive, véritable portrait de la débilité physique, il se montra à tous les yeux plein de courage, comme celui qui n'ayant rien à se reprocher, n'a rien à craindre, — plein d'ascendant et d'empire, comme celui qui va défendre un droit sacré. D'une voix forte et retentissante il ordonna aux soldats de rebrousser chemin et à la multitude de s'éloigner. Aucune violence, aucune curiosité brutale ne devait souiller le saint lieu. La miséricorde de Dieu devait l'emporter sur une loi qui n'avait pas encore été mise en vigueur et qui ne devait pas l'être non plus dans la circonstance présente.

Les prétoriens tournèrent les talons avec autant de docilité que si Chrysostôme avait été leur chef militaire. Le peuple, partagé entre l'adhésion et le mécon-

tentement, s'écoula peu à peu et porta au dehors ses émotions inassouvies et son attente déçue. Ce changement subit et inespéré dans sa situation critique laissa Eutrope tout étourdi et sans force. Il chancela et tomba sans connaissance. Le patriarche le fit porter dans une chambre qui dépendait de la sacristie. On lui donna du vin pour le ranimer.

— Ce n'est pas le sang des martyrs qui coule dans ses veines, dit un jeune acolythe qui lui prêtait assistance.

— Il n'a pas non plus à défendre la cause des martyrs, répondit un diacre. L'égoïsme rend lâche dans le danger, parce qu'il s'appuie sur le faible *moi*. L'amour de Dieu donne du courage au fidèle : il connaît son soutien et son défenseur.

— Qu'il était beau de voir notre saint patriarche, sans autre arme que sa parole, défendre cette pauvre vieille créature, traquée, pourchassée, contre ses ennemis acharnés à sa perte — apparition vraiment divine et consolante.

— Oh oui, consolante! Je pensais involontairement à ma pauvre âme, au moment où elle devra comparaître devant son juge suprême — alors que le diable l'accusera et que son ange gardien s'efforcera de la protéger. Et j'ai fait une prière du fond du cœur pour que ma conscience soit, à cette heure solennelle, en meilleur état que celle de ce malheureux.

Dominés par l'autorité et le charme de la parole de Chrysostôme, les prétoriens et le peuple avaient quitté l'église. Les soldats étaient retournés en toute hâte au palais ; et la foule forma des groupes çà et là dans lesquels, à côté du respect et de l'admiration pour le patriarche, on marquait une haine implacable contre le favori tombé. A peine Chrysostôme était-il entré dans son palais, qu'un courrier de l'Empereur lui apporta l'ordre de se rendre à l'Hebdomon. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans la ville et fut ampli-

fiée. Quand Chrysostôme parut sur la grande place qui se trouvait devant Sainte-Sophie et son propre palais, le peuple l'entoura et lui adressa ses doléances.

— Vous allez être puni, bon Père... C'est vous qui portez la peine au lieu de ce vaurien !... Votre Sainteté se sacrifie inutilement pour lui.... Nous vous vengerons !... nous nous vengerons ! — Livrez-le à la juste colère de l'Empereur..... et sauvez-vous.

Chrysostôme chercha à calmer l'irritation et les plaintes par des paroles rassurantes et par des prières — et il se rendit en hâte auprès de l'Empereur, qu'il trouva fort agité, parce que Gaïnas l'avait menacé d'un soulèvement général de l'armée, si Eutrope s'échappait.

— Saint Père ! lui dit Arcadius, vous protégez le coupable au péril de mon trône !... Cela est-il permis ?

— L'Eglise, répondit le patriarche avec douceur et avec calme, ne protége le malheureux que contre l'aveugle fureur de ses ennemis altérés de son sang, et cela ne pourra que consolider votre trône au lieu de l'ébranler, ô magnanime Empereur.

— Vous savez que le droit de protection n'existe plus.

— Pardonnez, Sire, si je pense que ce droit de protection est tellement inhérent à sa constitution qu'elle ne peut le perdre.

— Un édit impérial le lui a enlevé — et je ne crois pas que Votre Sainteté s'imagine qu'elle est autorisée à transgresser les lois.

— Cette loi a été conçue et proposée par celui-là même qui en doit aujourd'hui subir l'application, ô magnanime Empereur. Des passions méprisables l'y avaient amené : il voulait fermer ce port de salut à une infortune plus noble que n'est la sienne. Quand cette loi fut promulguée, le sentiment public a poussé un cri d'indignation — et jusqu'à présent elle n'a jamais été appliquée. Le respect qui est dû à l'église défend...

— Mais elle existe, elle est en vigueur, elle a ma sanction! s'écria Arcadius; — et Votre Sainteté doit aussi se soumettre à la loi.

— Certainement, ô magnanime Empereur! à condition que ce ne soit pas contre ma conscience, qui doit obéir à des ordres supérieurs. Je ne dois pas laisser s'amoindrir les droits sacrés de l'Eglise. Etre un lieu de miséricorde — c'est son droit propre et imprescriptible. Elle l'a reçu à jamais de son divin fondateur. Une pécheresse a embrassé ses pieds, elle a pleuré... elle s'est relevée, c'était une sainte.

— C'est un cas particulier, très-digne père.

— Oui, c'est un cas que les siècles chrétiens célèbrent hautement, et qui sert à jamais de règle et de mesure dans l'église. Et qui sait ce qui se passe dans le secret des cœurs? L'Eglise veut, elle doit chercher à sauver... sinon la vie du corps, au moins l'âme immortelle. Mais si le coupable est saisi et tué, dans la fureur du moment, alors que tout hors de lui il cherche un lieu de refuge, il périt corps et âme, et ses ennemis s'abandonnent aux fautes les plus graves. Voilà ce que l'Eglise cherche à prévenir : c'est son devoir. Votre piété lui en fera-t-elle un reproche?... Me fera-t-elle un crime d'exercer les droits les plus saints de l'Eglise? — En ce moment, il est vrai, nous n'avons sous les yeux qu'un criminel. Mais pensez aux innocents, sire! songez qu'une dame, comme Pentadia, aurait pu être arrachée de l'autel, exilée en Lybie, — pour y endurer, avec son mari, Dieu sait quels tourments, pour y languir, y dépérir, y mourir enfin, — et cela serait arrivé si le droit d'asile eût été aboli. Un cas semblable ne pourrait-il se présenter cent fois? Et ne devez-vous pas remercier Dieu que l'Eglise impose à la passion humaine toujours prompte à s'assouvir avec la loi comme sans la loi, un frein salutaire qui ne nuit pas à la justice, mais seulement à l'injustice?

— Il n'est point question de la vie d'Eutrope, saint Père, répondit Arcadius adouci; — il doit être seulement banni, il doit être mis seulement dans l'impossibilité de nuire.

— Répondez-vous de vos prétoriens, ô généreux Empereur? de Gaïnas, l'ennemi mortel d'Eutrope? de la populace soulevée contre lui? — Donnez à l'orage le temps de se calmer, — donnez à Eutrope le temps de se soumettre à la main de Dieu qui le châtie. En agissant ainsi, vous ne ferez que ce qui est bien et juste. Enfin vous devez vouloir ce que Dieu veut : il ne veut pas la mort du pécheur, il veut qu'il se convertisse et qu'il vive.

— Votre Sainteté sait que je ne suis pas cruel... que je veux du bien aux hommes, répondit Arcadius; mais Gaïnas assure qu'Eutrope doit tomber — et les prétoriens le demandent.

— La justice demande son éloignement, dit le patriarche, — vous satisferez à la justice en bannissant Eutrope! mais vous ne devez aucune satisfaction semblable à Gaïnas et à sa haine, — non plus qu'aux prétoriens et à leur cruauté. A leurs instances, à leurs réclamations, opposez votre douceur, votre sagesse, votre dignité, — et ils se tairont. Ils n'oseront pas poursuivre leur dessein si vous leur montrez, ô magnanime Empereur, que votre résolution est déjà prise.

— Votre Sainteté a raison! C'est ce que je veux faire! s'écria Arcadius. Il faut qu'on sache que je suis le maître. Mais priez pour moi, très-digne Père, afin que je trouve des paroles capables de dompter cette troupe sauvage... et soyez assuré que la loi contre le droit d'asile de l'Eglise sera abrogée. Vous m'avez convaincu que ce droit est nécessaire contre la violence et l'abus de la force..... et je vous en remercie.

Avec les témoignages de respect et d'affection d'un bon fils, Arcadius congédia le patriarche qui retourna,

en rendant grâces à Dieu, auprès de ceux qui l'avaient accompagné jusqu'au palais, et qui l'attendaient avec une impatience voisine de l'inquiétude. Ils craignaient plus pour lui la fureur des prétoriens que le mauvais vouloir de l'Empereur. Quand il parut au milieu d'eux, ils l'accueillirent avec de vives démonstrations de joie.

— Votre doux sourire nous présage un heureux résultat, saint Père, dit Sérapion d'un air content.

— Priez pour l'Empereur, dit Chrysostôme. Il rend à l'Eglise le droit d'asile et laisse la vie à Eutrope.

— Votre Sainteté rappelle involontairement le fabuleux Orphée, s'écria le diacre Isidore tout transporté. Aux accents de sa lyre, les bêtes féroces des forêts dépouillaient toute cruauté, et les pierres s'élevaient d'elles-mêmes en forme de murailles. Votre parole a arrêté les prétoriens dans Sainte-Sophie, et aujourd'hui, dans l'Hebdomon, elle donne de la volonté et de l'énergie à l'Empereur.

— Rendez-en gloire à Dieu, mon fils, et priez pour l'Empereur, répondit Chrysostôme.

Il reprit, avec ses compagnons, la route de son palais, dont les portes étaient assiégées d'une foule impatiente de le revoir. Quand il reparut, il fut salué par les acclamations les plus enthousiastes. La sainteté de sa vie, sa commisération pour toutes les souffrances, son amour pour les pauvres, le zèle ardent de ses prédications, la vigilance avec laquelle il surveillait son clergé et le maintenait dans la vocation apostolique, — toutes ces qualités le rendaient l'idole du peuple, et le modèle de la perfection pour ceux qui avaient à cœur de mener une vie chrétienne. L'homme est ainsi fait : il cherche une autorité pour sa conduite, même dans les choses tout extérieures et mondaines, et il la cherche dans une région qui, — même dans le sens mondain, — est au-dessus de lui, parce qu'il y suppose plus d'intelligence. Tous les esprits qui se mouvaient dans le large courant du

monde tournaient les yeux du côté d'Arcadius et de sa Cour; ceux qui cherchaient à s'y soustraire les élevaient sur Chrysostôme et considéraient son exemple. Et l'homme vulgaire qui, à moins d'être de l'infime populace, a le cœur bien placé, sentait avec raison que le patriarche était pour lui un meilleur père que l'Empereur. Au contraire, la plèbe, la vile populace était hostile à Chrysostôme comme le vice l'est à la vertu, comme la bassesse à la grandeur, – et dans ce parti haineux se trouvaient des prêtres et des moines. Le siècle de Constantin, en christianisant le pouvoir, avait précipité du trône le paganisme. Ce fut le commencement d'un nouvel ordre de choses, de nouvelles considérations, de nouveaux principes qui ne purent toutefois empêcher que le christianisme ne fût souvent qu'une larve pour le paganisme. Au bout d'une génération apparurent l'empereur Julien l'Apostat et l'empereur Valens, le terrible arien, et leurs persécutions eurent l'effet qui se produit toujours en pareille circonstance : les fidèles se sanctifièrent de plus en plus; les incrédules et les indifférents abandonnèrent le christianisme, se firent païens, se firent ariens, comme ils s'étaient faits chrétiens, à l'exemple du souverain. Le siècle de Théodose vit le christianisme remonter sur le trône avec plus d'éclat et de pompe, et aussitôt les courtisans et les flatteurs de courir à l'église. Ils devinrent chrétiens de nom, la plupart n'étant baptisés qu'à un âge avancé; mais, au fond du cœur, ils restèrent païens, sinon assez pour adorer les vieilles idoles, assez du moins pour sacrifier aux idoles de leurs propres passions; par conséquent, ils suivaient peu les pures et saintes maximes du christianisme. Tel avait été le prédécesseur de Chrysostôme, le sénateur Nectarius, que Théodose éleva au siége patriarchal, et qui fut fort loin d'entretenir parmi son clergé cette sainte discipline que Chrysostôme pratiqua sévèrement lui-même depuis

qu'il avait quitté le barreau, discipline qu'il trouvait indispensable pour le prêtre qui doit mettre le monde sous les pieds. Il avait aussi des ennemis parmi ceux qui auraient dû être ses plus fidèles disciples. Ils haïssaient sa lumière qui éclairait et dévoilait leur conduite ténébreuse.

En ce moment, il s'en trouvait quelques-uns dans la foule assemblée devant son palais : ce n'était pas l'intérêt sympathique qui les y avait amenés; ils étaient là en espions, cherchant malignement à lui nuire, espérant, dans leur méchanceté, trouver sa vertu en défaut.

— Dieu soit loué... vous voilà de retour ! s'écria le peuple en entourant le patriarche. Que Dieu bénisse votre Sainteté... qu'il comble de joie votre âme bénie...

— Remerciez Dieu et notre magnanime Empereur ! dit Chrysostôme en passant la porte; la loi contre le droit d'asile est abrogée.

Un cri de joie accueillit cette nouvelle. Sous l'aile de l'Eglise chacun se sentait en sûreté.

— Peut-être sera-t-il lui-même un jour réduit à ce refuge, dit Florus à Eugénius.

— Si la haine s'attaque à lui — cela ne manquera pas ! répondit ce dernier.

C'étaient deux prêtres qui maudissaient la sainte sévérité du patriarche parce qu'elle les atteignait sans les convertir.

XII.

NATURE ET GRACE.

C'était dimanche — le jour du Seigneur. Ce jour était le plus triste pour Olympia, captive : elle était exclue du service de Dieu, elle ne pouvait assister à la célébration des saints mystères.

— O ma noble maîtresse, dit Théone d'un ton compatissant, combien j'ai de peine de pouvoir jouir d'une grâce dont vous êtes privée.

— Ne vous en affligez pas, répondit Olympia avec douceur, je m'unis en esprit aux pénitents auxquels l'Eglise interdit l'entrée de la maison de Dieu jusqu'à ce qu'ils aient humblement accompli la pénitence qui leur a été imposée.

— Nous savons cependant, bonne maîtresse, que vous avez droit à une autre place! s'écria Théone.

— Je sais que ma place est celle où il convient à Dieu de me mettre, dit Olympia.

— Ah! vous devriez cependant venir avec nous toutes! nous sommes voilées... personne ne vous reconnaîtra! Et quand même! personne ne vous trahirait. O venez avec nous, venez consoler votre âme au saint sacrifice.

— Vous savez que ma maison est surveillée par des espions, — que je suis menacée d'avoir, au lieu de votre père, un poste de prétoriens pour garder ma porte, — que j'ai librement accepté ma captivité sur parole, pour ne pas vous exposer toutes avec moi à la brutalité des soldats : il est donc tout à fait inutile de

me faire une pareille proposition. Allez, Théone. Je reste — et Dieu me consolera.

Olympia demeura seule. Elle visita ses malades, s'occupa de leurs besoins, et pria avec eux. Ensuite elle se retira dans sa chambre, et se mit à méditer pieusement sur la grâce d'être, pour l'amour de Dieu, dans une captivité qui laisse à l'âme toute sa liberté, tandis que la liberté extérieure ne fait souvent que charger l'âme de lourdes chaînes. Comme toutes les organisations nobles et délicates, elle avait un vif sentiment des beautés de la nature. Mais aucun charme terrestre, de quelque côté qu'il vînt, ne pouvait prendre sur elle aucun empire, et il s'écoulait des jours, des semaines et des mois sans qu'elle mît le pied sur la terrasse qui, de son palais, dominait la mer et offrait une vue magnifique sur la Propontide. Du vivant de son père et de son époux, cette terrasse était un riant jardin, rempli de buissons fleuris, de plantes rares, de fontaines jaillissantes, avec des tentes gracieusement dressées et disposées de manière à offrir un doux abri contre les ardeurs du soleil et la brise de la mer. Tout cela avait disparu depuis longtemps; la terrasse n'avait plus que ce que l'art ne lui avait pas donné, la vue sur la mer,—beauté inaltérable.

. Olympia alla sur cette terrasse, s'appuya contre la rampe, et laissa ses beaux yeux s'égarer sur les vagues oscillantes. Voilà l'image de la vie en Dieu, se dit-elle à elle-même. A la surface, agitation, trouble incessant; — au fond — calme mystérieux.

— Olympia! quelle merveille! fit une voix vive et animée.

Une dame passa la porte qui ouvrait sur la terrasse.

— Je suis ici depuis trois minutes, continua-t-elle, et pendant tout ce temp-là vous êtes restée à rien faire! — Vous ne lisez pas, — vous oubliez vos malades, — vous ne cousez pas.... O miracle! vous voilà oisive comme la première venue.

— Voilà comme on attrape son monde ! dit Olympia en riant. Mais, dites-moi ce qui vous amène, chère Thaïs.

— Voyez comme je vous aime ! s'écria Thaïs, jeune et belle dame, proche parente d'Olympia ; — j'ai manqué à la messe aujourd'hui à cause de vous.

— Oh, ce n'est pas là une marque d'affection qui puisse me réjouir ! fit Olympia.

— Ingrate ! dit Thaïs d'un ton léger. Oui ! je viens pour être la première à vous apporter une bonne nouvelle, car je suis convaincue que dans votre retraite, le grand événement de la chute d'Eutrope ne vous est pas encore connu.

— Ah..... c'est donc fait ! fit Olympia en pensant aux messages d'Eudoxia.

— Cela ne vous surprend pas ? demanda Thaïs.

— Une position comme la sienne était trop incertaine pour que sa chûte puisse surprendre beaucoup.

— Soit, mais elle vous réjouira au moins.... car votre captivité cesse, parce que personne n'a plus intérêt à vous séquestrer pour prendre vos revenus, votre fortune — et parce que tous vos parents, et moi en particulier, votre compagne d'enfance, nous prierons l'Empereur de vous rendre votre entière liberté. Il doit être bien changé...,. l'Empereur ! plein de courage ! plein d'éloquence ! Hier, les prétoriens ont presque bouleversé l'Hebdomon. Ils agitaient leurs lances et criaient qu'on leur livrât Eutrope qui s'était réfugié à Sainte-Sophie et que le patriarche avait protégé. Mon mari a vu toute la scène. Il était au palais. Il n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles, quand l'Empereur déclara qu'il voulait parler à cette soldatesque en furie — et il l'a fait..... Il leur a dit que la violation du droit d'asile, qui aurait un meurtre pour résultat, serait une fort mauvaise action. Ces paroles ont fait réfléchir les soldats, mais c'était trop peu pour les gagner pleinement. Alors l'Empereur s'est mis à

pleurer — il a versé tant de larmes et a parlé avec tant d'émotion que l'on n'aurait jamais cru qu'il pût sentir et s'exprimer ainsi, lui qui d'ordinaire paraît si indifférent. Cependant, je dois remarquer que le patriarche avait été auparavant auprès de lui, et que le droit d'asile lui tient naturellement au cœur ; c'est lui qui avait communiqué ce beau feu à l'Empereur. Bref, les prétoriens se retirèrent calmés, au grand étonnement de tout le monde. L'Empereur donna le titre d'Augusta à Eudoxia, cause principale de la disgrâce... et tout l'Hebdomon rayonna de bonheur et de joie. Cela durera-t-il, c'est une autre question ! Mais une chose est certaine : Eudoxia prendra en main le pouvoir qu'Eutrope a possédé jusqu'à présent... et elle l'exercera ! Elle l'a assez cherché, et elle a assez gémi de n'être que l'épouse d'Arcadius !

Olympia écoutait tranquillement ce flux de paroles.

— Qu'allez-vous faire à présent? demanda Thaïs.

— Pas autre chose que ce que j'ai fait jusqu'aujourd'hui, moins la contrainte pénible, répondit Olympia.

— Vous êtes insupportable avec votre manie de vouloir être meilleure que nous toutes! fit Thaïs. N'avez-vous pas eu le temps de vous en fatiguer depuis six ans que vous êtes veuve?

— Si c'est mon genre de vie et ma manière de voir que vous traitez de manie, chère Thaïs, je vous répondrai tout simplement : non!... — et je vous demanderai si après huit ans de mariage vous en êtes lasse?

— Oh ! c'est bien différent ! j'ai un excellent mari, des enfants charmants, une grande fortune, une situation brillante — je suis très heureuse et on ne se lasse jamais du bonheur. Au contraire ! on voudrait le voir grandir et s'accroître de plus en plus. Mais vous, Olympia... vous vous rendez malheureuse, quand vous pourriez être heureuse — voilà pourquoi je pense que le triste caprice qui vous possède de vouloir rester

dans le veuvage — et quel veuvage austère ! — aurait pu vous passer. Oh ! si vous vouliez vous marier avec Elpidius — quelle joie pour nous tous, y compris l'Empereur et l'Impératrice !

— Chère Thaïs, on ne se marie pas pour faire plaisir aux autres, mais pour suivre sa vocation. Dieu m'a enlevé Nebridius, mon mari; m'engager de nouveau dans les liens du mariage n'est pas ma vocation. Vous le savez, vous savez tous, vous voyez qu'aucune persécution n'a pu changer ma résolution... et maintenant que je vais, sans doute, rentrer en possession de ma liberté, irai-je en changer sans raison.

— La raison est, fit Thaïs, que personne n'a la vocation d'assombrir sa belle existence, et qu'il est bien permis d'y réfléchir. Mon Dieu ! qu'il fait triste ici !.. Pauvre créature !.. Autrefois, cette terrasse était un petit paradis. Vous souvenez-vous avec quel plaisir nous y avons joué ensemble, nous cachant derrière les buissons de myrthe? — Vous souvenez-vous, plus tard, de ces magnifiques soirées où Nebridius faisait illuminer la terrasse... et de ce délicieux berceau de verdure sous lequel nous écoutions, tout à l'aise, la musique qu'il avait placée dans le salon?... Et puis, quand nous en étions fatiguées, nous descendions les marches qui conduisent à la grotte; nous montions dans une barque, et nous faisions une promenade sur la mer, dont les flots reflétaient au loin, sous forme de longue traînée de feu, les vives clartés de la terrasse. Olympia, qu'est-ce que tout cela est devenu? Est-il convenable que la fille du comte Anisius Secundus habite une ruine? Quelle dévastation ! Nous sommes assises sur le piédestal qui portait autrefois un vase de fleurs !... Vous mettrez vos amies dans l'impossibilité de vous faire visite, car vous ne pouvez leur demander de s'asseoir sur un bloc de pierre.

Olympia répondit avec calme.

— Vous m'avez surprise ici, chère Thaïs. Dans mon

salon de réception vous trouverez un siége commode.

— Ce n'est pas pour moi que je dis cela, c'est pour vous-même, fit Thaïs avec humeur. Vous vous placez en dehors du cercle dans lequel vous êtes née, pour lequel vous avez été élevée.....

— Pour cela, non! interrompit Olympia. Ma très-regrettable amie Théodosia ne m'a pas élevée pour un certain cercle particulier.... mais avant tout pour Dieu, pour son service, pour son amour.

— Eh! c'est entendu! répondit Thaïs. Nous sommes chrétiennes.... ainsi nous servons et nous aimons Dieu... mais pas exclusivement. Cet esprit d'exclusivisme est précisément ce que nous ne voulons pas vous passer. Je ne veux pas parler de moi-même; — mais voyez l'Impératrice, comme elle est pieuse, comme elle assiste dévotement aux offices et aux solennités de l'église — comme elle est généreuse pour les pauvres, que d'argent elle répand pour les hôpitaux, pour la construction et l'entretien des églises!

— Que Dieu l'en récompense! dit Olympia.

— Malgré cela, elle aime l'éclat et le luxe, les entretiens joyeux, les beaux diamants, enfin tout ce qui plaît à toutes les femmes. Voulez-vous faire plus que l'Impératrice?

— Je n'ai pas la pensée de rivaliser avec elle, chère Thaïs, répondit Olympia.

— Ah! j'ai un plan magnifique... seulement, sans vous, il est inexécutable, fit Thaïs en soupirant; et sa réalisation serait un bien pour des milliers de personnes... je dirai même pour tout l'Empire.

— Parlez-vous sérieusement? demanda Olympia étonnée.

— Très-sérieusement! fit Thaïs d'un ton profondément convaincu. Ecoutez-moi bien. Je suppose que vous épousiez Elpidius. Par cette alliance, l'empereur Arcadius devient votre cousin, vous vivez dans son

intimité et dans celle de l'Impératrice, et vous ne pouvez manquer de prendre de l'influence sur tous deux. Votre mari serait préfet du prétoire, et comme il aurait besoin d'hommes capables aux postes importants, le mien serait nommé préfet de Constantinople. Grâce à cela, et grâce à vous, Olympia, j'entrerais moi-même dans le cercle intime de l'Impératrice, — et avec le temps, notre société lui paraîtrait plus agréable que celle de Marsa et de ses amies. L'influence que l'orgueilleuse Marsa possède en ce moment sur sa pupille, s'effacerait peu à peu pour faire place à la nôtre, ce qui serait un grand bien pour la cour et pour l'Empire, car Marsa est cupide et ambitieuse, elle a des favoris que, précédemment déjà — en dépit d'Eutrope — elle cherchait à pousser par le moyen d'Eudoxia, et qui doivent lui témoigner leur reconnaissance par des attentions, des flatteries et de riches présents. Ce serait un immense bienfait qu'un changement dans l'entourage intime de l'Impératrice. Marsa est détestée.... de la cour et de la ville. On bénirait celles qui la supplanteraient... et je crois, Olympia, que cela ne nous serait pas très-difficile, à nous deux. Dans l'état actuel des choses, Eudoxia gouvernera, car le patriarche ne pourra pas toujours faire merveille auprès de l'Empereur!... Alors, il va sans dire qu'elle nous consulterait, — et de cette manière le gouvernement de l'Empire irait où il doit aller : aux mains de votre époux et du mien. — N'est-ce pas une idée magnifique? Ne pourriez-vous, pour la seconder, abandonner vos rêveries qui ne profitent qu'à vos pauvres infirmes?...

— Et à mon âme que je dois sauver pour le royaume de Dieu, répondit Olympia. Quant au gouvernement des royaumes de ce monde, je n'ai pas à m'en occuper. Dieu ne m'en a point chargé; il ne m'en demandera aucun compte.

— Je savais bien que votre vue bornée ne s'élève-

rait pas à la hauteur de mon plan, dit Thaïs d'un air méprisant.

— Cela me fait plaisir, répondit Olympia d'un ton affectueux, car je n'ai réellement aucun talent, aucune pénétration pour les difficultés du gouvernement de l'Etat. Mais, chère Thaïs, votre plan ressemble fort à une intrigue : vous voulez renverser les uns, élever les autres. Prenez garde! c'est un terrain glissant, dangereux.

— Sans votre concours, je ne puis vraiment le mettre à exécution, — au moins, ne puis-je rien faire de bien quant à présent. Et pourtant, le moment serait si favorable! fit Thaïs en soupirant.

— Eutrope n'est-il pas un avertissement de ne pas gravir certaines hauteurs? demanda Olympia.

— Eutrope! un homme né dans l'esclavage, un misérable affranchi... serait un avertissement pour moi? s'écria Thaïs d'une voix mêlée d'indignation et de surprise.

— Croyez-vous être en sûreté à cause de votre noblesse? reprit Olympia. La tentation d'abuser du pouvoir ne vient pas seulement aux esclaves, elle peut venir à tout cœur humain.

— Je le sais! Je n'écoute vraiment pas sans profit les sermons de « Bouche d'or; » aussi, m'est-il doublement sensible d'être mise en parallèle avec un Eutrope... et cela par une proche parente, une amie d'enfance.

Thaïs parlait en femme qui se sent froissée.

— Je vous veux tant de bien, ajouta-t-elle ; je désire si sincèrement vous voir heureuse à côté de l'excellent Elpidius, que vous ne devriez pas me blesser au cœur.

Olympia s'épuisa en protestations, et l'assura de toutes ses forces qu'elle n'avait pas eu la moindre intention de l'offenser.

— Eh bien! fit Thaïs, votre plus sûr moyen de me

le prouver, c'est d'épouser Elpidius ; à cette condition, je vous passe toutes vos extravagances.

— Que diriez-vous, demanda Olympia, si je vous proposais de vous séparer de votre mari pour en prendre un autre?

— Je dirais que vous avez perdu l'esprit, s'écria Thaïs.

— Eh bien! dit Olympia avec calme, de même que vous êtes liée pour la vie à un époux, de même je me suis donnée à Dieu. J'espère que cette simple déclararion vous donnera la clef de mon genre de vie, et vous convaincra que toute proposition de mariage doit s'attendre à un refus de ma part.

— O ciel! je le pressentais, fit Thaïs en pâlissant. Ah! pauvre amie, qu'avez-vous fait?

— Je me suis jetée dans les bras de Dieu. Celui que Dieu mène marche en sûreté, dit Olympia.

— Pauvre infortunée! s'écria Thaïs avec l'accent d'une profonde compassion. Vous vous êtes, pour ainsi dire, enterrée toute vivante, et vous avez à peine vingt-quatre ans... et vous pourriez être la plus heureuse des femmes heureuses! Mais c'est affreux!

Ainsi continuèrent à s'entretenir longtemps encore ces deux jeunes femmes qui, alors qu'elles se livraient à leurs ébats enfantins sur la terrasse, paraissaient devoir courir les mêmes destinées, et qui, aujourd'hui, se trouvaient aussi différentes l'une de l'autre que le ciel est éloigné de la terre.

XIII.

BOUCHE D'OR.

La conversation fut interrompue par le retour des servantes d'Olympia. Elle étaient toutes très agitées, et celles qui avaient le droit de l'approcher à toute heure se montrèrent sur la terrasse où elle se trouvait encore avec Thaïs.

— Qu'y a-t-il.... Elpis! Théone! que vous est-il arrivé? demanda Olympia étonnée.

— O madame... excusez-nous! dit Elpis, nous avons vu du merveilleux! Permettez-vous que nous le racontions?

Olympia interrogea Thaïs du regard.

— Certainement! fit celle-ci, je suis déjà toute impatiente.

— Venez donc au salon, dit Olympia en riant, sur un bon lit de repos, vous pourrez suivre plus agréablement le récit... n'est-il pas vrai?

— O bonne âme! répondit Thaïs d'un ton touché, vous connaissez bien les aises de la vie et cependant vous vous les refusez. Comme vous êtes pâle!.... ne voulez-vous pas un peu de fard?... seulement une légère touche. Ah! vous n'avez certainement pas de fard... et j'oubliais que personne ne vous voit, si ce n'est vos femmes de chambre et vos malades.

D'un air compatissant et avec la satisfaction intérieure qu'elle-même ne pourrait être l'objet d'un semblable sentiment de compassion, Thaïs s'étendit sur une chaise longue.

— Allons Elpis..... allons Théone..... qui de vous prend la parole? Dites-nous cette histoire merveilleuse. L'Empereur a-t-il remporté la victoire sur les Goths?

— Non, noble dame! c'est d'une autre victoire que nous avons été témoins, dit Théone.

— En nous rendant à Sainte-Sophie pour entendre la messe, dit Elpis, nous vîmes une foule compacte et serrée, comme au jour de Pâques, mais pas aussi recueillie. C'était une agitation, un tumulte, des cris, tels que nous en étions toutes saisies. Nous fûmes bien aises de pouvoir arriver, par une porte latérale, à une place qui est réservée aux diaconesses, et où la noble Pentadia nous admet toujours. Jamais nous n'aurions pu, par le grand portail, pénétrer dans la basilique, tant il y avait de monde autour de cette entrée. Mais dans l'intérieur, la foule était immobile, serrée, compacte, et les milliers de têtes qui dominaient la masse ne remuaient que les yeux. Un silence profond régnait dans l'assemblée, et ce silence n'était pas celui du recueillement, car on ne paraissait guère occupé à prier. Je hasardai quelques regards timides autour de moi; le saint sacrifice n'avait pas encore commencé. Et que vis-je?... le consul Eutrope à côté de l'autel, s'accrochant à une colonne! Lui dans l'asile de l'église! Lui, votre persécuteur, ô madame, tombé dans la disgrâce! Lui, qui vous avait interdit la maison de Dieu, obligé de s'y réfugier... et dans quel état digne de pitié! J'étais toute hors de moi, et ne savais si je devais me réjouir ou m'effrayer de ce changement, de cette chûte, de ce spectacle. Bientôt parut le saint patriarche; il monta en chaire et commença à parler au peuple. O madame! si vous l'aviez entendu! Je ne saurais redire ses paroles, — et quand je le pourrais, le ton, le geste, l'expression, toute son âme, en un mot, me feraient toujours défaut. O vanité des vanités! s'est-il écrié; tout est vanité! — Il a parlé sur ce

sujet; il a développé, avec les brillantes couleurs de sa rare éloquence, cette thèse toujours vraie, toujours pleine d'enseignements; et en ce moment, à la vue de celui qui faisait une épreuve si terrible de l'inconstance des vanités humaines et nous la rendait vivante et saisissable, en ce moment, ses paroles nous pénétraient jusqu'à la moëlle des os. Et quand, apostrophant Eutrope, il lui demanda où étaient ses flatteurs, où était le peuple qui l'avait acclamé au théâtre et au cirque, alors qu'il dépensait des sommes énormes pour les courses et les spectacles, — quand il dit que ce même peuple s'était changé en une armée d'ennemis avides de vengeance, altérés de son sang, et que seule, la sainte Eglise qu'il avait foulée aux pieds, l'accueillait avec charité, alors, ô madame, il m'a été impossible de retenir mes larmes, et beaucoup d'autres ont pleuré comme moi. L'émotion gagnait tous les assistants. Le patriarche continua : — Intrépide dans sa miséricorde, l'Eglise s'interpose entre les méfaits du malheureux et la colère de l'Empereur, corroborée de la haine du peuple, et elle leur demande de ne pas donner carrière à la fureur et à la vengeance, de ne pas souiller, par une effusion de sang, la légitime horreur qu'inspirent tant d'iniquités. — Ensuite le saint sacrifice fut offert pour les pécheurs comme pour les justes. Alors celui qui disait du fond du cœur : pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, celui-là ne ne pouvait plus songer à priver le malheureux réfugié de son asile et le livrer aux tourments et à la mort.

A ce moment, une grande agitation intérieure se manifesta dans l'assistance; les uns soupiraient; les autres pleuraient tout bas ou même tout haut. Un grand nombre sortirent de l'église, un grand nombre tombèrent à genoux et prièrent avec foi. Les sentiments de haine et de vengeance avaient disparu, les esprits étaient adoucis; des regards de compassion

tombaient seuls sur le misérable qui restait toujours suspendu entre la crainte et l'espérance — et le saint sacrifice s'élevant jusqu'au trône de la miséricorde Eternelle, au milieu des souffrances de cette terre, en fit descendre sur nos cœurs la douce rosée de la grâce céleste. Je pensais à vous, madame, je pensais que vous pardonneriez de toute votre âme à votre persécuteur.

— Oui, bonne Elpis, de toute mon âme! dit Olympia.

— Et ensuite, qu'est-il arrivé? demanda Thaïs; — il est pourtant impossible qu'Eutrope reste toute sa vie auprès de l'autel de Sainte-Sophie.

— S'il est dans l'asile de l'église, répondit Olympia, on trouvera facilement dans son enceinte une petite chambre pour le loger. Quand Pentadia chercha un refuge contre les persécutions d'Eutrope, elle s'abrita d'abord auprès de l'autel et s'attacha à cette même colonne, touchant emblème de la protection pour le malheur. Dans la suite, elle habita une petite cellule près du quartier où les diaconesses instruisent les catéchumènes de leur sexe et les préparent au baptême ; — là, une des diaconesses lui procurait tout ce qui lui était nécessaire. Quelque chose de semblable se fera pour Eutrope.

— C'était un spectacle émouvant, dit Théone, de voir la noble Pentadia assise, non loin de son persécuteur, et en apparence froide et insensible comme une statue de marbre. Mais, de temps en temps, de grosses larmes tombaient de ses paupières. Seulement, quand le patriarche prononça ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, » elle remua silencieusement les lèvres, comme pour faire avec lui cette prière. Si Eutrope avait pu la voir, il aurait été obligé de se confondre en remords et en repentir.

— Bonne fille! dit Thaïs. Eutrope a tant de choses sur la conscience qu'il ne peut guère s'abandonner au

repentir pour une mauvaise action. Mais je ne puis m'imaginer qu'il reste tranquillement, comme Pentadia, plusieurs mois dans l'asile de l'église.

— En revenant, dit Elpis, nous avons entendu dire qu'il était condamné au bannissement dans l'île de Chypre.

— A Chypre! s'écria Thaïs en riant; — ce monstre dans l'île de la belle déesse de l'Amour, avec ses milliers de temples! Eutrope à Amathonte... quelle ironie!

— Madame, un chambellan de l'Empereur! fit une servante annonçant le personnage.

— Ah! il vous apporte votre liberté! s'écria Thaïs, aussi joyeuse de cette nouvelle que Théone et Elpis.

— Noble Olympia, dit le chambellan en entrant, l'auguste Empereur vous fait savoir qu'il a donné au préfet de Constantinople l'ordre de vous remettre aujourd'hui même le titre en vertu duquel il était votre tuteur, car l'Empereur veut qu'à l'instant vous rentriez en pleine et entière possession de votre liberté personnelle, de vos biens et de vos revenus.

— Je remercie le gracieux Empereur d'avoir généreusement songé aussitôt à sa servante, répondit Olympia, et j'aurai soin d'employer ma fortune de telle sorte que mon souverain n'ait pas à se repentir de me l'avoir rendue.

— Qu'allez-vous faire maintenant? demanda Thaïs avec curiosité.

— Servir Dieu, dit Olympia d'un ton plein de douceur.

XIV.

LES AMIS.

En proie au délire de la fièvre, le corps brisé, l'esprit surrexcité, Eutrope était étendu dans la petite chambre qu'on lui avait assignée pour demeure. Tantôt un frisson glacial, tantôt une flamme brûlante courait de ses veines à sa poitrine et à son cerveau comme si son cœur et sa tête voulaient éclater. Tous ses membres tremblaient agités de convulsions, et sa gorge oppressée, en livrant passage à son haleine, faisait entendre le râle désespérant d'un mourant. Son visage était bleu, ses yeux sortaient de leurs orbites. On craignait une attaque d'apoplexie; les hommes qui étaient occupés à le soigner voulaient faire venir un médecin pour le saigner : mais il s'y opposa de toutes ses forces.

— Pas de médecin! cria-t-il d'une voix étouffée; il m'empoisonnerait.... il me tirerait tout mon sang.... ou bien il me livrerait.

On essaya de le tranquilliser; mais il criait de plus en plus qu'il était entouré d'ennemis, et qu'on devait le laisser seul. Aussitôt qu'on le laissait seul, il appelait au secours, et priait qu'on le défendît contre les attaques auxquelles, dans son imagination malade, il se croyait en butte. Ses gardiens, à bout de ressources, appelèrent à leur aide une diaconesse.

Dans la primitive Eglise, le soin des pauvres était une des charges spéciales des diacres : il y avait, pour le même objet, des dames diaconesses, veuves pieuses, qui faisaient vœu de renoncement au mariage entre

les mains de leur évêque, pour mettre une barrière infranchissable entre elles et le monde, et qui se dévouaient exclusivement au service de Jésus-Christ dans la personne des membres souffrants de son Eglise. Elles avaient à s'occuper des malades et des pauvres, des veuves et des orphelins, des catéchumènes de leur sexe et des néophytes, de chacun selon ses besoins; leur pieuse activité avait donc un vaste champ dans lequel elle pouvait s'exercer avec une grande charité, une grande prudence, une grande patience. Elles vivaient dans leurs maisons particulières, qui souvent étaient des palais; et comme elles recevaient d'ordinaire auprès d'elles des jeunes filles orphelines, des veuves pieuses, des cœurs, en un mot, auxquels l'amour de Dieu paraissait plus doux que les devoirs du monde, elles formaient ainsi autour d'elles de petites communautés dont elles étaient l'âme et qu'elles dirigeaient dans la voie de l'amour de Dieu.

Après la mort de son mari, Pentadia avait prié Chrysostôme de l'agréer comme diaconesse et de recevoir son vœu. Depuis un an, la noble dame, qui avait été si durement éprouvée, ne vivait que pour son nouvel état, et consacrait à ses devoirs tous ses revenus qui étaient considérables. Aussitôt qu'on avait besoin d'aide, c'était à elle qu'on pensait tout d'abord.

Quand Pentadia sut pour qui on la demandait, un léger tremblement courut sur ses lèvres. Elle appela une de ses compagnes, et se rendit avec elle à Sainte-Sophie.

Dans les premiers temps du Christianisme, les églises n'étaient pas des édifices isolés au milieu d'une place, comme on trouve bien de les construire aujourd'hui à peu près partout. Elles avaient toujours une annexe grande et régulière composée d'une cour entourée de constructions supportées par des colonnes, de telle sorte que, sans entrer dans l'église, on pouvait aller chez les prêtres. C'était dans ce même édi-

fice qu'on donnait l'hospitalité aux pèlerins, aux voyageurs; souvent même on y érigeait un hôpital et plus tard on prit l'habitude d'y placer les écoles. Cet ensemble de constructions et de cours s'appelait Sainte-Sophie, ou les douze apôtres, ou d'un autre vocable quelconque. Alors on ne considérait pas l'église comme quelque chose d'isolé; on la croyait inséparable de la vie, des actes et des besoins de l'humanité, et on disposait les édifices religieux en conséquence. De là aussi naquit le droit d'asile. Un lieu de refuge inviolable contre les entreprises de l'injustice et de la violence était alors une nécessité de premier ordre : l'autel du Seigneur offrit cette protection, et comme le réfugié ne pouvait rester toujours littéralement auprès de l'autel, on dut lui réserver une autre place.

Pentadia se rendit donc où on l'appelait. Quand elle entra, accompagnée de sa suivante, dans la chambre d'Eutrope, celui-ci se souleva un peu et la regarda fixement. Tout d'un coup il saisit convulsivement le bras de son gardien.

— Maintenant je suis perdu ! s'écria-t-il... elle vient me prendre pour me livrer.

— Vous êtes malade de corps et d'esprit, Eutrope, dit Pentadia avec douceur ; autrement vous ne craindriez pas une diaconesse qui vient vous offrir ses services.

— N'êtes-vous pas la noble Pentadia ? demanda-t-il d'un air craintif.

— Je suis Pentadia — mais il n'est pas question de mon nom, il ne s'agit que de vous, et des moyens propres à vous rétablir. Vous êtes ici en sûreté. Personne ne songe à vous perdre. Abandonnez donc vos folles terreurs qui vous tiennent dans cet état de trouble et d'agitation, et vous aurez fait un grand pas vers la guérison.

— Je ne vous crois pas, dit Eutrope d'une voix sombre ; car vous devez me haïr, et vous ne me parlez



avec douceur que pour me tromper, pour m'endormir et pour me livrer aux prétoriens pendant mon sommeil. Je sais ce qu'on doit attendre des hommes.

Pentadia se tut et le regarda avec compassion, car elle pensa que là où il n'y a aucune foi en Dieu, il ne peut exister non plus aucune foi en la vertu.

— Voyez comme je vous ai devinée ! s'écria Eutrope.

— Je ne vous réponds pas, pour ne pas vous surexciter, dit-elle tranquillement.

La compagne de Pentadia avait préparé une boisson qu'elle présenta à Eutrope.

— N'est-ce pas du poison? demanda-t-il avec défiance.

Pour toute réponse, elle y porta les lèvres.

— Oh! le poison peut être au fond du verre..... et vous avez à peine goûté.....

— Malheureux ! s'écria la jeune fille avec vivacité, comment pouvez-vous nous prendre pour des empoisonneuses !

— Ne savez-vous donc pas que j'ai envoyé Timasius en exil ?..... Que son fils unique l'y a volontairement suivi..... et que tous deux sont morts misérablement ?..... que j'ai en outre persécuté Pentadia, parce que je craignais qu'elle n'allât rejoindre son mari en Afrique avec sa fortune !

— Oh oui, je sais tout cela ! Mais vous, ne savez-vous pas que Pentadia est chrétienne?

— Chrétiens..... nous le sommes tous..... mais cela ne change pas l'homme, dit Eutrope d'un ton indifférent. Chacun de nous a ses passions..... et les suit..... catholique, arien, ou païen. En suivant mes passions, je suis devenu Consul et patricien. En suivant leurs passions, Eudoxia et Gaïnas m'ont renversé. Pourquoi la soif de vengeance ne pousserait-elle pas Pentadia à m'empoisonner?

D'un simple signe de la main, Pentadia imposa silence à sa compagne, que le cynisme d'Eutrope révoltait.

— Vous paraissez un peu plus calme, dit-elle à Eutrope, et vous parlez maintenant avec suite. C'est ce que je désirais — et comme vous avez repris possession de vos sens, vous devez comprendre que vous ferez bien d'en rester maître. Vous n'avez plus besoin de nous en ce moment — ainsi portez-vous bien.

Elle le salua amicalement et sortit avec sa compagne.

— Avez-vous vu, dit Eutrope à son gardien, comme elle a été piquée au vif de ce que je l'ai supposée vindicative ?

— Non, répondit l'homme ; je n'ai été surpris que de son calme en présence de vos outrages ! Qui aurait jamais supposé qu'on pût craindre de trouver en Pentadia une empoisonneuse.

— Si vous étiez dans ma peau, vous comprendriez qu'on ne voit de tous côtés que sujets de crainte et d'angoisse, quand le cerveau est en révolution après une pareille fuite, devant une pareille persécution, et en présence du gouffre béant de la mort.

— Avez-vous aussi pensé au bon Dieu et à votre pauvre âme ? demanda le gardien, brave homme simple et pieux.

— Qu'est-ce que cela... ma pauvre âme ! fit Eutrope. Mon corps, ma vie, voilà ce que j'avais à sauver ; — je n'avais pas le temps de penser à l'âme.

— Mais le corps, la vie, finissent tôt ou tard avec le tombeau ; alors l'âme reste seule et comparaît au tribunal de Dieu...

— Folie ! interrompit Eutrope ; sans la vie du corps, il n'y a point d'âme.

Le diacre Sérapion entra en ce moment et s'informa de l'état du malade : Eutrope murmura sourdement quelques mots inintelligibles. Il haïssait les serviteurs de l'Église, comme le vice hait la vertu.

— Extérieurement, dit le gardien, il est devenu tranquille ; il a cessé de crier et de hurler. Mais, en revanche, son esprit est bien malade. Il vient de dire



tout tranquillement que sans la vie du corps il n'y a point d'âme.

Eutrope partit d'un bruyant éclat de rire.

— Il est peut-être possédé du malin esprit? souffla le gardien à l'oreille du diacre.

— De l'esprit du mal, à coup sûr ! répondit Sérapion à voix basse.

— Je me trouve mieux, dit Eutrope tout d'un coup avec un grand calme; je désire être seul.

Sérapion, après lui avoir adressé encore quelques paroles amicales auxquelles Eutrope répondit froidement et brièvement, partit avec le gardien.

— Oh seigneur! dit celui-ci d'un air effrayé, il me semblait que j'avais affaire avec un damné.

— Il vit, il peut encore se convertir, répondit Sérapion. Peut-être que la crainte de la mort et le silence de la solitude l'amèneront à des pensées sérieuses qui prépareront sa conversion.

Cependant les pensées d'Eutrope suivaient un cours tout différent. La fièvre, les convulsions, n'avaient été que l'effet de l'agitation terrible produite sur lui par l'incertitude où il était si Chrysostôme le défendrait et le protégerait contre sa propre loi. En ce moment il se voyait sauvé pour l'instant, et comme l'animal qui après avoir été traqué, est parvenu à atteindre sa retraite cachée, inabordable, il respirait et commençait à se reposer.

Mais bientôt il fut en proie à une autre inquiétude, celle de la mauvaise conscience. Il ne croyait ni à la justice, ni à la droiture, ni à la compassion, ni à la noblesse de sentiments, parce que tout cela lui manquait. Il flairait partout la tromperie, la ruse, parce que c'était son élément. A ses yeux, la trahison, le mensonge étaient au fond de tout commerce humain, et l'on n'y cherchait qu'un profit personnel : il jugeait tout le monde sur sa propre mesure. En outre, la mauvaise conscience porte en elle une certaine inquié-

tude particulière, une crainte instinctive : dans les choses indifférentes, dans un mot, dans un regard, dans une rencontre. dans un incident fortuit, — et jusque dans un bruit subit, — elle voit la trahison, elle tremble, elle devient, sans raison extérieure, tout hors d'elle-même. C'est en elle que réside la cause! Eutrope en était là. Il se voyait bien dans l'asile de l'église, mais il ne lui paraissait pas assez sûr, et il aurait voulu être bien loin, isolé dans quelque île déserte ou perdu dans la cohue d'une grande ville pour y vivre inconnu en liberté. Ici, je suis comme en prison, se dit-il en lui-même, et le sort le plus favorable qui puisse m'écheoir, c'est le bannissement. — Et où?... et dans quelles conditions?... L'exil ne sera peut-être qu'un prétexte pour me torturer à mort ! — — Si je m'échappais d'ici secrètement?... Personne ne peut croire qu'un persécuté aille quitter librement l'asile; par conséquent, personne au monde ne songe à ma fuite. C'est une raison pour que j'ose l'entreprendre!... Le silence, la solitude, je ne puis les supporter!... Je ne puis supporter non plus les gens que je suis condamné à voir ici, avec leur air solennel et leurs paroles superstitieuses!... Et cette chambre, est-elle assez pauvre; ce mobilier est-il assez misérable! — Et tous mes trésors seraient perdus, et je passerais le reste de mes jours dans le dénûment!... Non! quittons ce lieu. Le droit d'asile couvre ma fuite en la rendant tout à fait invraisemblable. Mais où aller? D'abord chez Osius... il a une barque, je passerai le Bosphore la nuit et j'aborderai en Chalcédoine. Je puis compter sur Osius, nous sommes deux têtes sous le même bonnet, mais sur lui seul. Quittons ce lieu! Le rat est mieux en pleins champs que dans le piége. Et puis, cet habit sombre qu'on m'a donné ici semble fait pour la circonstance. C'est parfait. On me prendra pour un moine... pour un saint... le masque est bon! — Comme ce silence est torturant!... il couve la

trahison... On veut m'endormir, — non-seulement au figuré, mais peut-être même en réalité, à l'aide d'un narcotique... et on me fera disparaître... d'une façon ou d'une autre! — Quel motif pourrait bien avoir ce patriarche pour me défendre contre l'Empereur et contre le peuple?... Aucun autre que celui-ci : il veut se faire aimer du peuple en maintenant le droit d'asile, et il veut imposer à l'Empereur en lui faisant sentir sa force spirituelle... ensuite il le gagnera en lui faisant le plaisir de me livrer... afin qu'Arcadius ait la paix avec ses bourreaux, Eudoxia et Gaïnas. Voilà le plan du patriarche... Oh! je le perce à jour .. je connais les hommes et la valeur de leur générosité! — Mais si Osius me trahissait?... Non! il ne le fera pas!... Il n'est pas généreux, lui! c'est son moindre défaut. Mais il me doit tout, il m'est fidèle comme l'or. Ne l'ai-je pas couvert d'or en effet!... — Sur cette réflexion, il rit en lui-même, et prit le parti d'attendre tranquillement la nuit.

Il endossa la capote noire qu'on lui avait donnée pour remplacer ses sales habits de déguisement; il mangea et but ce qu'on lui apporta, à la grande joie de son brave gardien; il remercia ce dernier de ses soins, et ajouta qu'il espérait bien dormir parce que, la nuit précédente, il n'avait pu, tant la crainte le tourmentait, trouver un instant de sommeil, mais aujourd'hui il était tranquille. Et là-dessus il le renvoya.

Cependant Eutrope n'avait pas la tranquillité qu'il feignait. Au contraire, plus les heures du jour s'écoulaient et le rapprochaient de la nuit, plus son imagition inquiète travaillait sur les chances qu'il avait à courir, soit en fuyant, soit en restant. Pentadia avait bien passé quelques mois tranquillement dans l'asile en attendant la décision de son sort; — pourquoi n'en ferait-il pas autant? — Mais quelle différence! Pentadia était soutenue auprès de l'Empereur par des amis et des parents puissants : lui, au contraire..... n'avait

auprès de l'Empereur que de puissants ennemis. Et puis, les femmes ont plus de patience et de résignation..... elles plient plus aisément aux circonstances, elles ont moins besoin d'activité et de mouvement. Mais moi..... je meurs dans l'inaction..... il faut que j'agisse! je brave les dangers qui me menacent au dehors.

Au milieu de ces pensées, les heures se passèrent. Le soir vint. A demi poussé au dehors, à demi retenu en arrière, sans confiance en Dieu, sans aucune vue élevée, sans bonne résolution, sans un sentiment qui mit sa volonté au-dessus du simple instinct du renard fuyant devant la meute — Eutrope mit fin tout d'un coup à ses hésitations; il sortit de sa chambre, passa la cour intérieure, et arriva sous les arcades qui entouraient les constructions antérieures. La place était solitaire. Ça et là une ou deux personnes, sortant de Sainte-Sophie, traversaient en silence la cour et se dirigeaient vers la sortie principale. Eutrope eût mieux aimé voir beaucoup de monde : la foule et l'obscurité eussent été pour lui une double garantie. Pour le moment, il ne pouvait se confier qu'aux ténèbres. Sans traverser la cour, il longea le portique et arriva à la porte. En mettant le pied sur la grand'place, il fut pris d'un vertige. Mais il maîtrisa son émotion. Il reconnut le palais du patriarche, le palais du Sénat; calculant à dessein son pas, il se dirigea sans précipitation vers la demeure de son ami. Il savait qu'il trouverait la porte encore ouverte, parce que Osius aimait les réunions joyeuses et les festins nocturnes. Seulement le portier lui demanderait peut-être ce qu'il voulait, s'il ne le reconnaissait pas. Et en ce cas !... — Eutrope ne voulait pas penser plus loin. Je dois maintenant m'en rapporter à la fortune, murmura-t-il en lui-même.

Il arriva, sans encombre, à la maison d'Osius, et frappa à la porte. Le portier ouvrit et demanda qui



venait si tard; mais Eutrope, sans répondre, passa devant lui en se glissant comme un serpent. Cependant le portier leva son flambeau, et regarda le visiteur qui paraissait si habitué à la maison qu'il ne demanda à personne de quel côté il devait tourner pour trouver le maître du logis.

Il régnait dans l'hôtel un silence, une solitude extraordinaire; Osius n'avait aucune société auprès de lui : circonstance favorable! aussi les domestiques étaient allés se coucher. Eutrope parvint, sans autre obstacle que l'obscurité, jusqu'à la chambre de son ami — il entra. Osius, entouré de coffres, de malles, était en train d'y entasser des objets de valeur. Un effroi terrible s'empara de lui, quand il se trouva en présence d'Eutrope.

— Que venez-vous faire ici? lui dit-il d'une voix étreinte; je ne puis vous protéger... partez!

— Très-bien! je veux aussi m'en aller... mais vous devez m'aider à partir, répondit Eutrope d'un ton suppliant.

— Je ne le puis — moi-même je veux fuir, pour ne pas être dépouillé, parce que je passe pour un de vos amis.

— En cela, on vous juge mal, dit Eutrope ironiquement.

— Sortez d'ici! fit Osius, je suis occupé... j'ai renvoyé tous mes domestiques, pour éviter d'être espionné par eux! Je m'embarque cette nuit même, et je ne puis m'occuper d'autre chose que de moi-même et de mes affaires.

— O prenez-moi avec vous! fit Eutrope d'une voix suppliante. Prenez-moi pour votre domestique, et sauvez-moi!... Tous ces trésors, c'est à moi que vous les devez... Je ne vous demande que la vie.

— Impossible! on vous reconnaîtrait et nous serions perdus tous deux. Partez, sauvez-vous dans l'asile de l'Eglise... là vous êtes en sûreté.

— Je n'ai pas pu y tenir!... répondit Eutrope d'un air désespéré, la trahison m'y enveloppe.... la mort m'y menace sourdement. Prenez-moi avec vous.... laissez-moi passer pour votre domestique... ou bien être votre domestique : mais soyez compatissant et prenez-moi avec vous.

— C'est impossible, vous dis-je!.. le batelier ne vous recevra pas.

— Il le doit... si vous me donnez comme votre domestique.

— Mais, malheureux! comprenez donc que c'est impossible. Vous ne pouvez payer le voyage jusqu'à Thessalonique... encore moins jusqu'à Hispalis ! c'est un vaisseau espagnol ; je vais dans mon pays.

— Ayez pitié de moi, et payez mon passage! fit Eutrope en pleurant, et en élevant les mains vers Osius. Voyez, en Espagne, où on ne me connaît pas, — à Hispalis la grande ville... je serai caché... et je consens volontiers à être votre esclave toute ma vie.

— Si vous aviez vingt ans, c'est une proposition qui pourrait s'examiner. Aujourd'hui elle est ridicule.

— Eh bien! soyez généreux une fois dans votre vie, et emmenez-moi !

Eutrope s'était jeté aux pieds d'Osius et embrassait ses genoux.

— Allez vous-en! retournez dans votre asile! fit Osius avec fureur. Vous me volez un temps précieux. Il faut que je fasse mes malles.

— Que signifient ces pas? s'écria Eutrope en se levant brusquement et en prêtant l'oreille.

— Ce sont les gens qui viennent prendre ces malles pour les porter à bord, répondit Osius. Vous le voyez, le temps presse... partez donc.

En ce moment le portier entra.

— Maître, dit-il à Osius en montrant Eutrope, cet homme est cause de votre fuite et de votre trouble.

Je l'ai reconnu et j'ai appelé la garde. Voici le centurion.

Eutrope s'affaissa en poussant un cri rauque.

Le centurion entra, suivi à distance de ses soldats.

— Emmenez-le! leur dit-il avec autorité, en désignant Eutrope.

Puis il se tourna du côte d'Osius.

— Et vous, vous allez le suivre! lui dit-il. Toutes les créatures de ce misérable qui se sont enrichies indignement, seront dépouillées et bannies. Vous étiez un de ses plus mauvais complices; vous aurez le châtiment que vous méritez.

Pâle, tremblant de tous ses membres, Osius essaya de parler. Ses lèvres ne purent prononcer un seul mot. Le centurion fit un geste: deux prétoriens s'avancèrent et mirent Osius entre eux deux. Ensuite les autres soldats entrèrent dans la chambre, remplirent les coffres des objets précieux qui étaient disposés à être emballés, fouillèrent toute la maison, pour y trouver quelque chose encore, et partirent enfin avec leurs prisonniers et leur butin.

Le portier fut d'abord effrayé du résultat de sa démarche. Mais au bout d'un instant de réflexion, il se ravisa.

— Je partirai donc seul pour Hispalis, se dit-il, et au moins, les objets qui sont déjà à bord seront sauvés... pour moi, — ils resteront en bonnes mains.

XV.

GRANDES DAMES.

Quatre ans s'étaient écoulés ; quatre ans, c'est long dans la courte vie humaine ! Pendant ce temps, chacun avait marché dans sa voie, vers son but. Le royaume du monde et le royaume de Dieu se trouvaient en présence, séparés par des limites clairement définies. D'un côté se trouvait Eudoxia; de l'autre, Olympia;— l'une, impératrice d'Orient ; — l'autre, diaconesse.

Dans le clergé, les mêmes contrastes existaient. Le séjour de Constantinople, avec sa cour brillante, avec le luxe et la prodigalité des grands ; avec les cabales et les intrigues mises en jeu pour arriver au crédit, au pouvoir, aux emplois, aux distinctions, à la fortune, aux mille objets de la cupidité humaine ; avec cet abaissement des caractères qui ne saurait manquer de se faire sentir partout où, en dernier ressort, l'argent a la haute main, où l'argent est le véritable mobile de tous les efforts : un pareil lieu était très-favorable au développement des basses passions, et son influence malsaine engendra une grande contagion morale à laquelle le plus petit nombre purent seuls se soustraire.

Le patriarche Jean Chrysostôme combattait ces influences de toutes ses forces et s'y dérobait sévèrement. Il ne paraissait chez l'Empereur et chez l'Impératrice que quand une affaire, un devoir personnel l'y obligeait, ou quand il était appelé au Palais. Jamais on ne le voyait aux festins, jamais chez les grands

dignitaires, jamais à ces fêtes et à ces repas joyeux où l'on respirait une atmosphère sybaritique. Il aimait mieux passer pour impoli que de prendre part à une réunion de ce genre. Il vivait dans sa sphère ascétique, éloigné de tout ce qui ressemblait aux plaisirs mondains; et, cependant, il était de mille manières en rapport avec les hommes par les bienfaits spirituels et corporels qu'il répandait sur eux avec une profusion inépuisable. Une partie du clergé tenait fortement à lui et suivait son exemple; une autre partie donnait dans la voie contraire et lui était hostile.

Parmi ses ennemis se trouvaient aussi beaucoup d'évêques qui vivaient à Constantinople, avec ou sans emploi ecclésiastique, afin de s'occuper personellement de leurs intérêts particuliers à la cour. Ce que Chrysostôme dédaignait le plus, l'éclat du siége patriarchal dans la capitale de l'Empire, était précisément ce qui les alléchait et les éblouissait; et comme ils avaient ou cherchaient des protecteurs et des amis dans les cercles élevés, beaucoup d'entr'eux avaient l'ambition d'arriver au siége patriarchal. Eudoxia n'aimait pas le patriarche. Son orgueil, son esprit de domination s'étaient puissamment développés; et l'humilité, l'abnégation de Chrysostôme lui semblaient un reproche vivant et perpétuel. Elle le craignait, non-seulement parce qu'il était une puissance fondée sur le profond respect et l'attachement du peuple, mais encore parce qu'il se faisait un devoir, à toute occasion, de dire la vérité aux grands, et à l'Impératrice elle-même. Aussi lui montrait-elle souvent une grande déférence, comme elle faisait voir souvent aussi les dehors d'une grande piété. Mais capricieuse et volontaire comme elle était, sous l'impression momentanée d'une idée, d'une passion, elle passait en un clin-d'œil d'une extrémité à l'autre; — et il arrivait souvent qu'elle ne pouvait souffrir que le nom du patriarche fût prononcé devant elle.

En ce moment, elle était fortement irritée contre lui ; — et elle ne l'était pas seule ; son mécontentement était partagé par toutes les dames élégantes de Constantinople. Quelques-unes de ces dames qu'elle recevait tous les jours dans son cercle intime, étaient réunies chez elle, entr'autres la belle Thaïs qui se faisait remarquer entre toutes par son élégance et son luxe et qui, pour cette raison, était en faveur auprès de la souveraine.

— Si j'étais Impératrice, dit-elle, je condamnerais Bouche d'or, pour pénitence, à garder un silence éternel.

— On ne peut pas faire tout ce qu'on voudrait, répondit Eudoxia.

— Comme c'est indiscret de sa part de s'occuper de la toilette des dames, dit Eugraphia d'un ton dédaigneux. Cela est tout-à-fait inconvenant pour un patriarche. S'il était réellement aussi saint qu'il en a l'air, il ne se soucierait pas plus de la coupe de nos robes que s'il était aveugle.

— C'est une honte pour Sainte-Sophie, s'écria la fière Marsa, qu'on prêche dans ses murs contre le luxe de la toilette des femmes. Dans ce saint édifice, on ne doit parler que de choses élevées, des saints mystères de la religion, du danger des sectes et des hérésies, etc. Alors je l'écoute avec plaisir, le patriarche !..... Alors il est magnifique d'éloquence..... je lui rends toute justice. Mais qu'il s'en tienne aux principes, aux maximes et qu'il nous laisse vivre à notre guise. Notre vie peut-elle se passer d'éclat et de luxe?

— Où en viendrait-on avec ces vues ascétiques ! s'écria Eudoxia. Le commerce, l'industrie, l'art, une foule de travailleurs, enfin, seraient condamnés, si on les mettait en pratique, à une mort inévitable. Nous les encourageons, nous les protégeons, nous travaillons à leur prospérité ; — est-ce là du gaspillage, du désordre ? — Non, c'est employer sagement sa fortune !

Aussi je vois avec plaisir que vous êtes toutes dans ces mêmes vues. Il y a plusieurs manières de faire le bien, et de le faire sagement, c'est-à-dire de façon à ce qu'il profite au plus grand nombre possible. L'un élève des palais, l'autre bâtit des églises. Celui-ci répand des aumônes, celui-là veille à ce que les marchands écoulent leurs riches étoffes, les joailliers leurs diamants. Pour mon compte, je fais tout cela... mais vous ne pouvez pas toutes le faire. Aussi vous convient-il de choisir ce qui est le plus à votre portée et ce qui touche de plus près aux intérêts de notre sexe.

— Si je ne me trompe, dit une voix fraîche et calme, le patriarche a prêché surtout contre l'indécence des modes, et contre la vanité qui fait qu'on orne le corps de paillettes brillantes comme on ferait une idole.

— Ah! Gunild, fit l'Impératrice, étiez-vous au sermon du patriarche?

— Oui, répondit la jeune fille, je vais souvent l'entendre parce que vous le désirez, et ses paroles produisent sur moi un effet tout autre que sur Marsa: les mystères ne me touchent point; mais quand il entre dans le domaine de la vie pratique, alors je le trouve admirable.

— Gunild a rapporté, de son pays natal, et conservé d'autres idées que les nôtres, dit Thaïs d'un air de compassion.

— Et surtout une autre foi, car elle n'est pas baptisée, ajouta Marsa d'un ton aigre.

— Cela est vrai, repartit Gunild, mais cela n'empêche pas d'admirer l'homme qui met courageusement le doigt sur les plaies du siècle, lors même qu'il les rencontre chez les grands et les puissants. Il a montré les attaches vives et profondes qui existent entre ces vanités et un monde qui ne recherche que l'or, le plaisir, la jouissance.

— C'est en cela qu'il est injuste envers nous! s'écria Marsa; nous nous occupons de choses très-sérieuses.

— C'est ce que j'allais dire, fit Eudoxia, dans les yeux de laquelle on voyait briller comme des étincelles de colère. J'ai besoin de repos, de soulagement après que j'ai donné des soins à mille affaires graves, difficiles. Est-ce là rechercher le plaisir?

— Madame! répondit Gunild avec calme, le patriarche n'a donné que des conseils généraux — sans faire aucune personnalité, et je ne rapporte que ce qu'il a dit.

— Il voudrait nous convertir toutes à la vie ascétique, et nous loger dans le désert ou nous mettre en cellules! dit Thaïs avec animation.

— Il commencerait sans doute par vous ce tour de force, répondit Eugraphia, qui avait une très-mince opinion de l'intelligence de la belle Thaïs.

— Avec de semblables sermons, dit Eudoxia, le patriarche ne convertit personne et il se fait le plus grand tort à lui-même en s'aliénant les esprits. Mon Dieu! un homme dans sa position doit chercher à s'attirer les cœurs — quand même on ne serait pas aussi parfait qu'il pourrait le désirer dans son zèle ardent pour le bien. Au contraire, cette sévérité de fer repousse tout le monde.

— Sévérian prêchait et agissait tout autrement! dit Marsa.

— Ah! Sévérian! s'écrièrent toutes les dames en chœur.

— Si l'évêque de Gabala avait pu se défaire de son accent Syrien, ajouta Thaïs, il serait le plus grand prédicateur des siècles passés et à venir. Mais rien n'est parfait sur la terre!

— Oui, Sévérian! c'était un autre homme! s'écria Eudoxia. Avec lui on se comprenait... il savait prendre conseil des gens... alors on ne faisait pas continuellement retentir aux oreilles du monde des vérités qui

sont peut-être bonnes pour l'individu, mais qui sont inadmissibles dans les situations complexes de la vie des grands.

— C'est vrai, dit Gunild, Chrysostôme a un idéal élevé.

— Il a des idées exagérées et des exigences excessives, voilà ce qu'il a ! s'écria Marsa. Comme il traite le jeune clergé!...

— Ah! interrompit Eudoxia; sur ce point j'approuve sa conduite. Il donne des instructions sévères — et celui qui les transgresse est puni... avec justice ; car les prêtres légers et de mauvaise vie tuent dans la masse du peuple le respect de la religion et la dignité de l'Eglise — et cela fait un tort énorme. Oui! que le patriarche veille sur le clergé et qu'il lui impose une discipline sévère : c'est son droit, son devoir. Mais pour notre toilette qu'il ne s'en occupe point.

— Tout cela se tient et ne fait qu'un dans son esprit, répondit Marsa. Il est dominateur dans toute la force du mot. S'il ne peut gouverner les provinces — il veut gouverner les âmes, depuis l'Empereur jusqu'au moine le plus ignoré dans sa pauvre cellule. Certes, il est bon de prévenir les désordres dans le clergé ; mais s'il s'en présente, que l'on soit indulgent.

— Je ne suis nullement de cet avis! dit Eudoxia.

— Le prêtre est toujours un homme! dit Eugraphia d'un ton pathétique comme si elle avait découvert une vérité toute nouvelle.

— C'est pour cela même qu'il doit être puni comme un autre homme, répondit Eudoxia. C'est très-sage au patriarche de se charger de punir les coupables quand la justice civile ne les atteint pas. Je regrette vivement que dans votre parenté, Eugraphia, et pour un de vos protégés, Marsa, un pareil cas se soit présenté — mais je ne puis qu'approuver la conduite du patriarche.

— Un jeune homme aussi bien doué qu'Eugenius,

eût été un ornement pour l'Eglise, il me semble, dit Eugraphia d'un air sentimental.

— S'il avait voulu se corriger, — oui! répondit l'Impératrice. Mais il ne l'a point voulu. Il a résisté au patriarche et l'a attaqué avec l'arme de la calomnie. Non, ma bonne Eugraphia, ne parlons pas de votre pauvre neveu. Il est encore de l'école du patriarche Nectarius, qui était plutôt un sénateur romain qu'un prélat chrétien.

— La généreuse Impératrice ne devrait-elle pas trouver en cela même une excuse pour Eugenius?

— Une excuse, oui'... mais non pas une justification ni une marque de vocation. Le patriarche a fait son devoir envers lui.

— Mais le patriarche soutient qu'il a aussi des devoirs à remplir envers nous, dit Marsa. Vous avez entendu son sermon, Gunild .. vous pouvez l'attester. Il veut nous tracer des règles comme à son clergé, — seulement sur un autre terrain.

— Il a dit, répondit Gunild, que Dieu l'avait chargé de veiller sur les âmes des hommes comme des femmes, des jeunes comme des vieux, des riches comme des pauvres, des puissants comme des faibles; et que cette charge l'oblige à employer l'avertissement, le blâme, le reproche, l'admonition, à présenter en un mot le miroir à tout vice, à tout désordre, afin que les coupables rentrent en eux-mêmes et se corrigent.

— Une pareille prétention est exhorbitante, dit Marsa. Qu'on prêche contre les vices des pauvres et de la basse classe, rien de mieux; la foule est si nombreuse que personne ne songe à appliquer le blâme à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Mais, pour les gens du grand monde, c'est tout autre chose! ils sont, comparativement, en très-petit nombre. Chacun les connaît; on sait leurs inclinations, leurs goûts, leurs relations, leurs occupations. Si on prêche contre leurs défauts, la foule ne manque pas de faire des person-

nalités : c'est un tel qui mérite ce blâme; c'est à une telle que s'adresse tout le sermon. Je suis convaincue que, dans toute la ville, ce n'est qu'une voix pour crier : Enfin, l'Impératrice et les dames de son entourage ont entendu la vérité sur leur gaspillage et la frivolité de leurs toilettes! A quoi bon? Nous nous habillons cependant comme il nous convient!

— Ce zèle inconsidéré, qui se mêle de choses qui sont en dehors de la sphère du prédicateur, ne doit pas être toléré, dit Eudoxia irritée. Le patriarche se permet de me faire quelquefois des remontrances vraiment blessantes.

— O vous, notre noble Impératrice! s'écria Thaïs avec transport, vengez-vous, vengez-nous .. et infligez-lui une verte correction.

— Ma pauvre Thaïs, dit l'Impératrice d'un ton compatissant, vous devriez savoir qu'on ne peut traiter un patriarche comme un chambellan. D'ailleurs, cela ne profiterait guère! Il invoquerait son devoir, sa conscience, et tout ce qu'il y a de plus sacré au monde... et continuerait à prêcher de la même façon.

— Vous voulez donc souffrir ses impertinences? demanda Thaïs d'un air étonné.

— Il faut prendre la chose autrement, dit Eudoxia pour couper court. Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville?

Mais avant que l'entretien recommençât sur ce nouveau thème, on annonça l'approche de l'Empereur. Eudoxia congédia les dames et alla au-devant de son époux. Il entra, à demi mécontent, à demi embarrassé ; et Eudoxia reconnut aussitôt que l'objet qui le chagrinait la concernait elle-même. Serait-ce le sermon du patriarche qui l'attristerait?... un de ses protégés aurait-il fait quelque folie... peut-être même commis quelque grave délit?

— Vous paraissez triste, cher ami, lui dit-elle tendrement; — combien je vous remercie de venir me faire partager votre chagrin...

— C'est vous-même qui en êtes l'objet, Eudoxia, répondit l'Empereur d'un air hésitant.

— Moi ? fit-elle d'un air joyeux ; — je suis contente; en ce cas, je suis bien sûre de le dissiper promptement ; car, quoi que ce soit- - je ferai le contraire de ce qui vous attriste.

— Non, chérie, ce n'est pas vous qui m'attristez, dit Arcadius. Vous êtes la lumière de mes yeux et la joie de mon cœur. Mais j'ai reçu une lettre de mon frère. Il est à Rome : il y a fait une entrée triomphante avec un luxe extraordinaire, pour calmer les Romains mécontents que la Cour ait changé de résidence et se soit transportée de Milan à Ravenne. Notre sœur Placidia et notre cousin Eucherius précédaient le char triomphal..... —

— Mais pourquoi m'affligerais-je de la représentation que l'empereur d'Occident se donne à Rome ! fit Eudoxia. Je la lui accorde aussi volontiers que je vous souhaite à vous, mon Empereur, de vrais et véritables triomphes.

— L'empereur d'Occident n'a pas vos sentiments généreux. Vous lui accordez les honneurs qui lui reviennent..... il vous refuse ceux qui vous sont dus.

— Ah! comment cela ? fit Eudoxia dont les traits fiers brillèrent d'une légère rougeur.

— Vous savez que, jusqu'à présent, ce n'était pas l'usage d'envoyer dans les provinces les statues des impératrices aussi solennellement que celles des empereurs. Beaucoup de villes ont élevé des statues à une impératrice, comme Antioche l'a fait pour Flacilla, ma mère ; mais l'envoi des statues comme présent impérial — leur réception solennelle par les autorités, et les fêtes publiques qui ont été données à l'occasion de leur érection, tout cela était jusqu'à présent le privilége de l'Empereur. Pour vous j'ai fait une exception, parce que votre esprit, vos sentiments méritent

les honneurs impériaux — et parce que j'étais heureux de partager avec vous tout ce qui vous relève aux yeux du peuple, comme vous partagez avec moi tous les soins du gouvernement. C'est ce procédé que blâme mon frère. Il trouve qu'il n'est pas sage de permettre à une femme de franchir la distance qui se trouve entre la majesté du César-Auguste et tout le reste du genre humain. Les peuples pourraient en concevoir de la méfiance et craindre que le gouvernail de l'Etat ne tombât en des mains féminines, ce qui serait une humiliation insupportable pour l'Empire, et ferait perdre tout respect pour l'Empereur et pour le trône. Des femmes ambitieuses pourraient abuser de ce privilége d'une façon déplorable. On ne pourrait refuser à une impératrice ce qu'on aurait accordé à une autre. Les impératrices d'Occident, aussi bien que celles d'Orient, se fonderaient toutes sur l'exemple d'Eudoxia pour revendiquer comme un droit ce qui n'a été qu'une faveur d'un trop tendre époux. Vous comprenez combien cette critique me touche.

— Laissez-moi vous dire, cher époux, qu'en cela vous avez tort, répondit Eudoxia en riant.

— Quiconque vous blesse, me blesse au cœur, dit Arcadius.

— Cela ne doit pas être! fit-elle vivement. Il faut voir avant tout de qui vient l'offense... et ici il est tout probable qu'Honorius a écrit ce que Stilicon a dicté... Stilicon.... ou Serena.

— Pensez-vous ? demanda Arcadius calmé et tout prêt à partager la manière de voir d'Eudoxia.

— J'en suis sûre! dit-elle avec assurance. Que Stilicon gouverne l'Empereur et l'Empire d'Occident, c'est un fait, hélas! que tout le monde sait. Tout le monde sait encore que Serena, comme nièce du grand Théodose, a un grand orgueil de famille et ne peut se consoler de l'humiliation de n'être pas Impératrice et de n'être que la femme du Vandale Stilicon ; — et

que son ésprit dominateur exerce une grande influence sur Stilicon. Serena ne peut supporter que votre amour, mon Arcadius, m'élève à la hauteur où aucune Impératrice n'a encore été portée. Ne vous affligez donc pas: Honorius n'est qu'un instrument, un nom; il est trop borné pour prévoir ainsi ce qui pourrait arriver de fâcheux dans l'avenir. Non! Serena a poussé Stilicon ; Stilicon déteste tous ceux qui ne se soumettent pas à son autorité suprême; — il vous déteste donc, vous d'abord, et moi ensuite, comme inséparable de mon Empereur... il déteste tout ce que nous pouvons faire. C'est lui qui a dicté cette lettre à Honorius. De la part de votre frère, le blâme eût pu vous contrarier; mais jamais venant de ce Vandale. Oubliez cette lettre de Rome... et venez avec moi. La soirée est délicieuse; elle nous invite à faire une promenade en mer. Les enfants nous accompagneront... cela vous rendra toute votre gaité — n'est-ce pas?

Elle prit son bras et l'emmena.



XVI.

CE QU'ON DOIT AIMER.

Entouré de magnifiques jardins, le palais Constantin était bâti à l'extrémité d'une langue de terre à l'endroit où le Bosphore se confond avec la Propontide. Une haie touffue de lauriers toujours verts bordait le jardin du côté de la mer; des platanes, des sycomores abaissaient leurs rameaux jusqu'à la surface de l'eau, tandis que des pins élancés, des cèdres au port superbe élevaient leurs branches hardies et leur sombre feuillage au-dessus de tous les autres arbres. De place en place la haie de lauriers était coupée par de larges escaliers de marbre ornés de statues de nymphes et de dieux marins; ces escaliers descendaient jusqu'à la mer ou les barques étaient amarrées.

C'est là qu'Eudoxia emmena l'Empereur. La barque impériale était ornée de sculptures et toute dorée. Des tapis couvraient le pont; les siéges étaient garnis de coussins de soie pourpre. Un large baldaquin de soie blanche, soutenu par des montants dorés, couvraient tout l'arrière plus élevé que le reste du bateau. L'Empereur y prit place; Eudoxia s'assit auprès de lui; elle tenait Marina, sa plus jeune fille, sur ses genoux; ses autres enfants, un garçon et trois filles, se pressaient autour d'elle. Eudoxia était rayonnante de beauté, d'amour et de bonheur. Telle fut l'impression qu'elle produisit sur Arcadius. Elle avait pour lui un charme irrésistible.

Les rameurs vêtus de blanc s'assirent à leur poste

à l'avant du bateau; déployant toutes leurs forces, ils se mirent à fendre vigoureusement les flots, et la barque impériale glissa sur la plaine liquide avec la rapidité que la fable attribue aux monstrueux oiseaux de mer. Arcadius perdit de vue tous ses ennuis, tous les soucis du gouvernement; mais Eudoxia n'oublia pas de profiter de ses bonnes dispositions pour le succès de ses plans personnels.

Les autres barques étaient occupées par les dames d'honneur de l'Impératrice et les chambellans. Parmi ces derniers se trouvait Amantius. Il était de plus en plus haut dans la faveur d'Eudoxia, qui l'avait nommé grand chambellan. Les contrastes harmonieux — indépendamment de la beauté morale qu'ils impliquent — rendent un caractère intéressant, et quelquefois grand; discordants au contraire, ils le rendent capricieux, incertain, même dans ses bons mouvements. Ce dernier cas se vérifiait dans Eudoxia. Elle avait une haute estime pour Amantius: elle pouvait d'autant moins s'empêcher d'admirer son désintéressement, sa simplicité, sa droiture qu'elle était assez fine pour voir combien ces qualités manquaient aux personnes de son entourage. Mais en échange elles possédaient un talent dont Amantius n'avait pas le moindre soupçon et dont Eudoxia faisait aussi un très-grand cas: elles savaient flatter par leurs paroles, par leurs actions. Eudoxia s'enivrait de l'encens qu'on lui offrait, comme à une divinité: elle le recevait d'autant plus volontiers qu'elle se croyait offensée par ceux qui négligeaient de lui en présenter. Amantius seul était excepté. Quand elle était de bonne humeur, il pouvait se permettre certaines petites observations qu'elle n'aurait tolérées de personne, sans colère, excepté peut-être de Gunild.

Mais cette indulgence pour Gunild avait une autre cause. Gunild, avec son caractère fier, inflexible, mais sincère, lui imposait. Cette ligne droite et ferme au

milieu des circuits et des détours de la vie égoïste et du monde, lui semblait quelque chose de merveilleux. Ajoutez à cela son vif désir de voir Gunild quitter l'arianisme pour embrasser la foi chrétienne, et enfin l'intérêt qu'elle prenait au sort de cette jeune fille. Un sentiment reconnaissant pour Gaïnas qui l'avait puissamment aidée à renverser Eutrope, se changea en tendre intérêt pour sa fille devenue orpheline.

Gaïnas n'avait pas été satisfait du bannissement d'Eutrope. Il insista pour que le malheureux fut exécuté, et il arracha d'Arcadius son arrêt de mort. Mais la place de favori qu'il chercha à obtenir également était trop fortement occupée par Eudoxia. Alors son ambition alla plus loin. La pourpre impériale devint l'objet de sa convoitise. Commandant en chef, il se souleva avec son armée en Bithynie. Mais il fut trompé dans son attente. Un maréchal de camp resta fidèle à l'Empereur. Gaïnus fut battu. Il s'enfuit en Mésie, où il tomba entre les mains des Huns, ses ennemis, qui le mirent à mort. Sa tête fut coupée et envoyée à Constantinople où elle excita des transports de joie parmi le peuple, qui n'avait pas oublié qu'autrefois Gaïnas avait livré la ville au pillage de ses Goths.

Gunild souffrit extrêmement. Son père avait été son idole. Etre Goth — et être noble, étaient synonymes pour elle. Aussi tenait-elle passionnément à sa nationalité et à sa foi. L'arianisme devait être la vraie religion puisque c'était celle des Goths : ainsi résonnait-elle. Gunild aurait voulu être loin de Constantinople, dans la Thessalie, sur les bords ombreux du Danube, où elle avait passé les premières années de son enfance. Là elle s'imaginait trouver l'idéal que son âme rêvait. Mais la révolte de son père mit tristement fin à ses rêves et à sa croyance dans la perfection de la race gothique. Autrefois, quand les Romains et les Grecs parlaient avec mépris des barbares, elle relevait fièrement la tête.

— Un barbare, disait-elle, a conservé au fils de Théodose le trône de l'empire d'Orient auquel Rufin aspirait; un barbare a délivré les marches du trône d'un indigne favori qui s'appelait Eutrope.

Mais après que son propre père eût criminellement ambitionné la pourpre — Gunild pleura sa conduite beaucoup plus que sa mort; — elle reconnut que les Goths pouvaient succomber aux mêmes tentations, tomber dans le même précipice que les Grecs; que ni la religion arienne ni le sang ne leur donnait un brevet de perfection — et dans son désespoir secret et silencieux elle se demandait: que puis-je aimer maintenant? — que puis-je honorer?

Elle ne désirait plus retourner dans les établissements gothiques de la Thessalie. Elle attachait plus d'honneur à rester auprès de l'Impératrice et à racheter l'infidélité de son père par son dévoûment. Mais comme, en aucun point, sur aucun sujet, elle ne pensait ni ne sentait comme les autres personnes de son entourage, et qu'elle n'avait rien à quoi elle pût s'attacher, elle se trouvait dans un isolement dont le poids remplissait parfois son jeune cœur d'une profonde mélancolie.

Eudoxia désirait vivement arracher Gunild à l'hérésie. Souvent elle lui disait que l'arianisme n'était pas le vrai, le parfait Christianisme. Autrefois Gunild eût soutenu le contraire; mais elle ne parlait plus ainsi. Elle disait maintenant que l'arianisme et le catholicisme étaient bons tous deux, si on les pratiquait bien. Et rien de plus. Elle refusait d'aller à l'église, d'autant plus qu'elle éprouvait une profonde antipathie contre le patriarche. Son père avait demandé la permission d'élever un temple arien dans la ville de Constantinople, et Arcadius allait céder; mais le patriarche s'était mis en travers, en déclarant que l'Empereur pouvait reconnaître de grands services par de grandes récompenses, mais non par une dérogation

arbitraire à la loi : or Théodose avait, par une loi, interdit tout exercice public des cultes dissidents dans les villes de l'Empire, et il n'y avait aucune raison d'établir une exception pour les ariens. Et Chrysostôme l'avait emporté. Gunild essaya de voir dans ce refus le motif de la révolte de son père ; mais sa droiture se refusait à admettre une pareille excuse qui n'était pas sérieuse. Cependant elle ne put vaincre son antipathie contre Chrysostôme, sans toutefois prendre part aux hostilités qui, trop souvent, éclataient contre lui dans l'entourage même de l'Impératrice.

Dans ce cercle, Gunild était comme un élément étranger, un être à part. Personne ne comprenait pourquoi elle n'était pas enjouée, pourquoi elle n'aimait pas la toilette, pourquoi elle ne cherchait pas à se faire donner par l'Impératrice des bijoux, des présents de toutes sortes, ou même à se ménager par elle un brillant mariage. Eudoxia était généreuse pour ses favoris, ses flatteurs et ses amis. Si elle ne leur donnait pas son or — elle n'en avait jamais trop pour elle-même — elle leur donnait des places, de l'avancement, des emplois lucratifs. Toute la cour savait cela ; chacun en profitait pour soi-même et pour ses amis et protégés, de sorte qu'Eudoxia était comme une source de faveurs qui, par mille canaux, se répandaient sur tout l'empire. Ce système donnait naturellement lieu aux plus criantes injustices. Des hommes innocents étaient faussement accusés, et, sans examen sérieux, dépouillés de leurs biens qu'Eudoxia s'appropriait. Elle recevait volontiers les parures de grand prix, en signe d'hommage et de respect ; pour en marquer sa reconnaissance, elle donnait, à ceux qui lui offraient ces présents, des emplois qu'elle enlevait à d'autres. Gunild voyait et devinait tout cela, elle se tenait en dehors de ces luttes, de ces poursuites après la fortune qui n'avait aucun attrait pour elle. On la demanda en mariage ; elle refusa, disant qu'elle était contente dans sa position.

Aujourd'hui, elle se trouvait dans la même barque avec Amantius, qui avait beaucoup d'égards et de compassion pour cette jeune créature isolée, mais qui avait rarement l'occasion de s'approcher d'elle.

— Ferez-vous avec nous, noble Gunild, le pélerinage de Drypia? lui demanda Amantius.

— Je ne le ferai qu'autant que l'Impératrice désirera que je l'accompagne, répondit-elle. Mais comme, sans doute, un grand nombre de dames demanderont à en être, j'espère que j'en serai dispensée. Mais, dites-moi, connaissez-vous la maxime de l'Académie qui dit qu'aucune proposition n'est irréfutable.

— Je la connais, répondit-il en riant.

— Et elle ne vous plaît pas? demanda-t-elle de nouveau.

— En tant que problème de philosophie, axiòme sophistique, cette maxime est juste; mais comme j'ai peu le temps de m'occuper de semblables questions, je n'attache pas une grande valeur aux discussions sur le pour et le contre.

— Je pensais que vous attachiez une grande importance à la connaissance de la vérité.

— Oui, dit Amantius; mais la vérité absolue se trouve dans une autre sphère, et n'est touchée par le doute qu'autant qu'il peut servir à prouver son immuabilité.

— Ainsi, cette maxime de l'Académie ne vous satisfait pas?

— Pas plus qu'elle ne peut vous satisfaire vous-même, noble Gunild. Un esprit droit et sensé désire la certitude. Il peut être dans le doute, comme le voyageur qui passe un pont suspendu au dessus de l'abîme pour arriver à la terre ferme, mais il n'y reste pas.

— Cependant, s'il craignait les désillusions! Et où n'y en a-t-il pas?

— Cela serait une faiblesse, répondit-il; la vie est

une chaîne de désillusions sur nous-mêmes et sur autrui.

— Oh! c'est affreusement triste! dit Gunild en couvrant son visage de ses deux mains pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Cela dépend, répondit-il avec douceur. Les illusions sont des entraves qui enchaînent nos pieds, qui détournent nos yeux de la vérité ou de la recherche du vrai. Est-il triste que ces chaînes, que ces bandeaux soient écartés?

— Vous parlez comme un homme qui n'a pas vu son idéal tomber en poussière! dit-elle.

— Si notre idéal est d'accord avec la vérité éternelle, répondit Amantius, il ne tombe pas en poussière. Quand cela arrive.... l'idéal n'était qu'une illusion.... un rêve....

— Que l'on a aimé! interrompit Gunild avec tristesse.

— Que n'aime-t-on pas, quand on ne sait ce qu'on doit aimer! reprit-il.

— Et il semble que personne ne le sache, — à en juger par les objets auxquels les hommes attachent leurs cœurs, répondit-elle d'un ton animé.

— Cela est juste! dit Amantius avec calme.

La soirée était magnifique. Le souffle embaumé du printemps, la douce lumière du ciel, donnait un charme magique à toute la nature. Les rivages de la Propontide s'élevaient comme des parterres de fleurs au-dessus des flots azurés. En tournant les yeux du côté de la Thrace, on voyait la ville dans toute sa magnificence, comme une belle sultane d'un conte oriental, baignant ses pieds de marbre dans la mer. Plus loin, du côté de la Bythinie, s'élevait la blanche cîme de l'Olympe, semblable à un fugitif qui quitte la terre belle et resplendissante, pour monter dans les cieux plus resplendissants, plus beaux encore. Mais personne ne contemplait ce ravissant spectacle. On

jasait, on riait, on avait mille sornettes à dire et à écouter.

— Vous êtes devenue silencieuse, Gunild, dit une jeune demoiselle de la cour en se retournant et on mettant la main sur l'épaule de Gunild.

Celle-ci était tranquillement assise sur un coussin peu élevé; les genoux dans les mains, elle regardait d'un air rêveur le spectacle féerique que cette enivrante soirée déroulait à ses yeux.

— A quoi pensez-vous donc pour être si sombre? reprit Aglaë.

— Oui, à quoi pensez-vous?.... A quoi pense la noble Gunild! demandèrent les dames réunies sur le pont.

— Je pensais que je voudrais bien savoir ce que l'on doit aimer, répondit-elle.

— Ce qu'on doit aimer? — Oh! beaucoup de choses! Non, non, pas beaucoup de choses... mais beaucoup! — La beauté! — Le bien! — Ses amis! — Et ses ennemis... comme dit l'Evangile.

Ces diverses réponses partirent de tous côtés comme un feu roulant.

— Tout cela vous suffit-il.... reprit Aglaë, ou bien une de ces choses vous suffit-elle?

Pour toute réponse, Gunild secoua négativement la tête.

— Elle n'est pas facile à contenter, dit Aglaé en se tournant vers la société; — et je trouve étrange qu'on réfléchisse si profondément à ce qu'on doit aimer, car il est dans la nature de l'homme, d'aimer ce qui lui paraît aimable.

Cette réflexion ramena la conversation dans sa voie frivole.

Cependant la barque impériale avait donné le signal du retour. On approchait du rivage. Alors Amantius, qui était resté aussi silencieux que Gunild, lui adressa la parole.

— Me permettez-vous aussi à moi de faire une réponse à votre question de tout à l'heure?

— Pourquoi pas? demanda-t-elle étonnée.

— Parce que, souvent, ce que je dis paraît vous blesser.

— Dites, je vous en prie! fit-elle en rougissant.

— Vous demandez, noble Gunild, ce qu'on doit aimer. Je vous réponds : l'amour éternel.

— Quel doux mot : l'amour éternel! dit Gunild. Mais qui nous répond qu'un pareil amour appartienne à l'idéal et non aux illusions?

— La vérité éternelle!

— Celui qui doute de cette vérité, Amantius, a besoin d'une garantie supérieure.

— Il n'y en a pas... mais je puis m'exprimer autrement et dire : Cette garantie, nous l'avons dans le Christ, le Fils de Dieu, qui est l'amour éternel et l'éternelle vérité.

— Si je croyais cela, je serais catholique, et vous savez que je suis arienne, répondit-elle froidement.

— Je le sais; mais je n'y vois pas de raison pour vous refuser une réponse claire et simple.

— Si votre foi, dit Gunild, vous fait connaître mieux que nous l'éternel amour — pourquoi donc ne l'aimez-vous pas plus que nous? Quand on considère le monde qui nous entoure et qui est plongé dans l'admiration et la jouissance des choses matérielles et extérieures de l'existence, peut-on conclure que ce monde est éclairé par la lumière de la vérité, qu'il est échauffé par la divine flamme de l'amour?

— Assurément non. Cependant la vérité et l'amour sont sur la terre. Leur influence ne peut se faire sentir qu'à ceux dont le cœur n'est pas fermé ou endurci. Voyez là-bas cette maison avec cette belle terrasse au bord de la mer; elle est habitée par une femme qui a su mettre le monde sous les pieds, et

posséder de grands biens sans en jouir..... et cela pour l'amour éternel.

— Quelle est cette femme merveilleuse? demanda Gunild avec un vif intérêt.

— Elle s'appelle Olympia, répondit Amantius.

— Olympia! dit lentement Gunild. Il y a quelques années, on parlait d'elle et de son esprit élevé; dans une circonstance passagère elle a fait impression sur moi. Maintenant elle appartient à la coterie des disciples fanatiques du patriarche, et on ne sait plus rien d'elle.

— Dans votre entourage peut-être, dit Amantius en riant; mais vous pouvez être assurée qu'on sait d'elle énormément de choses.

— Ces perfections austères n'ont aucun prestige pour moi, dit Gunild d'un ton sec.

La promenade était terminée. En rentrant au palais à côté de l'Empereur, Eudoxia appela Amantius.

— Allez chez le patriarche, lui dit-elle, et demandez-lui si le pélerinage de Drypia n'aura pas lieu bientôt. J'ai hâte de voir venir ce jour.

XVII.

UN PÉLERINAGE.

Eudoxia avait un grand goût pour une certaine piété extérieure. Comme elle avait reçu une instruction religieuse très solide, elle était obligée de confesser que, non-seulement mille et mille de ses actes, mais toute sa vie, toutes ses pensées, tous ses sentiments étaient en désaccord avec les principes de la religion. Pour étouffer plus facilement les protestations de sa conscience, elle se jetait dans les démonstrations extérieures qui convenaient à ses inclinations. Prodigue en toutes choses, elle l'était aussi dans les aumônes qu'elle versait à pleines mains pour les pauvres, pour les hôpitaux, pour la construction et l'embellissement des églises. Elle tenait à ce que les fêtes de l'Eglise fussent célébrées avec le plus de pompe possible, parce qu'elle aimait tout ce qui était pompeux. La profonde aversion de Théodose pour le paganisme était passée en elle, et elle saisissait ardemment toute occasion d'écraser le culte du polythéisme. A la naissance de son fils, elle avait cajolé l'Empereur pour qu'il ordonnât que le temple du dieu Marnas, à Gaza en Syrie, fût détruit. Ces destructions des vieux temples du polythéisme avaient plusieurs fois excité des colères terribles dans la partie payenne des populations; et dernièrement encore, à Alexandrie, le sang avait coulé dans une occasion semblable. L'Empereur n'avait nulle envie de susciter un pareil trouble à Gaza. Mais Eudoxia s'entendit avec l'évêque de Gaza

pour qu'il présentât sa supplique à son fils nouveau-né, lorsque cet enfant, qui, dès les premiers jours de sa naissance, avait été reconnu César, et, comme tel, participait dès lors à l'autorité impériale, serait présenté au baptême. Le chambellan qui le portait inclina la tête du jeune prince, en manière d'assentiment, au moment où on déposa la supplique sur son manteau de pourpre, et Eudoxia pria si instamment l'Empereur d'exaucer le premier désir de son fils, qu'il fut, comme toujours, incapable de lui résister. Le temple de Marnas tomba sans résistance de la part de ses adorateurs, et Eudoxia fit élever, sur son emplacement, une magnifique église dont elle envoya le plan, dont elle fit tous les frais, et à laquelle elle donna le nom de basilique Eudoxienne.

Grâce à ce zèle pieux, Eudoxia gagna le peuple chrétien. Il oubliait ainsi ses injustices, ses dissipations. Aussi, avait-elle toujours soin de réchauffer l'attachement des populations chrétiennes par quelque acte religieux, surtout lorsqu'elle pouvait craindre d'avoir produit quelque part une mauvaise impression. Ce qu'elle avait entendu dire du dernier sermon du patriarche lui semblait mériter réflexion. Combien il était facile au peuple de lui en faire l'application! Elle avait donc à cœur de se réhabiliter aux yeux de la population chretienne de Constantinople.

Chrysostôme ne se laissait pas aveugler par Eudoxia. Il était devant elle dans la position la plus difficile, car il était souvent forcé de lui faire des remontrances directes sur l'arbitraire et l'injustice de sa conduite, quand les opprimés, les dépouillés lui demandaient aide et protection; — souvent aussi, il était obligé, dans ses sermons, de l'avertir indirectement, en blâmant les manquements publics, les défaillances dont Eudoxia donnait elle-même l'exemple; — mais, en même temps, il devait songer à ne pas faire perdre au peuple le respect qui était dû à l'Impératrice. D'ail-

leurs, il espérait qu'avec le temps, elle se corrigerait de sa frivolité actuelle, et, sans être convaincu de la pureté de ses vues, il accueillait tout bon mouvement de sa part avec joie, pensant qu'il pourrait être suivi d'un retour sincère, d'une véritable conversion.

Amantius s'acquitta de sa commission. Il ajouta que l'Impératrice avait depuis longtemps cessé de parler de ce projet de pèlerinage, et qu'il était heureux que les sentiments de son entourage ne l'aient pas détournée d'y donner suite en ce moment.

— C'est certainement une grande grâce, dit le patriarche. Dans les circonstances où nous vivons, il faut savoir gré à l'Impératrice, en raison de sa jeunesse et de son caractère passionné, de tout le mal qu'elle ne fait pas.

— Votre Sainteté aura sans doute été étonnée que quelques évêques d'Ionie soient venus ici pour se plaindre? demanda Amantius avec hésitation.

— Je n'en savais rien, répondit tranquillement le patriarche.

— Je le craignais, reprit Amantius d'un ton triste.

— Comme je connais trop bien, dit Chrysostôme, les éléments qui, dans l'Episcopat aussi bien que dans le bas clergé, me sont hostiles, je ne m'étonne pas qu'ils donnent, par de semblables démarches, la preuve de l'esprit mondain qui vit en eux.

— La vindicative Eugraphia, dit Amantius, mettra tout en œuvre pour faire rentrer en grâce son neveu Eugenius.

— Quel évêque, s'écria Chrysostôme indigné, quel évêque pourrait prêter la main à une pareille abomination, et admettre ce mauvais prêtre dans le sanctuaire et à l'autel du Seigneur? Eugraphia, continua-t-il avec feu, peut employer tous les moyens qu'elle voudra: — cela n'arrivera pas!

— O vénérable Père, dit Amantius avec tristesse, vous ne pouvez vous figurer combien le monde cher-

che à élever la bassesse et à abaisser ce qui est noble.

— Barrabas a été préféré au Seigneur! répondit le patriarche. Depuis lors, cela se renouvelle tous les jours, — car le monde reste ce qu'il est. Cependant nous ne voyons pas que les grands-prêtres aient reçu Barrabas dans leur compagnie. Au surplus, Eugraphia peut être un instrument dont le Seigneur se sert pour nous fouetter avec des scorpions. Mais confiance, Amantius! la correction n'atteindra peut-être que moi seul.

— Elle sera d'autant plus inique, ô vénérable Père, car d'autres la méritent!

— Considération humaine! dit le patriarche avec un léger mouvement d'épaules. Mais allez, et dites à l'Impératrice que toutes les dispositions seront prises conformément à son désir.

Drypia était une ville située sur le Bosphore, à quelques lieues au nord de Constantinople. On venait d'y achever la construction d'une église dédiée à l'apôtre saint Thomas. Le pèlerinage avait pour objet d'y transporter ses reliques; il devait avoir lieu de grand matin pour éviter la chaleur du jour.

Vers minuit, le patriarche se rendit à Sainte-Sophie pour y prendre les reliques qui y avaient été déposées jusqu'alors, et de là commencer la procession. A peu près à la même heure, l'Impératrice arriva avec toute sa cour, mais sans luxe, et vêtue de la manière la plus simple. La pompe terrestre était cette fois réservée en l'honneur du saint apôtre. Ses reliques étaient enfermées dans une châsse d'or, surmonté d'un voile richement brodé. Quant la procession se mit en marche, l'Impératrice prit une des extrémités de ce voile et fit ainsi toute la route à pied. C'était une nuit magnifique. Les étoiles scintillaient au ciel et se reflétaient dans les flots tranquilles du Bosphore, sur le rivage duquel une file interminable de fidèles munis de flambeaux et

de torches s'avançait lentement et majestueusement, alternant les prières avec le chant des hymmes et le silence du recueillement. L'Impératrice montrait une piété extrême. La grandeur, la dignité sublime que l'Eglise apporte à ses solennités, — la majesté terrestre au service de la majesté divine, — la beauté de la nuit; — tout, dans cette fête, parlait au cœur d'Eudoxia et lui donnait une attitude recueillie et des pensées sérieuses.

Qu'était-ce que l'éclat, la grandeur d'un César-Auguste, auprès de l'éclat et de la grandeur d'un saint martyr, dont les restes étaient transportés avec plus de pompe et de magnificence qu'on n'en avait jamais déployé à l'entrée triomphale d'un empereur vivant! Tandis que plusieurs dames de sa suite, épuisées de fatigue, avaient eu peine à arriver jusqu'à Drypia où l'on avait préparé des appartements pour l'Impératrice et son entourage, Eudoxia ne montrait aucune lassitude. Elle se contenta de prendre quelques instants de repos, après quoi elle reçut l'Empereur qui était venu pour assister à l'office solennel de la journée. Il aurait désiré suivre la procession; mais Eudoxia lui fit comprendre que les gardes, les soldats, les armes, et tout ce qui appartenait au cortége de l'Empereur pouvait amener du trouble, et notamment effrayer les femmes; — il se contenta donc d'arriver dans la matinée. Comme Eudoxia, il s'était dépouillé de tout faste et de tout luxe : il se montra sans diadème et sans le manteau de pourpre qu'il portait toujours en public. — Les soldats de sa garde n'avaient ni lances ni boucliers; — tout cela pour faire comprendre qu'il venait, en simple fidèle, honorer les reliques de l'apôtre, et invoquer sa puissante intercession.

Chrysostôme ressentit une grande et vive joie à voir le maintien pieux du couple impérial. Dans l'allocution qu'il adressa, après la cérémonie, aux assistants qui se comptaient par milliers, il dit quelques

mots qui enchantèrent Eudoxia. Il la compara à Marie qui, pleine d'humilité et de foi, avait marché, en louant Dieu, à la tête des enfants d'Israël.

Elle ne fut pas seule à se réjouir de cet éloge ; toute la foule en fut enchantée comme elle, et c'était là le motif principal de la joie d'Eudoxia. Le peuple était enthousiasmé de sa noble souveraine, que le saint patriarche élevait si haut. La nouvelle en vola au devant d'elle, et quand, dans l'après-midi, elle retourna à Constantinople, portée dans sa chaise à côté de l'Empereur à cheval, ils furent acclamés avec des transports sans fin ; c'était partout des cris de : « Vive l'Impératrice ! la bonne, la pieuse Impératrice ! »

Gunild n'avait pas assisté à la fête. Les ariens ne croyaient pas au dogme de l'Incarnation ; par conséquent, ils ne croyaient pas non plus à la vie surnaturelle qui, découlant de cet acte de l'amour divin, exerce son influence céleste sur les âmes qui vont au devant de la grâce ; conséquemment, ils ne pouvaient croire aux saints, dont la vie est une expression de cette vie surnaturelle ; conséquemment enfin, le culte de la puissance et de l'amour de Dieu dans la personne des saints était pour eux incompréhensible. Eudoxia ne forçait jamais Gunild à assister, contre son gré, aux fêtes catholiques ; elle lui laissait le choix libre, se contentant de manifester quelquefois un désir.

Aujourd'hui, Gunild alla au devant d'elle, et lui témoigna un tendre respect.

— Oh ! qu'il est beau, s'écria Gunild, pour une Impératrice comme vous, si jeune, si belle, si puissante, si heureuse, d'édifier tout son peuple et de lui donner l'exemple d'une grande piété !

— Vous en savez déjà quelque chose ? demanda Eudoxia toute joyeuse en se laissant tomber de fatigue sur un lit de repos.

— Depuis quelques heures, on ne parle plus d'autre chose dans la ville et dans le palais.

— C'est bon! cela me fait plaisir! fit Eudoxia; — maintenant le patriarche peut prêcher ce qu'il voudra... le coup est paré d'avance; car le peuple n'oubliera pas si facilement qu'il m'a comparé aujourd'hui à Marie.

Gunild regarda Eudoxia avec ses grands yeux étonnés, et lui dit d'une voix aba'tue :

— Mais la pieuse dévotion de l'Impératrice n'a pas dû rester là-bas — car cela ne serait plus de la piété.

— Dieu seul lit dans nos cœurs et interroge les motifs de nos actes, répondit Eudoxia d'un ton froid et hautain. Une impératrice envisage les choses d'un autre œil qu'une jeune fille insignifiante. Faire de la sentimentalité religieuse est un jeu d'enfants. Il faut porter ses regards plus haut..... c'est ce que j'ai fait. Donner un bon exemple, entretenir dans le peuple capricieux le respect pour la majesté du trône, c'est mon suprême devoir.

Gunild garda le silence. Elle sentit que le vrai et le faux étaient mêlés dans l'esprit d'Eudoxia, mais aussi qu'elle donnait la préférence au faux. L'Impératrice était mal disposée à la critique et doublement susceptible après tous les triomphes qu'elle venait de remporter. Elle renvoya Gunild et appela ses dames de service.

En s'éloignant, Gunild rencontra dans l'antichambre Amantius et Hylas.

— Avez-vous assisté aussi à la comédie des reliques?

Elle leur fit cette question d'un ton sec, et passa devant eux sans attendre la réponse.

— Si elle n'était pas si jolie, dit Hylas, son air fier me choquerait. Mais cela lui va bien — à cette superbe Pallas!

— Vous trouvez? répondit Amantius étonné; — pour ma part, je ne puis jamais l'entendre ou la voir sans éprouver un sentiment de compassion.

— Voilà qui me surpasse! fit Hylas. Elle a certes un sort merveilleusement beau! Cette fille d'un traître est bercée sur les genoux de l'Impératrice!

— Cela ne la rend pas heureuse !

— Alors, je l'ai donc bien nommée en l'appelant Pallas ; car les divinités seules ont le droit d'élever de plus hautes prétentions. Pour nous, pauvres mortels qui ne sommes pas habitués aux joies de l'Olympe, le sort de Gunild est un très-heureux sort. Mon Dieu ! quelle destinée toute autre est celle de la pauvre Sylvina, la fille de Rufin, autre traître ! Loin de la capitale et de la vie animée qu'on y mène, elle passe tristement sa jeunesse dans la mélancolique Jérusalem, elle ne voit que des pélerins et des moines, elle n'entend que des hymnes et des psaumes, elle n'a de commerce avec personne excepté avec ces deux romaines, Melania et Paula, qui sont allées s'enfouir dans la solitude de la Palestine. La pauvre Sylvina est à plaindre — mais Gunild !!

— Vraisemblablement, répondit Amantius, Sylvina est plus heureuse dans son cœur, et plus contente de sa vie en Dieu que Gunild ne peut l'être.

— Alors elles ont toutes deux un goût singulier ! fit Hylas. Mais il ne faut pas discuter là-dessus avec le beau sexe. Il a le privilége de pouvoir être capricieux. De quel caprice inouï n'avons-nous pas été victimes ! Nous emmener là-bas !

— Vous étiez libre de rester au palais ! l'Impératrice n'a donné à personne l'ordre de se joindre à la procession.

— Mais quand toute la Cour et tout ce qui touche à la Cour s'y joignait, il m'était bien impossible de rester sans passer pour un arien ou quelque autre hérétique que l'Impératrice a en horreur — excepté pour la belle Gunild.

— L'Impératrice a également en horreur dans Gunild la fausse religion qu'elle professe. Mais elle a de la patience avec cette jeune fille, elle a, en même temps, l'espérance de la voir se convertir.

— Voilà trois grandes vertus à la fois ! fit Hylas en



riant. Aussi il vaut mieux ne point parler de petits caprices — n'est-ce pas, mon bon Amantius? Mais, dites-moi, croyez-vous que la procession de Drypia ait établi une paix solide et durable?.... S'il en était ainsi, je me consolerais de mon sacrifice.

— Mon bon Hylas... qu'est-ce qui dure sur la terre! répondit Amantius. Espérons et prions.



XVIII.

LE PATRIARCHE.

Parmi les plus injustes et les plus irréconciliables ennemis du patriarche, Eugraphia, une des dames choyées de l'Impératrice, tenait la première place. Elle recevait chez elle, elle écoutait avec plaisir tous ceux qui élevaient contre Chrysostôme, des plaintes ou des calomnies. Dès le principe elle l'avait vu, avec le plus grand déplaisir, succéder au patriarche Nectarius. Nectarius était son parent et son ami ; c'était un mondain brillant qui aimait les joies de la vie et les concédait aux autres, homme tout à fait incapable de comprendre ses devoirs sacrés et aussi peu disposé à à les remplir — une triste méprise du grand Théodose, qui s'était montré plus habile dans le choix de ses généraux que dans la promotion d'un préteur de Constantinople au siége archiépiscopal. Nectarius, pendant dix-sept ans, tint en mains la houlette pastorale, plutôt qu'il ne dirigea le troupeau de son église. Pendant ce temps, une partie du clergé avait perdu toute règle et toute discipline. L'ambition, l'avarice, le goût des plaisirs du monde, l'abandon des devoirs d'état ne furent plus considérés et traités comme quelque chose d'inconvenant. La faveur et l'argent conduisaient aux siéges épiscopaux dont Nectarius était métropolitain. Le grand monde, corrompu par l'influence de Rufin et d'Eutrope, était très-indifférent pour le relâchement d'un clergé avec lequel il sympathisait par la corruption des mœurs. Mais le peuple,

l'homme de la basse classe le détestait ; et il comprenait dans son mépris, outre les prêtres dévergondés, les moines vagabonds qui, sans permission et sans mission, inquiets, curieux de voir le monde, quittaient leur cloître, et, par leurs airs extravagants et leur conduite quelquefois pire encore, donnaient au peuple mille sujets de scandale et de déplaisir.

Eugraphia n'avait point d'enfants. Elle n'avait qu'un neveu qu'elle aimait avec une tendresse idolâtre, et auquel elle destinait sa grosse fortune. Elle frémissait à la pensée qu'Eugenius, embrassant la carrière des armes, pourrait perdre la vie en se battant contre les barbares. Elle l'éleva avec tant de mollesse et de faiblesse, qu'elle fit passer en lui l'horreur que lui inspirait la vie militaire. Pour échapper au service, il entra dans les vues de sa tante et reçut les ordres sacrés avec la pensée de succéder plus tard, — sinon immédiatement, — à son oncle Nectarius. Quant à la question de savoir si Eugenius avait la vocation sacerdotale, ni lui, ni Eugraphia, ni le patriarche, ne s'en soucièrent — et Eugenius fut fait prêtre.

Cependant, après la mort de Nectarius, un autre esprit souffla sur le clergé. Comme si elle en eût eu le pressentiment, Eugraphia était opposée au choix de Chrysostôme. La réputation de haute sainteté, dont il jouissait à Antioche, lui déplaisait. Qu'est-ce que ce prêtre étranger, habitué à la province, viendrait faire dans la capitale? Liée avec Théophile, patriarche d'Alexandrie, homme d'un orgueil immense et que l'amour de l'argent amenait à la Cour plus souvent que les affaires de sa charge, Eugraphia l'aurait préféré à tout autre comme successeur de Nectarius, et elle se donna elle-même, ainsi qu'un parti nombreux, beaucoup de peine pour arriver à ce résultat. Mais Eutrope était alors le tout-puissant favori, et Eudoxia, avec son entourage particulier, n'avait aucune influence. Eutrope s'était mis cette fois en tête de faire au peuple

de Constantinople ce plaisir qui ne lui coûtait rien. Pour finir, Théophile eut l'humiliation de sacrer évêque, dans la cathédrale de Sainte-Sophie, cet humble, modeste et pauvre prêtre d'Antioche. Depuis lors, Engraphia regarda Chrysostôme comme une créature d'Eutrope, elle soutint qu'il était de connivence avec lui, et elle prit à tâche de suspecter et de calomnier tous ses actes.

Plus tard s'ajoutèrent des motifs personnels de haine. Eugénius avait reçu les ordres sans rien changer à sa manière de vivre. Chrysostôme, qui avait une grande compassion pour ces jeunes gens élevés à une discipline ecclésiastique relâchée, parla à Eugenius avec une douceur paternelle, et chercha à lui faire comprendre que la sublime vocation du prêtre demande de la nature humaine des sacrifices que la grâce l'aide à accomplir. Mais comme Eugenius n'était rien moins que disposé au sacrifice, Chrysostôme lui déclara qu'un prêtre avec cette conduite et ces sentiments ne pouvait remplir sans sacrilége les fonctions du sacerdoce. Eugenius répondit avec aigreur qu'il n'attachait aucun prix à l'exercice de ces fonctions; qu'il avait eu en vue un siége épiscopal, et que, quand il s'en présenterait un pour lui, il pourrait sans doute, grâce à ses nombreux et puissants protecteurs, être sacré évêque. Avec une profonde douleur et une fermeté plus grande encore, Chrysostôme répondit qu'un événement aussi déplorable n'arriverait pas tant qu'il serait métropolitain. Eugenius voulut voir, dans cette déclaration, une offense mortelle; Eugraphia jugea de même — et y vit de plus une cruauté. Ses discours contre le patriarche devinrent de plus en plus violents, de plus en plus hostiles; tout ce qui était imbu de sentiments mondains se serra autour d'elle. Sa maison devint un centre d'hostilités, un foyer de haine contre Chrysostôme.

Un jour, elle se rencontra avec lui dans l'anticham-

bre de l'Impératrice. Il savait qu'elle était mal disposée pour lui, mais il ne savait pas jusqu'où allait son inimitié. Il la salua avec prévenance, et la pria d'employer toute son influence pour amener Eugenius dans une meilleure voie ; peut-être que le jeune homme serait plus disposé à écouter les conseils d'une si noble parente que les siens. Enfin il ne put s'empêcher d'exprimer le désir qu'Eugraphia s'efforçât de conquérir une influence salutaire sur toutes les dames de la ville, pour mettre un frein au luxe et à l'immodestie des toilettes ; car il savait combien elle avait d'autorité.

S'il avait cru adoucir Eugraphia en reconnaissant qu'elle donnait le ton à la ville, il arriva à un résultat tout opposé. Elle se sentit blessée que le patriarche voulût lui donner des conseils sur la manière dont elle devait employer son influence, et elle répondit d'un ton sec et froid qu'elle n'était pas la femme qu'il fallait pour se charger de sa commission.

Chrysostôme ne se borna pas à déployer une sévérité salutaire contre le bas clergé, en interdisant les plus incorrigibles, comme Florus et Eugenius ; il se montra aussi rigide pour les évêques placés sous sa juridiction métropolitaine. Dans une tournée qu'il fit en Ionie, il entendit tant de plaintes contre la violence et l'injustice de quelques évêques qui devaient leur siége à des manœuvres entâchées de simonie, qu'il se vit forcé de faire une instruction qui eut pour résultat de l'obliger à suspendre ces évêques coupables. Ces mesures soulevèrent contre lui une armée d'ennemis.

On savait assez qui gouvernait l'empire et comment il était gouverné pour espérer gagner les plus mauvaises causes : seulement il importait de s'assurer l'assentiment de l'Impératrice, soit directement, soit par la voie détournée de ses favoris. Cependant il y avait un point sur lequel elle avait jusqu'alors toujours soutenu le patriarche : c'était sa conduite à l'égard

du clergé. Bien qu'on élevât contre lui les plaintes les plus amères, bien que Marsa et Eugraphia luttassent à qui blâmerait le plus haut ses rigueurs, Eudoxia restait inébranlable et lui donnait raison. Elle était trop habile pour ne pas apprécier le tort qu'un clergé indiscipliné fait à la religion dans l'esprit du peuple, et pour ne pas comprendre qu'un peuple sans respect pour la religion sera bientôt aussi sans respect pour le trône.

On lui annonça la visite du patriarche. Eudoxia ne douta pas qu'il ne vînt pour la remercier de la part qu'elle avait prise au pèlerinage de Drypia. Elle le reçut avec toute la grâce possible, et lui exprima sa joie de voir que sa santé n'avait pas souffert des fatigues de cette journée.

— Dieu donne la force de travailler à sa gloire, répondit doucement le patriarche, et la fatigue physique n'est pas ce qu'il y a de plus pénible dans ce qu'il demande de nous.

— Je suis parfaitement d'accord avec votre Sainteté, dit Eudoxia. Remplir des devoirs élevés, exercer une grande responsabilité, sont des choses incomparablement plus pénibles.

— C'est précisément un de ces devoirs difficiles qui m'amène auprès de l'auguste Impératrice, répondit Chrysostôme.

— De quoi s'agit-il, mon vénérable Père? dit Eudoxia très-obligeamment. Votre Sain.eté est certainement convaincue d'avance que j'irai avec joie au-devant de tout désir pieux.

— Cette parole généreuse me console, Madame, car je viens intercéder pour une victime de la calomnie et implorer votre justice.

— Recevez-en d'avance mes remerciments, très vénérable Père. La majesté n'est sur la terre que pour rendre justice.

— Vos paroles me donnent une consolation indicible, ô noble Souveraine. Permettez-moi donc de

vous exposer brièvement la chose. Le proconsul de Cilicie a accusé le tribun Nicator d'être d'intelligence avec les hordes d'Isauriens avides de pillage qui, jusqu'ici, avaient borné leurs incursions dévastatrices à l'Arménie et à la Syrie, sans entrer jamais dans l'Asie-Mineure. Nicator aurait fait aux Isauriens, en échange d'une forte somme d'argent, la promesse de laisser inoccupés, ou au moins sans défense, les défilés des montagnes de Cilicie. Sur cette fausse accusation, Nicator a été chassé de son poste, mis en prison, dépouillé de ses biens, — et l'exil est suspendu sur sa tête innocente.

Eudoxia l'arrêta brusquement.

— Vous êtes mal informé, vénérable Père! dit-elle avec une colère difficilement comprimée. Le procès de Nicator a été instruit, et il a été reconnu coupable.

— Instruit — par son accusateur!... reconnu coupable — par son accusateur!... et je dois ajouter : dépouillé par son accusateur! Voilà, auguste souveraine, la vérité sur l'affaire Nicator!

Chrysostôme avait parlé avec douceur et fermeté.

— Je vous répète que vous êtes mal informé, vénérable Père! fit Eudoxia avec un ton d'orgueil blessé. Ce n'est pas le proconsul de Cilicie qui a pris les biens de ce tribun qui a trahi le trône et l'empire, — c'est moi-même, moi Impératrice! Ces biens ont été justement confisqués, pour le punir de son crime, et ils appartiennent au trésor impérial.

— Sur l'accusation du proconsul de Cilicie, répondit Chrysostôme avec une douceur pleine de calme, l'Impératrice ne pouvait peut-être pas agir autrement. Mais la justice demande que la conduite du proconsul soit examinée. Oui...! et non-seulement la justice, le nom auguste de l'Impératrice, auquel aucun atôme de poussière ne doit s'attacher, le demande.

La vive rougeur de la colère fit place à une pâleur mortelle sur le visage d'Eudoxia.

— Votre Sainteté se laisse emporter trop loin par son zèle pieux, dit-elle en se contenant avec peine. Mon nom est au-dessus de toute atteinte.

— C'est pour cela même, reprit Chrysostôme du ton de la prière, que personne ne doit pouvoir dire avec raison que l'Impératrice tient en ses mains le bien d'un innocent.

— Il n'est pas innocent! combien de fois dois-je le répéter! fit Eudoxia avec emportement. La chose est jugée et terminée, la fortune est dans mes mains. J'avoue que je ne comprends pas votre Sainteté!... Je crois que jamais impératrice n'a été plus généreuse que moi envers l'église. La basilique Eudoxienne, qui s'élève sur les ruines du temple de Marnas, engloutit, par sa magnificence, des sommes énormes. Elle est mon œuvre. L'édifice qui entoure le tabernacle du vrai Dieu doit être plus beau que ne l'était le temple de l'idole.

— Pensée vraiment digne de l'Impératrice! dit Chrysostôme.

— Et ce n'est là qu'une œuvre! continua l'Impératrice avec une animation croissante. Mais celles que j'ai encouragées et soutenues sont innombrables, et jamais on ne m'a adressé pour une église une demande à laquelle je n'aie accédée. Oui, tout ce qui peut, même indirectement, encourager la dévotion du peuple, contribuer à la solennité des cérémonies du culte, me trouve prête à donner à pleines mains. Ainsi les processions du samedi soir ne seraient point aussi édifiantes et aussi solennelles si je ne donnais les cierges et les crucifix argentés. Je me vois forcée de prier votre Sainteté de repasser dans son esprit toutes ces œuvres, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, depuis la construction de la basilique jusqu'aux cierges de la procession, — et de me dire s'il est possible de faire tant sans disposer de sommes très considérables. Votre Sainteté devrait se réjouir quand il me vient

dans les mains de l'argent que personne n'emploie mieux que je ne le fais. La fortune de Nicator appartient au trésor impérial, elle m'appartient ainsi a moi-même, parce que c'est un traître.

— Tout ce que dit l'Auguste Impératrice de ses œuvres pieuses en l'honneur de l'Eglise et de la foi, je le reconnais avec joie et avec admiration; répondit le patriarche avec sa douce tranquillité ; — et tous les jours ma prière s'élève vers Dieu pour que sa miséricorde récompense mille fois la vôtre. Mais Dieu ne peut voir avec plaisir que la générosité et la miséricorde s'exercent aux dépens de la justice. Nicator n'a été accusé que par le proconsul de Cilicie ; — le proconsul est le frère de la noble Marsa qui possède, comme chacun le sait, toute la confiance de l'Impératrice. La partialité a donc pu se glisser le plus facilement du monde dans cette affaire ; et n'est-il pas du plus grand intérêt de prouver publiquement qu'elle n'y a point eu de part. Un acte de justice n'édifie pas moins le peuple qu'un acte de miséricorde... il lui donne peut-être encore plus de confiance dans le souverain ; car la justice est un bien auquel chacun tient, que chacun revendique, et auquel chacun a droit. Que l'Auguste Impératrice laisse donc la justice informer et décider librement dans l'affaire Nicator, et qu'elle n'hésite pas à rendre la fortune aussitôt que son innocence aura été reconnue.

— Pour faire à l'Impératrice de pareils reproches, dit Eudoxia pâle de colère, vous me semblez, vénérable Père, n'être pas loin de commettre une offense mortelle envers la Majesté, en admettant que je sois d'intelligence avec de faux témoins. Afin de vous imposer une limite nécessaire... je vous prie de vous retirer, et je vous répète que l'affaire Nicator est terminée.

Le patriarche sortit en silence et Eudoxia resta seule dans une agitation extrême.

— Voilà le remercîment de ce prêtre hautain pour tous mes sacrifices... pour mes dispositions généreuses à l'égard des œuvres pieuses...

Eudoxia parlait à demi-voix. Elle parcourait son appartement d'un pas inquiet et agité, et de temps en temps elle s'arrêtait d'un air pensif.

— Il veut, continua-t-elle, s'arroger le droit de surveiller mes revenus ! Il veut protéger les individus qui sont condamnés ! Il veut soupçonner les gens qui possèdent et méritent ma confiance entière !... Et tout cela par esprit de domination !... O quel caractère méprisable... surtout chez un prêtre !... Maintenant, je commence à comprendre les plaintes amères que le clergé élève contre lui. Quel fardeau insupportable un tel évêque doit être pour ses prêtres. Puisqu'il va jusqu'à espionner mes revenus... à combien plus forte raison doit-il espionner tous leurs faits et gestes, et traduire leurs actes à sa barre ! O qu'ils sont à plaindre ! Je ne dois plus m'étonner si le nombre de ses ennemis grossit de jour en jour, devient un parti, un parti puissant... oui, trop puissant... — Eugraphia a raison de le haïr... le diacre Eugenius a raison de se plaindre vivement de lui, car il est certes d'une partialité inouïe, et il se laisse aveugler par ceux qui le flattent en demandant son intercession. Et ces évêques d'Ionie qu'il a suspendus, et dont je n'ai jamais voulu écouter les griefs, confiante dans la sagesse et la justice du patriarche, — oh ! combien ils ont raison, et combien j'ai eu tort envers eux !... Mais cela doit changer... Je vais faire instruire l'affaire !... Avec quelle instance demandait-il l'instruction publique de l'affaire Nicator, qui a été jugée par un homme comme le proconsul de Cilicie, homme que je connais et que j'estime depuis mon enfance !... Fort bien !... Puisqu'il aime tant la procédure, ce juste patriarche... elle lui plaira sans doute aussi pour lui-même... et, — qu'elle lui plaise ou non ! — elle aura lieu.

XIX.

CE QUE LE MONDE TRAITE DE FOLIE.

Eudoxia continuait à marcher dans la voie de la domination et de l'ambition mondaines ; Olympia continuait à marcher dans la voie de l'humilité et de l'abnégation. La liberté qu'elle avait recouvrée à la chûte d'Eutrope avec la pleine disposition de sa fortune, elle n'en avait profité que pour s'enchaîner dans de saints liens à une direction céleste, et montrer par là sa résolution inébranlable de conserver à Dieu toutes les forces et les facultés dont la nature et la grâce l'avaient richement dotée. Elle ne se contenta pas de prendre en silence cette détermination. Elle voulait qu'elle fût publique, qu'elle fût comme un sceau royal apposé à l'acte solennel de sa volonté, afin que personne ne pût garder de doute sur ses sentiments. Aucun prétendant ne devait plus s'approcher d'elle, et surtout aucune démarche de ce genre ne devait plus être encouragée du côté de sa famille ou de l'Empereur. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté fut de prier le patriarche de recevoir son vœu de chasteté perpétuelle. En considération des six belles années de jeunesse qu'Olympia, depuis la mort de son mari, avait passées dans le sacrifice et la mortification, le patriarche fut tout prêt à accueillir son désir. Bien plus, il fit ce qu'Olympia, dans son humilité, n'aurait jamais osé demander : il la nomma diaconesse, état qui excluait le mariage. Olympia fut heureuse — autant parce que son cœur trouvait un vaste champ où elle

pût exercer sa charité, que parce que cette position creusait un abime infranchissable entre elle et le monde. En agissant ainsi, le patriarche n'avait fait autre chose que de traiter une âme comme elle voulait et devait être traitée en raison des grâces spéciales qu'elle avait reçues. Mais les parents d'Olympia et tous ceux qui, imbus de l'esprit mondain, voyaient de mauvais œil un grand exemple, en jugèrent tout autrement, et parlèrent comme si le patriarche avait commis un crime dont ils avaient tous à souffrir. Depuis Elpidius jusqu'à la belle Thaïs, tout le monde l'accabla de reproches et le déclara l'ennemi de ce que la société a de plus beau et de plus noble, un fanatique endurci qui prenait au sérieux les rêveries exaltées d'une jeune femme, et qui poussait la folie jusqu'à les exagérer— on prédit de grandes désillusions sur le compte d'Olympia, qui ne pourrait se soutenir sur ses ailes artificielles, et qui par conséquent serait extrêmement malheureuse. Chrysostôme laissa passer cet orage au-dessus de sa tête. Que pouvait-il dire à des gens qui ne comprenaient pas les sentiments d'Olympia, pour lesquels sa conduite était un livre fermé, un écrit en langue étrangère! Il répondit quelques paroles de douceur et de conciliation qu'on n'écouta pas, et il passa plus que jamais pour un fanatique entêté, qui occupait le siége patriarchal de Constantinople pour le malheur de l'empire d'Orient.

La vie d'Olympia prouva qu'il n'avait pas présumé de ses forces et qu'il l'avait mise à la place qu'il lui convenait. Mais cela ne lui réconcilia pas ses adversaires. Comme on n'avait point de nouveaux reproches à lui faire et que les anciens étaient usés, on se renferma dans un silence méprisant et on chercha à oublier Olympia.

C'était ce qu'elle désirait. Les reproches qu'on lui faisait montraient qu'on attachait une certaine importance à la tenir en relation avec le monde, tandis

qu'elle avait à cœur d'être oubliée parce qu'on faisait peu de cas d'elle. Sa maison resta ce qu'elle était, aussi simple, aussi pauvre — avec cette différence qu'Olympia recevait de nombreuses visites; — une foule de personnes bien pensantes s'adressaient à elle, qui pour lui confier ses peines, qui pour demander son appui, pour obtenir un secours, un bon conseil, et ce n'était pas seulement de la ville de Constantinople, c'était de tout l'empire d'Orient et d'Occident qu'on venait à elle.

Certaines familles arrivaient à posséder des fortunes fabuleuses à cette époque où, l'esclavage commençant seulement à s'abolir, le bien-être ne pouvait pas encore être général : c'est ainsi que d'une part on voyait déborder le luxe le plus effréné, et que d'autre part la charité pouvait s'exercer sur la plus large échelle, sous l'inspiration de la foi chrétienne. Olympia possédait une de ces immenses fortunes. Ses biens en Syrie, en Asie-Mineure, en Grèce et en Égypte, avaient l'étendue d'un petit royaume. Elle n'avait besoin pour elle-même que de ce que coûtaient ses modestes vêtements et sa nourriture frugale. Les femmes qui la servaient étaient des affranchies. Autrefois, du vivant de son mari, elle avait eu jusqu'à trois cents femmes attachées à sa personne. Olympia leur avait donné à toutes, avec la liberté, une somme d'argent pour les mettre en état de se marier ou de se procurer une situation indépendante. Les unes avaient pris ce parti, les autres n'avaient quitté leur maîtresse que pendant le temps qu'avait duré sa captivité, Olympia n'étant pas alors en position d'entretenir tant de monde. Plus tard un grand nombre revinrent à elle, et lui demandèrent la faveur de vivre sous son toit et auprès de sa personne.

— Voulez-vous, non pas me servir, mais servir Dieu avec moi dans la personne des pauvres et des malheureux qui sont nos frères? — voulez-vous par-

tager avec moi la règle silencieuse de ma maison et de ma vie? alors restez, répondit Olympia d'un ton affectueux. Mais sachez bien que vos capacités brillantes ne trouveront point d'emploi auprès de moi. L'art de tisser les cachemires, l'art de broder en or et en soie, l'art de donner aux robes une coupe élégante, — je n'en ai plus besoin, Je n'ai plus besoin d'intendantes ni de surveillantes pour la garde-robe et les bijoux. Il faudra donc que vous descendiez des hauteurs de vos talents pour tisser et coudre des étoffes grossières, pour soigner les malades, pour visiter les pauvres, pour préparer des aliments très-simples et les distribuer aux nécessiteux. Si vous pouvez vous y résigner, rien de mieux, restez avec moi, — et Celui pour qui vous ferez ce sacrifice d'amour sera un jour votre récompense.

— Oui, madame! rester auprès de vous et apprendre de vous à servir Dieu et à lui plaire — c'est ce que nous voudrions, dit Agatha.

— C'était la plus habile de toutes : non seulement elle savait broder avec beaucoup d'art, mais elle composait elle-même de jolis dessins de broderies. Comme elle n'avait jamais fait d'autre travail, elle avait conservé des mains si délicates que souvent ses compagnes la plaisantaient sur ses belles mains dont l'Impératrice pouvait être jalouse.

— Je ne crains qu'une chose, répondit Olympia en riant, c'est que votre jolie main ne souffre d'un travail grossier.

— Et votre santé délicate ne souffre-t-elle pas? fit Agatha d'un ton ému.

— Oh! moi! dit Olympia d'un air indifférent, il ne doit jamais être question de moi.

Elle vécut ainsi avec ses servantes d'autrefois comme une mère, ou plutôt comme une supérieure dans une sorte de communauté intime, ayant en vue

de pratiquer les œuvres de la charité dans toute l'étendue possible.

Mais les fortunes les plus considérables peuvent s'épuiser si on les gaspille. Olympia était prodigue dans ses aumônes, qui trop souvent étaient mal employées. Le patriarche l'apprit et lui conseilla d'être un peu plus prudente, de ne pas secourir les gens qui vivaient ostensiblement dans le vice et le péché, et moins encore les moines vagabonds qui ne quittaient leur cloître que pour affliger et scandaliser le peuple chrétien. Olympia suivait avec reconnaissance tous les conseils du patriarche. Elle avait pleine confiance dans sa sagesse et dans son sentiment du devoir, et lui témoignait tout le respect qu'une fille pieuse peut avoir pour un père honoré. Elle devint plus prudente, plus modérée dans ses dons. Cette sage mesure souleva contre le patriarche ceux qui s'en sentirent atteints ; ils lui en firent un crime, et crièrent qu'il voulait gouverner à sa guise la fortune d'Olympia. Et cependant, ce qui était enlevé à l'oisiveté tournait au profit des vrais pauvres. Tous les jours, à midi, quelques centaines d'indigents se réunissaient dans l'arrière-cour du palais, où ils recevaient des vivres, et la femme qui autrefois avait la garde des diamants d'Olympia était chargée aujourd'hui de veiller à ce que les pots et les écuelles fussent bien remplis. Agatha s'occupait de la pharmacie, et préparait les remèdes avec beaucoup d'exactitude et de prudence. A certaines heures de la journée, Olympia visitait avec quelques compagnes les nécessiteux des quartiers de la ville dont elle avait le soin comme diaconesse. A d'autres moments, elle recevait tous ceux qui avaient à lui présenter une requête, une demande, un désir. Ensuite, elle s'occupait des malades, dont le nombre était plus que triplé dans l'hôpital érigé dans sa propre maison, et dont elle partageait le soin avec quelques bonnes âmes dévouées comme

elle. Cette mortification constante de la nature, — et d'une nature si délicate, si finement organisée, — ce dévouement de tous les jours, de toutes les heures, pour toutes les souffrances, les misères, les peines du monde; — cette grande figure de la douleur recevait un charme particulier du cadre qui l'entourait. C'était la ville et la cour avec leur vie fastueuse et frivole, leur prodigalité, leur aveuglement—où l'œil ne voyait que luxe, charme, attrait, jouissance, richesses colossales, flots d'or, spectacles féeriques, distinctions personnelles, grands intérêts; et dans ce cadre de fleurs et de diamants, la Grâce plaçait une jeune femme, belle et riche, qui, avec un héroïsme céleste, renonçait aux enivrements des plaisirs du monde parce que son âme avait un idéal plus élevé.

— Folie! disait le monde; — folie, dit-il encore. Oui, folie! mais heureuse folie que l'amour de la Croix!

Au milieu de cette vie de fatigues et d'épuisement Olympia trouvait des forces toujours nouvelles dans l'aspiration de son âme vers le ciel. Aucune offense, aucune insulte, aucun mauvais traitement, aucune ingratitude ne pouvait troubler la douce paix de son âme. Elle n'était vulnérable que sur un seul point. Comme un enfant souffre des peines de sa mère, Olympia ressentait au fond du cœur les coups portés à l'Eglise. Autant Engraphia avait vu avec haine et regret — autant Olympia avait vu avec amour et joie Chrysostôme apparaître à Constantinople, car elle espérait qu'il guérirait beaucoup de plaies saignantes au corps mystique de l'Eglise; — et dans la suite elle remercia Dieu de voir ses espérances brillamment réalisées, bien qu'elle n'ignorât pas les manœuvres haineuses de ses ennemis. Olympia se réservait tous les jours quelques heures pour se rafraîchir l'esprit par une lecture sérieuse et pour donner du repos à son corps par un travail simple qui, en occupant les mains,

laissait toute liberté aux pensées. Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse, ces brillantes lumières de l'Eglise, écrivirent pour elle — l'un une traduction du Cantique des Cantiques, l'autre un livre rempli de sages conseils adressés à une jeune femme à son entrée dans le monde et dans le mariage. L'esprit de ces grands hommes, de ces saints prélats n'était pas trop élevé pour Olympia, et le contraste de leurs rares talents avec la vie modeste dans laquelle ils les cachaient, élevait aux yeux de la noble dame le mérite de ses illustres contemporains.

En ce moment Pentadia était auprès d'elle. C'était pour Olympia, non-seulement une compagne comme diaconesse, mais une amie animée des mêmes sentiments. Elles se trouvaient dans la petite et pauvre chambre dont Olympia faisait son habitation ordinaire dans son palais, et bien qu'engagées dans une conversation très sérieuse, elles occupaient leurs mains à un travail à l'aiguille.

Si l'Impératrice, dit Olympia, s'est laissée monter contre le patriarche au point d'écouter avec plaisir les plaintes qu'élève contre lui la partie mondaine et mal pensante du haut et du bas clergé, nous aurons à soutenir des luttes douloureuses, — et je les crains.

— La lutte est l'élément de l'âme chrétienne, répondit Pentadia; et une héroïne toujours armée comme vous devrait-elle la craindre?

— Oh oui, oui! je la crains beaucoup! dit Olympia. Je crains les blessures qu'un grand nombre d'âmes recevront si la foi s'affaiblit en elles. Une foule d'hommes sont bâtis de telle sorte que la perfection à laquelle ils ne peuvent ni ne veulent prétendre pour eux-mêmes, ils l'exigent comme un attribut nécessaire chez les autres, et qu'ils se laissent indisposer contre la religion et contre l'Eglise, quand ils trouvent ou s'imaginent trouver des fautes dans la conduite de ceux qui leur doivent l'exemple. Une foule d'hommes en-

core, fondent leur jugement sur les choses spirituelles et les affaires religieuses d'après le ton que les puissants donnent au monde. Toutes ces défaillances et ces erreurs blessent le corps mystique du Seigneur d'une manière terrible — et la tête souffre toujours de nouveau la trahison de Judas et le reniement de Pierre. O Pentadia! il faut un courage céleste pour voir d'un cœur calme et inébranlable saigner ces plaies douloureuses — et pour assister à la lutte qui les occasionne.

— Mais cette lutte existe toujours, même quand elle est moins ouverte, moins générale, répondit Pentadia. L'amour du monde et la recherche de soi-même sont les dangereuses vipères sur lesquelles il faut mettre le pied pour avancer; mais leur venin tend au cœur. Il est inévitable que çà et là l'abcès crève et étale son horreur à la lumière. Mais les membres atteints se guérissent — et le corps devient plus fort qu'il n'était avant l'excrétion.

— Vous êtes une héroïne chrétienne! s'écria Olympia.

— Je vous fais part de ce qu'une plus longue expérience, de ce que les vingt ans que j'ai de plus que vous m'ont appris, dit Pentadia avec douceur. J'ai traversé le règne affreux de l'empereur Valens... et ces jours sont passés.

— Mais ils ont dû être terribles!

— L'Ecriture parle du « fils du mal », — répondit Pentadia; — ainsi m'apparut l'empereur Valens. L'empire Romain est le monde; — et le monde n'avait qu'un empereur; — et cet empereur c'était lui; — et il était arien; — et comme tel il voulut gouverner l'Eglise. Il remplaça les évêques bien pensants par des hommes qui partageaient ou caressaient ses erreurs dans un très-grand nombre d'Eglises d'Orient. Ici, à Constantinople, le mal fut si grand que les catholiques ne possédaient plus un seul temple; mais nous avions foi dans les paroles que le grand Athanase adressait

aux catholiques d'Alexandrie : « Ayez confiance ! les ariens ont les églises catholiques, mais vous avez la foi catholique. » Et voyez! le « fils du mal » était un homme mortel comme nous tous! Théodose vint. L'arianisme s'enfuit et tomba; l'Eglise fut relevée et protégée comme elle doit l'être par un empereur chrétien. Mais hélas ! en même temps elle subit une certaine influence impériale qui ne doit pas exister dans le royaume du Christ — et les luttes auxquelles nous assistons aujourd'hui avec angoisse, sont les conséquences de cette immixtion de l'influence mondaine dans le domaine spirituel. Les éléments terrestres s'y sont implantés et ne veulent pas se résigner à céder la place aux éléments célestes.

— Et pour conserver leur place, s'écria Olympia, ils iront jusqu'à crucifier le patriarche... moralement... et peut-être même corporellement !

— Son âme est à la hauteur du martyre, dit Pentadia; et je plains l'Impératrice plus que lui, si elle laisse réellement le champ libre à ses ennemis, car elle entrerait dans une voie bien mauvaise. L'évêque de Gabala, Sévérian, auquel elle accorde une grande confiance ne chercherait qu'à en profiter pour arriver par elle au siége patriarchal.

— Et cela nous reporterait aux jours de l'empereur Valens, dit Olympia, même sans nous ramener l'Arianisme. Car sans embrasser l'hérésie, on peut marcher sur ses traces.

— Que Dieu éclaire l'Impératrice! son entourage pervertit son jugement, et assombrit son esprit par mille mensonges Le moindre mot de blâme que prononce le patriarche est rapporté à l'Impératrice et interprêté comme allant indirectement à son adresse. Comme sa conscience lui fait certainement beaucoup de reproches qu'elle ne veut pas écouter, elle s'en trouve doublement irritée qu'un autre veuille lui faire des reproches..... et que, intentionnellement ou non,

bon gré malgré elle, elle s'en sente profondément atteinte.

— Est-ce qu'Amantius est encore dans ses bonnes grâces? demanda Olympia.

— Assurément! Il a été, il y a quelques jours, chez Nicarété lui porter un cadeau de l'Impératrice en demandant à la pieuse femme de prier pour Eudoxia.

— Oh! s'écria Olympia, Amantius et Nicarété sont les bons et fidèles ministres de son saint ange gardien; ils personnifient l'amour actif et l'amour contemplatif. Tant que l'Impératrice leur restera attachée, on peut espérer qu'elle demeurera accessible à la vérité.

— Là où ce ne sont pas les principes, mais les affections et les passions qui gouvernent, il y a souvent des contradictions incompréhensibles, répondit Pentadia.

— Mais que peut-on sérieusement reprocher au patriarche?... c'est difficile à comprendre! dit Olympia d'un ton réfléchi.

— Qu'est-ce que les Ariens reprochaient au grand Athanase?... Rien! — Mais il était pour eux un obstacle, et il devait leur être sacrifié.

— Oui, c'est cela! dit Olympia; — le drame du Golgotha se renouvelle tous les jours dans l'histoire de l'Eglise. Qu'est-ce que les Pharisiens pouvaient reprocher au Sauveur?... Rien. Mais ils le haïssaient parce que leurs œuvres ténébreuses craignaient sa lumière. O Pentadia! la foi chrétienne doit être bien divine pour produire sans cesse des hommes si bons, si grands, si saints, que les méchants, animés de cette haine caractéristique que la vertu inspire au vice, se sentent obligés de les haïr.

XX.

LE BOUDOIR.

Eugraphia était dans son boudoir. Un essaim de femmes de chambre l'entouraient. La plupart d'entre elles, et surtout les meilleures et les plus habiles, étaient esclaves; car les affranchies qui avaient quelques talents n'étaient pas restées auprès d'elle. Aussi Eugraphia ne donnait la liberté qu'à celles qui étaient maladroites, maladives ou trop vieilles, c'est-à-dire qu'elle les plongeait dans la misère en ne leur donnant pas des moyens d'existence suffisants. A défaut de ces ressources, le don de la liberté était un bienfait très-douteux, car dans leur condition de dépendance absolue, les esclaves n'avaient aucune idée des nécessités de la vie libre, et ne possédaient pas d'ordinaire les capacités qui pouvaient leur être utiles après l'affranchissement. Le service des esclaves était tout machinal, à peu près comme celui du plus grand nombre des ouvriers employés aujourd'hui à l'entour des métiers de nos manufactures. Le nombre des esclaves étant très-considérable dans les grandes maisons, la besogne était divisée à l'infini et la tâche de chacun se bornait à la plus petite chose. Une esclave, par exemple, n'avait d'autre emploi que de tenir le bassin d'argent dans lequel sa maîtresse se lavait les mains. Une autre ne faisait que présenter le miroir à l'heure de la toilette — fonction très-redoutée. Le miroir était un grand disque d'argent poli et brillant, dans lequel on ne pouvait voir cependant qu'une partie de son individu; la servante

était obligée de deviner l'intention de sa maîtresse et de donner au miroir telle ou telle inclinaison, selon que la dame voulait porter ses yeux, ou plus haut ou plus bas. La femme la plus habile du monde dans cette spécialité délicate de la présentation du miroir, une fois affranchie et sans ressources, n'était nullement assurée contre le danger de mourir de faim.

L'esclave qui tenait la glace devant les yeux d'Eugraphia avait un emploi difficile. La noble dame était tous les jours mécontente de ce miroir trop sincère, dans lequel elle se voyait telle qu'elle était et non telle qu'elle aurait voulu être, — et la pauvre Léonilla en pâtissait. L'affreux instrument avec lequel les grandes dames punissaient de leur propre main les manquements légers de leurs servantes à l'heure de la toilette, la longue épingle à cheveux en forme de poinçon d'or — dont la piqûre sur les bras nus et sur le cou était extrêmement sensible — ne quittait pas la main d'Eugraphia.

Elle était assise sur un magnifique siége en ivoire avec coussins en soie jaune à fleurs richement brodées. Sa coiffure était terminée, et très-habilement. On ne pouvait découvrir combien de faux cheveux se mêlaient aux vrais, ni dans les boucles de devant, ni dans les tresses de derrière. De tendres opales, en harmonie avec les douces clartés du ciel printanier, semblaient des fleurs éparses dans les nattes de ses cheveux bruns.

— La coiffure me plaît beaucoup, dit Eugraphia amicalement.... Vous avez bien travaillé, Julitta. Pour cette saison, aucun ornement n'est mieux choisi que l'opale, qui serait trop maigre dans l'ardeur de l'été ou la rigueur de l'hiver. Maintenant, Melitta, vite, les pendants d'oreille en opale.

Julitta se retira contente de son ouvrage et de l'approbation de sa maîtresse, et Melitta qui, d'un coup d'œil, parcourut tous les écrins aux bijoux dont elle

avait exclusivement la charge. trouva aussitôt les boucles d'oreilles demandées, et les attacha d'une main exercée.

— Zoë ! fit Eugraphia d'un ton sévère.

Il se produisit une certaine agitation parmi les esclaves : on sentait l'approche d'un moment très-important. Zoë s'avança suivie de quatre compagnes tenant chacune un plateau d'argent avec des fioles et des boîtes remplies de différentes couleurs, de petits pinceaux, de fines éponges. Ces filles s'appelaient du nom de la couleur qui leur était confiée : Cyané, Mela, Erythra, Leuké.

Zoë se mit à l'œuvre : sa besogne demandait une main légère et sûre, un œil exercé. D'abord avec un doux tampon de ouate elle appliqua et distribua délicatement le fard blanc ; — puis le rouge avec plus de délicatesse encore.

— C'est trop rouge, dit Eugraphia qui suivait dans la glace la peinture de Zoë ; — j'ai l'air phthisique.... c'est affreux !..... les pommettes sortent trop !.... Voulez-vous me faire une tête de Méduse ?

Zoë tressaillit ; elle avait reçu au bras gauche un coup de la longue épingle d'or qu'Eugraphia tenait à la main.

— Mais je crois que c'est la faute de Leonilla ! reprit Eugraphia d'un ton acerbe. Comme elle tient le miroir, il reçoit de l'ombre !..... c'est insupportable !..... je ne puis voir si le rouge de la joue ne va pas trop près des oreilles !..... Fille maladroite !..... Et comme le miroir est mal poli..... j'y vois tout gris.

Leonilla se tenait immobile comme une statue ; elle tenait le miroir des deux mains et lui donnait l'inclinaison qu'Eugraphia indiquait du regard ou de la voix. Elle était, comme toutes ses compagnes, trop habituée à la mauvaise humeur de sa maîtresse pendant la toilette pour se chagriner de ses reproches. On les endu-

rait comme faisant partie du service. Seulement, les coups d'épingle distribués à gauche, à droite, les tiraient de temps en temps de leur apathie.

Zoë continua sa peinture par l'application des couleurs au pinceau. Le vif carmin d'Érythra fut posé sur les lèvres. De la fiole de Cyane elle tira un bleu tendre et délicat pour simuler les veines sur les tempes. Mela présenta une essence noire avec laquelle elle ombra le bord des paupières inférieures, — et une poudre noire pour les cils et les sourcils. Grâce à ces recettes auxquelles un goût dépravé pouvait seul trouver quelque chose de commun avec la beauté, Eugraphia finit par ressembler à une tête de poupée en porcelaine; les belles couleurs de la jeunesse étaient là, — seulement il leur manquait la vie.

A l'autre bout du spacieux boudoir, on s'occupait en même temps d'une autre toilette : celle du petit chien d'Eugraphia. La petite bête fut d'abord baignée dans des essences parfumées, ensuite on la frotta avec une huile aromatique et on la saupoudra de sable d'or, de sorte qu'à la fin l'animal eut aussi, de son côté, une certaine ressemblance avec un produit artistique, — et dans cet état il plut infiniment à sa maîtresse. Un groupe d'esclaves étaient attachées à la toilette et aux soins quelconques du petit chien, et Eugraphia veillait sévèrement à ce que rien ne fût négligé à cet égard. Naturellement ces tendresses pour les animaux changeaient assez vite d'objet, et passaient quelquefois d'une espèce à une autre. En ce moment le petit chien doré était le favori; Eugraphia jetait de temps en temps un regard de son miroir sur les servantes du chien, afin de s'assurer que le cher animal était traité avec tous les égards possibles.

— Eudora! cria-t-elle d'une voix menaçante, n'oubliez pas combien la petite créature que vous avez sous la main est faible et délicate, et passez très-légèrement l'huile aromatique! — Avez-vous déjà entendu

dire que la noble Thaïs s'est fait envoyer, de l'intérieur de l'Afrique, une antilope naine?

— Est-ce une nouvelle race de chiens? demanda Eudora.

— Non! c'est un petit animal comme un tout petit chevreuil, avec deux cornes pointues. Thaïs a fait dorer ces cornes et les a fait entourer d'un petit cercle d'émeraudes. C'est très-joli... mais je ne puis approuver qu'on fasse un semblable usage des pierres fines.

— Si c'était au moins pour un petit chien! fit Eudora d'un ton inspiré.

— Non, pas même! dit Eugraphia d'une voix sévère. Que restera-t-il aux femmes, en fait de parure, si les bêtes portent des pierreries?

— Vous êtes toujours pleine de sagesse, noble maîtresse, dit Eugenia.

C'était la présidente du boudoir. Elle assistait à la toilette en surveillante, sans y mettre la main; elle était donc supérieure à toutes les autres.

— Non, contiuua-t-elle, les pierres fines ne sont pas faites pour être portées par des bêtes.

— Et si je voulais orner le cou de mon chien d'un collier de rubis, que diriez-vous alors, sage Eugenia? demanda Eugraphia d'un air méprisant.

— Je dirais, répondit Eugenia, que ma noble maîtresse a des raisons particulières pour le faire.

— Vous êtes la sagesse en personne, ma fille! Jamais embarrassée pour répondre. — A coup sûr, c'est l'Empereur d'Occident qui a le goût le plus singulier pour les bêtes. Devinez quel est son animal favori? Nommez un animal chacune à votre tour. Eugenia, commencez.

Eugenia nomma l'éléphant, et ses compagnes désignèrent chacune l'animal qui, à leur sens, était le plus digne de la tendresse d'un monarque. Mais aucune ne rencontra juste, et Eugraphia leur dit la chose d'un ton solennel.

— La passion de l'invincible empereur Honorius est — la poule.

Les esclaves ne savaient quelle attitude prendre. — Devaient-elles rire, ou s'étonner, ou s'émerveiller? Elles gardèrent toutes le plus profond silence.

— Finissez donc enfin votre ouvrage, Zoé, et vous, Eudora, ne me regardez pas ainsi la bouche ouverte, dit Eugraphia, impatientée du mutisme craintif de ces pauvres filles. — Eh bien! Eugenia, l'animal favori de l'Empereur d'Occident vous plait-il ?

— Comme nouveauté et originalité, il me plaît beaucoup, répondit Eugenia d'un air embarrassé.

— C'est aussi ma pensée! dit Eugraphia. Le poulailler du glorieux Empereur à Ravenne doit être quelque chose de charmant : de jolies petites cabanes avec du gazon et des bassins, le tout entouré d'une grille en bronze et ombragé par le feuillage des catalpa; — des poules de toute couleur et d'une grande rareté qui s'agitent et se remuent dans ce petit enclos. Il en a même fait venir quelques espèces curieuses de l'Inde.

— Oh! que c'est charmant!... que c'est agréable et réjouissant!... O le bienheureux empereur Honorius!... O le petit paradis de poules!

L'esclave chargée de se tenir à la porte et d'en défendre l'approche à tout regard indiscret, quitta un instant son poste et s'éloigna, car malgré l'explosion d'enthousiasme et d'admiration, elle avait entendu des pas. Avant que ce feu roulant d'exclamations eût cessé, la portière revint chargée de transmettre une communication à sa maîtresse.

— Narcisse demande s'il plaît à madame de parler au noble Eugenius?

— Certainement! répondit Eugraphia avec animation; qu'on l'introduise dans le salon du matin! Hâtez-vous, filles! mon temps est plus précieux que le vôtre!... Donnez-moi une robe rose en fine étoffe de

Perse!... Cela s'harmonisera bien avec la parure en opales — n'est-ce pas, Eugenia!

— Parfaitement! répondit celle-ci. Je voudrais que madame reçût aujourd'hui cent visites pour faire admirer une aussi jolie toilette et pour la faire envier.

L'esclave préposée aux vêtements ouvrit un large compartiment en bois de Sandal et y prit la robe demandée, qui répandait un parfum délicat d'huile de rose. En peu d'instants, la toilette d'Eugraphia fut achevée.

— Eudor! cria-t-elle.

A ce nom, le petit chien doré s'élança sur ses traces. Suivie du précieux animal, elle se rendit dans son salon.

A peine était-elle sortie, que Leonilla se laissa tomber sur une chaise-longue en poussant un grand soupir.

— Je n'en puis plus! la contrainte est par trop grande! on ne peut pas rester deux heures comme une statue et tenir un lourd miroir!

— Reposez-vous, dit froidement Eugenia. D'ici à ce soir, cette légère fatigue aura le temps de s'évanouir.

— Ne pourriez-vous pas me faire avoir un autre emploi, Eugenia? demanda la pauvre Leonilla d'une voix suppliante.

— Mais vous n'en pourriez remplir aucun autre, répondit la présidente du boudoir.

— Ne pourrais-je pas, par exemple, changer avec Eudora? reprit Leonilla toujours du même ton.

— O merci de cette proposition! fit Eudora vivement. Avec mon petit chien je n'ai pas de coups d'épingle à craindre..... la chère petite bête, va! Non, je suis très-contente, et je n'accepte point d'échange.

— Vous parlez comme si vous étiez interrogée, dit froidement Eugenia. Si un changement était nécessaire, il aurait lieu. Pour le moment, il n'en est pas question. Leonilla se remettra facilement de sa fatigue et finira par être contente de son emploi. Les femmes

qui sont toute la journée assises à tisser, à coudre, à broder, ont le droit de se plaindre. Mais celle qui tient un miroir!

— Ah! je soutiens que ces ouvrières sont moins à plaindre que moi! fit Leonilla.

— Vous parlez sans raison, dit Eugenia d'un ton indifférent.

— Non, reprit Leonilla, je sais ce que je soutiens! Elles sont moins à plaindre—parce qu'elles produisent quelque chose par leur travail : les unes — une étoffe; les autres — une robe; les dernières — un ornement. Elles voient ce qu'elles font. Il y a de la variété dans leur travail : les patrons, les étoffes, la coupe, le dessin ne sont pas toujours les mêmes. Mais moi!... je reste tous les jours, tous les jours plusieurs heures comme une statue qui ne peut remuer que les yeux et les mains — et voilà tout!

— Vous oubliez que vous avez encore à polir le miroir, objecta Eugenia.

— Et que nous, pauvres couleurs, nous n'avons pas non plus un emploi bien intéressant, dit Cyane d'un air riant.

— En tout cas, nous sommes encore mieux que les servantes de beaucoup d'autres dames, dit Julitta, esclave chargée de crêper les cheveux. Que diriez-vous si vous aviez à soigner des malades dégoûtants, à les laver, à les peigner, à panser leurs plaies? Si vous aviez à porter par la ville des paniers remplis d'aliments ou de vêtements, et à les distribuer aux pauvres gens? — Voilà cependant ce que doivent faire les servantes des nobles dames Pentadia et Olympia.

— C'est épouvantable! s'écrièrent quelques voix.

— J'ai pourtant ouï dire qu'elles le font volontiers, dit Leuké.

— Volontiers... sans doute dans le même sens que je préfère laver le chien, plutôt que de tenir le miroir, dit Eudora.

— Oh non! pas ainsi! répondit Leuké. Ces nobles dames ont donné à toutes leurs servantes la liberté et des moyens d'existence; mais un grand nombre d'elles sont si dévouées à leur maîtresse qu'elles n'ont pas voulu la quitter, et elles ont préféré partager la dure vie qu'elle mène. C'est seulement à cette condition que ces nobles dames, ainsi que la noble Nicarete, et la princesse de Mauritanie, Salviana, — et peut-être d'autres encore, — ont conservé leurs servantes. Il n'y a donc rien là qui ressemble à une pression indirecte.

— Oh! si j'avais la liberté et une jolie somme d'argent, je ne voudrais certainement pas rester ici pour laver des chiens ou des malades! fit Eudora. Je m'achèterais une maison à la compagne, et j'y installerais un poulallier comme celui de l'Empereur Honorius.

— Il faut en effet beaucoup aimer sa maîtresse pour vivre avec elle comme vivent Pentadia et Olympia, dit Cyane.

— Non! répondit Melitta en continuant à arranger les bijoux dans leurs écrins, il faut avant tout aimer Dieu comme ces saintes dames l'aiment.

— Mais c'est encore plus difficile, fit Cyane.

— Assez de bavardages! dit Eugenia d'un ton de commandement. Que celles qui n'ont plus rien à faire dans la chambre s'en aillent.

L'essaim s'éparpilla, — et il ne resta que celles qui étaient chargées de mettre tout en ordre dans la chambre, sous la surveillance d'Eugenia.

Tout le personnel d'Eugraphia était chrétien. Elle veillait à ce que ses gens reçussent le baptême en entrant dans l'adolescence. On ne baptisait alors les enfants en bas âge que par exception, et seulement dans les familles très-pieuses. L'impératrice Eudoxia elle-même avait été baptisée peu de temps avant son mariage. Mais elle tenait à ce que ses enfants reçus-

sent dès les premiers jours de leur naissance le sacrement de grâce qui les faisait membres du corps mystique de Jésus-Christ ; car, avec son intelligence vive et pénétrante, et l'instruction religieuse profonde et complète que son savant maître Pansophius lui avait inculquée, elle avait une connaissance parfaite des voies du salut, et les suivait autant que ses passions n'y mettaient pas obstacle. Son exemple servait de règle. Eugraphia n'aurait jamais souffert ni païens ni ariens dans sa maison ; mais comme chez elle le christianisme n'était qu'une forme extérieure noyée dans le débordement de l'esprit du monde, il en était de même pour ses subordonnés. On recevait l'instruction préparatoire, on était baptisé, parce que ces conditions étaient comprises dans le service d'Eugraphia ; mais quant à régler sa vie sur les maximes de la religion chrétienne, il n'en était point question. C'était une exception quand brillait dans une âme une pensée qui trahissait la conscience d'une destinée surnaturelle.



XXI.

PLANS SOMBRES.

Eugenius qui se trouvait en ce moment auprès de sa tante Eugraphia était un beau jeune homme qui aurait pu faire son chemin à la Cour ou à l'armée s'il avait été dirigé dans cette voie. La tendresse irréfléchie d'Eugraphia qui voulut en faire un évêque causa son malheur : il fut fait prêtre sans vocation. Ni lui ni elle n'avaient une idée claire de la vocation ecclésiastique : aussi regardaient-ils tous deux la conduite peu religieuse qu'Eugenius tenait comme une conséquence du droit que possède la jeunesse de vivre sans règle et sans frein, et ils traitaient de folie et d'injustice toute opinion qui, à cet égard, n'était pas conforme à la leur. Cependant Eugenius n'était pas une mauvaise nature. Jamais il n'aurait de son propre mouvement déclaré la guerre au patriarche s'il n'avait servi d'instrument dans une main étrangère.

Marsa avait voulu reconnaître en Florus, le fils d'une de ses esclaves, du talent et une tête éveillée. Elle était l'amie intime d'Eugraphia, ce qui n'excluait pas un certain sentiment de jalousie et de rivalité. Marsa était ennuyée qu'Eugraphia parlât toujours de l'immense talent de son neveu Eugenius qui, sans doute, serait une des colonnes de l'Eglise; — et un jour elle déclara à Eugraphia, qui en fut fort étonnée, qu'elle fondait les mêmes espérances sur le jeune Florus en qui elle avait observé des aptitudes extraordinaires, et qu'elle faisait élever avec le plus grand soin. En

réalité, Florus n'avait que des talents très médiocres; mais il était beaucoup plus ambitieux qu'Eugenius, et, pour cette même raison, il s'appliquait davantage à l'étude, sans avoir cependant plus d'amour pour sa vocation. Eugenius voulait jouir de la vie et du monde; c'était aussi le désir de Florus, mais celui-ci voulait en même temps compter pour quelque chose dans le monde et dans la vie. Il s'attacha étroitement à Eugenius, l'enveloppa comme d'un réseau de caresses et de flatteries et lui devint indispensable. Florus voyait bien qu'Eugenius, même en dehors de la carrière ecclésiastique, arriverait par sa position de famille et la perspective d'une fortune princière à occuper une situation brillante dans la société, et tout en lui enviant ces avantages dans le fond de son cœur, il espérait par cette amitié et les relations qu'elle lui amènerait, être mis assez en évidence pour pouvoir dans la suite jouer un rôle important. Aussi feignit-il une vive amitié pour Eugenius; il gagna par ce moyen les bonnes grâces d'Eugraphia, tandis qu'il perdit celles de Marsa après que le patriarche Jean Chrysostôme eut déclaré que la conduite de ces deux jeunes prêtres lui faisait un devoir de les retrancher de la communauté de l'Eglise jusqu'à ce qu'ils se convertissent sérieusement. Eugenius reçut cette déclaration avec dédain et indifférence, mais Florus résolut de se venger du patriarche. Il devint le confident d'Eugraphia, et sa liaison avec Eugenius permit qu'il allât et vînt dans la maison sans éveiller les remarques.

Eugraphia trouva donc les deux jeunes hommes dans son salon. Elle se retira avec eux dans un cabinet qui ne s'ouvrait que pour les amis les plus intimes. Ils s'assirent et Eugraphia prit la parole.

— Eh bien! où en sommes-nous? dit-elle en se tournant du côté de Florus.

Florus fit un léger mouvement de déférence du côté d'Eugenius, pour lui laisser l'honneur de répon-



dre, sans cependant que son regard perdît une certaine expression de jalousie.

— Nous en sommes au point que la grande pièce peut commencer. Les évêques d'Ionie, que le patriarche a interdits comme simoniaques, et qui ont adressé leur plainte à l'Empereur, demandent en ce moment avec instance un concile de toute l'Eglise de l'empire d'Orient.

— Ils le demandent... je le sais, dit Eugraphia avec impatience. Mais on n'est pas sûr de la décision qui sortira d'un pareil concile, et, pour cette raison, on n'est pas bien pressé de le convoquer.

— Mais on a trouvé maintenant, reprit Eugenius, un nouvel accusateur du patriarche, et celui-là sera, sans doute, d'un grand poids dans la balance.

— Et il se nomme? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— Théophile, le patriarche d'Alexandrie! fit Eugenius d'un air triomphant.

— Est-ce bien sûr? demanda-t-elle avec anxiété.

— Très-sûr, madame, répondit Florus à son tour. Vous rappelez-vous les quatre moines égyptiens qui, l'année dernière, ont fait sensation ici par leur taille extraordinaire?

— Parfaitement! l'Impératrice était bonne pour eux et les tenait pour très-pieux. On les appelait « les longs Frères. » Ils se plaignirent contre Théophile... qui les avait chassés de leurs solitudes parce qu'il leur reprochait je ne sais quelles opinions hérétiques.

— C'est bien cela, reprit Florus. Le patriarche Chrysostôme reconnut les longs Frères pour très-orthodoxes, et écrivit au patriarche Théophile pour le prier d'accorder aux vieux moines la liberté de retourner vivre dans leur désert. Mais celui-ci se prétendit aussi apte que Chrysostôme à juger les moines de son diocèse, et maintint sa décision pleine et entière. Désespérés, les vieux fanatiques se tournèrent vers l'Im-

pératrice; ils prièrent, ils pleurèrent, ils supplièrent, ils alléguèrent qu'ils ne pouvaient vivre et prier que dans le désert; ils l'assurèrent qu'ils n'avaient pas d'autre foi que la foi catholique dans toute sa pureté. Enfin, ils lui échauffèrent tellement la tête qu'elle écrivit à Théophile que, puisqu'il accusait ces moines d'hérésie, il n'était pas bien certain que lui-même fût très-orthodoxe, qu'il eût à se départir de cet esprit de persécution qui mettait toute l'Égypte en révolution, ou qu'il s'attendît à être appelé à Constantinople pour y rendre compte de sa conduite.

— C'est incroyable, s'écria Eugraphia, l'influence que Chrysostôme exerce sur l'Impératrice. C'est lui et aucun autre qui lui a soufflé cette lettre. Ce qu'il regarde comme orthodoxe est orthodoxe pour elle !

— Un grand nombre de plaintes contre les violences, les extorsions et les persécutions du patriarche Théophile avaient été envoyées à l'Impératrice de tous les points de l'Egypte, reprit Florus avec un éclair de joie maligne dans les yeux Nous vivons dans un temps singulier, noble dame! Nous avons de saints évêques... mais ils sont divisés, acharnés les uns contre les autres... et beaucoup de prêtres et de laïques élèvent des plaintes amères contre les prélats. L'Impératrice doit bien savoir que le patriarche d'Alexandrie est du nombre de ces évêques d'une sainteté particulière... Quoi qu'il en soit, elle lui a écrit d'un style ferme et même sévère. Mais lui n'a pas répondu et n'a rien changé à sa conduite.

— Il ne nous convient pas de blâmer la conduite du vénérable patriarche d'Alexandrie, dit Eugraphia froidement. Nous ne connaissons pas ses raisons..... mais tout le monde sait avec quelle ardeur il déteste le paganisme et poursuit la destruction du culte des faux dieux. Dans ces circonstances, il peut se présenter quelques écarts, quelques excès de zèle qu'on ne doit pas lui imputer.



Florus approuva d'un geste de tête et continua :

— Quand les évêques d'Ionie rédigèrent leur plainte contre le patriarche de Constantinople, des circonstances particulières m'amenèrent à Alexandrie. Je pris la liberté de présenter au vénérable Théophile le triste tableau de la situation à Constantinople, je lui peignis le mécontentement des évêques, du clergé, de la cour contre Chrysostôme ; j'ajoutai que ce serait un grand bienfait qu'un Concile examinât et condamnât son ambition, son entêtement, sa dureté, ses innovations en matière de discipline ; mais qu'il nous manquait ici un homme de poids qui pût l'attaquer sans crainte et avec toute considération. Le vénérable Théophile répondit : Aussi longtemps que l'Impératrice sera aveuglément dévouée au patriarche Chrysostôme et disposée à le défendre et à le préférer en toute occasion, il ne se trouvera personne qui veuille se charger contre lui du rôle ingrat d'accusateur, car on est certain à l'avance de s'attirer l'inimitié de l'Impératrice. — Alors, madame, confiant dans les sentiments de votre grand cœur, j'ai répondu : Des personnes impartiales et haut placées dans l'entourage de l'Impératrice, s'efforcent incessamment de l'édifier sur le compte du patriarche de Constantinople et de lui donner la mesure de sa véritable valeur ; — et lui-même prend dans ses sermons, comme dans ses entretiens particuliers, des airs si arrogants à l'égard de l'Impératrice, il lui fait des reproches si fréquents et si vifs qu'il est impossible qu'elle puisse se soumettre encore longtemps à une tutelle aussi humiliante ; car celle qui gouverne l'empire d'Orient, qui ne veut, dans tout ce qu'elle fait, d'autres conseils et d'autres obstacles que ceux qu'il lui plaît de se donner à elle-même, n'est point du tout de l'étoffe dont le patriarche fait ses esclaves spirituelles. — A cela, le vénérable Théophile répondit : Fort bien, mon fils ! aussitôt que cette heure aura sonné, je suis prêt à

venir. L'Impératrice m'a sommé de prouver l'orthodoxie de ma foi à Constantinople. J'irai, et c'est l'orthodoxie d'un autre que j'interrogerai. — Voilà, madame, le résultat de mon voyage à Alexandrie.

— Résultat excellent! fit Eugenius. Maintenant enfin l'affaire prend tournure.

— Il va sans dire, noble dame, continua Florus avec un grand respect, qu'il vous reste à gagner le point principal : il faut que l'Impératrice convoque le Concile demandé par les évêques interdits.

— Naturellement, cela est tout à fait nécessaire.... je me fais un plaisir de le reconnaître, répondit Eugraphia non moins malicieuse que Florus. Le pieux patriarche Chrysostôme a pu, dans son saint zèle, dépasser quelquefois la mesure : il interdit les évêques ses suffragants, — il protége les moines hérétiques de l'Egypte, — il maltraite son clergé : toutes choses que la Majesté impériale, dont la justice est l'attribut suprême, ne peut pas tolérer. Avec sa vivacité d'esprit extraordinaire, le caractère de l'Impératrice se ressent d'une certaine mobilité.... on n'est jamais sûr qu'elle achèvera ce qu'elle a commencé. Mais il faut tenter la chose. Le fanatisme étouffe le christianisme.... il le fait haïr. Il faut combattre les fanatiques à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils se trouvent placés. Et plus ils sont élevés, plus il faut les attaquer résolument. Une couple de pauvres moines égyptiens, quand ils seraient mille fois plus saints encore aux yeux du peuple, ne sont pas à beaucoup près aussi dangereux qu'un patriarche qui les protége.

— Et il se mêle de tout, ce pieux Chrysostôme! fit Eugenius. Combien n'a-t-on pas crié, il y a quelques années, parce qu'Eutrope avait mis la noble Olympia en tutelle?

— Avec raison! fit Eugraphia d'un air irrité. Le misérable esclave écrasait du poids de son arrogance insolente une femme de notre condition!



— Très-bien! je suis loin de l'excuser, dit Eugenius avec calme. Mais s'en trouve-t-elle mieux maintenant, cette femme de notre condition?—Le patriarche lui prescrit de quelle manière et à qui elle doit faire l'aumône. Elle était, il est vrai, d'une générosité prodigue!... mais cela a cessé. Elle prend des informations sur les gens qui lui demandent des secours et sur l'emploi qu'ils en font : et si elle n'en est pas satisfaite, elle ne donne plus rien.

— C'est le premier indice de raison que je remarque dans la conduite de la noble Olympia, dit Eugraphia avec un froid sourire. Si c'est effectivement à l'influence du patriarche qu'il faut l'attribuer, elle a sujet de lui en être reconnaissante.

— On le croit généralement, dit Florus; car on disait autrefois qu'il était impossible à la noble Olympia de rejeter une prière, surtout quand on lui demandait au nom de Jésus ou par les plaies du Sauveur. Mais ce temps est passé! Je connais quelqu'un qui s'est servi de ces façons de parler en lui demandant un secours. Elle a répondu : Ne profanez pas le saint nom de Dieu en l'employant pour des œuvres impies — et elle ne lui a rien donné.

— En avait-elle la preuve? demanda Eugraphia malicieusement.

— Je crois..... qu'oui! mais on voit par là combien elle doit avoir d'espions — et c'est encore le patriarche qui les lui procure, car il a la passion de se mêler de tout et de chacun. Beaucoup de gens pour lesquels Olympia était une source inépuisable de bienfaits, sont maintenant les ennemis jurés du patriarche, qui fait couler ces flots d'or dans d'autres canaux.

— Il a donc aussi des ennemis dans le peuple? demanda Eugraphia.

— Oh! beaucoup..... parmi la classe tarée du peuple, répondit Eugenius inconsidérément.

Florus pinça les lèvres pour cacher le déplaisir que

lui causait l'expression irréfléchie échappée à Eugenius.

— Vous savez, madame, continua-t-il, avec quelle ardeur le pieux patriarche s'élève contre les spectacles, aussi bien ceux du théâtre que ceux du cirque. Il y voit une cause de relâchement des mœurs, d'abaissement de l'esprit, de corruption du goût, d'indifférence pour les intérêts réels et élevés ; — il y voit une excitation à la paresse, à la frivolité, au libertinage, et je ne sais quoi encore ! — Sans cesse il prêche là-contre et se rend insupportable au peuple qui tient passionnément aux jeux et aux spectacles, et qui aime mieux souvent courir au cirque qu'à l'église. Au lieu d'être indulgent pour cette faiblesse innocente et enfantine, il en fait un crime digne de tous les tourments de l'enfer.

— Sans doute, vous assistez assidûment aux sermons à Sainte-Sophie ? demanda ironiquement Eugraphia.

— Je vous demande pardon, madame, répondit Florus froidement ; — quand on a entendu un sermon de Bouche-d'Or, on les connaît tous — d'autant plus qu'il en peut faire vingt et trente toujours sur le même thême.

— Quelle facilité d'élocution et quelle abondance de pensées doit posséder le patriarche pour faire vingt sermons sur les dangers des jeux du Cirque ! dit Eugenius. Je n'en pourrais pas débiter un seul jusqu'au bout... moi !

— Tout naturellement, parce que vous n'êtes pas convaincu de l'influence pernicieuse qu'il attribue à ces spectacles, répondit Florus.

— Oh ! comme cela est vrai, fit Eugenius satisfait.

— L'abondance des pensées ne peut découler que de la profondeur de la conviction, dit Eugraphia. J'espère qu'Eugenius nous étonnera plus tard par des sermons solides par le fond, sinon aussi redondants dans la forme.

Pendant qu'il se demandait s'il était bien capable d'un pareil exploit, sans se sentir la moindre envie de tenter l'aventure, Eugraphia continuait sa conversation avec Florus et passait en revue les noms des évêques connus comme partisans ou ennemis du patriarche. Le résultat de cette statistique prouva que Théophile avait besoin d'amener à Constantinople un bon nombre d'évêques du patriarchat d'Alexandrie pour que le camp des adversaires de Chrysostôme fût aussi nombreux que celui de ses amis.

XXII.

COULEURS DU PRISME.

Sans consulter son conseil intime de dames, Eudoxia avait pris sa résolution avec l'Empereur. De plus en plus elle voulait gouverner par elle-même, gouverner seule, ne suivre que ses vues, n'exécuter que ses idées et cela lui était très facile quand elle se contentait de conférer avec l'Empereur qui modelait toujours son opinion sur la sienne. La fière Marsa ne sentait que trop combien Eudoxia impératrice différait chaque jour davantage d'Eudoxia, sa pupille. Aussi cherchait-elle par toutes sortes de flatteries à rester agréable à l'Impératrice; les autres dames suivaient son exemple, pensant bien que Marsa savait au mieux ce qui plaisait à Eudoxia. Ainsi Eudoxia prit peu à peu l'attitude d'une idole placée non dans un temple, mais sur le trône, et éternellement enveloppée de nuages d'encens.

Amantius et Gunild étaient les seuls qui s'abstinssent de ces démonstrations idolâtres, et les seuls auxquels Eudoxia permît de manquer à ce culte. Ils voyaient l'un et l'autre avec chagrin la voie dangereuse où cet esprit orgueilleux s'avançait, mais par des considérations différentes. Amantius s'affligeait de voir qu'Eudoxia fît tourner ses brillantes qualités à sa propre perte et à celle du prochain. Gunild était triste parce qu'elle sentait que son cœur se détachait de plus en plus d'Eudoxia; — et s'il venait à s'en éloigner tout à fait.... que deviendrit-elle alors? qui pourrait-elle aimer? qui pourrait-elle honorer? — Gunild cherchait

plus qu'autrefois à se mettre en contact avec Amantius. Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir confiance en lui — en lui seul à la Cour, bien qu'elle sût qu'il avait le vif désir de l'enlever à l'arianisme, et bien qu'elle fût résolue à ne pas se laisser convertir. Mais son esprit droit cherchait un point où il trouvât la droiture et la conscience — et ce point était occupé par Amantius.

Eudoxia voyait cela avec plaisir. Elle espérait qu'Amantius prendrait enfin une influence déterminante sur Gunild ; — et elle lui fit part de cette espérance.

— Seulement, lui dit-elle, évitez les considérations trop élevées, ne prenez pas avec elle un essor trop hardi qui pourrait l'effrayer.

— Loin d'être effrayée d'un essor élevé, elle n'en serait que plus attirée, à ce que je crois, répondit Amantius.

— Oui, dit l'Impératrice en riant, pourvu qu'il ne soit pas catholique, pourvu qu'il ne repose pas sur des principes catholiques. Le triste esprit de contradiction qui possède cette jeune fille la rend très-malheureuse. Son âme soupire après la vraie foi.... et son esprit entêté se tient en garde contre elle. Je vous en prie, abordez-la avec prudence, et traitez-la avec patience. Malgré sa trahison qu'il a suffisamment payée de sa tête, je n'oublierai jamais que le père de Gunild a, par deux fois, délivré l'Empereur de l'humiliante domination des favoris.

— Vous avez le cœur haut placé, madame, dit Amantius.

— Je suis si peu habituée à vos louanges, dit Eudoxia amicalement, que ce mot sonne à mon oreille comme un brillant éloge.

— L'Impératrice sait que je ne me permettrais rien de pareil, répondit Amantius avec respect. Entre égaux il est permis de se louer, les supérieurs peuvent donner des louanges à leurs subordonnés ; — mais si les rôles

sont inverses, on est bien exposé à tomber dans la flatterie.

— C'est cependant l'inverse qui est en usage.

— O madame, le monde a tant de renversements.

— Je l'accorde. Mais la nature humaine est si imparfaite qu'elle veut de ces renversements et qu'elle souffre de leur privation.

— Ne serait-ce pas là une preuve que nous devons tendre à la perfection? La nature humaine, régénérée par la grâce, n'est-elle pas trop noble, pour rester dans une sphère où l'on souffre de la privation des choses renversées?

— Voyez à quelles hauteurs vous vous envolez! dit Eudoxia. Emmenez Gunild avec vous, je me réjouirai si vous y réussisez.

Eudoxia ne s'apercevait pas qu'elle-même était sujette à cette contradiction d'esprit qu'elle déplorait en Gunild.

Quand Eugraphia, après toutes sortes de préambules et de précautions oratoires, en vint à parler de la convocation d'un Concile, elle ne fut pas peu surprise d'apprendre que l'Empereur y avait déjà donné son agrément.

— Quelle joie pour le vénérable patriarche d'Alexandrie! s'écria-t-elle. Il se sentait indiciblement oppressé parce que le flambeau de votre grâce semblait éteint pour lui, depuis que, l'année dernière, ces moines égyptiens, les longs Frères, ont fait leur apparition...

— L'ai-je offensé? interrompit vivement Eudoxia.

— Profondément contristé seulement, auguste Impératrice.

— Il ne repoussera donc pas l'invitation?

— Il l'accueillera avec joie, parce qu'elle lui offre l'occasion désirée de se justifier devant vous de différentes inculpations.

— Je pourrais vous répondre que cette justification ne lui tenait pas beaucoup au cœur jusqu'à présent,

dit Eudoxia froidement ; car je l'ai engagé, il y a plus d'un an, à paraître à la Cour, et il n'est pas venu.

— Sans doute..... le fardeau de ses affaires.....

— Laissons cela de côté, dit Eudoxia ; peut-être lui ai-je écrit un peu sévèrement.

— Si sévèrement que votre disgrâce l'a effrayé, auguste Impératrice.

— Si j'ai été injuste envers lui, je veux le réparer, et lui écrire une invitation amicale de ma propre main ; qu'en pensez-vous, Eugraphia?

— Cela le rendrait extrêmement heureux, et lui ferait connaître l'attitude qu'il devra prendre ici..... si vous voulez bien lui donner à cet égard quelques indications, ô noble souveraine.

— Je vous avoue, Eugraphia, que les griefs portés contre le vénérable Théophile s'élèvent au moins à soixante-dix. Il doit donc songer à sa justification et, avant tout, se réconcilier avec les moines égyptiens, s'il ne veut soulever contre lui tout le peuple pieux de Constantinople.

— Est-il possible?... le peuple est-il si attaché à ces longs Frères?

— Les longs Frères ne sont que les chefs de file, les porte-voix de la bande. Ils sont accompagnés d'une cinquantaine de vieillards, tous à cheveux blancs, les traits amaigris, pieds nus, vêtus du pauvre costume des solitaires, la véritable image de la mortification la plus rigoureuse. Le patriarche Chrysostôme les a logés dans un bâtiment attenant à l'église Saint-Anastase, et a confié le soin de leur entretien à la diaconesse Olympia, qui n'a pas de bien lourdes dépenses à faire pour eux, car les bons religieux ne mangent que des herbages ou des fèves cuites à l'eau. Ils travaillent toute la journée à tresser des nattes de jonc que le peuple leur achète avec une véritable passion pour avoir occasion de se recommander à leurs prières. Ils produisent une grande impression de piété. Je suis

allé visiter l'église; dans la sacristie, les vieux solitaires se sont jetés à mes pieds, en protestant de leur attachement sincère à la vraie foi et de leur éloignement de toute hérésie, et il m'a été impossible de ne pas leur demander leur bénédiction — et leurs prières pour l'Empereur, pour mes enfants et pour l'Empire.

— Votre piété, auguste souveraine, attirera la bénédiction de Dieu sur tout ce qui vous appartient et qui vous touche! s'écria Eugraphia. Cela m'encourage à espérer que les tristes circonstances si imprudemment occasionnées par le patriarche de Constantinople trouveront leur accommodement.

— C'est là précisément le but capital du concile. Les plaintes contre le patriarche d'Alexandrie cesseront d'être mises en avant aussitôt que nous aurons ici cet homme plein d'adresse, de souplesse et d'énergie.

Après cette causerie avec l'Impératrice, Eugraphia vit avec joie son plus vif désir réalisé en esprit : Théophile sur le siége patriarchal de Constantinople, Eugenius sur un siége épiscopal en Thrace ou en Ionie, et Chrysostôme dans un cloître quelconque à Antioche.

Par le même vaisseau qui porta la lettre de l'Impératrice à Alexandrie, Eugraphia fit partir son confident haineux, Florus, afin qu'il exposât à Théophile l'état des choses d'une manière plus complète et plus sûre qu'elle ne pouvait le faire par écrit.

— Comme vous avez toute ma confiance, lui dit-elle avant son départ, je veux vous communiquer une idée que vous pourrez peut être mettre à exécution par l'intermédiaire d'un ami éprouvé. Il serait important, pour le prochain concile, d'être bien renseigné sur la vie passée du patriarche Chrysostôme. Il est d'Antioche; il y a vécu cinquante ans, d'abord comme procureur, ensuite comme prêtre. Il sera donc très-facile de connaître la vie qu'il y a menée. Seulement, il faut agir avec précaution.

— Je connais quelqu'un qui convient tout à fait

pour cette mission, madame, répondit Florus fort satisfait.

— Et quel est cet homme de confiance? demanda-t-elle. Il n'a pas besoin de savoir qui l'envoie à Antioche; mais je dois savoir qui il est, pour le faire surveiller, sans qu'il s'en doute.

— La sage prévoyance ne peut jamais nuire, madame. Si je ne connaissais votre esprit élevé, j'hésiterais peut-être à vous nommer le personnage. Mais je puis vous le désigner sans détours : c'est le moine syrien Isaac, un malheureux qui, dans l'effervescence de la jeunesse, a cru posséder la vocation du cloître, et qui peut-être la possède en effet, mais qui ne peut trouver de cloître où la discipline s'accommode à la liberté de son esprit, et qui voyage sans cesse à la recherche de ce cloître introuvable.

— Je n'ai aucune confiance en ce moine vagabond. Ce sont d'ordinaire des vauriens, des êtres sans conscience... et, malgré soi, on se sent une répugnance morale pour ces échappés de cloître.

— Loin de moi la pensée de justifier Isaac ou de vous l'imposer, madame. Seulement, il est le seul à qui je puisse confier votre proposition, car il est extrêmement remuant, et il sait trouver ce qu'il cherche.

— Excepté cependant un cloître à son goût, fit Eugraphia en riant.

—Il y a des exceptions en toutes choses, madame. Au surplus, il aurait peut-être trouvé ici ce cloître; mais Chrysostôme le repoussa très-nettement, en lui déclarant sèchement qu'il devait retourner chez lui, et rentrer dans son ancienne maison, — et il lui donna même l'argent nécessaire à son voyage. Ce procédé despotique irrita le bon Isaac. Il est resté ici, pour montrer au patriarche qu'il n'était pas sous sa dépendance...

— Et il a vécu avec l'argent du voyage... n'est-ce pas? fit Eugraphia d'un ton de blâme.

— Dans le commencement, oui! répondit Florus, ensuite l'excellent Eugenius s'intéressa à lui, surtout après que la diaconesse Olympia l'eut repoussé si vilainement.

— Ah ! c'était cet Isaac ! fit Eugraphia. Cela suffit. De tout ce que vous dites, il résulte que ce moine est un homme méprisable, mais qui pourra nous servir dans ce cas particulier, car je le paierai richement. Prenez donc les arrangements nécessaires avec lui — et partez avec la grâce de Dieu, vous, pour Alexandrie, et lui pour Antioche, car il faut nous armer de toutes pièces contre l'esprit du fanatisme qui menace ici de nous étouffer.

L'homme contre lequel on dirigeait ces intrigues et ces accusations continuait à marcher tranquillement dans la voie qu'il s'était marquée sur les traces du bon pasteur. Toute cette haine, toute cette amertume ne pouvait le toucher — encore moins l'affliger. Son fidèle diacre Sérapion lui exprimait quelquefois la tristesse que lui causait ces injustes inimitiés.

— Ce n'est pas proprement à moi qu'elles s'adressent, répondait-il avec douceur, mais au portrait imaginaire que l'on se fait de moi.

— Mais elles s'attaquent pourtant à votre Sainteté, reprit le diacre avec chagrin.

— Dieu me donnera peut-être la grâce d'en triompher avec le temps, mon fils. Dans les orages terribles qui bouleversent le monde, un grand nombre perdent les principes chrétiens qui doivent leur servir de règle et de base. Ils chancellent, ils vacillent, ils s'accrochent tantôt à un soutien tantôt à un autre, ils se façonnent et se plient aux circonstances, et ils croient que nous, à qui le Seigneur a confié la direction de son Église, nous devons faire la même chose. Quand une fois on s'est séparé des principes du Christianisme, les esprits sont entraînés dans un immense cahos d'où Dieu seul, quand il lui plaît de se montrer, peut les

faire sortir, par les instruments qu'il connaît, pour les rappeler dans les voies de la vérité. Nous devons travailler, mon fils, comme il convient à des serviteurs d'un Maitre infiniment bon et infiniment grand — et attendre de Lui toute bénédiction, car par nous-mêmes nous ne sommes que des serviteurs inutiles.

Ainsi pensait Chrysostôme, et comme il pensait — il parlait, il enseignait, il agissait; tout simple, tout calme, tout inébranlable.

— Vous êtes trop saint pour ce monde d'iniquités, vénérable Père! dit Sérapion. Pour se justifier, il cherche à trouver des crimes à votre conduite... et le dirai-je? quelquefois il me semble que vous pourriez descendre un peu de votre hauteur.

— Et quand, mon fils? demanda Chrysostôme amicalement.

— Si vous vouliez, je suppose, vous montrer de temps en temps, les jours de fête, à la table des grands personnages, par exemple chez Optatus, le préfet de Constantinople. Ou bien si vous vouliez de temps en temps vous acheter des meubles de prix, des tapis, des vêtements en belle étoffe. Les grands se plaignent de votre fierté incivile, et les marchands se plaignent de votre avarice. Ne serait-il pas bon de les apaiser?

— Si les pauvres, les prisonniers, les malades, les veuves et les orphelins sans ressources se plaignent de mon avarice, alors, mon bon Sérapion, je veux bien me corriger, dit en riant le patriarche. Les marchands, laissez-les crier; — qu'ils cherchent leur proie auprès des gens qui ne sont pas chargés de soigner les membres souffrants du corps mystique de Jésus. Quant aux grandes dames, elles doivent au fond être très-contentes que je ne paraisse pas à leurs fêtes, car ni mon habit ni mon état ne conviennent en ces lieux-là. Souvenez-vous de ce que le grand Grégoire de Nazianze écrit au sujet de ces festins.

Chrysostôme déroula un parchemin et lut :

« Des coussins moëlleux ne nous suffisent plus; il » faut étendre par-dessus de riches étoffes de soie, » pour que nous soyons plus mollement assis à table. » Le parquet, au lieu d'être couvert d'un tapis, doit » être en belle mosaïque avec incrustation de fleurs » rares — et la table doit être parfumée des essences » les plus délicates et les plus précieuses, comme il » convient à des hommes efféminés. Des petits gar- » çons en beaux habits de fête, les cheveux roulés » et frisés, et parés comme des femmes, doivent se » tenir sur un rang, pour nous rafraîchir avec de » larges éventails, ou nous présenter la coupe du » bout des doigts, pendant que les cuisiniers et les » pâtissiers nous font des plats sucrés et des friandi- » ses dont on mange presque jusqu'au point d'étouf- » fer, et chargent la table de mets pour lesquels nous » mettons à contribution la terre, l'air et l'eau. »

— Voilà comment les choses se passaient il y a vingt-quatre ans à Constantinople, continua Chrysostôme—et comment elles se passent encore aujourd'hui. Convient-il à la dignité du prêtre de paraître à de tels banquets?... Et si j'y allais réellement, on trouverait encore matière à critique; on blâmerait mon vêtement pauvre..... la sobriété à laquelle je me suis habitué dans ma vie solitaire. Mais si je voulais céder sur tous ces points, pour plaire aux gens du monde — où irais-je alors, mon fils?

— Vous avez toujours raison, saint Père, dit Sérapion en souriant tristement. Mais ce même esprit mondain qui a fait chasser le grand Grégoire du siége patriarchal de Constantinople, et l'a obligé à retourner à Nazianze, sa ville natale, assemble aujourd'hui ses légions contre vous.

— Et quand il me forcerait à retourner dans mon pays... que faudrait-il voir dans cet événement? une seule chose : c'est que la Sagesse Eternelle poursuit ses plans merveilleux, incompréhensibles.

— Mais l'Eglise, mon Père! s'écria Sérapion avec l'accent de la douleur; — mais la sainte Foi !

— Vous ne vous imaginez pas, j'espère, demanda le patriarche, que ma présence en ce lieu soit nécessaire pour que la passion du Sauveur du monde accomplisse son œuvre régénératrice sur la terre. Le chandelier peut être transporté d'un lieu à un autre ; les ténèbres peuvent succéder à la lumière; mais alors la sainte foi brillera dans d'autres régions, et l'Eglise gagnera plus qu'elle n'a perdu. O mon fils ! le Seigneur doit-il vous dire à vous aussi : ô homme de peu de foi !

Chrysostôme n'aimait pas que ses prêtres lui parlassent ou s'entretinssent entre eux de leurs craintes. Il y voyait une perte de temps inutile, au détriment de l'activité féconde, et il ne cessait pas un seul instant de donner l'exemple de l'accomplissement infatigable du devoir. Il prêchait, il donnait des conférences édifiantes avec son clergé, il visitait les hôpitaux et aussi les prisons pour soulager les besoins corporels et spirituels des malheureux captifs, il était tout entier à tous ceux qui lui demandaient des secours ou des consolations, il montrait une sévérité salutaire à l'égard des pécheurs impénitents, surtout pour les religieux ou les religieuses qui négligeaient les devoirs de leur état — et il traitait avec douceur et pardon ceux qui témoignaient un sincère repentir. Il était ainsi trop semblable à son divin maître pour ne pas partager aussi sa croix.

XXIII.

LA RENCONTRE.

Amantius alla un jour vers Gunild et la pria de présenter à la diaconesse Pentadia une jeune fille qui désirait être reçue au nombre des catéchumènes. Il ne pouvait l'accompagner lui-même, parce que l'Impératrice, qui l'employait souvent comme secrétaire intime, avait besoin de ses services dans ce moment même. La jeune personne en question, échappée de la maison de son père qui était païen et méchant, désirait trouver un lieu de protection où elle pût être instruite de la religion chrétienne. Gunild se montra toute disposée à la conduire.

— Mais, demanda-t-elle à Amantius, tenez-vous à ce que je la présente à la diaconesse Pentadia plutôt qu'à toute autre?

— Nullement, répondit Amantius, et vous avez à cet égard le choix libre.

— Alors, je conduirai la petite à Olympia — je la connais un peu. Envoyez-moi donc votre protégée.

— Je l'ai confiée déjà aux personnes qui vous servent, noble Gunild ; j'étais sûr à l'avance de votre acquiescement à cette œuvre de charité.

— Oh! puissions-nous remplir toute notre vie d'œuvres de charité — combien nous serions heureux! s'écria Gunild.

— Ne vous fâchez pas si je vous contredis déjà répondit Amantius.

— Pour éprouver un très-grand étonnement, je ne vais pas jusqu'à la colère, répondit-elle.

— Ce n'est pas l'accomplissement des actes de charité qui nous rend heureux, noble Gunild, mais l'esprit avec lequel nous les accomplissons. Et cet esprit fait de nos moindres actes des œuvres de charité.

— C'est très-vrai! fit-elle; — on peut par ennui, ou pour changer, accomplir un acte de charité comme je suis sur le point de le faire — et alors c'est pour nous une simple distraction, et non une véritable joie.

— Vous vous calomniez, dit-il avec bienveillance.

— Non! répondit Gunild avec une profonde tristesse; — il y a en moi un désert!... et quand tous les flots du monde le submergeraient... ce serait toujours un désert.

Amantius voulait l'interrompre.

— Je sais ce que vous voulez dire! fit-elle. Si je suis ainsi, c'est de ma faute. Peut-être!... mais je reste fidèle à la foi de mes pères.... et la fidélité est aussi une vertu.

— Certainement!... quand elle est à la place voulue et dans les conditions voulues. Si vos ancêtres s'étaient nourris de poison, voudriez-vous continuer à en prendre, tout en sentant que vos forces dépérissent, sous prétexte que c'était la coutume de votre pays?

— Non! aussitôt que j'aurais la conviction que cette nourriture est du poison — certainement non!

— Et, dans ce cas, que penseriez-vous, que feriez-vous?

— Je penserais qu'il doit m'être permis de renoncer à la coutume de mes pères — et je chercherais une nourriture saine.

— Et pourquoi ne faites-vous pas pour votre âme immortelle ce que vous feriez pour votre corps périssable! — Mais c'est assez! mon devoir m'appelle auprès de l'Impératrice, pendant que vous aurez la bonté de conduire la pauvre Flora auprès d'une diaconesse.



Gunild fit venir Flora aussitôt qu'Amantius l'eut quittée. Elle était toute jeune et fort belle, mais pâle et timide; l'attitude noble et fière de Gunild l'impressionnait vivement; elle répondait à ses questions d'un air troublé et craintif. Gunild apprit d'elle qu'elle était fille d'un changeur, en qui l'avarice avait étouffé tout autre sentiment. Les pièces d'or — étaient ses seules divinités ! Il voulait que sa fille se dévouât aussi à ce culte, et pour l'y amener, il chercha à étouffer, à tuer dans son âme toute pensée noble, tout sentiment élevé; en même temps il la forçait à prendre part au culte des faux dieux du paganisme qui existait encore en secret même à Constantinople. Mais Flora résista à cette pression. L'esprit du christianisme, répandu dans l'air pour ainsi dire, exerçait sur tous son influence salutaire. Flora n'avait plus de mère, et la vieille esclave de son père n'avait pas de meilleurs sentiments que lui; — cependant par des voisins chrétiens elle avait entendu parler d'une foi céleste dont les maximes et les promesses lui parurent merveilleusement belles et aimables, et, en dépit de tous les mauvais traitements qu'elle eut à souffrir de la barbarie de son père, elle persista à vouloir se faire chrétienne, mais elle ne savait comment. Sa bonne voisine lui conseilla de s'adresser à Amantius; le pieux grand-chambellan, qui, étant en grande estime auprès de l'impératrice et de toute la cour, aurait le pouvoir de la protéger. Flora alla donc à lui, remplie du désir d'être chrétienne.

— Et quand vous le serez, — après? demanda Gunild.

— Je ne sais pas, répondit Flora.

— Mais que désirez-vous? qu'est-ce qui vous plairait? fit Gunild presque impatientée.

— Etre chrétienne, dit Flora d'un air craintif.

— Je le sais, ma fille, je le sais! mais la vie ne finira pas pour vous le jour où vous serez chrétienne, elle

ne fera, au contraire, que commencer à nouveau. Que deviendrez-vous alors?

— Je ne sais pas! dit Flora; — mais cela m'est tout à fait indifférent!... je veux seulement être chrétienne.

— Votre père vous maudira, il vous haïra, il vous chassera, vous perdrez son amour et sa fortune.

— Oui, il le fera, dit Flora en pleurant, mais je veux être chrétienne.

Gunild pensa en elle-même qu'une pareille fermeté d'esprit valait plus que tous les dehors brillants et toutes les splendeurs qu'elle avait à son service. Sans vouloir se l'avouer, elle se réjouissait d'avoir l'occasion de revoir Olympia, et de comparer la diaconesse avec l'apparition idéale de cette belle soirée, éclairée par la lune et les étoiles, dont le souvenir, bien qu'éloigné de quatre ans, restait gravé dans son imagination.

Ce ne fut pas sans émotion que, suivie de la silencieuse Flora, elle traversa le palais d'Olympia. Elle fut introduite dans le salon où Olympia se faisait un devoir de recevoir les personnes du monde. Cependant elle aurait préféré revoir la petite chambre avec la cour étroite et la fontaine jaillisssante. Bientôt Olympia entra, Gunild oublia la chambre, le palais, l'entourage et tout le reste, — elle dit seulement qu'elle amenait une protégée d'Amantius, et puis elle se mit à considérer Olympia.

Olympia avait maintenant vingt-huit ans; son genre de vie dure et pénible, uni à une complexion très-délicate, avait enlevé à son visage toute la fraîcheur de la jeunesse. Mais le pur éclat de ses yeux, son regard calme, son doux sourire et l'affable simplicité de toute sa personne, lui donnaient une expression de candeur d'âme qui exerçait un charme infiniment plus puissant que l'éclat passager de la jeunesse et qui, joint à ses traits distingués et à son noble maintien, faisait d'elle une très-belle femme. Auprès des beautés

animées par les passions de toute sorte, — et défigurées par la vanité et le désir de plaire, — les seules que Gunild était habituée à voir; — Olympia produisit sur elle l'impression d'un ciel étoilé comparé à un feu d'artifice.

Olympia, après quelques paroles amicales à Gunild, se tourna du côté de Flora, et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Oh! rien que d'être chrétienne! répondit-elle tout simplement.

— Et vous avez raison, mon enfant! dit Olympia. Ce désir embrasse tout pour le temps et l'éternité. Celui pour lequel il s'accomplit n'a plus à se soucier du reste. Dieu lui a donné ce qu'il y a de plus précieux, il ne la laissera pas manquer de ce qui vaut infiniment moins.

— O madame!... comme vous êtes bonne! s'écria Flora.

Elle fondit en larmes et tomba aux genoux d'Olympia.

— Non pas moi, ma pauvre enfant — ...... Dieu est bon, dit Olympia affectueusement. Ainsi donc je vous garde maintenant ici. Vous y trouverez plusieurs jeunes filles qui veulent être instruites de la religion chrétienne et se préparer à recevoir le saint baptême. Ce sont de bonnes âmes toutes animées de la même pensée, et j'espère que vous vous sentirez à l'aise au milieu d'elles. Théoné va vous conduire à l'instant.

Flora était si émue qu'elle ne sut que bégayer quelques mots de remerciments pour Gunild et Olympia. Théoné ne tarda pas à paraître. Elle emmena Flora.

— Qu'il est consolant de voir une jeune personne soupirer après la vraie foi avec une ardeur telle que, sans questionner, sans douter, sans interroger, elle va droit au but. Flora agit comme les trois saints Rois de l'Orient auxquels l'étoile était apparue. Flora a eu aussi son étoile mystérieuse : la grâce.

Olympia parlait avec une joie intime qui rayonnait sur son visage. Gunild resta froide.

— Je ne puis me réjouir ainsi sans réserves d'un bon commencement, car je ne sais pas si la suite y répondra.

— Personne ne le sait, si ce n'est Dieu seul, répondit Olympia; mais, en attendant, nous lui rendons grâces et nous espérons en lui - - et cela nous donne de la joie.

— Il faut, dit Gunild, avoir fait des expériences très heureuses dans le royaume des conversions pour pouvoir toujours espérer aussi énergiquement.

— Oh! s'écria Olympia, j'espère en Dieu et non dans les hommes; c'est pour cela que leurs défaillances ne doivent pas nous rendre défiants et timorés.

— Mais nous vivons avec les hommes! dit Gunild.

— Et aussi avec Dieu, sans doute? demanda Olympia en riant.

— Comme vous avez connu autrefois la Cour et la vie qu'on y mène, vous comprendrez que l'un disparaît derrière l'autre.

— Comme nous le voyons par Amantius... n'est-ce pas?

— Le plus souvent, c'est justement l'inverse, répondit en riant Gunild, et comme c'est le cas le plus fréquent, il frappe davantage les yeux, et laisse une impression plus vive. C'est l'effet qu'il me produit.

— Si les Rois Mages avaient pensé comme vous, noble Gunild, ils seraient allés tout au plus à Jérusalem, sans pousser plus loin leur voyage, parce qu'ils n'y auraient rencontré personne qui s'occupât de Celui qu'ils ont trouvé et adoré dans la pauvre étable de Bethléem. Celui qui cherche la route du ciel ne doit pas s'arrêter à considérer ceux qui courent dans les voies du monde.

— N'est-ce pas là de l'orgueil? demanda Gunild.

— Derrière cette crainte de l'orgueil ne se cache-

t-il pas un refus tacite d'entrer dans les voies célestes? demanda à son tour Olympia.

— Vous voyez loin, dit Gunild en riant, et je pense... que vous dites vrai. Mais puisque vous dites la vérité, ne vous fâchez pas que je vous demande si vous êtes heureuse.

— Qu'appelez-vous bonheur? Avoir la fortune, la santé, un rang, une position; — est-ce être heureux?

— Ce sont là des conditions extérieures du bonheur, — mais ce n'est pas le bonheur.

— Est-ce le respect, l'admiration que le monde, et même ce qui s'y trouve de plus noble, — professe pour les hautes vertus, les qualités rares, les grands talents; — est-ce là ce que vous appelez le bonheur?

— C'est de l'éclat, — mais non du bonheur.

— Est-ce les joies intimes de la vie de famille, l'affection réciproque entre époux, entre parents et enfants, entre amis animés des mêmes sentiments; — est-ce là le bonheur?

— C'est un bonheur périssable, — ce n'est pas le bonheur. Ce que je me représente comme le bonheur, c'est quelque chose qui doit suffire pour le temps et pour l'éternité.

— Si vous l'entendez ainsi, je suis heureuse, répondit Olympia, en reposant sur Gunild un regard plein d'un tendre intérêt.

—O heureuse femme, de vous savoir en possession d'un bien impérissable! s'écria Gunild. Le bien impérissable doit être le vrai bien, le bien éternel, il doit nous rendre éternellement heureux. O combien je serais tentée de vous porter envie... si je n'étais plus fortement encore poussée à vous aimer... et à vous aimer d'autant plus, que j'ai sous ce rapport, beaucoup à réparer. J'ai été mécontente de vous voir devenir diaconesse. Mais si vous avez trouvé le bonheur dans ce chemin... oh! alors vous êtes une enfant chérie de Dieu et je veux vous aimer.

— Il est plus sûr d'aimer Dieu que ses enfants chéris, dit Olympia avec douceur pour calmer cette effervescence subite de sentiments.

En même temps elle se leva.

— Quoi! vous me renvoyez? fit Gunild étonnée.

— Mes devoirs m'appellent, répondit Olympia.

— Et vous n'avez jamais le temps de causer intimement avec vos amies, avec les cœurs auxquels vous faites du bien?

— Oui, quelquefois, mais jamais très longtemps.

— Je trouve que c'est faire un très-grand sacrifice.

— Si vous pensez qu'on puisse conquérir le souverain bien sans faire ces sacrifices qui coûtent à la nature, — vous vous trompez. Le souverain bien est un bien de grâce. Il ne réside pas dans les cœurs qui s'ouvrent aux joies naturelles. Celui qui possède un diamant de prix le garde précieusement dans un écrin à part et ne le laisse pas traîner parmi tous les ustensiles de la maison.

— Je viendrai vous voir en mendiante... alors je suis sûre d'avoir audience tous les jours, dit Gunild de son air le plus gracieux.

Elle quitta Olympia le cœur ému, comme si elle avait trouvé un grand trésor pour lequel elle devait remercier Dieu. Sans s'expliquer comment cette pensée lui venait, elle donna à ses porteurs l'ordre d'aller à Sainte-Sophie. Elle y allait quelquefois pour entendre un sermon, de temps en temps encore pour accompagner l'Impératrice, mais jamais pour prier. Comme arienne, elle évitait de fréquenter les églises catholiques. Mais aujourd'hui, ce qu'elle voulait, c'était de se trouver dans un lieu de prière. Elle quitta sa chaise dans la grande avant-cour, et entra dans la basilique. Là, elle releva son voile, et s'agenouilla auprès d'une colonne, le visage tourné vers le maître-autel.

A toute heure de la journée et jusque bien avant dans la soirée, l'église Sainte-Sophie était visitée par

les fidèles, en plus ou moins grand nombre. C'était un mouvement continuel d'allées et venues auquel personne ne faisait attention. Gunild ne remarqua donc pas qu'un jeune homme se tenait en face d'elle à quelque distance, s'éloignait un peu, revenait à sa place et restait à quelques pas d'elle tout le temps qu'elle passa en prière — à quelques intervalles près. Ces courts moments d'absence, le jeune homme les employait à examiner les chaises-à-porteur qui stationnaient dans l'avant-cour. Il n'y en avait en ce moment qu'un petit nombre. Le jeune homme entra en conversation avec les porteurs, et apprit bientôt que la jeune fille si belle qu'il avait vue dans l'église n'était autre que la noble Gunild. Jamais ses yeux n'avaient été frappés d'une beauté aussi remarquable. Quand Gunild se leva enfin, son regard tomba sur le jeune homme qui la fixait d'une façon si étrange et si inconvenante. Elle détourna les yeux d'un air fier et sévère, abaissa son voile, sortit de l'église et reprit sa chaise. Le jeune homme la suivit de loin. Quand il vit que les porteurs prenaient le chemin du palais Constantin, il prit une autre direction, et parut peu d'instants après, et dans un état de vive agitation, au palais d'Eugraphia.

Eugraphia était dans son salon. Les visites allaient et venaient. Tout d'un coup, une de ses dames de compagnie s'approcha d'elle, et lui dit à l'oreille que l'on avait une nouvelle sérieuse à lui communiquer. Eugraphia se leva aussitôt, congédia toutes les personnes présentes avec l'air solennel d'une reine, et se rendit dans son cabinet.

— M'apportez-vous de bonnes ou de mauvaises nouvelles d'Alexandrie..... ou d'Antioche? dit-elle en entrant dans son cabinet, où Eugenius marchait d'un air agité.

— Oh! je ne m'en occupe plus! fit Eugenius; ma destinée est entrée dans une voie où elle reste insensible aux questions de cette sorte.

— Que vous est-il arrivé? demanda Eugraphia avec l'anxiété du plus vif intérêt.

— Vous m'avez aimé comme une mère! dit-il toujours ému, surrexcité; oh! tenez-moi lieu de mère en ce moment, et aidez-moi à faire mon bonheur, mon vrai bonheur.

— Volontiers, de tout cœur!... mais comment?

— Vous savez que des considérations extérieures m'ont seules porté à choisir l'état ecclésiastique — et je l'ai fait à un âge où je ne me connaissais pas encore moi-même, et où je ne connaissais ni le monde ni la vie. Avec les années et la réflexion, j'ai vu très-clairement que je n'étais pas dans ma voie et que je n'avais rien du prêtre. J'aurais encore pu retourner en arrière si le patriarche Nectaire et vous m'aviez averti. Vous ne l'avez pas fait. Au contraire! je reçus d'abord les ordres mineurs, et ensuite, bien que mon oncle eût pu se convaincre de mon inaptitude, je fus ordonné. Mais je ne changeai ni de manière de voir ni de conduite. J'avais en horreur l'état ecclésiastique et j'ai vécu comme on vit avec ces sentiments. Sans aucun doute, Chrysostôme ne pouvait faire autre chose que ce qu'il a fait: il devait m'interdire les fonctions sacerdotales. — Qu'il soit loué de cette sage conduite! Car maintenant je suis fermement résolu à rentrer dans la vie laïque et à me marier.

Eugraphia fut comme frappée d'un coup de foudre.

— Malheureux... balbutia-t-elle d'une voix éteinte, c'est impossible... vous êtes prêtre, ordonné par votre évêque...

— Non! seulement par mon oncle! comme évêque il n'aurait pu agir ainsi.

— Ce sont là des subtilités.... vous avez reçu les ordres sacrés..... le monde est fermé pour vous..... Réfléchissez...

— Oui! c'est tout réfléchi! Je sais ce que je veux... et je vous prie, je vous conjure de le vouloir avec moi.

Votre influence est toute puissante. Obtenez de l'Impératrice qu'elle me procure une dispense.

— Malheureux, vous connaissez bien peu l'Impératrice pour vous imaginer qu'elle prêtera la main à un pareil sacrilége!... et vous me connaissez bien peu moi-même.

— Je connais la tendresse maternelle de votre amour, c'est tout dire. Pensez-vous que j'aie été heureux jusqu'à présent?... Vous êtes trop clairvoyante pour le croire. Eh bien! maintenant, je veux être heureux d'une manière honorable et me marier.

— Où trouver une créature qui consente à se jeter dans l'abîme de votre perdition? fit Eugraphia avec l'accent du désespoir.

Elle voyait en esprit la colère d'Eudoxia, le triomphe de Chrysostôme, et Eugenius condamné au bannissement ou à la prison.

— Ecoutez-moi avec calme, dit Eugenius, et puis secondez-moi. Je vais souvent dans les églises... pas pour y prier. Aujourd'hui, tout à l'heure, j'ai vu, à Sainte-Sophie, une femme qui a décidé de ma vie en mettant fin à toute sa misère. Elle a, par hasard, jeté un regard sur moi. Ce fut pour mon cœur comme une nouvelle étoile de bonheur qui lui apparaissait. Jamais aucune femme n'a produit sur moi cette impression... jamais! Je puis me sauver en m'attachant à elle, et je le veux.

— Qui est-elle? demanda Eugraphia d'un ton glacial.

— Gunild, la pupille de l'Impératrice.

— Elle est arienne.

— Ah! tant mieux! alors, toute dispense est superflue... je me ferai arien.

Eugraphia tressaillit de la tête aux pieds. Les hommes qui suivent leurs mauvaises passions ne comprennent pas que d'autres se laissent également entraîner par leurs mauvaises passions. Eugraphia vivait

dans la trahison à l'égard de l'Eglise. Renier l'Eglise était pour elle quelque chose d'incompréhensible.

— Les choses n'en viendront pas à cet excès de honte et d'ignominie, dit-elle avec une colère mal comprimée, car Gunild a le cœur trop haut pour ne pas mépriser profondément un prêtre renégat.

— Elle ne le fera pas. Elle est arienne, elle doit donc se réjouir de gagner quelqu'un à sa secte, et sa joie sera d'autant plus grande qu'elle-même aura donné l'impulsion.

— Gunild a refusé des propositions de mariage fort brillantes, qui lui ont été faites par l'Impératrice. Elle ne veut pas se marier — et je ne crois pas qu'elle change de résolution en faveur d'un homme deux fois renégat.

Eugraphia parlait d'un ton plein de mépris.

— Oh écoutez-moi! oh parlez-lui en ma faveur! s'écria Eugenius vivement surrexcité. C'est le moment décisif de ma vie. Je vous en supplie, je l'en supplie : tendez-moi la main! aidez-moi à sortir de cette torturante impasse. Je ne puis être un bon prêtre..... et je ne veux pas en être un mauvais. Je ne veux pas dépasser la mesure actuelle. Dans d'autres conditions, je pourrais sortir du bourbier; mais dans l'état actuel des choses..... il faut que j'y reste et que j'y périsse. Vous devez le voir — et l'Impératrice aussi. Le simple bon sens le dit. Ainsi, ou bien j'obtiendrai une dispense pour rentrer dans la vie laïque — ou bien je serai arien.

— Ni l'un ni l'autre, dit Eugraphia avec calme. Soyez un homme, Eugenius, et non un enfant insensé qui perd tout à coup de vue son but parce que ses regards sont tombés sur une jeune beauté. Un brillant avenir vous est ouvert dans la voie et dans l'état que vous avez choisis depuis dix ans.

— J'ai horreur d'un avenir brillant qu'il me faut

acheter par des sacrifices que je ne puis ni ne veux supporter.

— Je vous en prie, Eugenius, pas d'enfantillage. Peu à peu vous vous réconcilierez avec votre situation, vous l'aimerez. Laissez seulement passer l'inquiétude turbulente de la jeunesse. Vous prendrez goût aux grandes affaires de l'Etat et de l'Église... Vous serez appelé à les diriger. Vous voyez le grand travail de réorganisation qui s'opère sur les ruines du polythéisme — il faut à l'Église des appuis solides contre l'esprit de secte, et à l'Etat, contre la prépondérance croissante des peuples barbares. Dans ces conjonctures graves, les prélats sont appelés à de grandes choses par l'influence qu'ils exercent sur la société chrétienne en général. Si vous voulez donc sérieusement renoncer à votre vie un peu légère, vous verrez bientôt s'ouvrir devant vous une carrière qui donnera pleine satisfaction à votre ambition et à votre activité.

— J'exècre l'ambition et l'activité des cabales et des intrigues! fit Eugenius avec emportement. Tout cela ne pouvait m'occuper qu'autant que je ne connaissais rien de mieux. Depuis que j'ai vu Gunild... un voile est tombé de mes yeux... —

— Et un épais bandeau le remplace, interrompit Eugraphia d'un air de mépris ironique; — croyez-moi, mon pauvre Eugenius, Imperia était beaucoup plus jolie.

— Ne me parlez pas d'elle! fit Eugenius hors de lui; — il n'est pas permis de la nommer auprès d'un ange comme Gunild.

— Cependant vous étiez autrefois très engoué de la belle Imperia, mon pauvre Eugenius! Je pensais que vous en auriez tiré la conclusion que vous pouviez rencontrer encore six ou douze beautés capables d'incendier votre cœur trop inflammable, et que ce serait par conséquent une folie que de vous précipiter

dans le sacrilége et l'apostasie à cause d'une femme. Mais ce n'est pas vous seulement.... c'est notre cause que vous compromettriez. — Voilà les prêtres du parti de la cour! crieraient nos ennemis; comme Chrysostôme est sage de maintenir une sévère discipline! — L'impératrice en concevrait une colère sans borne, elle vous exilerait dans les déserts de la mer Noire — et Gunild n'en serait pas moins inaccessible à vos vœux.

— Pensez-vous? demanda-t-il d'un air distrait.

Eugraphia espérait l'avoir à moitié ramené. Elle continua à lui faire des remontrances et des exhortations d'autant plus vives qu'Eugenius devint de plus en plus muet. Mais il n'abandonna pas ses idées; il vit que, dans l'état actuel des choses, il ne pouvait s'attendre à trouver aucun aide, aucun concours auprès d'Eugraphia. Mais si la situation prend une tournure surprenante, se dit-il en lui même, elle ne m'abandonnera pas; — je la connais.

Quand Eugraphia eut enfin épuisé ses raisonnements, Eugenius lui dit, d'un ton calme en apparence, qu'il y réfléchirait sérieusement. Ils se séparèrent amicalement; mais ils étaient tous deux en proie à une vive agitation intérieure. A peine Eugenius fut-il parti, qu'Eugraphia fit appeler Adonis. Adonis parut; c'était un petit homme âgé, d'une physionomie fine et maligne, le plus ancien et le plus intime de ses serviteurs.

— Adonis! lui dit-elle d'une voix étouffée, je vous donne la mission de surveiller le noble Eugenius et d'épier tous ses pas et toutes ses démarches — et cela sans qu'il puisse en avoir le moindre soupçon. Que vous le fassiez vous-même — ou que vous en chargiez quelqu'autre, cela m'est indifférent. Mais il faut le faire, sans cela il pourrait lui arriver un grand malheur. M'avez-vous compris?

— Parfaitement, noble maîtresse, parfaitement. Je ne puis entreprendre moi-même cette surveillance : je

suis pour le noble Eugenius un visage trop connu. Adon, mon petit fils, s'en acquittera.

— Adon, ce jeune garçon! fit Eugraphia d'un ton plein de doute.

— Il prend de l'âge et de l'intelligence, et il a l'avantage de n'être certainement pas connu du noble Eugenius. Il est souple comme un serpent, et il se chargera de cette besogne, non seulement pour obéir à vos ordres, mais aussi pour son plaisir particulier — ce qui dénote des dispositions remarquables chez un garçon de quatorze ans.

— Vous me répondez pour Adon, dit Eugraphia. Je le ferai fouetter jusqu'au sang s'il ne me rend un compte satisfaisant.



XXIV.

L'ENLÈVEMENT.

Huit jours s'étaient écoulés ; — huit jours d'anxiété pour Eugraphia. Eugenius n'avait paru chez elle qu'une ou deux fois, aux heures de réception commune ; d'un autre côté, Adon lui apprenait qu'Eugenius allait tous les jours à Sainte-Sophie pour y voir Gunild qui y venait de temps en temps, mais pas régulièrement ; — et qu'il parlait quelquefois avec ses porteurs de chaise.

Gunild visitait tous les jours Olympia, en mendiante « qui demande l'aumône céleste » — comme elle disait à Amantius. L'Impératrice laissait à Gunild toute sa liberté ; c'était le seul moyen de gagner son cœur. Les pensées d'Eudoxia étaient absorbées par le prochain Concile. Quelquefois, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une vive inquiétude en pensant aux suites possibles de ce Concile. Alors elle se disait, comme pour calmer ses appréhensions : La conduite arbitraire de Théophile contre les moines d'Egypte et celle de Chrysostôme contre ses suffragants et son clergé doit être examiné..... et si les plaintes sont reconnues mal fondées — eh bien! ce sera tant mieux. Il faut seulement veiller à ce que les mauvaises passions ne l'emportent pas ; si le cas se présente, il faut y mettre bon ordre. Mais il faut que nos Seigneurs les patriarches apprennent que, malgré leur position élevée et leur dignité spirituelle, ils ne pourront pas impunément blesser les lois de la justice.

Aussitôt que Marsa s'apercevait que l'Impératrice

prenait des sentiments plus doux à l'égard de Chrysostôme, elle ne manquait pas de raviver le feu de son animosité en lui rapportant les mille calomnies que ses ennemis mettaient en circulation, et qu'elle lui donnait pour des réalités hors de doute. Depuis que Chrysostôme avait défendu devant l'Impératrice la cause du tribun Nicator, contre son frère le proconsul de Cilicie, la haine de Marsa ne connaissait plus de bornes. Elle savait remettre toujours en mémoire à l'Impératrice cet incident, qui joint à toutes les calomnies de fraiche date, attisait sans cesse le feu de sa colère.

A l'heure où il venait ordinairement faire son rapport, Adon se montra avec Adonis devant Eugraphia. Ses yeux brillants de joie annonçaient qu'il avait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire à raconter. Mais sa mise négligée dérogeait à l'étiquette. Eugraphia n'y voulut voir que la preuve d'un empressement qui ne permettait pas au pauvre garçon de réparer les échecs que sa toilette avait reçus pendant ces huit jours de courses à travers les rues de Constantinople.

— Eh bien, quelle nouvelle m'apportes-tu aujourd'hui? demanda-t-elle avec anxiété.

— Le noble Eugenius a enlevé la noble demoiselle Gunild, répondit-il d'un ton triomphant; mais je sais où elle est!

Eugraphia pâlit sous son fard et tomba à demi évanouie sur sa chaise longue.

— Parle!... clair, net, et court! dit-elle impérieusement.

— Quand le soleil fut sur sur le point de se coucher, je suis allé, comme d'habitude, dans l'avant-cour de Sainte-Sophie; je me suis assis sous le portique derrière une colonne et je n'ai pas eu longtemps à attendre pour voir arriver le noble Eugenius Il traversa la cour et entra dans l'église. Hier la noble demoiselle ne vint pas. Aujourd'hui elle est venue, portée dans sa chaise qu'elle a quittée dans la cour,

et est entrée dans l'église. A peine y était-elle que le noble Eugenius sortit, s'approcha de l'un des porteurs avec lequel il avait déjà parlé quelquefois, et puis rentra dans l'église. Il y avait tant de monde qui allaient et venaient à travers la cour que, de l'endroit où j'étais caché, je ne pouvais bien voir la chaise. Je me levai, je quittai le portique et me mis à marcher dans la cour. Ce fut pour mon bonheur. Les chaises allaient et venaient, la cour était traversée par une foule de gens qui sortaient de l'église; il y eut un moment de tumulte pendant lequel je vis très-distinctement que celui des porteurs avec lequel le noble Eugenius avait parlé levait le bras en l'air; et puis, tout d'un coup, je ne sais comment ! il disparut avec ses camarades. Au même instant, six autres porteurs, habillés comme les premiers, prirent la place de ceux-ci. Pendant que je me demandais ce que cela pouvait signifier, le noble Eugenius sortit une autre fois de l'église, il regarda dans la cour, et laissa voir une joie très vive en constatant ce changement de porteurs. Puis sans leur dire un mot, sans leur faire aucun signe, il alla sous le portique et s'y promena en jetant souvent des regards inquiets du côté de l'église. J'étais moi-même sur les épines, parce que je ne voulais perdre de vue ni le noble Eugenius, ni la chaise, ni l'entrée de l'église. Par bonheur, la noble Gunild ne tarda pas à sortir, voilée comme toujours; elle monta dans sa chaise... qui s'éloigna d'un pas rapide. Mais moi, en courant, en sautant, et de temps en temps en ralentissant le pas, je la suivis à travers les grandes et les petites places, à travers les rues et les ruelles, si bien que je fus étonné de trouver la ville de Constantinople si grande et si étendue. Quelquefois je me retournais... mais je n'ai jamais pu voir le noble Eugenius. Enfin, la chaise s'arrêta devant une maison sans apparence, la porte s'ouvrit aussitôt pour lui livrer passage. Justement en face se trouve la boutique d'un

confiseur. Cela m'était très agréable ! J'achetai quelques gâteaux, je m'assis contre le mur de la boutique, et je me mis à manger sans quitter des yeux la porte de la maison où la chaise était entrée. La nuit venait : enfin le noble Eugenius arriva à pas précipités, il frappa vivement à la porte et disparut aussi dans la maison. Maintenant je voulais accourir ici sans perdre un instant, mais j'aperçus un garçon de mon âge, mal habillé, qui passait dans la rue et regardait très-curieusement la boutique du confiseur. Je courus à lui, et lui présentant mon dernier gâteau :

— Voudrais-tu le manger? lui dis-je.

— Assurément! dit-il.

— Eh bien! tu l'auras... et tu en auras trois fois plus, lui dis-je ; — seulement, à une condition, c'est que tu ailles t'asseoir là-bas près de cette porte, que tu y attendes que je revienne, et que tu me racontes qui est entré et sorti. Veux-tu faire cela?

— Je veux bien, dit-il, pour avoir des gâteaux, afin que je puisse une fois en manger tout à mon aise — car il y a bien longtemps que j'en ai envie.

— Conclu! attends-moi, lui dis-je.

Je le conduisis à son poste et lui donnai le gâteau.

— C'était surtout pour moi que je l'installais à cet endroit. Car, si j'y retourne, me suis-je dit, que la boutique du confiseur soit fermée et que tout soit dans les ténèbres, je ne pourrais peut-être retrouver la maison. Mais le garçon me reconnaîtra tout de suite..... pour avoir des gâteaux. Je suis donc parti bien tranquille — et me voilà.

— C'est bien, Adon ! tu as bien fait ton devoir, dit Eugraphia. Fais-toi donner un plein panier de gâteaux. Mais sois prêt à m'accompagner.— Ma chaise, Adonis ! je vais chez le préfet. Mais donnez les ordres tout bas pour que personne dans la maison ne sache rien. Peut-être la chose s'arrangera-t-elle sous le voile de la nuit, grâce à ta vigilance, petit Adon.

XXV.

UNE ARIENNE.

Gunild croyait se trouver dans la maison de Nicarété, amie d'Olympia.

Quand les grands dignitaires de l'empire se laissaient corrompre à prix d'or, il n'est pas étonnant qu'Eugenius ait pu acheter facilement des porteurs de chaise. Quel était son plan? il n'en avait, à vrai dire, arrêté aucun d'une manière claire pour lui-même. Avant tout, il voulait s'entretenir librement avec Gunild. Eugraphia lui avait très formellement refusé son appui et l'avait même menacé de la colère de l'Impératrice ; ne pouvant compter sur la voie ordinaire de l'intermédiaire, il devait tendre à son but avec mystère et circonspection. Il s'était éveillé en lui une passion qu'il n'avait jamais ressentie. Quelque chose comme l'amour noble se faisait jour dans son âme, car il sentait son indignité, et il aurait désiré s'y arracher. Mais il était trop profondément abruti pour être capable d'un retour sérieux sur lui-même, qui l'aurait amené au sacrifice et à la conversion. Il ne voulait voir que dans les circonstances extérieures la source de son misérable état, et il était décidé à se délivrer de tout ce qu'il appelait circonstances extérieures, y compris son état et sa foi qu'il n'avait embrassés et considérés jamais que comme des formalités imaginaires. Comme Gunild était arienne, il ne doutait pas que sa proposition d'embrasser l'arianisme ne fît sur elle une vive impression. Il est vrai qu'après cela, il ne pouvait plus être question

pour lui de rester à Constantinople. Mais c'était un point auquel il ne pensait pas encore. L'essentiel était d'abord de parler à Gunild, de la gagner. Pour arriver à ce résultat possible, il fallait songer aux moyens, prendre des dispositions, voir Gunild chaque fois qu'elle venait à Sainte-Sophie : c'était l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses démarches, de toute sa vie. Quand les porteurs de Gunild lui eurent appris que leur maîtresse voulait faire visite à Nicarété — quand vint le moment où ses hommes devaient se substituer à ceux de Gunild—quand enfin il vit que cet échange était effectué, Eugenius eût volontiers sauté de joie. Cependant cette joie excessive s'évanouit, sans qu'il sût lui-même pourquoi, aussitôt qu'il vit l'heureux succès de son stratagème. Gunild monta sans aucune défiance dans sa chaise, qui la transporta dans une maison dont les habitants étaient tout dévoués à Eugenius. C'est là qu'il faisait avec ses amis les orgies qui craignaient le grand jour.

Une femme âgée vint recevoir Gunild, qui lui demanda à parler à Nicarété. La vieille alors la conduisit à travers une petite cour, où se trouvait une fontaine jaillissante, ouvrit une porte et pria Gunild d'entrer et d'attendre. Cette cour, ce jet d'eau, cette chambre modestement meublée, où brillait une simple lampe, retracèrent vivement à l'esprit de Gunild les souvenirs de sa première visite à Olympia, et elle se laissa aller à ses pensées.

— Oh ! si je savais seulement quelle est la vraie église.... Je lui appartiendrais.... sans condition ! absolument comme Flora disait : je veux être chrétienne ! — Mais cette certitude... où la trouver ! qui me la donnera !

En sortant de ces réflexions comme d'un sommeil, il lui sembla que Nicarété se faisait attendre longtemps, trop longtemps. Gunild voulut sortir de la chambre pour faire annoncer à Nicarété qu'elle

reviendrait le lendemain à une heure moins avancée. Mais la porte ne se laissa pas ouvrir; elle était fermée au dehors. Gunild fut saisie d'un effroi indicible qui glaça son sang dans ses veines. Elle frappa à la porte, elle appela ses porteurs. Point de réponse. Le silence du tombeau. Elle n'entendait que les battements de son cœur. Que signifie cela? où suis-je?... qui m'a trahie?... et dans quel dessein? Elle se posa toutes ces questions, sans y trouver de réponse, et tomba tremblante et sans force sur un siége. Mais au bout de quelques instants elle avait repris ses esprits.

— Quoi que ce puisse être, dit-elle à demi-voix, comme pour s'assurer que sa voix ne tremblait pas, soit trahison, soit méprise... il faut que je conserve toute ma présence d'esprit. Le courage du sang-froid, inébranlable, inaccessible à toute indignité, peut seul me délivrer de cette prison.

Un pas rapide se fit entendre, le verrou fut tiré et Eugenius entra. Gunild reconnut immédiatement le jeune homme de Sainte-Sophie, mais elle ne perdit pas contenance.

— M'apportez-vous des nouvelles de la noble Nicarété? lui dit-elle d'un ton de bienveillance; — puis-je la voir aujourd'hui?... ou bien lui est-il agréable que je revienne demain?

Eugenius fut tout interdit de ces questions inattendues.

— Elle n'est pas ici, balbutia-t-il.

— Alors, soyez assez bon pour avertir mes porteurs, dit Gunild, en s'avançant tranquillement vers la porte.

Eugenius lui ferma le passage.

— Un seul mot, noble Gunild!

Elle le regarda d'un air froid et étonné.

— Je ne suis pas habituée, lui dit-elle, à causer avec des étrangers dans une maison étrangère.

— Cette maison est la mienne, noble Gunild.

— Cette maison est la vôtre? Alors, il y a ici une méprise, et la meilleure manière de la faire cesser, c'est que j'en sorte.

— Non, pas avant que vous ayez daigné m'entendre, dit Eugenius d'un air décidé.

— Ah!... vous avez probablement besoin d'une recommandation auprès de l'Impératrice, répondit-elle avec calme en s'asseyant; cependant, vous comprendrez que la manière dont vous vous y prenez pour l'obtenir ne saurait me trouver très-disposée à vous la faire avoir.

Eugenius s'était remis de son étourdissement.

— J'ai besoin en effet d'intercession, dit-il, non pas auprès de l'Impératrice, mais bien auprès de vous-même, noble Gunild.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle d'un air sec.

— Je suis de famille noble et prêtre de l'Eglise catholique.

— Prêtre de l'Eglise catholique? s'écria-t-elle avec joie et en changeant complètement de ton; — vous êtes donc du nombre de ceux que Dieu prend pour instruments de sa grâce et de sa miséricorde!... quel est le noble dessein dans lequel je puis vous être de quelque secours?

— Le plus noble qui se puisse exécuter ici-bas : il s'agit de retirer un homme de l'abîme.

— Parlez... je suis prête, dit-elle avec intérêt.

— Un jeune homme s'est mis, par inexpérience et pour complaire aux vues imprudentes de ses parents, dans une position qui est tout à fait contraire à sa nature, qui le charge de lourdes chaînes et le pousse dans la voie de la perdition, parce que ce joug pesant lui est insupportable. Il se sent misérable et prêt à faire un malheur. En ce moment il est résolu à sortir de cette triste position, pour éviter un plus grand mal, et à entrer dans une autre d'où dépend sa résurrection morale. Mais cette résolution rencontre d'im-

menses difficultés; pourtant elles ne seraient pas insurmontables si vous vouliez le seconder et l'aider à exécuter son dessein.

— Si je vous comprends bien, dit Gunild sérieusement, ce jeune homme a fait précipitamment et imprudemment un mariage qui ne le rend pas heureux. Maintenant il veut répudier sa femme et se marier autrement. Mais cela n'est pas permis au chrétien. Le sacrement de mariage enchaîne pour la vie... et je ne comprends pas que vous vous chargiez de défendre une cause aussi mauvaise.

— C'est qu'elle est la mienne! fit Eugenius avec chaleur.

— Ah! vous êtes ce jeune homme! vous êtes marié!... et vous désirez que je vous aide à répudier votre femme! — Il n'y a qu'un insensé qui puisse me faire une pareille proposition, dit Gunild d'un ton glacial.

—Assez de malentendu! fit Eugenius avec passion; — Sachez-le donc! Je ne suis pas marié... je suis prêtre pour ma malédiction et ma perte. Aussi je ne veux pas rester prêtre, je veux rentrer dans la vie laïque. Quand je vous ai vue pour la première fois, j'ai été pris d'un sentiment d'horreur pour mon passé, et j'ai résolu que mon avenir serait tout autre... tout autre par vous, noble Gunild! J'ai pensé que vous seriez assez généreuse pour m'aider à me relever. J'ai espéré que vous ne resteriez pas indifférente envers un homme que vous avez impressionné assez fortement pour bouleverser tout son être;—que vous emploieriez votre crédit auprès de l'Impératrice pour m'obtenir une dispense; — que vous consentiriez à unir votre vie à la mienne, et qu'après vous être trouvée sur ma voie comme une divinité protectrice, après m'avoir sauvé, vous m'aimeriez.... —

— Assez! fit Gunild d'un ton impérieux; assez d'horreur et d'impiété! Dieu m'est témoin que j'en

suis innocemment la cause. Si j'avais l'ombre d'un reproche à me faire, je voudrais pleurer par une sévère pénitence de toute ma vie, le crime de vous avoir détourné de votre sainte vocation. En ce moment je ne pleure que l'outrage que vous me faites, que vous vous faites à vous-même.

Elle s'était levée ; ses yeux bleus brillaient menaçants dans son beau visage pâle et agité ; un torrent de larmes s'échappa du fond de son cœur. En la voyant pleurer, Eugenius prit un nouveau courage. La femme qui pleure, pensait-il, veut être consolée, et le consolateur est toujours bien accueilli.

— Le mot d'outrage et Gunild ne peuvent aller ensemble, dit-il. Vous m'avez mal compris..... je n'ai rien dit qui pût vous mettre hors de vous.

Gunild sécha rapidement ses larmes.

— Un homme élu de Dieu pour l'emploi le plus saint, dit-elle, un serviteur de son Église, lié à elle par des vœux sacrés..... veut rompre ces vœux parce qu'il a vu une fille arienne : cela me surpasse et me met hors de moi.

— Je suis exclu du ministère sacerdotal ! fit Eugenius d'un ton maussade. C'est déjà un pas vers ma liberté.

— Oh ! nullement ; cela prouve seulement votre impénitence, votre endurcissement dans le mal. Vous êtes prêtre, vous restez prêtre, et le monde est fermé pour vous avec tout ce qu'il appelle des noms de bonheur et de joie.

— Fort bien, noble Gunild ! dit Eugenius d'une voix caressante ; je prendrai, si vous le désirez, une autre voie..... une voie dans laquelle un très-grand homme a marché.

— Je ne désire rien, dit-elle, si ce n'est que vous puissiez réfléchir sérieusement sur vous-même.

— S'il y a des difficultés trop grandes..... ou si l'Impératrice se scandalise que je demande une dis-

pense, je suis tout prêt à suivre le prêtre d'Alexandrie qui a quitté l'église catholique et fondé l'église arienne. Je serais ainsi votre coréligionaire — je serais arien... et comme tel délivré de mon joug. Unis alors dans une même foi, j'ose espérer que l'amour.....

— Taisez-vous! s'écria-t-elle; — votre foi est de l'apostasie, et quant à votre amour..... je ne sais pas dire ce qu'il est.

— Apostasie! noble Gunild, réfléchissez! Appelez-vous Arius un apostat?...

— Je ne l'ai point fait..... jusqu'à présent! dit-elle d'une voix sourde.

— Eh bien! ce que vous admettez, ce que vous admirez même dans le prêtre d'Alexandrie, vous ne l'excusez pas en moi? Cela est-il juste? Il a abandonné l'Eglise parce que ses maximes de foi ne lui convenaient pas, et il en a fondé une nouvelle qui, dans le siècle dernier, a failli étouffer l'ancienne... et je ne pourrais pas m'y affilier sans m'attirer le reproche d'apostasie? Depuis quand la noble Gunild a-t-elle deux poids et deux mesures?

Elle gardait le silence. Une lutte terrible bouleversait son âme. Eugenius crut pouvoir interpréter en sa faveur ce moment d'indécision, surtout après qu'elle eut dit :

— Vous avez raison! cela doit cesser.

Il fit un pas vers elle, mais elle l'arrêta d'un geste et d'un mot.

— Sortez de ma présence!

— Vous paraissez oublier que vous êtes dans ma maison et en mon pouvoir, dit-il d'un ton offensé.

— Dans votre maison, c'est possible; — en votre pouvoir, non.

— Mais, quand cela serait, vous n'auriez aucun sujet de crainte, dit-il d'un air adouci.

— De crainte?... fit Gunild du ton de la surprise. Je devrais vous craindre, moi qui n'ai jamais craint per-

sonne? Un homme comme vous ne m'inspire aucune crainte.

— Et si je vous retenais prisonnière ici? demanda-t-il fièrement.

— L'Impératrice saura bien vite que je ne suis pas rentrée ce soir, et il est probable que le préfet du palais a déjà reçu l'ordre de me chercher.

— Vous me faites penser que le temps passe vite...

— Oh! s'écria-t-elle, que ne puis-je vous faire penser à l'éternité?

— Vous éprouvez donc un sentiment d'intérêt pour moi?

— Peut-on voir un homme prêt à s'enfoncer un poignard dans le cœur sans ressentir un mélange de pitié et d'horreur pour ce malheureux? Vous êtes cet homme : c'est votre âme que vous voulez tuer.

— Votre pitié me suffit... pour le moment! fit Eugenius d'un ton joyeux. L'horreur s'évanouira aussitôt que je vous aurai donné l'occasion de juger de la sincérité de ma conversion à l'arianisme. Je me ferai par là de grands ennemis dans le monde et dans ma famille — je renonce à un brillant avenir — mais qu'est-ce que cela si je gagne votre cœur.

— Une fille arienne vaut donc plus pour vous que le Dieu éternel auquel vous vous êtes consacré! s'écria Gunild. Oh! que doit être l'Eglise catholique pour avoir des serviteurs aussi misérables — et pouvoir cependant demeurer aussi divine!... Otez-vous de mes yeux, renégat de cette foi céleste! Je veux avoir sur-le-champ ma liberté.

On frappa doucement à la porte. Eugenius sortit. Son domestique, qui était son confident intime, lui parla à l'oreille.

— Je m'empresse de vous annoncer, mon seigneur, que la noble Eugraphia s'est rendue chez le préfet. Quel scandale si l'on vous trouvait ici... avec elle.

Eugenius réfléchit un instant avant de rentrer dans la chambre.

— Je veux ma liberté sur-le-champ! répéta Gunild au moment où il rentra.

— Je vous la rends... mais seulement à la condition que je pourrai vous voir, vous parler une autre fois.

— Que Dieu m'en préserve! je veux ma liberté sans condition.

— Voyez, combien je vous respecte! votre désir est un ordre pour moi. Mes porteurs vous attendent.

— Non! dit-elle résolument, je n'ai pas confiance en vous. J'irai seule.

— C'est impossible! fit-il avec effroi. Je vous ferai sûrement accompagner..... ou je vous accompagnerai.

— Ne comprenez-vous donc pas que j'aime mille fois mieux être seule qu'en votre compagnie?... Il ne peut m'arriver rien de plus inouï que ce que j'ai vu et entendu ici! Ouvrez!

Eugenius était dans une agitation torturante.

— Prenez mes gens, dit-il...; ils sont tout prêts.

— Je ne veux rien de vous..... je veux seulement sortir d'ici.

En disant ces mots d'un ton glacial, et avec un regard inflexible, elle passa devant lui et traversa la cour. Il n'osa pas la retenir, mais il la suivit et fit signe à un domestique d'ouvrir la porte. Arrivée sur le seuil, elle se retourna :

— Que personne de vous ne m'approche! dit-elle. Je trouverai seule mon chemin.

Elle sortit. Jamais elle n'avait été seule dans les rues, jamais elle n'avait marché dans les rues, le soir, même accompagnée, Dans cette ruelle écartée, un profond silence régnait à cette heure. Tout le monde était couché. Gunild ne savait pas où elle se trouvait, elle ne savait quel chemin prendre pour aller au palais impérial. Elle fut saisie d'un serrement de cœur qui l'empêchait de respirer, de remuer les pieds. Elle était

là, avec sa robe blanche traînante, immobile comme une statue de marbre, sous le ciel étoilé de la nuit. Mais, bientôt, ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, et elle vit accroupi auprès de la porte quelque chose qui ressemblait à une figure humaine, un enfant, un garçon.

— Saurais-tu trouver le palais impérial? lui demanda-t-elle d'une voix joyeuse.

— Oh oui! mais j'ai faim, et je dois attendre ici pour avoir de bons gâteaux.

— Je t'en donnerai dix fois autant, dit-elle avec animation; et, de plus, un joli vêtement, si tu me conduis au palais par le plus court chemin.

— Venez! dit le gamin en sautant sur ses pieds.

— Donne-moi la main, mon petit ami! Je ne vois pas bien.

Gunild voulait avoir l'enfant à côté d'elle.

— Venez tranquillement, répondit l'enfant, je vous conduirai sûrement — et par le chemin le plus court.

Ce disant il prit la main de Gunild et ils se mirent à marcher.

Eugenius et son confident avaient écouté sans bruit ce dialogue. Eugenius était d'abord décidé à suivre Gunild à distance. Mais en voyant l'assurance du petit garçon il crut mieux faire de s'abstenir. Il resta tout étourdi du résultat inattendu d'une rencontre dont il avait rêvé un tout autre succès.

— Voilà une dame bien fière, bien arrogante, dit le domestique tout déconcerté.

— Tais-toi, avec tes sottes remarques, fit Eugenius en colère, et partons!

Ils sortirent tous deux par une petite porte de derrière que l'on ferma soigneusement sur eux, et ils retournèrent au palais d'Eugraphia où Eugenius avait ses appartements. Il était abattu ce soir-là comme un général d'armée qui a perdu par sa faute une bataille décisive.

XXVI.

PETITE VIPERE.

Une demi heure à peine après que la maison eût été évacuée, paraissait à l'entrée de la ruelle un centurion avec ses hommes munis de torches. Adon marchait à côté de lui.

— Est-ce cette rue? demanda le centurion.

— C'est celle-ci! marchons..... nous y serons bientôt, répondit l'enfant.

Il se disait en lui-même : j'ai été bien prudent de penser à poster un veilleur à la porte. Tout change d'aspect quand les boutiques et les ateliers sont fermés..... et quand les torches donnent une faible clarté qui ne fait qu'épaissir les ténèbres. Mais où est le garçon?...

Adon regardait à gauche, à droite... personne. L'inquiétude le gagna ; il courut un peu en avant de la troupe et chercha à s'orienter, mais c'était impossible. La rue ne se composait que de petites maisons sans apparence, habitées par des marchands ou des artisans ; toutes ces maisons avaient le même aspect. On eût dit un long mur percé de portes. Dans l'antiquité, —et maintenant encore, pour certaines villes éloignées comme Damas, par exemple, — les maisons, en Orient, ne ressemblaient nullement à celles que nous habitons. C'était des carrés de murailles avec une cour intérieure sur laquelle les appartements prenaient leur jour. Du côté de la rue, il n'y avait que la porte d'entrée devant laquelle les boutiquiers étalaient leurs marchan-

dises, qu'ils renfermaient dans l'intérieur après le coucher du soleil. Le malheureux Adon n'avait donc aucun point de repère. Il courut en désespéré jusqu'à l'extrémité de la rue.

— Halte! lui cria le centurion d'une voix de tonnerre; veux-tu nous échapper après nous avoir joués?

— Ni l'un ni l'autre, répondit l'inconsolable Adon; je cherche seulement le confiseur et le garçon que j'ai posté.

— Ton planton a levé le pied; mais le confiseur doit pouvoir se trouver, dit le centurion.

Il ordonna à ses hommes de cogner à la première porte venue avec le bois de leur lance. Malgré le vacarme qu'ils produisirent, il se passa un intervalle assez long avant qu'une voix leur répondit de l'intérieur.

— Qui est là? — Que voulez-vous?

— Y a-t-il un confiseur dans le voisinage? demanda le centurion.

— La première porte à gauche; répondit-on.

—Alors c'est ici! fit Adon.

Il courut comme un trait à la porte qui se trouvait en face de celle qu'on venait de désigner. La troupe le suivit.

— Ouvrez! ouvrez! crièrent les soldats en frappant à coups redoublés.

Aussitôt une voix masculine, étreinte par la peur, se fit entendre.

— Allez-vous-en, mauvais garnements, je n'ouvrirai pas.

— Je suis le centurion Martial. Le préfet de Constantinople m'a donné l'ordre de fouiller votre maison. Si vous n'ouvrez pas à l'instant, je fais enfoncer votre porte.

Les verroux furent tirés; immédiatement la troupe tomba sur la porte qui, en s'ouvrant, poussa de côté un homme déjà âgé, tout tremblant de peur.

— Je suis un pauvre homme... dit-il, je fais mes petites affaires sans usure...

— Où est la demoiselle? fit le centurion d'une voix terrible.

— Ma fille, vous voulez dire? fit le vieillard.

— Ta fille, vieux fou, ne nous inquiète pas.... Nous cherchons une noble demoiselle de la suite de l'Impératrice.

— Cherchez! dit le vieillard d'un ton ironique, et puissiez-vous la trouver aussi sûrement que je retrouverai ma fille.

La maison fut bientôt inspectée de fond en comble. Ni le rez-de-chaussée, habité par le vieux changeur, ni les étages supérieurs ne contenaient de cachettes où Gunild pût être renfermée. Adon se frappait le front des deux poings et s'arrachait les cheveux. Ce spectacle réjouit le vieil usurier.

— Je suis bien aise, dit-il, quand je vois d'autres gens dans le même désespoir que j'ai eu quand ma fille a disparu.

— Vieux monstre! cria Adon.

— Ainsi, il y a deux demoiselles perdues au lieu d'une! fit le centurion en riant. — Maintenant, ce n'est pas tout! Dites-moi, vieux, y a-t-il d'autres confiseurs dans la rue que celui qui demeure là en face?

— Je suis un pauvre homme, répondit-il d'un ton morose, je n'ai rien de commun avec les bouches friandes...

— Fort bien! fit le centurion en l'interrompant. Marche devant-nous... et montre-nous le confiseur le plus proche.

— Quoi! je dois abandonner ma maison, — ma pauvre maison, pendant la nuit! cria le vieux changeur tout effrayé.

— Celui qui est pauvre n'a pas à craindre les voleurs!... ainsi marche devant.

— Oui, marche devant! cria Adon avide de vengeance.

— Dois-je y aller à votre place? demanda une vieille femme du fond de son coin où elle était restée tapie.

— Oui, conduisez-les, Appolline, soupira-t-il, et revenez tout de suite, afin que je puisse fermer la maison. Je suis si pauvre que je n'ai qu'elle pour tout domestique, dit-il au centurion. Je vous en prie, renvoyez-la bientôt.

— Soyez sans inquiétude!... votre Appolline est de ces créatures que je ne veux pas avoir sous les yeux une seconde de plus qu'il ne faut. Et maintenant en avant.

Apolline ouvrit la marche, fit rebrousser chemin à la troupe, et s'arrêta devant une porte.

— C'est ici, dit-elle.

—Y en a-t-il encore d'autres dans la rue? demanda le centurion.

— Non! il n'y a que ces deux.

— Maintenant, mon garçon, où faut-il frapper? Garde-toi de te tromper de porte, dit le centurion d'une voix menaçante.

Adon tremblait de peur; il désigna d'une main fiévreuse la porte qu'il croyait être la vraie et qui l'était réellement.

Aussitôt qu'elle fut ouverte, une dame mise convenablement se montra avec une lampe à la main. Elle demanda, d'un air étonné mais calme, ce qu'on voulait d'elle et conduisit le centurion dans toute la maison en lui racontant qu'elle vivait avec ses quatre fils, et qu'elle donnait aussi asile à quelques amis de ses fils, braves jeunes gens qui vivaient du travail de leurs mains. Autrefois elle avait été dans une position plus aisée, mais maintenant elle était à la charge de de ses enfants qui s'efforçaient de lui rendre la vie le plus agréable possible. Tous ces braves gens et ces

excellents fils dormaient aux étages supérieurs; ils sortirent en sursaut de leur sommeil — vrai sommeil de justes, — et regardèrent avec étonnement ces visiteurs nocturnes qui leur apparaissait comme en rêve.

La ronde s'acheva sans dévoiler rien de suspect. La dame ouvrit encore une porte au rez-de-chaussée. La pièce était vide; le centurion y jeta un regard rapide et passa outre. Mais Adon s'élança dans la chambre, leva le nez en l'air, respira longuement, et poussa un cri de joie.

— Elle a été ici!

Le centurion revint aussitôt sur ses pas et ordonna aux porte-torches de scruter tous les coins de la pièce, afin de découvrir la cachette qui pourrait s'y trouver.

— Oh malheur!... éloignez ces maudites torches! cria Adon.

— Jeune fou! comment la chercher et la trouver dans les ténèbres.

— Est-elle encore ici, je n'en sais rien, dit Adon, mais elle y a été. En entrant j'ai senti les parfums que portent les grandes dames et qui me semblent presque aussi doux qu'un bâton de sucre dans la bouche. Maintenant la fumée des torches a étouffé la bonne odeur.

— Vous avez le nez fin, mon enfant, dit la dame avec un sourire amical, mais pas assez fin encore. Un de mes fils est jardinier, nous avons eu des fleurs dans cette chambre, des fleurs qui ont un parfum suave; on les a emportées ce soir pour orner la salle d'un festin.

— Suffit, — elle n'est pas là! Et toi, mauvais gamin, tu as osé nous berner! dit le centurion avec une colère telle qu'Adon tomba d'effroi sur les genoux en demandant grâce.

— Qui aurait supposé tant de méchanceté chez un si jeune enfant! dit la dame d'un ton doucereux.

— Vilaine sorcière! Elle a été ici, je le soutiens! cria Adon en s'élançant sur elle, pâle de colère.

La dame secoua les épaules d'un air de pitié.

— L'enfant est apparemment hors de lui de désespoir — il faut avoir compassion de lui, dit-elle.

— Partons! dit le centurion d'un ton de commandement.

La troupe se mit en mouvement, et quitta la maison en entraînant l'inconsolable Adon.

— Petite vipère! fit la dame en elle-même, en verrouillant soigneusement la porte. Il faut plus se défier du flaire d'un pareil gamin que de toute une armée de prétoriens.

Pendant ce temps, le veilleur infidèle, qui avait causé la déconfiture d'Adon, conduisait Gunild au palais Constantin. Mais elle était dans un quartier éloigné, à pied, à une heure avancée : la route semblait s'allonger sans fin devant elle. De temps en temps il lui venait à l'idée que l'enfant pouvait l'égarer à dessein. Elle avait entendu parler du danger de traverser les rues la nuit... Mais elle n'osait questionner personne, pour ne point montrer de défiance à son guide, et aussi pour éviter d'attirer plus encore sur elle l'attention des passants. Sa tenue ne pouvait manquer de la faire remarquer infiniment plus qu'elle n'aurait désiré.

— Laissez-les dire et venez! nous y sommes bientôt! disait le gamin d'un air indifférent.

Mais ce « bientôt » n'avait pas de fin. Cependant quand elle fut plus près du palais impérial, quand ses yeux reconnurent des objets familiers, quand elle retrouva ici une colonnade, plus loin, la maison de la belle Thaïs, avec ses riches pilastres Corinthiens, — quand, enfin, le palais lui-même fut devant elle, éclairé par les gerbes de feu qui brillaient à l'entrée et près du poste des Prétoriens, alors son âme s'éleva à Dieu avec un vif sentiment de reconnaissance. Toute

crainte, toute défiance disparut de son cœur soulagé; elle se mit à marcher d'un pas ferme et léger.

— Voyez! nous y sommes! dit l'enfant joyeux; ne vous ai-je pas bien amenée?

— Oh! si bien que je ne t'oublierai jamais! répondit-elle profondément touchée. Et maintenant, suis-moi, dit-elle en entrant dans la première cour du palais.

Arrivée dans la cour intérieure, elle fut aussitôt reconnue par quelques domestiques qui la saluèrent avec bonheur. L'un d'eux courut en avant porter aux chambellans de l'Impératrice la joyeuse nouvelle. Aussitôt Hylas vola au-devant d'elle.

— Je prie la noble Gunild, dit-il, de venir tout de suite rassurer l'Impératrice et la délivrer de l'inquiétude douloureuse où elle se trouve depuis trois heures. Voyant que vous n'étiez pas arrivée une heure après le coucher du soleil, les femmes qui vous servent commencèrent à s'inquiéter et tout le palais retentit bientôt de leurs plaintes. Aussitôt, l'Impératrice envoya prendre des informations auprès de la noble Olympia et de la noble Pentadia. La première répondit que vous étiez allé chez Nicarété; mais chez Nicarété, personne ne vous avait vue paraître. A l'heure qu'il est on parcourt la ville dans toutes les directions pour vous chercher... — Où était donc la noble Gunild? ajouta-t-il en jetant un regard étonné sur son pauvre petit compagnon.

Elle écouta avec fatigue tout ce long récit et alla droit à l'Impératrice. Hylas tira la courtine de la porte et annonça Gunild.

Quand Eudoxia vit Gunild les joues enflammées par la fièvre, les yeux fatigués, le visage tiré, les cheveux en désordre, la robe souillée de poussière dans le bas, elle poussa un cri d'angoisse.

— Gunild!... où étiez-vous?

— Je ne sais pas! soupira Gunild.

Elle tomba sans connaissance aux pieds de l'Impératrice.

XXVII.

CABALES.

Le patriarche Théophile fit son entrée à Constantinople avec un faste extraordinaire, entouré de vingt-huit évêques Egyptiens et d'une suite nombreuse de clercs et de domestiques. Sévérian, l'évêque de Gabala, le prédicateur à la mode, le favori des dames de la cour, et trois autres évêques de l'Asie-Mineure s'étaient joints à lui. Les matelots d'Alexandrie, dont les navires avaient amené du blé à Constantinople, le reçurent au port avec des démonstrations de joie bruyantes; ils lui firent la conduite et ajoutèrent à l'éclat de son entrée l'apparence de la popularité. Mais le peuple s'étonna de ce luxe, de cette pompe mondaine autour d'un patriarche; il en avait perdu l'habitude avec Chrysostôme.

Chrysostôme avait offert l'hospitalité à tous les évêques qui devaient assister au Concile. Le palais patriarchal et les annexes de Sainte-Sophie et des Apôtres avaient été disposés pour les recevoir. Mais le nombreux parti de ses adversaires refusa son offre. Eugraphia avait mis à la disposition du patriarche Théophile la magnifique et vaste villa qu'elle possédait sur le Bosphore. C'est là qu'il s'installa avec ses partisans. Il repoussa tout rapport avec Chrysostôme. Sa première visite fut pour leurs majestés impériales; sa seconde — pour Eugraphia : sa position était ainsi clairement dessinée.

Le bon et simple Arcadius, qui souffrait des dissensions de l'Eglise reçut Théophile amicalement.

— J'espère, lui dit-il, que les petits nuages qui se sont élevés entre votre sainteté et les moines égyptiens se dissiperont facilement. Je regarde comme un signe de bon augure que notre vénérable père Chrysostôme ne veuille pas paraître comme juge dans cette enquête. Les lois de l'Eglise, dit-il, établissent qu'un évêque ne doit être jugé que dans sa province. L'affaire sera donc portée devant un tribunal civil, sans que la justice souffre de ce déplacement.

— Sire, dit Théophile avec un froid orgueil, vous voyez par mon arrivée que je ne crains aucun tribunal ni civil, ni ecclésiastique, ni dans ma province, ni dans une province étrangère. S'il s'agit de juger la conduite d'un métropolitain, et que l'instruction ne puisse se faire que dans la résidence impériale, en dehors de sa province ecclésiastique, il me semble, en ce cas, que les Canons doivent fléchir.

— C'est très noble à vous, vénérable Père, de penser ainsi, dit l'Empereur que ce ton élevé rendait embarrassé, car vous auriez pu vous appuyer sur les canons pour ne pas paraître ici. Et c'est avec autant de noblesse que notre vénérable Chrysostôme invoque les canons dans cette circonstance. Avec de telles dispositions, l'accord entre vous et vos moines ne peut être difficile à rétablir — et j'espère que le Concile, qui a été provoqué par le mécontentement de quelques évêques contre notre patriarche, conservera le même esprit de bienveillance et de conciliation.

— Certainement! pourvu que les coupables et les innocents sont distingués et reconnus, répondit Théophile toujours avec cette hauteur qui intimidait Arcadius.

Auprès de l'Impératrice, au contraire, il était l'humilité même. Il ne pouvait trouver assez d'expressions pour se placer sous sa protection et pour compter

sur sa bienveillance. L'ombre de son trône était son refuge contre ses ennemis, sa pourpre impériale était l'égide de l'Eglise. Elle était appelée à donner de ses mains pures et délicates la mesure qui convenait aux évêques dans l'exercice de leur charge. Avec son esprit et son caractère, elle était faite pour être la souveraine absolue du monde, le point de centre de l'univers. — Cela ne ressemblait guère aux sévères remontrances de Chrysostôme !

Ensuite ce fut le tour de l'évêque Sévérian. Il ne pouvait prêcher, parce qu'il ne pouvait convenablement monter en chaire à Constantinople sans l'agrément du patriarche. Il s'en dédommagea en tenant à l'Impératrice les propos les plus agréables et les plus édifiants. Il loua les vertus pour lesquelles Eudoxia avait un penchant, une inclination naturelle, — et il garda le silence sur le reste. Sa tendresse maternelle, sa bienfaisance, son zèle, pour la foi et pour l'Eglise lui fournirent un thème inépuisable sur lequel il broda les variations les plus charmantes. Versé, comme il l'était, dans l'Ecriture sainte, il l'interprêtait avec une grande facilité, — il en faisait le fonds, la trame de son discours, et avec une adresse rare, il y entremêlait ses appréciations, ses éloges, son admiration personnelle, qui allaient tantôt directement, tantôt indirectement à leur adresse.

Eudoxia fut enchantée de cet esprit délicat et finement cultivé. Les dames de son conseil intime le furent plus encore; et cette admiration fut partagée avec exagération par tout ce qui les entourait et les approchait. Personne ne devait avoir le malheur de n'être pas ravi au suprême degré. Toute la cour fut prise d'enthousiasme pour Severian — et l'empereur Arcadius se laissa aller au courant.

— Quelle comédie! dit un jour Eugraphia à Florus, qui avançait de plus en plus dans sa confiance ; — je n'y donnerais jamais les mains, si ce n'était faire une

sorte de démonstration contre Bouche-d'Or que d'admirer outre mesure cette bouche emmiellée.

— J'admire, noble dame, l'art avec lequel vous savez placer les pensées sérieuses au milieu des faits superficiels.

Florus jouait auprès d'Eugraphia le rôle que Severian prenait auprès de l'Impératrice.

— Mais quand donc le moine Isaac reviendra-t-il d'Antioche? dit-elle d'un air impatient. Les sources doivent couler avec une abondance merveilleuse — ou être bien à sec pour le retenir si longtemps.

— Je dois vous dire, madame, qu'Isaac est revenu depuis longtemps..... mais sans résultat.

— Alors, il y a mis de la maladresse ou du mauvais vouloir! fit Eugraphia avec irritation.

— Pardonnez-moi, madame! il n'y a pas à douter de sa bonne volonté, il est né espion. C'est la matière qui lui a fait défaut.

— Dans un endroit où Chrysostôme a vécu cinquante ans; ne pouvoir trouver une tache à sa conduite, à son caractère..... avec de la bonne volonté, cela se comprend..... Florus, c'est ce que je ne croirai jamais!

Florus secoua les épaules en silence.

— Quoi! continua-t-elle, il aurait fait ses études sans légèreté!... il aurait été officier de justice sans être accessible à la corruption!.... Il aurait été prêtre sans ambition, sans esprit de domination, sans aucun des caractères qui le rendent insupportable comme patriarche.... que dis-je, qui le font haïr! Dites-moi, cela est-il possible?

— Il l'a rendu possible, madame, son souvenir est vénéré et béni à Antioche autant que l'ont été ses actes et sa vie pendant son séjour dans cette ville. Triste mais frappant exemple de la faiblesse humaine! Dans une condition inférieure, il visait à l'idéal de la perfection, — arrivé au sommet de l'échelle, il n'a

pu supporter l'éclat de cette nouvelle position, et la perfection s'évanouit chaque jour de plus en plus — nouvel Icare, dont les aîles de cire se fondent à l'approche du soleil.

— C'est très-poétiquement dit, mon bon Florus.... mais c'est très désespérant pour nous, répondit Eugraphia avec humeur. Eh bien ! il faut que nous nous tournions d'un autre côté. Le vénérable Théophile conduit son affaire en maître.

— Oui ! fit Florus avec transport. Toute la ville est éprise de lui, tout le monde est ébloui, depuis le préfet du Palais jusqu'au portefaix du port. Jamais personne n'a su, en si peu de temps et si rapidement, se faire un parti aussi considérable. Les festins qu'il donne enchantent les gens de distinction, l'or qu'il répand à pleines mains pour le moindre service... et même gratuitement, enchante le peuple. Partout il sait dire le mot qui convient : ici une flatterie, là une louange, ailleurs une promesse. Je voudrais que vous puissiez le voir en public, madame ! vous seriez émerveillé de la façon dont cet homme comprend l'art de gouverner les hommes.

— S'il employe habilement la flatterie et l'or, je ne m'étonne pas de son succès, dit Eugraphia froidement. Ce sont les leviers avec lesquels on fait sortir le monde de ses gonds.

— Vous oubliez le troisième levier, dit Florus d'une voix caressante, — et c'est maintenant le plus rare, madame, je veux dire la haute prudence, le génie du commandement.

— Comme l'Impératrice le possède ! fit-elle en l'interrompant. Mais son sourire bienveillant montre combien elle est accessible au premier de ces leviers. — Avez-vous vu Eugenius? ajouta-t-elle ; — il est dans un état tout à fait incompréhensible. Au lieu de se réjouir que son trait de folie ne soit pas connu, il est furieux, et dans un moment important comme

celui-ci, il est incapable de rendre aucun service pour les grandes choses qui s'agitent.

— La grave maladie de la noble Gunild lui a été au cœur ; mais ce qui l'a le plus affecté, c'est une nouvelle que je ne garantis nullement.

— Et quelle nouvelle?

— On dit dans son entourage, et parmi les femmes qui la servent, qu'elle a l'intention d'embrasser le catholicisme.

— Cancans d'antichambre, mon bon Florus ! Vous savez avec quelle tendresse j'aime Eugenius ; mais de croire que cette rencontre avec lui ait produit sur Gunild une impression favorable à l'Eglise — cela me surpasse. Elle aura parlé dans l'agitation de la fièvre—et les femmes de chambre se sont empressées servilement de colporter cette nouvelle qui fait plaisir à l'Impératrice. Gunild, au contraire, n'en éprouvera qu'une plus grande répugnance pour la religion.

— C'est probable! mais ces propos d'antichambre ont au moins pour effet de jeter Eugenius dans un vif désespoir. Il s'était accroché fortement à l'idée d'embrasser l'Arianisme pour rendre possible son mariage avec la noble Gunild.

— Il faut prier avec ardeur, dit Eugraphia d'un ton plein d'onction, pour que le Saint-Esprit éclaire Gunild et l'amène à la foi. Je le désire non-seulement pour le salut de son âme, mais aussi afin que mon pauvre Eugenius revienne à la raison, car la conversion de Gunild lui ôterait tout espoir.

L'enquête ouverte contre le patriarche Théophile prouva, malgré toutes ses manœuvres, l'innocence des moines égyptiens accusés d'hérésie et de désobéissance à l'autorité spirituelle. L'Impératrice, qui éprouvait pour ces pieux solitaires un sincère intérêt, fut très-heureuse de voir leur innocence proclamée, et Théophile tout disposé à se réconcilier avec eux et à leur permettre de rentrer en Egypte Aussi, Théophile fut-il

dès ce moment justifié à ses yeux de toutes les autres accusations dirigées contre lui. Il sortit triomphant de l'enquête, parce que personne n'osa être mécontent de l'homme dont l'Impératrice était contente. Chrysostôme se réjouit de voir la paix rétablie entre le patriarche et les moines. D'ailleurs il s'inquiétait fort peu de la suite de l'enquête. Sa vie, sa ligne de conduite, ses actes, son but, mettaient entre lui et Théophile la distance qui sépare le ciel de la terre. Les deux patriarches étaient à Constantinople comme deux planètes distinctes, dont l'une gravitait autour du soleil de la Cour, et l'autre autour du soleil de la vie éternelle.

Le moine Isaac n'ayant pas été en état de trouver à Antioche un seul témoignage sérieux contre Chrysostôme, Théophile en conclut qu'il ne fallait pas être difficile dans le choix des griefs. Il prit donc ce qui se présenta, de quelque main que ce fût. Dans le clergé, il y eût plus d'un Judas. L'acte d'accusation fut discutée chez Eugraphia, en présence de Marsa, appelée à donner son avis.

— Dans des circonstances aussi sérieuses, il faut agir très-prudemment, dit Théophile à Eugraphia avec un air de grande dignité. Comme vous connaissez le terrain de Constantinople mieux que moi et mes collègues, votre opinion doit, sous un certain rapport, nous servir de règle... ainsi que celle de votre amie, la noble Marsa.

— Me conformant à votre manière de voir, vénérable père, dit Eugraphia, je suis arrivé à reconnaître que l'accusation reposant sur des fautes de conduite paraîtrait presque dérisoire. Sa jeunesse est pure de toute tache de ce genre — comme le prouvent les recherches faites à Antioche. Ici, il vit depuis sept ans avec une santé délabrée, dans une rigueur qui devrait faire de lui un saint, si elle n'avait donné à son caractère cette amertume, cette dureté, cette raideur qui

font de lui un fléau de l'humanité. Tous les griefs qui reposent sur sa violence froide, impitoyable, restent debout dans toute leur force.

Théophile fit quelques remarques aux papiers qu'il avait en main.

— L'accusation de violation des canons est parfaitement fondée, dit-il. Sur ce point, tous les évêques, mes confrères, sont d'accord avec moi. Il a suspendu des évêques pour lesquels le crime de simonie n'était pas prouvé..... car ils le nient! Mais, nobles dames, que pensez-vous du chef de haute trahison? Y croit-on généralement? Peut-on considérer cette expression à l'égard de l'Impératrice comme un acte de haute trahison? Est-il certain d'ailleurs, ou est-il seulement vraisemblable qu'il s'en soit rendu coupable?

— Il s'en est rendu coupable..... cela est certain, vénérable Père! fit Eugraphia. Le jeune prêtre Florus, que mon amie Marsa a fait élever, et auquel je m'intéresse beaucoup à cause de ses grandes aptitudes...

— Ne croyez pas, madame, dit amicalement Théophile, que j'aie oublié ce jeune homme distingué qui est venu deux fois déjà à Alexandrie. Mais continuez.

— Eh bien! Florus, sur le compte duquel vous vous exprimez avec tant de bienveillance, est une victime de cet esprit de persécution dont est animé le patriarche, qui lui reproche impitoyablement quelques peccadilles de jeunesse au lieu de les couvrir du manteau de la charité.

— Mes filles! dit Théophile avec un air important, la dignité de l'état ecclésiastique demande une vie pure et sainte. Sans cette condition, la vocation est douteuse, et l'impression produite sur le peuple est mauvaise; car il apprend à mépriser le prêtre — comme libertin ou comme hypocrite. Ce n'est pas seulement pour nous-même, c'est encore pour sanctifier le peuple que nous sommes prêtres. Je crois que vous pensez tout à fait comme moi à cet égard, et que vous avez

voulu dire seulement que la théorie doit être établie très-sévèrement — et s'adoucir dans la pratique. Je vous en prie, continuez.

Eugraphia s'inclina en signe d'assentiment.

— Ce Florus, reprit-elle, assiste très-ponctuellement aux sermons de Chrysostôme. Florus a entendu le sermon qu'il a fait, il y a peu de temps, à Sainte-Sophie, et dans lequel il a comparé l'Impératrice à Jézabel.

— Puisque Florus l'a entendu, je ne veux pas en douter; seulement l'accusation de haute trahison ne me paraît pas suffisamment fondée.

— Quoi! mon vénérable Père! s'écria Eugraphia, insulter aussi indignement à la majesté impériale du haut de la chaire et devant tout le peuple, n'est pas un crime de haute trahison! Tout le monde à Constantinople juge de cette façon, et l'Impératrice ne serait pas peu étonnée d'apprendre que vous ne partagez pas cette manière de voir.

— Je n'ai pas dit cela, répondit Théophile, en écrivant tranquillement une note. Votre zèle est très-consolant, ma fille.

— Les partisans de Chrysostôme, reprit Eugraphia avec plus de calme, soutiennent, il est vrai, que ses sermons ont été défigurés, non-seulement par de fausses interprétations, mais même par des additions mensongères; mais, dites-moi, je vous prie, mon vénérable Père.... à qui peut venir la folle idée de comparer notre noble, notre auguste Impératrice à Jézabel?... il n'y a que la haine d'un fanatique qui puisse imaginer une chose semblable; je m'en rapporte à Florus comme à un témoin auriculaire.

— Je crois, dit Théophile avec un air de grande satisfaction, que nous avons maintenant assez de documents entre les mains pour éloigner du siége patriarchal un homme qui ne fait point honneur à sa haute situation. Ce n'est qu'un cri général d'indignation contre lui.

— Vénérable Père ! répondit Eugraphia d'un air pensif, la Cour, y compris leurs Majestés, aussi bien qu'une partie du peuple et du clergé, la partie que vous connaissez — est contre lui ; mais nous ne devons pas nous dissimuler que la grande majorité du clergé et la masse du peuple est pour lui. Je laisse à votre Sainteté le soin de prendre les mesures les plus propres à assurer le succès de votre plan.

— Je vais immédiatement chez l'Empereur et je lui proposerai de ne pas assembler le concile dans la capitale, dit Théophile.

— Ah !... comme votre Sainteté sait trouver ce qui convient ! fit Eugraphia avec une vive satisfaction.

— Vous pensez donc, demanda-t-il, que je puis compter sur l'assentiment de l'Impératrice en faisant cette proposition à l'Empereur ?

— Très-certainement, vénérable Père! Seulement, je voudrais vous prier de ne pas hésiter. Ce qui existe aujourd'hui n'existera peut-être plus demain. L'auguste Impératrice est jeune et vive, ses impressions sont très-mobiles et ses idées changent au gré de ses impressions. Il y a quelques semaines, mon neveu Eugenius, le pauvre garçon! eut le malheur de faire un trait de jeunesse qui, à vrai dire, n'était nullement convenable pour un aspirant à la dignité épiscopale. Aussitôt l'Impératrice fut toute hors d'elle-même de mécontentement. Elle loua la sévérité du patriarche contre le clergé trop léger, et fut sur le point de se réconcilier avec lui. Par bonheur, — s'il est permis de parler ainsi ! — dans l'intervalle vint le sermon sur Jézabel... et elle s'éloigna plus que jamais du patriarche. Elle est maintenant dans ces mêmes dispositions.

— Combien il est déplorable que l'homme, et surtout celui qui a le pouvoir, reste et agisse sous l'influence des passions! dit Théophile avec beaucoup d'onction.

Et il se rendit chez l'Empereur.

Ce ne fut pas par Gunild, — car elle ne connaissait pas Eugenius, — mais par Eugraphia que l'Impératrice connut l'auteur de l'enlèvement. Eugraphia jugea à propos d'aller aussitôt se jeter aux pieds d'Eudoxia, et de la prier de n'ordonner aucune enquête parce qu'Eugenius avait évidemment agi sous l'influence d'une passion insensée qui lui avait enlevé toute faculté de raisonner et de réfléchir. Gunild joignit ses prières à celles d'Eugraphia, non par pitié pour Eugenius, mais parce qu'elle ne voulait pas que son nom fût mêlé à cet attentat. L'Impératrice le comprit, et par égard pour Gunild, elle pardonna à Eugenius. On ne parla plus de la chose ; on se contenta de plaindre Gunild qui, disait-on, était tombée très-malade à la suite de violentes commotions morales intimement liées à sa conversion au catholicisme. Mais, tout en pardonnant, l'Impératrice inclinait à une sévérité salutaire, et elle fit un jour, sans occasion spéciale, l'éloge de Chrysostôme, qui attachait à la bonne conduite du clergé une importance telle qu'aucune considération ne pouvait l'empêcher de punir ses écarts. C'en fut assez pour que ses adversaires missent aussitôt en circulation la comparaison avec Jézabel. L'Impératrice avait une confiance aveugle en eux. Elle pleura de colère, mais elle ne songea pas à contrôler ce rapport en s'adressant à des personnes impartiales. Elle regarda le patriarche comme son ennemi personnel le plus implacable. L'Empereur, qui ne voyait que par ses yeux, se sentit profondément offensé pour elle, et tout son entourage s'efforça d'exploiter son mécontentement passif pour le porter aux actes de vigueur et d'autorité. Amantius avait essayé d'éclairer l'Impératrice, de lui expliquer que le patriarche avait employé une figure de l'Ancien-Testament pour peindre la perversité d'une âme endurcie, — chose qu'il avait faite cent fois. Elle lui commanda de se taire, parce qu'il était un aveugle partisan de Chrysostôme. La voix de la vérité fut réduite au silence. Le mensonge triompha.

Théophile trouva la voie toute aplanie, et les circonstances aussi favorables que possible à sa proposition. Il représenta à l'Empereur que le concile ne devait pas se tenir à Constantinople ; Chrysostôme y avait des partisans fanatiques qui, sans doute, s'opposeraient aux décisions du concile si elles leur déplaisaient ; cela pourrait amener du trouble ; lui-même ne pouvait pas répondre des têtes chaudes des matelots d'Alexandrie, qui se trouvaient en grand nombre à Constantinople et tout dévoués à leur patriarche. La résidence impériale devait être à l'abri de tout désordre. Il priait l'Empereur de convoquer le concile à Chalcédoine, qui se trouvait sur la côte asiatique du Bosphore, en face de Constantinople. Comme on s'y attendait, Arcadius donna son agrément absolu à cette proposition.

XXVIII.

UN CŒUR FORT.

Autour de Chrysostôme s'étaient groupés, dans l'intervalle, quarante évêques qui détestaient Théophile et ses manœuvres haineuses. Celui-ci était si sûr de son affaire, qu'il disait tout haut que le Concile n'avait pas d'autre but que de déposer Chrysostôme. Tous les esprits étaient dans l'inquiétude de l'attente, aussi bien au palais impérial qu'au palais du patriarche, parmi toutes les classes de la population et jusque dans le peuple du port.

La décision impériale, qui ordonnait que le Concile fût tenu à Chalcédoine sous la présidence de Théophile, avait profondément affligé les quarante évêques restés fidèles à leur patriarche Chrysostôme. La blessure que l'Eglise recevait en sa personne les atteignait au cœur, et ils étaient fermement résolus à soutenir avec lui la lutte et à partager ses dangers. L'injustice qui lui était faite les affectait plus que lui-même. Chrysostôme conservait la paix la plus imperturbable dans l'union intime de sa volonté avec la volonté divine.

On lui annonça qu'une dame demandait instamment à lui parler. Malgré ses occupations pressantes, il ne put se décider à lui refuser audience. Elle entra donc, leva son voile, et tomba à genoux auprès de la porte.

— Je suis, dit-elle en tendant les mains vers lui, la fille du malheureux général arien Gaïnas, et je viens prier votre Sainteté de me recevoir au nombre des catéchumènes; — mais, avant tout, je dois vous

demander pardon, car j'ai souvent mal parlé de vous sans vous connaître, uniquement poussée par l'aveuglement dans lequel je vivais.

— Que Dieu bénisse votre résolution ! dit le patriarche avec joie. Vous entrez dans l'arche sainte au moment de la tempête ; — et votre conversion me réjouit doublement, parce qu'elle montre une foi solide. Une âme qui douterait ne ferait pas en ce moment une semblable démarche.

— Je ne doute plus, dit Gunild avec calme.

— Quel est l'instrument béni dont la main de Dieu s'est servi pour vous communiquer cette grande grâce?.. est-ce Olympia ? est-ce Amantius ? Tous deux m'avaient fait part de leurs espérances et de leurs désirs pour vous.

— Saint Père, dit Gunild avec un profond sérieux, j'ai un cœur dur qui ne se laisse pas facilement ébranler par le souffle léger du printemps. Ce n'est pas à ces âmes douces et célestes qu'il a été donné de me gagner, mais à un homme qui était sur le point de quitter l'Eglise catholique pour suivre ses passions, et cet homme est un prêtre.

Chrysostôme jeta un regard interrogateur sur Gunild.

— Une semblable expérience est de nature à éloigner de l'Eglise, répondit-il.

— Oui!... les âmes qui ont peu de foi, dit-elle simplement.

Une joie indicible illumina le visage du patriarche pendant que Gunild continuait son récit.

— Ce malheureux s'appuyait sur l'exemple d'Arius pour justifier sa désertion. Il trouvait injuste que je blâmasse en lui une conduite que j'admirais assez dans le prêtre d'Alexandrie pour rester dans sa secte. Cette réflexion me toucha le cœur. Un éclair de la grâce fit tomber le bandeau de mes yeux, et je reconnus clairement la différence qui existe entre les sectes et l'Eglise de Dieu. Celles-là sont engendrées par le caprice

des hommes; celle-ci sort de la vérité une, éternelle, immuable, et par conséquent divine. Et puisqu'elle est telle, elle peut rester inébranlable dans son essence, quand les peuples, quand les pays entiers, que dis-je... quand ses propres prêtres, aveuglés par les mauvaises passions, entraînés par l'égoïsme, étourdis par l'orgueil, l'abandonnent, sous prétexte de chercher ou de fonder quelque chose de meilleur. C'est une branche pourrie, une feuille piquée des vers qui tombe avec eux de l'arbre de l'Eglise éternellement vert et florissant. Je veux trouver mon repos sous son ombrage, je veux m'y attacher pour l'éternité.

— Avec ces sentiments, répondit Chrysostôme, vous êtes faite pour une époque comme la nôtre, où règnent toutes sortes de désordres et de tribulations spirituelles qui sont pour les cœurs faibles une cause de scandale ou de découragement. Celui qui fait reposer sa confiance sur l'élément humain dans l'Eglise s'appuie sur un bâton rompu. Vous vous appuyez sur l'élément divin, sur la promesse du Seigneur qui ne trompe jamais, qui jamais ne faillit. O ma fille, vous êtes en bonne voie.

— Oui, dit Gunild avec émotion, je suis dans la bonne voie, mais je souffre en pensant à mon pauvre peuple, mon noble peuple gothique, que l'évêque Ulfilas a si indignement détourné de la vraie foi.

— Vous connaissez donc aussi cette histoire ? demanda-t-il en riant.

— Que votre Sainteté ne s'imagine pas que je ne sois poussée que par la tempête des passions à entrer dans le port de l'Eglise ! J'ai mis à profit les derniers temps pour m'instruire, autant que j'ai pu, sur beaucoup de choses — et, en cela, j'ai été puissamment aidée par l'excellent Amantius. Je sais maintenant que des missionnaires catholiques ont porté chez les Goths la religion du Sauveur, qu'ils ont été catholiques et ne sont devenus ariens qu'après que l'évêque Ulfilas eut

trahi la foi pour l'hérésie. Avant cela, nous avons eu des confesseurs et des martyrs, et un évêque des Goths a signé la profession de foi de Nicée, qui condamne la doctrine d'Arius. Je sais cela maintenant, et je loue la grâce de Dieu. Cinquante ans plus tard, les Goths furent si terriblement pressés par les Huns dans la Mésie que la terre leur manqua sous les pieds. C'est alors qu'ils envoyèrent l'évêque Ulfilas vers l'empereur Valens pour le prier de leur permettre de passer le Danube et de s'établir sur la rive méridionale de ce fleuve, en Thessalie. L'Empereur y consentit à condition que les Goths embrasseraient l'arianisme qu'il appelait le vrai christianisme. Ulfilas accepta la condition, et employa toute son influence auprès du peuple pour la faire remplir. Il jouissait d'une grande considération parmi les Goths; c'était lui qui avait trouvé les lettres de l'alphabet pour notre langue; il avait traduit les livres saints en gothique. On l'honorait comme un homme très-instruit et très-habile; on pensa qu'il devait être bien sûr que l'arianisme était préférable au symbole de Nicée..... et peu à peu toute la nation des Goths devint chrétienne et idolâtre, c'est-à-dire arienne. Il y a donc là un apostat que ses partisans regardent comme un grand homme, comme si la traduction des livres saints pouvait compenser la perte de la sainte foi, pendant que ces livres n'ont aucune valeur s'ils ne sont interprétés selon l'esprit de l'Eglise catholique. Oui, je sais tout cela..... mais cette saine et juste interprétation de l'Ecriture sainte, j'espère l'apprendre à l'école des catéchumènes, et je prie à genoux votre Sainteté de me recevoir comme telle.

— C'est un désir que notre tendre mère, l'Eglise, accomplit toujours avec une nouvelle joie, dit Chrysostôme; qu'on vienne à elle par centaines et par milliers, chacun des néophytes lui est aussi agréable que s'il était seul. Vous connaissez Olympia, ajouta-t-

il, adressez-vous à elle ; comme diaconesse, c'est elle qui est chargée de l'instruction des catéchumènes du sexe féminin. Que le Saint-Esprit vous éclaire et vous conduise dans les voies de la vérité. Priez aussi pour l'Eglise, ma fille, et pour nous, ses prêtres, ses indignes serviteurs, afin que nous puissions passer à travers le feu purifiant des épreuves et des tribulations en contribuant à sa gloire et en travaillant à notre salut.

Gunild fondit en larmes, douces larmes de joie, et tomba aux pieds du patriarche qui la bénit avec le signe de la sainte croix et la congédia. Elle se rendit auprès d'Olympia qu'elle n'avait pas vue depuis la triste soirée de l'enlèvement.

La bonne nouvelle que Gunild lui apportait fit un instant oublier à Olympia la vive inquiétude que lui causait, ainsi qu'à tous les fidèles, le sort du patriarche.

— Oh ! nous voulons nous réjouir et nous couronner de fleurs, comme aux saints jours de fête ! s'écria-t-elle en embrassant Gunild, parce que votre âme se sauve de la ruine qui menace en ce moment un si grand nombre de fidèles.

— C'est mon heure ! dit Gunild. Les contrastes ont besoin d'être fortement accentués pour que je puisse voir clair. La faiblesse humaine se fait sentir en tous lieux ; l'infirmité est le cachet de l'homme né de la poussière, qu'il soit catholique, arien ou des autres sectes que je ne connais pas. Mais les martyrs et les saints ne se trouvent que dans l'Eglise catholique, et c'est pour cela qu'ils sont poursuivis par la malice et le mensonge, pour qui les maximes célestes et les célestes exemples sont un objet d'horreur qu'ils voudraient anéantir. C'est ainsi que l'Eglise est un Calvaire perpétuel, mais la grotte de la résurrection est tout près.

— Non pas toujours ici-bas ! dit Olympia, car ils sont souvent séparés par une grande distance.

— Il nous suffit, dit Gunild, que la foi nous montre l'éternelle résurrection de l'Eglise, même ici-bas! Nous pouvons bien porter nos regards au delà des quelques jours, des quelques années de notre vie. Mais qu'est-ce donc que cela... notre vie! si courte, si misérable, si peu de chose.

— Non pas tout à fait si peu de chose! dit Olympia en riant. La vie est un bien merveilleux. Née dans le temps, soumise aux luttes, aux souffrances, aux épreuves auxquelles elle s'arrache péniblement... elle ne s'épuise pas dans les joies de l'éternité.....

L'Impératrice reçut avec assez de froideur la déclaration de Gunild, qu'à une autre époque elle aurait accueillie avec des transports de joie. Dans ce caractère capricieux, tout dépendait de l'impression du moment; et cet événement, qu'elle désirait depuis des années, s'effaça dans les préoccupations fiévreuses au milieu desquelles ses regards se portaient du côté de Chalcédoine.

Théophile s'y était installé dans un palais qu'autrefois Rufin avait élevé avec une église et un cloître dans le faubourg du Chêne, palais magnifique et admirablement situé. Il y assembla les évêques de son parti. Là, ils étaient assurés contre toute tentative de la part du peuple fidèle de la capitale, car le Bosphore les séparait de Constantinople; — et assurés aussi de trouver tout l'appui désirable, car l'évêque de Chalcédoine comptait parmi les adversaires les plus ardents de Chrysostôme.

Dans cette assemblée composée d'hommes qui, pour la plupart, avaient élevé des plaintes contre Chrysostôme, et qui se trouvaient ainsi être à la fois accusateurs, juges et parties—renforcée de quelques membres indignes du clergé de Constantinople qui venaient faussement et lâchement déposer contre leur patriarche, — Théophile fit lire les chefs d'accusation qu'il avait arrêtés avec Eugraphia, et qu'il avait ensuite

développés et rédigés de concert avec Severian et d'autres évêques. L'accusation de haute trahison produisit une impression extraordinaire. Elle se répandit bientôt, non-seulement en Chalcédoine, mais aussi à Constantinople. Chrysostôme, disait-on, méritait d'être décapité. La nouvelle pénétra dans le palais patriarchal; tous les évêques qui s'y trouvaient réunis furent pénétrés de colère et de tristesse contre l'injustice et la possibilité d'un pareil attentat. Tous se pressaient autour de lui, pour lui témoigner leur affection et leur dévoûment; Chrysostôme, plein de calme et de tranquillité, les consola en disant que la vérité catholique n'avait pas commencé avec lui et ne périrait pas avec lui. Il ne se sentait coupable d'aucun crime qui méritât la déposition ou la mort. « Mais d'ailleurs—ajoutait-il avec le grand apôtre — le Christ est ma vie, et je ne puis que gagner à mourir. » Un bon nombre demandèrent ses conseils pour le cas où un anti-patriarche serait installé. Il les engagea à pousser l'indulgence jusqu'aux limites les plus extrêmes pour éviter un schisme, et à rester à leurs siéges afin d'épargner à leurs troupeaux la douleur de recevoir, en place de bons pasteurs, d'indignes mercenaires.

Un jeune clerc interrompit ces entretiens, à la fois si sérieux et si tristes, pour annoncer deux évêques égyptiens chargés de présenter à Chrysostôme un message de la part de l'assemblée de Chalcédoine. Le patriarche les reçut dans la grande salle de son palais, entouré des quarante évêques que l'Empereur avait convoqués pour examiner la plainte contre Théophile. Mais cela ne fit aucune impression sur les envoyés; ils savaient sur quel bras ils devaient s'appuyer; ils donnèrent lecture d'un acte qui sommait Chrysostôme et son diacre Sérapion de comparaître devant le concile, au palais du Chêne. Toute l'assemblée protesta hautement. Le calme se rétablit quand Chrysostôme prit la parole.

— Je ne sache pas, dit-il, que personne ait sujet

de m'accuser. Mais si c'est la volonté de Dieu que je laisse examiner par des hommes éclairés de l'Église les mobiles de ma conduite et des actes de toute ma vie, je suis prêt à me mettre en présence des évêques réunis au Chêne, en présence des évêques du monde entier réunis en concile ; mais sous la condition que mes ennemis déclarés en seront exclus, car mes accusateurs ne doivent pas être mes juges. Je désigne tout d'abord Théophile et Sévérian. Leur hostilité contre moi est tellement connue de tout le monde qu'on l'a mise en chanson jusque sur les théâtres. — Excluez-les comme juges, et je suis prêt, mais seulement alors. N'attendez jamais de moi une autre réponse.

Un clerc parut de nouveau et annonça un secrétaire d'Arcadius. Ce personnage remit à Chrysostôme, de la part de l'Empereur, l'ordre de comparaître devant ses juges au palais du Chêne. Le patriarche fit au sécrétaire impérial la même réponse qu'il avait faite aux deux envoyés, et pendant que l'un retournait au palais et les deux autres à Chalcédoine, Chrysostôme se rendit à l'église Sainte-Sophie.

Les fidèles s'y étaient réunis en masse ; ils priaient pour leur patriarche, pour sa vie, ils priaient pour qu'il restât au milieu d'eux ; ils demandaient à Dieu l'apaisement de ces tristes discordes religieuses. Quand il parut en chaire, toute l'assistance fondit en larmes. On levait les mains vers lui d'une manière suppliante, on lui tendait les bras comme pour le retenir, car on croyait qu'il venait faire ses adieux. Mais le patriarche voulait seulement calmer l'agitation et exhorter ses ouailles à la résignation.

— Le flot monte et la tempête se déchaîne, dit-il, mais nous ne craignons pas de périr, car nous sommes sur un rocher. Que la mer entre en fureur, — le rocher reste immobile ! Que les flots se courroucent, — la barque de Jésus-Christ ne se brise pas ! Que craindrions-nous ? le bannissement ? mais la terre est au Sei-

gneur avec tout ce qu'elle contient. La pauvreté? mais nous n'avons rien apporté au monde et il est bien clair que nous n'en emporterons rien. La mort?... O mes chers frères, le Christ est ma vie, et je ne puis que gagner à mourir. Que les flots en courroux, que la colère du monde me menace, tout cela est aussi vain pour moi qu'une toile d'araignée. Je dis : « Seigneur, que votre volonté soit faite! » Voilà mon rocher et mon ancre. Si Dieu veut que je sois ici, je lui en rends grâce. Veut-il que je sois dans un autre endroit, je lui en rends grâce également.

Pendant qu'il parlait ainsi, tout semblait calme et tranquille. On le regardait, on l'écoutait; on était consolé par le son de sa voix, par le regard de ses yeux. On se reposait sur lui comme des enfants sur leur père. Il eût pu continuer à parler tout le jour et toute la nuit, personne n'aurait quitté l'église. On aurait même désiré qu'il le pût faire, car, dans la maison de Dieu, il était en sûreté pour eux.

Quand il voulut descendre de la chaire, toute l'assistance fit entendre un long gémissement. Il promit de leur parler encore le lendemain. Alors on le laissa sortir. Mais l'église Sainte-Sophie eut, toute la nuit, des fidèles en prière.

XXIX.

LE PREMIER AMOUR.

La conversion de Gunild était le thème de toutes les conversations, à la Cour et à la ville. La vraie foi était aux yeux de tous, même pour ceux dont les actes étaient en contradiction avec elle, un trésor inappréciable. Il fallait être bien invétéré dans le vice pour ne pas partager cette opinion ; et alors on était aussi indifférent pour la vraie foi qu'on l'était pour le polythéisme, pour l'arianisme, et en général pour toutes les formes quelconques de religion. Mais c'était le très-petit nombre qui descendait à ce degré d'abrutissement. Eugraphia elle-même salua cet événement avec joie comme il convenait à une bonne catholique— elle se croyait telle ; car elle était fermement attachée aux maximes de la foi, elle oubliait seulement de remplir les devoirs que cette foi impose.

Il n'en était pas de même d'Eugenius. Son âme épuisée par les jouissances du monde, toujours courbée sous l'orage des passions changeantes, n'était plus en état de considérer, et encore moins d'aimer la vraie foi comme le bien suprême. Il ne vit dans la résolution de Gunild qu'un abîme infranchissable creusé entre elle et lui. Voyant qu'à ce moment même elle abandonnait l'arianisme, il perdit l'espoir qu'il avait fondé sur l'apostasie. Jamais il n'avait connu d'autres passions que celles qui cherchaient à se satisfaire dans les sphères inférieures. Comme si le sentiment qui dans l'homme se révolte contre l'abaissement personnel eût voulu se

venger, il tomba dans une passion violente dont une volonté fortifiée par la grâce eût pu seule triompher. Pour Eugenius, cette passion n'était pas seulement inquiète, elle était encore insurmontable. Comme on devait s'y attendre, elle le porta à la haine contre tout ce qui lui faisait obstacle. Cette haine s'attaquait surtout à l'Eglise catholique. Chrysostôme en était le représentant; sans le moindre fondement, Eugenius regarda Chrysostôme comme l'auteur de la conversion de Gunild. Personne ne sachant la vérité sur ce point, puisque Gunild ne l'avait confiée qu'au patriarche et à Olympia, personne ne pouvait donc apprendre à Eugenius le véritable état des choses. Cela le plaça dans les dispositions les plus convenables pour travailler contre le patriarche. L'archiprêtre de Constantinople, Arsace, était frère de Nectaire, et conséquemment cousin d'Eugraphia et oncle d'Eugenius. C'était un vieillard très-âgé et débile, entièrement gouverné par Eugraphia et naturellement tout dévoué au parti de Théophile. Eugenius s'attacha étroitement à lui, l'accompagna à l'assemblée du Chêne, et appuya ses plaintes contre Chrysostôme qu'il accusait de vouloir opérer, par des moyens violents et arbitraires, la réforme du clergé. Pendant les délibérations du prétendu Concile, il voyagea continuellement de Constantinople à Chalcédoine et réciproquement, pour tenir Eugraphia au courant des débats — et par elle, l'Impératrice. Eugraphia profita de cette occasion pour qu'Eugenius parût en personne devant l'Impératrice et lui donnât lui-même les nouvelles qu'il apportait de l'assemblée de Chalcédoine. Sans cette circonstance, jamais Eudoxia n'aurait accordé cette faveur à Eugenius; — mais en ce moment elle perdit de vue le prêtre, traître à ses devoirs, pour ne voir en lui qu'un messager sûr et fidèle. Quant à lui, il n'envisageait dans cette occurrence heureuse et inattendue que la possibilité de rencontrer Gunild, bien qu'Eugraphia lui

eût rappelé que l'Impératrice voulait que le passé fût enseveli — et qu'elle n'avait consenti à l'oublier qu'à cette seule condition.

Gunild se trouvait justement à côté de l'Impératrice quand Eugenius fut annoncé et entra. Se sentant comme poussée par l'instinct de la fidélité dans son âme sincère et pure, et comme si elle devait préserver l'Impératrice d'un grand danger, Gunild se leva du siége qu'elle occupait aux pieds d'Eudoxia et se plaça entre elle et Eugenius. L'Impératrice sourit froidement.

— Gunild, vous devez vous éloigner, dit-elle, je veux être seule.

Gunild obéit. Il lui sembla qu'Eudoxia lui enfonçait un poignard dans le cœur. Elle avait toujours voulu croire que les intrigues et les machinations dirigées contre Chrysostôme n'avaient pas leur point d'appui dans l'inimitié de l'Impératrice et n'avaient pas puisé à cette source leur force et leur développement. Mais voyant que l'Impératrice en était arrivée à accorder sa faveur à Eugenius, à concerter avec lui les mesures que l'assemblée du Chêne avait à prendre contre Chrysostôme, Gunild était obligée de reconnaître qu'Eudoxia était, sinon la tête, au moins le fondement et le soutien du complot. Gunild aimait l'Impératrice qui, avant comme après la trahison de Gaïnas, avait été pour elle une amie généreuse, une protectrice animée des sentiments maternels; — elle lui avait la plus grande reconnaissance pour les égards et la patience qu'Eudoxia lui avait toujours montrés malgré son caractère difficile et souvent revêche. Elle admirait les rares qualités dont la nature avait doté l'Impératrice, et attendait du temps leur parfait développement. Toutes ses fausses appréciations, tous ses faux pas, toutes ses fautes, Gunild les attribuait jusqu'à présent à la position fausse de l'Impératrice devant l'Empereur, d'une part, — et d'autre part à la

funeste influence d'un entourage agité par mille passions. Mais si Eudoxia en était venue au point de s'allier pratiquement et activement avec un Eugenius contre Chrysostôme, avec la bassesse contre la noblese, alors aucune illusion n'était plus possible : le pouvoir impérial, qui avait reçu la haute mission de protéger l'Eglise de Dieu, s'employait à lui faire le tort le plus grave. Où ces manœuvres devaient-elles conduire ? Comment cela finirait-il? Quels malheurs devaient fondre criminellement sur l'Eglise?

Quand l'Impératrice eut appris d'Eugenius le refus de Chrysostôme de comparaître devant l'assemblée du Chêne, et eut conféré avec lui sur tout le reste, elle le congédia avec beaucoup de bienveillance. Eugenius, ivre de joie d'avoir enfin revu Gunild, retourna en toute hâte à Chalcédoine. Pendant que la barque qui le portait était balancée sur les douces vagues du Bosphore, son cœur se berçait de nouvelles espérances fondées sur la bienveillance de l'Impératrice qu'il voulait mériter sans réserve. Avec sa faveur, il lui était encore possible d'obtenir Gunild — et un pareil prix était digne de tout effort.

L'Impératrice fit rappeler Gunild.

— Cela me fait peine, lui dit-elle avec une légère teinte d'embarras, que vous ayez rencontré ici Eugenius.

— A moi aussi.... mais pas pour moi-même, répondit Gunild en s'agenouillant devant l'Impératrice.

Eudoxia se leva à demi sur sa chaise-longue, et regarda Gunild d'un œil sévère.

— Vous n'êtes pas encore baptisée, lui dit-elle, et déjà à la hardiesse de votre langue on vous reconnaît pour disciple de Chrysostôme !

— Par le désir, je suis baptisée, répondit Gunild, et, par conséquent, je suis avant tout une enfant de l'Eglise.

— Comme enfant de l'Eglise, vous devriez, avant tout, être humble, répondit Eudoxia.

— Vous avez parfaitement raison ! Et je vous supplie de croire que ce n'est pas un orgueil arrogant, mais un profond sentiment de douleur qui m'a arraché ce mot.

— Vous êtes toujours un peu exagérée dans votre manière de voir, dit l'Impératrice d'un ton plus doux. L'enfant de l'Eglise reste calme en présence d'un changement extérieur dans son administration.

— Certainement... pourvu que la divine Providence le dispose.

— Ou le permette, ajouta Eudoxia.

— L'Impératrice sait qu'il y a une différence énorme entre l'un et l'autre, dit Gunild. La providence divine permet que l'ivraie croisse au milieu du bon grain ; mais elle ne demande pas que nous prisions l'ivraie autant que le froment, et encore moins que nous arrachions le froment pour le plus grand bénéfice de l'ivraie. Il me semble qu'on s'efforce en ce moment de favoriser l'ivraie dans l'Eglise, — et cela ne peut que remplir ses enfants d'un chagrin indicible.

— C'est dans l'éternité que le Seigneur jugera et séparera l'ivraie et le bon grain, dit l'Impératrice. Dans le temps, nous devons agir selon notre conscience pour choisir entre l'un et l'autre.

— Puissante Impératrice! s'écria Gunild, quand le patriarche Chrysostôme et le prêtre Eugenius se trouvent dans deux camps ennemis, la conscience peut-elle hésiter et ignorer de quel côté elle doit se tenir ?

— Vous n'êtes pas conséquente, Gunild, dit ironiquement Eudoxia : — vous avez passé à l'Eglise à laquelle Eugenius appartient.

— Oui ! malgré mais non à cause qu'il lui appartient! Si, depuis quatre cents ans, l'ivraie semée à pleines mains n'a pu réussir à étouffer les saintes maximes et

la vie des saints, c'est une preuve que l'Eglise est la véritable Eglise. Voilà comme j'ai pensé. Aussi une armée entière de gens comme Eugenius ne me détourneraient pas d'entrer dans l'Eglise, car ils ne s'y trouvent que comme l'ivraie.

— Voyez, vous êtes bien la vraie sectatrice d'un maître zélateur! fit Eudoxia en colère. Comme lui, vous avez déjà à la bouche les grands mots de réprobation et de damnation.

— Pardonnez-moi, répondit Gunild tranquillement; je sais que cette comparaison, comme je l'ai présentée, est imparfaite. L'homme n'est pas une plante sans volonté : il peut se convertir, et des milliers se sont convertis; — pourquoi pas aussi Eugenius?... et je sais aussi que mon maitre n'est pas un zélateur, mais bien le disciple ardent de ce divin Maître qui, par amour pour nous, pauvres pécheurs, a voulu mourir, et qui cependant menace les méchants de la damnation éternelle.

— Je me réjouis, Gunild, dit Eudoxia, de voir que les maximes chrétiennes ont pénétré profondément dans votre âme droite et sincère. Cependant gardez-vous d'attribuer trop d'importance aux événements extérieurs qui concernent l'Eglise: ils ne touchent pas à sa constitution intime.

— Ma noble Souveraine, je n'ose pas vous contredire... mais le divin Maître le fait lui-même, car il dit que seul le bon Pasteur défend son troupeau contre les loups, pendant que le mercenaire prend la fuite. Il y a aussi des événements extérieurs contre lesquels il faut se mettre en garde, parce qu'on ne sait pas si leur influence ne sera pas nuisible à l'essence même de l'Eglise. Voyez Eugenius, qui voulait se faire arien pour plaire à une fille arienne, figurez-vous cet homme occupant un siége épiscopal. Serait-il en état de défendre l'Evangile qu'il voulait lui-même trahir ignominieusement, de le défendre victorieusement

contre les sectaires, contre les païens, contre les Juifs, contre les empiétements du pouvoir impérial? Certainement non. Il faut donc attacher la plus sérieuse importance à un événement aussi malheureux et chercher à le prévenir, surtout, ô pieuse et puissante Impératrice, alors que le siége patriarchal de Constantinople serait menacé d'une pareille calamité.

Gunild éleva ses mains suppliantes vers Eudoxia, qui la regarda avec un mélange de colère et de compassion.

— Vous avez des intentions nobles, dit l'Impératrice après un moment de silence, et c'est pour cela que je pardonne à votre témérité d'oser donner à l'Impératrice d'Orient des avis qu'elle ne vous demande pas. Soyez convaincue qu'elle n'en a aucunement besoin. Quant à l'occupation du siége patriarchal de Constantinople, ce sont les vénérables évêques rassemblés en concile à Chalcédoine qui auront à décider cette question. Comme l'Impératrice ne se permet sur ce point ni de juger ni d'agir, j'espère que vous suivrez son exemple pour ce qui est du jugement.

— Oh! que n'agissez-vous plutôt, noble Impératrice! s'écria Gunild d'un ton suppliant, que n'agissez-vous comme il convient à votre grande âme, à votre esprit élevé!

— Gunild me flatte pour me gagner, dit Eudoxia d'un ton de reproche.

— Non, ma noble Souveraine. Elle vous rappelle les qualités que Dieu vous a données pour que vous étendiez son royaume et fassiez honorer son saint nom. Vous le pouvez si vous voulez rester fidèle à ces grandes qualités, fidèle à Dieu, et libre de toute influence humaine...

— Pour suivre vos inspirations, n'est-ce pas? fit Eudoxia d'un ton acerbe.

— Je serais la dernière à nourrir cette pensée, répondit Gunild avec calme.

— Vous êtes dans toute l'ardeur de votre récente conversion, vous brûlez du désir de recevoir le baptême, vous soupirez parce que vous êtes obligée de maitriser votre impatience jusqu'à la nuit du saint jour de Pâques. Dans cet état d'aspiration et d'attente, votre esprit est surrexcité, et vous êtes tout naturellement portée à voir l'Eglise parfaite et couleur de rose. Ce sont les jours du premier amour, l'amour d'un cœur vierge... qui juge tout d'après ce qu'il sent, et qui blâme tout ce qu'il n'éprouve pas. Plus tard, les temps changent. Alors la raison réclame ses droits. Alors l'expérience du monde nous fait protester contre ceci et cela. Ce moment viendra pour vous aussi, et alors vous me comprendrez mieux que maintenant. Reconnaissez combien je vous suis attachée, en voyant que je vous garde parmi les personnes de mon entourage intime, malgré votre hardiesse téméraire. Je la mets sur le compte de votre naturel, qui se ressent de votre origine gothique.

Elle congédia Gunild pour vaquer à d'autres affaires qui réclamaient ses soins. Gunild soupira dans son cœur :

— Seigneur! ne permettez pas que je me détache jamais de mon premier amour.

XXX.

LA CONDAMNATION.

Théophile voulait absolument tenir Chrysostôme en son pouvoir ; sa déposition eût été dès lors un fait accompli, devant lequel le servilisme moral, qui met la violence à la place du droit, se fût incliné alors comme à toutes les époques. Théophile envoya une seconde sommation à Chrysostôme, mais cette fois ses messagers ne furent pas des évêques ; pour blesser plus profondément le patriarche, il confia cette mission à Eugenius et Florus. Tous deux avaient désiré être chargés de ce message, et Arsace avait appuyé leur demande pour humilier Chrysostôme. Ces deux indignes prêtres se présentèrent donc à lui de la part de ses ennemis. Chrysostôme leur dit tranquillement qu'il avait déjà fait connaître hier sa réponse. Comme, d'une part, il ne jugeait pas convenable de correspondre avec l'assemblée du Chêne par de tels messagers, et que, d'autre part, il voulait montrer jusqu'au bout des dispositions humbles et conciliantes, il pria deux dignes évêques du Concile de se rendre à Chalcédoine et d'y répéter les conditions auxquelles il consentait à paraître lui-même. Florus et Eugenius s'irritèrent de plus belle de la calme dignité avec laquelle le patriarche passait au-dessus de leur personnalité. Pendant que Florus se rendait auprès d'Eugraphia, Eugenius retourna vers Théophile et annonça que l'entêtement orgueilleux de Chrysostôme ne voulait pas plier : Il refuse de comparaître, dit-il. Bientôt après, les deux évêques envoyés par Chrysostôme se présentèrent ; Théophile refusa de les entendre.

Outré de colère de voir son plan déjoué, il les fit charger des liens qu'il avait apprêtés pour leur patriarche. Arsace, Severian, et d'autres ennemis de Chrysostôme, insistèrent pour qu'on le jugeât; au même moment arriva un courrier impérial avec l'ordre de presser la conclusion de l'affaire, afin d'arrêter l'excitation populaire.

Pour avoir refusé de comparaître au tribunal de ses ennemis, Chrysostôme fut déclaré par l'assemblée du Chêne coupable de désobéissance envers ses supérieurs ecclésiastiques, et indigne d'occuper le siége patriarchal. Les autres accusations furent passées sous silence : elles étaient désormais superflues. Cependant dans l'adresse qui annonçait à l'Empereur le jugement de déposition prononcé contre Chrysostôme, on revint sur le crime de haute trahison et on demanda la condamnation à mort de ce grand coupable, peine que les évêques n'avaient pas mission d'ordonner. On envoya au clergé de la métropole et aux évêques étrangers présents à Constantinople, des expéditions du jugement de l'assemblée du Chêne.

Chrysostôme avait employé la journée à consoler et à calmer les fidèles. D'abord il montait en chaire, et là, entouré de milliers d'auditeurs, il parlait du mépris du monde, de la vanité de ses joies et de ses peines — et des délices de la vie éternelle après le combat victorieux. Puis, il allait à la sacristie pour donner à quelques personnes de bons avis et des conseils qu'ils ne pourraient plus peut-être recevoir de lui. Ensuite il retournait à son palais où tout un monde de pauvres, d'abandonnés, d'affligés l'appelaient de leurs cris. Enfin il visitait les hôpitaux, il revoyait ses malades qui ne voulaient ni se guérir ni mourir sans avoir reçu une dernière fois sa bénédiction. A tous il parlait de pieuse résignation en élevant leurs regards des tribulations du temps aux douces joies de l'éternité.

L'agitation était extrême, dans un autre sens, au palais impérial. C'était Eugraphia qui avait poussé l'Impératrice à envoyer le courrier à Chalcédoine avec ordre de hâter la conclusion. Arsace avait retenu le courrier jusqu'après le prononcé du jugement; il en donna la substance en deux lignes à Eugraphia — et celle-ci à l'Impératrice. Eudoxia fut donc instruite du résultat plus tôt qu'Arcadius. Et maintenant qu'elle tenait la décision dans les mains — car ce qu'elle conseillait à l'Empereur, il le faisait — Eudoxia s'effraya.

— La peine de mort?... Non, jamais! fit-elle.

— Ce serait peut-être le plus sage, dit Eugraphia; un dissentiment pareil à celui qui nous occupe ne prend fin facilement que sur une tombe. Mais le sentiment combat la prudence.

— L'exil dans quelque cloître d'Antioche, dit Marsa, qui se trouvait aussi au palais, le mettrait hors d'état de nuire sans le rendre malheureux, et vous donnerait, ô noble Souveraine, une réputation de douceur plus grande encore que celle que vous méritez si bien.

— La douceur serait une offense pour le concile du Chêne! fit Eugraphia. La sévérité que Chrysostôme a déployée contre les autres, qu'il la ressente lui-même. L'exil — je le veux bien! non pas à Antioche où il est connu, non pas dans un cloître où il a déjà vécu, — mais dans les déserts les plus lointains de la Lybie.

— C'est une tâche bien difficile à remplir en ce moment que de prendre les mesures convenables!... Il faut entendre encore d'autres personnes! dit Eudoxia en proie à une grande inquiétude.

— Cela ne rendra pas la chose plus claire! dit Marsa mécontente.

— Et la résolution n'en sera que plus difficile à prendre, ajouta Eugraphia.

Mais l'Impératrice frappa dans ses mains. Aussitôt une de ses dames entra.

— Aglaë, lui dit-elle, allez dire à Gunild de venir.

— Elle est, depuis le matin, auprès de la diaconesse Olympia. Ordonnez-vous, Madame, que je l'envoie chercher?

— Non.... cela serait trop long, dit l'Impératrice avec abattement. Dites au grand chambellan que je veux lui parler.

Aglaë s'éloigna.

— Les sentiments du grand chambellan sont si bien connus, dit Marsa, qu'il me semble que l'Impératrice devrait s'épargner un entretien irritant.

Eugraphia garda le silence. Elle se disait : l'opposition du grand chambellan produira meilleur effet que nos exhortations. Je la connais!

Amantius parut. Il était pâle comme la mort et profondément ému.

— Ah!... vous savez déjà tout, fit Eudoxia.

— Je ne sais que ce qui est connu de toute la ville, dit-il.

— Eh bien! que savez-vous? demanda-t-elle d'une voix pénible.

— Que la hache du bourreau est suspendue au-dessus de la tête sainte et vénérée du patriarche!

— Non! la chose ne va pas aussi loin! fit-elle.

— Pas encore! mais ses ennemis y tendent.... et l'opinion générale les regarde comme très-puissants.

— L'Impératrice est plus puissante qu'eux, dit-elle avec fierté.

— Oh! puisse-t-elle se montrer dans tout son pouvoir! dit-il. Jamais elle n'aurait protégé une plus noble cause.

— Tout le monde n'est vraiment pas de ce sentiment, répondit-elle froidement.

— L'Impératrice a raison, dit Amantius avec un profond respect dans le maintien et le ton de la voix: ce sentiment n'est partagé que par ceux qui connaissent à fond le patriarche aussi bien que ses adversaires.

Marsa et Eugraphia s'étaient retirées un peu à l'écart. Marsa tremblait de colère ; elle était toujours sur le point d'éclater contre Amantius. Mais Eugraphia la retint.

— Chut ! lui dit-elle bas à l'oreille. Il aura bientôt achevé de compromettre lui-même la « noble cause. »

— Votre dévoûment à Chrysostôme m'est connu, Amantius, et je vous prends comme vous êtes, dit l'Impératrice. Aussi je suis loin de songer, en cette circonstance, à vous demander de quel côté est le bon droit, de quel côté est l'injustice ; — sur ce point, je n'ai pas besoin d'éclaircissements. Seulement, je voudrais savoir quelle impression produirait sur le peuple fidèle l'exécution d'une sentence sévère.

— Il en éprouverait, sans aucun doute, une peine inexprimable, dit Amantius. Mais, ô noble souveraine, si vous savez avec certitude de quel côté est le bon droit, il ne peut s'agir de l'application d'une sentence sévère à l'égard de Chrysostôme.

Plus le front d'Eudoxia s'assombrissait, plus s'éclairait et rayonnait le visage des deux dames, ses confidentes.

— En présence d'une accusation de haute trahison, fit vivement l'Impératrice, il est au moins téméraire de se hâter d'offrir sa caution.

— Oh ! que l'Impératrice daigne m'agréer pour caution ! s'écria Amantius. Je réponds sur ma tête que l'accusation de haute trahison n'a aucun fondement. Le patriarche est fidèle à son Dieu, fidèle à son Eglise, fidèle à son troupeau—comment pourrait-il être traître à son souverain ? Sa vie entière proteste contre une pareille accusation.

— Il a une grande vivacité naturelle, on le dit du moins....., car en causant avec lui, on ne s'en aperçoit pas ; et ce tempérament passionné le pousse à des antipathies dont il ne peut maîtriser l'expression. Sous ce rapport, il a commis beaucoup de fautes ; il s'est

laissé emporter envers la majesté impériale à des excès qui ont paru offensants, injurieux même pour elle à ses plus fidèles soutiens — et si votre long dévoûment à la maison impériale ne plaidait pas en votre faveur, je pourrais douter de vos propres sentiments en voyant la partialité aveugle que vous montrez en ce moment.

— Le serviteur n'est pas au-dessus du maître, répondit humblement Amantius. Si l'Impératrice doute de la fidélité du patriarche, je ne dois pas me plaindre qu'elle doute de la mienne.

— Je connais cet orgueil qui prend le nom d'humilité, fit Eudoxia irritée. Vous parlez comme parle Chrysostôme, comme parle Gunild.

— Comme parle le disciple qui — en quelque circonstance qu'il se trouve — s'efforce de suivre et d'imiter son divin maître.

Amantius fit cette réponse avec un grand calme.

— Assez ! s'écria Eudoxia vivement impatientée. Je connais cette phraséologie creuse!..... J'attendais de vous, de votre expérience, un indice, un mot qui pût m'éclairer..... je me trompais ! Quant à votre profession de foi, je n'ai pas besoin de l'entendre.

Cela dit, elle se tourna vers les dames ses confidentes. Amantius se retira profondément affligé.

Dans l'antichambre, il rencontra Hylas qui lui remit une dépêche. Amantius jeta un regard triste sur ce document, et retourna chez l'Impératrice à laquelle il présenta cet écrit à genoux.

— Ah ! du Concile, n'est-ce pas ? dit-elle en pâlissant.

— De Chalcédoine, répondit-il avec calme.

Pour lui, l'assemblée du Chêne n'était pas un Concile régulier. Mais que pouvait-il dire de plus à l'Impératrice dans son état d'irritation ? La passion étouffait en elle toutes les inspirations de la raison et de la religion. Quand il se fut éloigné, elle resta immobile sur

son siége, les yeux fixés sur la dépêche qu'elle tenait à la main sans l'ouvrir.

— Avez-vous remarqué sa protestation audacieuse contre le Concile? souffla Eugraphia à l'oreille de Marsa.

Mais Marsa ne répondit rien. Elle observait avec attention l'attitude de l'Impératrice.

Tout d'un coup, Eudoxia se leva, passa la main sur son front pâle et soucieux, et dit d'un ton résolu :

— Quelle folie de me tourmenter ainsi! C'est à l'Empereur de décider... et non pas à moi. Je vais lui remettre le jugement consigné dans ce message en laissant à sa sagesse le soin de décréter s'il convient de punir ou de faire grâce. Oh! comme cette résolution soulage mon cœur.

— Mais est-elle digne de l'Impératrice? fit Marsa, qui ne pouvait dissimuler son orgueil.

Eugraphia prit à son tour la parole.

— L'Empereur, dit-elle froidement, ne consultera que le principe de la charité; il faut donc que l'Impératrice soutienne les droits de la justice.

— C'est ce qui se fera! répondit Eudoxia.

Elle se rendit auprès de l'Empereur.

Comme on devait s'y attendre, Arcadius s'éleva hautement contre l'accusation de haute trahison. Il dit avec beaucoup de bon sens :

— La légèreté avec laquelle on a lancé, sans fondement, une aussi grave accusation contre le patriarche porte à croire que les autres accusations ne sont pas plus sérieuses. Je ne sanctionne donc pas la sentence, et j'accède au désir de Chrysostôme qui demande que ses adversaires n'assistent que comme accusateurs et non comme juges au concile où doivent être examinées les plaintes dirigées contre lui.

— Certainement, cher époux! dit Eudoxia avec la douceur et l'amabilité qu'elle conservait toujours en présence d'Arcadius. Le punir de mort serait cou-

pable, l'exiler serait cruel. D'un autre côté, il me semble que des hommes aussi remarquables que le patriarche d'Alexandrie, l'évêque de Gabala et notre vénérable Arsace, l'archiprêtre de Constantinople, méritent qu'on ait égard à leur sentiment qui s'est exprimé dans ce verdict. Votre amour pour la justice serait-il d'un autre avis?

— Oh non! assurément non! dit Arcadius, tout de suite déconcerté par cette objection.

— Seulement, reprit Eudoxia, il faudrait leur donner raison dans les formes les plus douces — n'est-ce pas?

—Les plus douces possibles!... et cela m'est encore bien pénible! soupira Arcadius.

— O digne fils d'une sainte mère! fit Eudoxia d'une voix caressante. Chacun sait que Flaccilla chercha toujours à recommander à Théodose la plus grande douceur! — Et en vérité, elle est ici tout-à-fait nécessaire! car le peuple croyant mérite qu'on tienne compte de son amour — quoique exagéré — pour le patriarche.

— Je suis d'accord avec vous sur ce point comme sur les autres. Seulement je ne vois pas ce qui nous reste à faire au milieu de toutes ces exigences opposées.

— Voici, je crois, ce qu'il convient que l'Empereur fasse: confirmer simplement la déposition de Chrysostôme sans se prononcer sur aucune des accusations portées contre lui.

— Et s'il était tout à fait innocent! fit Arcadius d'un ton inquiet.

— Il ne l'est pas, dit Eudoxia avec son sourire le plus engageant. Une grande partie de son clergé — la partie la moins ascétique — lui est tout à fait opposée. Cela prouve que Chrysostôme manque d'indulgence... et en ce cas il n'est pas innocent; — ou qu'il manque de l'habileté nécessaire pour conduire

et employer les hommes — fragile postérité d'Adam; et cela montre qu'il est incapable d'occuper le poste éminent auquel il a été élevé. Adoptons ce dernier point de vue, ô mon Empereur bien-aimé! cela rend son éloignement amiable nécessaire, sans porter atteinte à son caractère. Car son influence sur le clergé est loin d'être salutaire. Celui qui demande trop des hommes, les indispose et les détourne de faire même ce qu'ils feraient avec moins d'exigence. Cela est triste à dire.... mais telle est la faible nature humaine : elle ne peut subir une contrainte excessive.

Arcadius reposa son regard sur la belle avocate de la faiblesse humaine aux yeux brillants, aux lèvres roses comme le corail — et il fut persuadé de la justesse de ses vues.

Toutefois sa conscience défaillante n'était pas rassurée.

— Que deviendra le patriarche, si je confirme sa déposition? demanda-t-il avec inquiétude.

— Donnez-lui sa pleine liberté — et comme l'oiseau qui se sauve joyeusement de sa cage, Chrysostôme s'envolera pour aller vivre en solitaire dans un cloître ou en anachorète dans quelque grotte du désert.

Arcadius se rendit. Sans admettre le crime de trahison, l'Empereur confirma la sentence de déposition prononcée par l'assemblée du Chêne, et la fit notifier aussitôt au patriarche avec ordre de quitter la ville sur-le-champ.

Chrysostôme avait parlé de nouveau aux fidèles réunis à Sainte-Sophie; il les avait exhortés à ne pas perdre de vue que la vie de l'homme ici-bas n'est qu'un pélerinage et à ne pas se laisser enchaîner au monde par des considérations temporelles. C'était le soir. Fatigué des travaux de cette rude journée, Chrysostôme s'était retiré dans sa pauvre chambre pour se recueillir devant Dieu dans le calme et la solitude et

pour former son cœur à la résignation aux très saintes volontés du ciel.

Bientôt des cris plaintifs se firent entendre au dehors. Le diacre Sérapion entra tout troublé et tomba aux pieds du patriarche.

— Les gémissements du peuple vous annoncent, ô saint Père, que l'officier d'ordonnance de l'Empereur vient pour...

Sérapion n'en put dire davantage. Il fondit en larmes.

— Pour me mettre en liberté, répondit Chrysostôme. Recevons-le comme le messager d'une grande grâce.

Une foule de clercs suivirent de près Sérapion et entourèrent le patriarche. Le peuple envahissait le palais, on eut peine à le retenir. L'officier fut effrayé de cette agitation, car les flots de la multitude l'environnaient comme une mer en furie. Alors Sérapion, envoyé par le patriarche, se montra au milieu du tumulte et conduisit l'envoyé impérial dans le palais où Chrysostôme, entouré de la partie fidèle de son clergé et des évêques étrangers, l'attendait dans la grande salle. L'officier lui donna communication du jugement prononcé contre lui et de la sanction impériale. Chrysostôme écouta avec calme et répondit qu'il ne pouvait obéir qu'à un concile régulier et qu'un ordre impérial ne suffisait pas pour le séparer de son Eglise.

L'officier s'éloigna, et aussitôt après arriva une troupe de prétoriens. Ils entourèrent le patriarche avec beaucoup de respect et le conduisirent, à travers la foule muette de douleur, jusqu'au port où il fut embarqué sur un bateau qui bientôt le déroba à tous les regards. Qu'allait-il devenir? — Où l'emmenait-on? — Ces questions que chacun se posait dans le doute et l'inquiétude, restèrent sans réponse, et l'obscurité de la nuit s'étendit sur le Bosphore.

XXXI.

UN TREMBLEMENT DE TERRE ET SES SUITES.

Depuis le jour où Arcadius l'avait nommé Augusta, jamais Eudoxia n'avait vu se coucher le soleil avec un plus grand bonheur : c'étaient ses deux jours de grand triomphe. Elle avait remporté le premier sur le mal qui lui barrait le chemin, le second sur le bien qui lui faisait obstacle. Chrysostôme était éloigné, et d'un façon si douce, si bénigne, qu'Eudoxia eut envie de s'imaginer qu'elle avait fait une bonne action : c'était pour ce vieillard maladif un bienfait que de le dérober à ses ennemis en le rendant aux joies de la vie solitaire. Avec ce même raisonnement, elle apaisa la conscience troublée de l'Empereur.

Eugraphia et Marsa n'étaient nullement contentes de cette demi-mesure ; selon elles la déposition devait avoir pour corollaire l'exil. Ce n'était qu'en l'envoyant au Caucase ou dans les déserts de la Lybie qu'on pouvait étouffer toute prétention de réinstallation. Le mécontentement de ses conseillères plaisait à Eudoxia. C'était un témoignage en faveur de sa douceur.

Gunild avait passé la journée auprès d'Olympia. Avec elle et comme elle, la jeune néophyte avait cherché à consoler les affligés, à calmer ceux qui étaient irrités, ceux qui perdaient dans le patriarche l'appui de leur foi et le soutien de leur existence matérielle et qui maintenant recouraient en foule à Olympia, cette consolatrice des souffrances. Bien que

le coup qui frappait l'Eglise atteignît Olympia au cœur, elle conserva son courage en face du désespoir du peuple ; elle chercha à élever les cœurs abattus et irrités au-dessus de la sphère des événements incertains pour les porter vers l'Eternel gouverneur des destinées humaines. Sa compassion, ses conseils, ses secours, trouvèrent tant d'occasions de se prodiguer, qu'elle eut à peine le loisir de ressentir sa peine personnelle.

Gunild éprouvait un vif chagrin et le sentait doublement, pour Olympia et pour elle-même. Elle n'était pas encore habituée à la souffrance. Elle connaissait bien la peine personnelle et le chagrin autant qu'il la touchait elle-même, mais non cette souffrance qui s'unit intimement à celles de la Croix. C'est ce qu'elle allait apprendre. Elle allait devenir une fille de la Croix, et, d'une âme paisible et calme dans sa foi, elle allait voir comment les mensonges des pharisiens avaient crucifié la justice.

Quand la nouvelle de la déportation du patriarche arriva, Gunild poussa un cri sombre.

— C'est fini ! dit Olympia.

— Adieu ! fit Gunild en se jetant dans ses bras ; — je pars, mais pour revenir demeurer auprès de vous. Je ne puis rester plus longtemps où le mensonge est protégé.

— Que l'amour éternel conduise votre cœur et vos pas ! répondit Olympia.

Aussitôt que l'Impératrice sut que Gunild était de retour, elle la fit appeler, se montra très-amicale, se félicita de la conclusion amiable des différends qui avaient troublé l'Eglise jusqu'alors, loua la sagesse de l'évêque Severian, la piété de l'archiprêtre Arsace, admira la haute pénétration de l'Empereur, et finit par demander à Gunild — qu'elle espérait avoir, sinon convaincue, au moins éblouie — ce qu'elle avait entendu dire des événements de la journée.

— Je n'ai entendu que des gémissements et des plaintes, répondit la jeune fille.

— Quelle déraison ! fit Eudoxia ; — mais vous, vous pensez autrement?

Gunild se tut et s'inclina profondément.

— Est-ce une manière de marquer votre assentiment? demanda Eudoxia.

— C'est une manière muette de demander à ne pas répondre.

— Ingrate — qui m'attristez ! Inintelligente — qui me méconnaissez ! s'écria l'Impératrice courroucée.— Mais je suis curieuse de savoir quelles pensées vous entretenez contre moi dans votre tête indocile. Parlez !

— Je ne pense qu'à cette parole que le Seigneur prononça au moment où ses ennemis le chargèrent de liens, et l'emmenèrent : « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. »

— Vous me mettez au rang des déicides ! fit l'Impératrice avec un sourire amer. Alors je suis une mauvaise compagnie pour vous ! Vous pouvez vous éloigner.

Eudoxia resta seule.

— N'aurai-je donc jamais un jour de joie parfaite ? se demanda-t-elle avec agitation. Faut-il qu'une main soit toujours prête à jeter l'amertume dans la coupe où j'espérais trouver un doux soulagement ? — Gunild est folle !..... Je serais sous l'empire des puissances ténébreuses ?.....j'agirais sous leur influence ?....tandis que je les domine toutes, les bonnes comme les mauvaises !.....

Alors il lui sembla entendre une voix très-faible, mais très-intelligible, qui lui disait : Toutes ? même celles qui sont en toi ? — Sa conscience, qui lui servait d'interlocutrice secrète et confidentielle, lui répondit : Non !..... — Mais quelle créature humaine pourrait répondre : Oui ! — Et elle se tranquillisa avec cette réplique. Au lieu d'élever ses regards et de tourner sa

volonté vers un idéal élevé, elle se rejetait sur l'imperfection humaine pour se justifier.

La soirée était avancée. Avant de se mettre au lit, Eudoxia voulut rafraîchir son cœur. Elle alla voir ses enfants; ils étaient endormis depuis longtemps ; mais auprès de chacun d'eux, une servante passait la nuit avec une lampe allumée. L'Impératrice s'arrêta longtemps auprès de son fils âgé de quatre ans, auquel tout souriait à l'aurore d'une vie qui devait le faire asseoir cinquante ans sur le trône des Césars ; plus longtemps encore auprès de sa seconde fille Pulchérie, la mieux douée de toute la famille, et qui, avec la beauté extérieure du grand Théodose, semblait déjà posséder en germe son esprit et son génie. Ensuite elle fit une longue pause au lit de Flaccilla, son aînée, dont la santé débile donnait toujours des craintes d'une mort prématurée. Enfin, elle se pencha au dessus du berceau de ses deux plus jeunes filles, Arcadia et Marina, et toute son ambition personnelle, tout son orgueil, tous ses grands plans de politique s'évanouirent quelques instants pour faire place aux tendres soucis qui absorbent le cœur d'une mère alors qu'elle cherche à soulever le voile qui enveloppe l'avenir de ses enfants.

Arrivée dans sa chambre à coucher, elle se disposait à appeler les femmes qui la servaient, quand tout à coup un bruit semblable au roulement du tonnerre et au mugissement de la tempête la fit tressaillir. Elle écouta... elle resta comme frappée d'immobilité, prêtant une oreille attentive et inquiète, et, dans cet état, elle sentit que le sol chancelait sous ses pieds, et bientôt après elle entendit pour la seconde fois gronder le tonnerre.

— Un tremblement de terre! s'écria Eudoxia effrayée.

Au même instant, les dames de son service accoururent à elle en criant :

— Un tremblement de terre!... Sauvez-vous!... Sortons de la ville!... Dieu la punit!

— Taisez-vous et calmez-vous! fit Eudoxia d'un ton de commandement. L'Empereur donnera les ordres nécessaires.

En quittant sa chambre, elle trouva dans les appartements une partie de la Cour troublée, désespérée. Cette désolation universelle lui rendit toute sa présence d'esprit.

— Tranquillisez-vous! Ce n'est qu'une légère secousse passagère, ce n'est point un tremblement de terre.

A peine achevait-elle ces mots que le mouvement d'oscillation recommença. L'Empereur entra. Pâle d'effroi, il courut à Eudoxia, et la serra dans ses bras.

— Où sont les enfants? demanda-t-il. Qu'on les porte en lieu de sûreté!

— Où peut-on être en sûreté par un tremblement de terre? lui souffla-t-elle à l'oreille.

L'effroyable tempête bouleversa l'air de nouveau. Mais non! cette fois c'était autre chose. C'étaient d'effroyables cris humains qui allaient de plus en plus grossissants comme la vague en furie. Les appartements se remplirent. Toute la Cour se serra autour du couple impérial. Des messagers apportèrent de terribles nouvelles: l'Hebdomon s'écroulait; — un incendie éclatait au port; — les flots de la mer menaçaient d'envahir la ville basse; — le peuple était dans le désespoir.

L'apparition d'Optatus, préfet de Constantinople, coupa court aux fausses nouvelles; — mais il en apporta une vraie qui n'était pas moins inquiétante. Le peuple était dans une grande agitation. Brusquement tiré de la muette douleur que lui causait l'éloignement du patriarche par le tremblement de terre, il y voyait un châtiment de Dieu. Une horrible et sanglante mêlée avait déjà mis aux mains, sur le port,

le peuple de Constantinople avec les matelots égyptiens et la populace dévouée à Théophile ; les prétoriens avaient dû employer la force pour comprimer le soulèvement. En ce moment, une foule immense, tumultueuse se dirigeait sur le palais Constantin. Que faire? Fallait-il une seconde fois faire marcher les prétoriens et étouffer l'insurrection dans le sang? Pendant qu'Optatus faisait ce récit, la foule était arrivée jusque dans la première cour du palais, et serait, dans son désespoir, allée plus loin si l'on n'avait fermé et gardé les portes. Le peuple repoussé se mit de plus belle à redemander Chrysostôme et à menacer l'Impératrice de la colère de Dieu.

— Eudoxia le haïssait ! — Eudoxia l'a banni ! — Eudoxia est cause du tremblement de terre qui nous bouleverse !—Rendez-nous notre saint Père, empereur Arcadius ! — Rappelez-le, et soyez béni avec vos enfants ! — Que la malédiction de Dieu tombe sur Eudoxia !

Eudoxia eût conservé son courage et sa fermeté, si elle n'avait eu d'autre sujet d'effroi que le tremblement de terre. Mais le soulèvement du peuple, et surtout la portée que la foule agitée donnait à un évènement naturel, étaient au-dessus de ses forces. Sa conscience inquiète lui donna de la crainte ; elle n'osa pas envoyer les prétoriens contre le peuple, et, d'un autre côté, elle ne découvrait d'autre moyen de conjurer l'orage—que de s'humilier. Elle se jeta aux pieds de l'Empereur en versant un torrent de larmes, et, au nom de son intérêt personnel et de la sécurité publique, elle le conjura instamment de rappeler le patriarche, comme si Arcadius n'eût pas été joyeux d'accéder à son désir. A peine l'Empereur lui eut-il donné cette assurance que la nouvelle s'en répandit, prompte comme l'éclair, dans le palais, dans la cour, dans les rues et les places publiques. Toute la ville n'eut plus qu'une voix pour célébrer la pieuse, la bonne, la sage, l'heureuse Impé-

ratrice. Avec la mobilité de son caractère, elle entra aussitôt dans les sentiments du peuple que, d'un seul mot, elle avait le don de rendre heureux jusqu'à l'exaltation, et partagea ses sympathies pour le patriarche déposé. Elle lui écrivit de sa propre main, lui exprima dans les termes les plus vifs sa joie que l'Empereur ait révoqué la sentence, et le bonheur qu'elle avait de lui porter cette nouvelle.

Mais où était-il? — L'équipage du bateau avait reçu l'ordre de le conduire jusqu'à la côte de Bithynie, et, arrivé là, de le mettre à terre. Le pilote avait suivi ponctuellement ces instructions, et avait ensuite relâché à Nicomédie. Des centaines de barques, parmi lesquelles celle de l'Impératrice montée par les plus habiles rameurs, volèrent vers les côtes de Bithynie. Les rivages d'Asie et d'Europe furent éclairés par des milliers de torches pour faciliter la recherche. Il était impossible qu'il fût loin de la mer. La nuit et son état maladif avaient dû retarder ses pas.

Dans une charmante maison de campagne, bâtie sur le petit golfe de Nicomédie, vivait la sœur du diacre Sérapion : elle y menait, avec son époux, une vie modeste et chrétiennement heureuse. Chrysostôme le savait; mais il ne connaissait ni la bonne Charitone, ni son mari, ni la maison qu'ils habitaient. Le pilote lui ayant dit, en mer, qu'il devait le débarquer dans un endroit solitaire, pour ne pas éveiller trop fortement l'attention publique, soit à Nicomédie, soit dans une autre ville, Chrysostôme avait répondu tranquillement : Faites ce qui vous a été ordonné. Ainsi le patriarche se trouva seul au bord de la mer, sous le ciel étoilé, pendant que le petit bâtiment qui l'avait amené, filant avec ses voiles blanches sur la surface de la mer, s'enfonçait jusqu'au fond de la baie, en traçant sur la plaine liquide un long sillon argenté. Un bouquet de platanes se dressaient près de l'endroit où il avait pris terre. Le patriarche marcha dans la direc-

tion de ces arbres, espérant trouver sous leur feuillage un peu d'abri contre le froid de la nuit qu'il redoutait pour sa poitrine délabrée. Arrivé là, il reconnut que les platanes étaient au pied d'un coteau en pente douce, disposé en jardins, ce qui annonçait le voisinage d'une villa. Il gravit lentement la petite côte, et arriva bientôt à une porte à laquelle il frappa.

— Qui est là... à une heure aussi avancée?

— Un pèlerin qui demande asile pour la nuit.

La porte s'ouvrit et Chrysostôme entra. A peine le portier eut-il, à la lueur de sa petite lampe, jeté un regard sur lui, qu'il tomba à deux genoux.

— Saint Père !... dit-il, d'où venez-vous? Que vous est-il arrivé?

— Pouvez-vous me donner un lit pour cette nuit, je vous en serai très reconnaissant, dit le patriarche amicalement.

— Oh! non pas moi; mon maître et ma maîtresse seront heureux de vous avoir pour hôte. Votre Sainteté se trouve chez la sœur du diacre Sérapion — et c'est en lui portant un jour une lettre d'elle, que je vous ai vu à Constantinople.

Charitone et son mari saluèrent le patriarche avec un sentiment de joie mêlé de tristesse. Chrysostôme ne put que leur raconter très-brièvement, en quelques mots, les événements qui avaient fait de lui un homme sans feu ni lieu; car ses forces étaient épuisées. Avec toute la tendresse d'une fille pleine d'affection, Charitone s'empressa d'offrir au patriarche tout ce dont il avait besoin pour se reposer et réparer ses forces. Et bientôt le silence de la nuit s'étendit sur cette paisible habitation.

Le matin on frappa de nouveau à la porte. Brison, un des chambellans de l'Impératrice, et précisément celui auquel elle avait confié sa lettre, vint demander après le patriarche. Le portier craignant quelque trahison fit une réponse évasive. L'attention du cham-

bellan n'en fut que plus attirée; il demanda, au nom de l'Impératrice, à parler au maître de la maison. Quelques instants après, des sons de voix joyeuses parvenant jusqu'aux oreilles du patriarche, lui présageaient un heureux événement.

— Sérapion m'aurait-il suivi? se demanda-t-il.

Brison parut et lui présenta la lettre d'Eudoxia qu'il lut avec un triste étonnement, car elle écrivait :

« Je prie votre Sainteté d'être convaincue que je n'ai rien su de toutes ces attaques outrageuses et de ces intrigues détestables. Je suis innocente de votre sang. Des hommes pervers ont tramé ce complot contre vous. Dieu est témoin des larmes que je lui offre en expiation. Jamais je n'oublierai que vos pieuses mains ont baptisé mes enfants. Je vous prie de revenir. »

Chrysostôme ne pouvait résister à cet appel. Les rameurs de l'Impératrice rapportèrent en toute hâte la nouvelle que Chrysostôme était trouvé et qu'il reprenait le chemin de Constantinople. Ce fut par toute la ville une immense explosion de joie. Cependant l'évêque Sévérian, parti précipitamment de Chalcédoine, était monté en chaire à Sainte-Sophie; dans une allocution passionnée, il essaya de faire comprendre que Chrysostôme avait mérité sa déposition par son orgueil. Mais on l'interrompit par de vives dénégations; on pria Dieu à haute voix et avec larmes de ramener le patriarche, et quand enfin on apprit à Sainte-Sophie qu'il revenait, toute la basilique fut silencieuse et déserte en un instant; tout le monde courut au devant de lui. Le Bosphore fut couvert de barques. Au point où ses eaux se mêlent à celles de la Propontide, les embarcations étaient si nombreuses et si serrées l'une contre l'autre qu'on eût pu passer à pied d'Europe en Asie. Quand on aperçut le patriarche, ce petit homme courbé, délicat, maladif, un long cri de joie s'échappa de toutes les poitrines; on voulut aussitôt le conduire dans la ville. Mais Chrysostôme

refusa de reprendre son siége immédiatement après un soulèvement populaire auquel on pouvait attribuer sa réintégration. Il débarqua à une villa de l'Impératrice, et demanda la réunion d'un concile régulier pour examiner les faits et débrouiller tout ce chaos. Aussitôt Arcadius lui envoya un secrétaire chargé de lui faire connaître qu'il convoquait le concile demandé. Seulement, il priait le patriarche de ne pas différer sa rentrée, de crainte que le peuple ne doutât de la bonne volonté de l'Empereur.

Les évêques étrangers s'étaient réunis autour du patriarche. Accompagné par ces nombreux prélats, escorté par le peuple qui portait des cierges allumés et chantait des hymnes d'allégresse, Chrysostôme se rendit à l'église des Apôtres et donna sa bénédiction à la foule. Mais non content de le voir, le peuple le retint; on voulait l'entendre, — on aimait mieux l'écouter que d'assister aux jeux qui se donnaient au cirque en signe de réjouissance publique. Le patriarche dut se rendre au désir général; il prononça quelques paroles.

— Que Dieu soit loué! s'écria-t-il. Je le disais en partant, je le dis en revenant, je l'ai dit pendant mon absence, je le dirai toujours. Quelque mobiles et changeants que puissent être les événements, ils n'arrivent que par la permission de Dieu, et en vue de ses dispositions providentielles. C'est pourquoi nous devons conserver toujours notre âme calme et tranquille et remercier sa providence paternelle. Voyez, combien il a été bon pour nous tous au milieu de l'orage et de la tempête! L'ennemi qui voulait nous nuire nous a servi. Notre zèle en reçoit un nouveau feu, notre amour brûle de plus vives ardeurs. On voulait me séparer de mes ouailles — et elles s'attachent à moi avec un redoublement de fidélité. On donne des jeux dans le cirque — et personne n'y assiste, — tout le peuple accourt à l'Eglise. C'est l'œuvre du Seigneur

qui fait tourner la malice humaine à l'honneur de son pauvre serviteur. Elevez tous ensemble vos voix pour offrir à Dieu d'unanimes actions de grâces. Cette prière, ce témoignage de votre amour est pour moi plus glorieux qu'un diadème. Les saints Apôtres dont j'ai voulu avant tout visiter l'Eglise, nous enseignent par leur exemple que la couronne éternelle est réservée à ceux qui souffrent.

Tout le monde était enthousiasmé ; on l'écoutait, on le regardait, on était comme suspendu à ses lèvres. Il possédait cet empire mystérieux, apanage des grandes âmes, qui l'ont reçu pour l'employer au profit de leur influence salutaire, et que personne ne peut emprunter ni imiter. Ce charme secret, selon le milieu dans lequel il s'exerce, s'appelle génie chez les uns, grâce chez les autres. Pour les saints, les deux ne font qu'un.

L'Impératrice était rayonnante de joie et de contentement ; l'Empereur était heureux — par reflet. Toute la Cour était heureuse, à l'exception des ennemis déclarés de Chrysostôme. Ceux-ci se tenaient en arrière et attendaient... Ni Eugraphia, ni Marsa, encore moins Eugenius, ne parurent au palais.

— Il me semble que je sors d'un mauvais rêve, troublé par d'horribles cabales, dit Eudoxia à Amantius. Dans ce rêve importun, qui m'a tenue sous son influence sinistre, je crains d'avoir été injuste envers vous, Amantius... et envers Gunild. Je sais pourtant que vous m'êtes fidèle et que vous avez pour moi les meilleurs sentiments, mais j'étais incapable de raisonner.

— Vous êtes si généreuse et si indulgente, répondit Amantius, que je ne puis résister au désir de vous faire une question. Est-il excusable pour un chrétien. pour celui qui gouverne la moitié du monde, de se laisser aveugler par la passion au point d'en devenir incapable de raisonnement... et d'agir dans de telles dispositions d'esprit?.

— L'excuse ne vaut peut-être rien... mais je n'en ai pas d'autre, dit Eudoxia en riant. Et maintenant, allez chez le patriarche et dites-lui que j'ai versé des larmes brûlantes sur son exil, sur la désolation de l'Eglise privée de son pasteur, et que je n'ai eu aucun repos. A présent que le bon pasteur est revenu à la tête de son troupeau, je suis tranquille pour la vie et pour la mort.

Pour Gunild, nature droite et sincère, le caractère mobile et changeant de l'Impératrice était comme une énigme impénétrable. Elle avait pitié d'une si grande faiblesse morale, et ce sentiment de compassion ne laissait place en son cœur qu'aux égards et au respect dûs à la haute position d'Eudoxia. Gunild n'était pas contente de sa place, et pourtant elle ne voyait pas clairement où elle en pouvait trouver une autre. Le mariage n'avait aucun charme pour elle, bien que l'Impératrice lui eût fait plusieurs fois des offres fort brillantes.

— Ce mot : il sera votre maître, me déplaît, répondit-elle en refusant.

Mais elle ne voulait pas davantage de la vie conjugale avec l'idée qu'elle serait le maître. Seulement elle ne communiqua pas à l'Impératrice sa manière de voir sur ce sujet. Eudoxia croyait donc que Gunild, après son baptême, entrerait dans une communauté pieuse, et se consacrerait au service de Dieu, soit comme Nicarété dans la vie contemplative, soit comme Olympia dans la vie active — peut-être aussi, à l'instar de beaucoup d'âmes saintes, dans un cloître de la Palestine. Mais Gunild n'avait aucun plan.

— Quand le saint Sacrement de Baptême m'aura purifiée de mes péchés—quand j'aurai reçu les vertus divines de la foi, de l'espérance et de la charité, alors j'espère reconnaître clairement dans quelle voie je dois servir mon Sauveur.

Ainsi parla-t-elle à l'Impératrice et à Olympia, qui

toutes deux approuvèrent sa résolution. En voyant Eudoxia si bien disposée en faveur du patriarche, Gunild fit comme Amantius : elle essaya quelques représentations contre l'influence des ennemis de Chrysostôme.

— Ce n'est pas seulement pour lui, ajouta-t-elle, — bien que ce soit un malheur indicible que d'empêcher un semblable pasteur de conduire son troupeau dans les meilleurs paturages ; — mais c'est aussi pour vous, ma noble Souveraine, parce que cela vous met en contact avec des gens animés des sentiments les plus vils... avec un Eugenius, par exemple, dont le nom ne devrait jamais être prononcé devant vous.

— Vous avez raison, Gunild, répondit Eudoxia. Seulement il est excessivement difficile de distinguer, entre amis et ennemis, de quel côté est la droiture des intentions, surtout quand on est porté à embrasser chaudement l'un des deux partis.

— Cela est-il impérial ? demanda Gunild avec douceur.

— C'est humain, répondit Eudoxia. Du reste, pour ce qui est d'Eugenius, je le ferais avec joie enfermer dans quelque cloître sévère, hors de Constantinople, si je n'avais pitié de la pauvre Eugraphia. Elle l'aime comme son propre enfant ; elle conserve toujours les meilleures espérances pour lui. Au surplus, comme elle prend les intérêts du trône et de ma personne avec un dévouement absolu, je ne puis lui causer le chagrin de bannir ce malheureux Eugenius. Cependant je ne veux à l'avenir recevoir de lui aucun service qui lui permette de m'approcher. C'est une résolution inébranlable.

L'Empereur avait le désir sincère d'amener une réconciliation durable avec Chrysostôme. Il proposa à Eudoxia d'assister au sermon que le patriarche devait faire le lendemain, dans l'Eglise des Apôtres. Cette démarche causerait au peuple une grande joie ; elle

serait envers Chrysostôme une sorte d'amende honorable qui le toucherait ; elle rassurerait les évêques étrangers, ses partisans fidèles ; — et enfin, elle ferait ouvrir les yeux à Théophile qui continuait à tenir son assemblée du Chêne, et lui ferait comprendre que son complot a échoué. L'Impératrice accepta la proposition avec joie. Elle tenait beaucoup à paraître très pieuse devant la grande masse des fidèles. Elle savait quel soutien trouve le trône dans la piété du souverain, quand le souverain et le peuple se rencontrent dans les mêmes sentiments de foi pieuse et d'humble respect que le christianisme réclame pour ses maximes et pour son culte, sans distinction de l'Empereur et du mendiant. Plus elle comprenait l'importance de cet avantage extérieur, plus elle voulait s'en assurer la jouissance. Ensuite le désir de paraître aux yeux de ses enfants, et plus tard dans leurs souvenirs, avec cette auréole de piété que l'impératrice Faccilla avait gardée dans la mémoire des siens, était le second mobile d'Eudoxia. Seulement, elle ne prenait pas à cet effet la même voie que Flaccilla. Celle-ci avait mené une vie sanctifiée par les pratiques de la piété la plus sincère. Eudoxia se parait des dehors de la piété dans les grandes circonstances, comme elle aurait porté un splendide diamant.

L'Impératrice parut donc avec Arcadius dans l'église des Apôtres. Le mécontentement contre la Cour était grand et général. On n'entendait parler que de son faste et de son luxe, de son injustice, de ses extorsions, de ses intrigues, de ses subornations ; quant aux actes honorables, aux faits qui donnent de la puissance à un Empire, de la grandeur à un peuple, il n'en était pas question. Tous ceux qui avaient l'idée d'un meilleur état de choses, et qui en désiraient l'établissement, s'étaient attachés au patriarche, parce qu'il leur semblait impossible que l'influence de cet esprit pur et élevé ne finît par prévaloir peu à peu sur

les éléments contraires. Les classes inférieures de la société, le bas peuple, tenait peut-être plus encore à Chrysostôme : il trouvait en lui un père aimant qui avait le même cœur pour tous ses enfants, riches ou pauvres, puissants ou misérables. Il considérait la déposition de Chrysostôme comme une machination des grands, jaloux du dévoûment que le peuple montrait au patriarche, et il jetait des regards pleins de défiance sur la Cour et sur tout ce qui s'y rattachait.

Chrysostôme, toujours disposé à faire régner partout la paix qu'il portait dans son âme, ne parla des derniers événements que pour exalter avec reconnaissance la générosité du couple impérial, et pour rappeler tout particulièrement l'intérêt que lui avait manifesté l'Impératrice, — car c'était la chose dont on doutait le plus. Il raconta toute la peine qu'elle s'était donnée pour le faire chercher, sa lettre si bienveillante; les félicitations qu'elle lui avait fait porter par Amantius ; il fit remarquer que les souverains n'ont d'ordinaire d'aussi vif intérêt que pour les choses de la guerre et les affaires de l'Etat, et non pour celles de l'Eglise.

Le peuple, enchanté de posséder de pareils souverains, une pareille Impératrice, heureux d'entendre encore la voix du bien-aimé patriarche, se laissa aller à toutes les démonstrations de la joie la plus vive. C'était une jubilation sans fin. Eudoxia était rayonnante de contentement. Chrysostôme ne profita de ces bonnes dispositions que pour demander à l'Empereur à être jugé, ainsi que l'assemblée du Chêne, par un Concile régulier. L'Empereur promit de le convoquer.

Florus fut le messager qui recueillit toutes ces nouvelles et les porta à Chalcédoine. Théophile trembla de colère.

— La faiblesse d'esprit d'une femme alarmée par une faible commotion du sol anéantit tous nos plans! s'écria-t-il. Quelle misère que d'être obligé de traiter

avec des femmes, et de prendre leurs visées en considération ! Quelle pitié que de dépendre d'une femme !

— Les femmes en jupon ne sont pas toujours les plus dangereuses, vénérable Père, dit Florus avec abandon. Il faut s'armer de patience et se remettre à l'œuvre sans découragement, comme l'araignée recommence dix fois sa toile dix fois rompue.

— Ma présence ne peut être d'aucune utilité ni ici ni à Constantinople dans les circonstances actuelles, reprit Théophile. Et comme elle est très nécessaire à Alexandrie, j'y retourne cette nuit même. Je vous prie d'en faire part à la noble Eugraphia. Elle comprendra que je ne puis paraître devant elle, parce que je ne veux pas paraître à la Cour. Peut-être lui sera-t-il possible, ainsi qu'à vous et à tous ceux qui partagent notre manière de voir sur Chrysostôme de trouver un nouveau moyen de remettre la question sur le tapis au nouveau concile. Occupez-vous de ces préparatifs... et je serai tout prêt à vous seconder quand le moment sera venu.

Théophile avait fait son entrée à Constantinople avec tout le faste et la pompe possible ; il partit inaperçu et humilié. Quelques évêques égyptiens l'accompagnèrent ; d'autres le suivirent ; l'assemblée du Chêne s'évanouit dans l'ombre et le silence de la nuit. Seul l'évêque Sévérian, fort de la bienveillance de l'Impératrice, osa se remontrer à Constantinople.

XXXII.

LA STATUE.

Les grandes dames qui formaient le cercle intime d'Eudoxia ne tardèrent pas à se réunir autour d'elle.

— Très-auguste Souveraine, dit Thaïs, j'ai ouï dire que votre statue en argent était achevée — et merveilleusement belle. Quand sera-t-elle inaugurée?... et en quel endroit?

— Elle sera placée très-prochainement sur la grande place, entre Sainte-Sophie et le sénat. On l'élèvera sur une magnifique colonne de porphyre que j'ai fait venir d'Alexandrie, où elle ornait l'entrée du temple de Sérapis.

— Oh! superbe! s'écria Thaïs; — il fallait que le dieu tombât pour que la déesse fût élevée.

— Quel charmant symbole de votre victoire sur les idoles du polythéisme! dit Castricia.

— Et comme la place est bien choisie, fit observer Marsa: au cœur de la ville, au centre des plus grands intérêts du peuple! Dans le palais du sénat, on agite les affaires du monde; — dans l'église, on s'occupe des choses célestes, — et l'image de l'Impératrice représente la haute vigilance qu'elle exerce sur ces deux éléments, auxquels elle fait sentir son influence souveraine.

— Que nous sommes heureux et dignes d'envie de posséder une aussi grande Impératrice! s'écria Eugraphia avec transport.

— J'ai décidé, dit Eudoxia, qu'à l'inauguration de

cette statue les fêtes d'usage seraient triplées. L'Empereur a été très-blessé que son auguste frère Honorius se soit permis de blâmer l'envoi de ma statue dans les provinces, comme un honneur réservé aux seuls empereurs, et c'est pour cela même que les réjouissances publiques données à cette occasion doivent surpasser tout ce qui s'est jamais fait en pareille circonstance.

— Quelle cruauté de la part de l'empereur Honorius! s'écria Thaïs avec indignation. Vouloir priver les provinces de l'honneur de posséder votre image, ô noble Impératrice!

— Je dois cette satisfaction à mon bon peuple de Constantinople, dit Eudoxia; il m'est si dévoué, si attaché, et il me le prouve chaque fois que je parais en public par tant de démonstrations de joie que je me sens obligée à lui offrir ces réjouissances auxquelles il est très-sensible.

— D'où vient qu'on fait courir le bruit que le patriarche a défendu ces fêtes? demanda Castricia.

— Vous venez d'entendre que l'Impératrice les a ordonnées, répondit Eugraphia avec vivacité; ainsi il n'y aurait que l'esprit de contradiction qui pourrait mettre en circulation un bruit aussi ridicule.

— C'est pour cela même que je fais cette question, reprit Castricia, car ce bruit court très-certainement en ville.

— Et que dit-on? demanda Eudoxia avec humeur.

— On dit, répondit Castricia, que le patriarche trouve ces sortes de fêtes inconvenantes pour un peuple chrétien et veut les proscrire.

— J'ai entendu dire la même chose, fit Marsa d'un air indifférent, mais je n'y ai attaché aucune importance, car on connaît suffisamment ses idées ascétiques, et l'on ne s'étonne pas que l'on fasse courir à son sujet des bruits ridicules.

— Mais il est insupportable, fit Eudoxia vivement

contrariée, que ces bruits aient toujours un côté déplaisant... comment dirai-je? un certain piquant... une couleur désobligeante à mon endroit.

— Si j'étais Impératrice, je ne m'en inquiéterais pas du tout, dit Thaïs, sans malice. Il est tout naturel que le patriarche, vieillard maladif, et d'une piété exaltée, ait quelquefois d'autres vues que la jeune, belle et glorieuse Impératrice d'Orient.

— Alors, qu'il garde le silence sur ses vues! fit Eudoxia avec impatience.

— Cela serait certainement plus convenable, répondit Thaïs déconcertée.

— Peut-être est-on injuste envers lui, reprit Eudoxia avec plus de calme. Personne n'apporte de témoignage digne de foi—et il ne faut attacher aucune importance aux bavardages de la foule.

— Il faut remonter à la source de ce bruit, pour le démentir, dit Eugraphia.

— C'est ce que je désire! reprit Eudoxia avec vivacité. Vous pourrez certainement découvrir de qui il vient, et si je sais cela, j'en sais assez.

Chrysostôme était le seul être humain qui imposât à l'Impératrice. Elle se sentait supérieure à tous les autres, à tort ou à raison, peu importe! Elle traitait tous les autres avec le sentiment de sa supériorité. Lui, non. Elle l'eût fait volontiers; mais elle n'y pouvait réussir. Quoiqu'elle dit, quoiqu'elle fit, elle ne pouvait, dans son for intérieur, perdre le sentiment de son infériorité quand elle se plaçait, par la pensée, en face du patriarche. C'était une épine continuelle qui blessait et irritait son orgueil. Quand elle était très-bien disposée pour le patriarche, elle calmait ce sentiment de fierté jusqu'à un certain point, par la pensée que la supériorité d'un saint homme n'avait rien d'offensant pour elle; mais lorsqu'elle était montée contre lui, alors il lui semblait quelquefois impossible

de souffrir, dans sa capitale, un homme qui ne descendait pas de son siége patriarchal pour s'agenouiller devant sa volonté. Dans les derniers temps, ses rapports avec lui avaient été des plus amicaux. Chrysostôme, par ménagement pour sa faiblesse, évitait autant que possible, de dire quoi que ce fût qui pût, aux yeux d'Eudoxia, faire allusion à sa conduite. Elle croyait l'avoir gagné, parce que c'était elle qui l'avait replacé sur son siége. Elle prenait ses ménagements, qui n'avaient en vue que la paix de l'Eglise, pour de la reconnaissance, tandis que dans le secret de son âme elle lui était reconnaissante d'avoir détourné de sa tête le mécontentement public et de lui avoir rendu l'amour du peuple. Dans les moments de paix, elle supportait aussi cette idée, bien que la conscience d'être l'obligée fût pénible à un caractère comme le sien; — mais dans les jours de brouille, c'était pour elle un fardeau intolérable, et elle avait déjà désiré l'éloignement du patriarche pour que sa vue n'éveillât plus en elle ce torturant souvenir. Pour les âmes orgueilleuses, il est insupportable de penser que Dieu a créé quelque chose de meilleur, de plus élevé, de plus parfait qu'elles-mêmes, et elles ne peuvent comprendre que Dieu l'ait pu faire.

L'Impératrice avait recommandé à Eugraphia de ne plus charger Eugenius d'aucun message secret pour elle, parce que Gunild s'en sentait blessée; Eugraphia se servit cette fois du ministère de Florus pour lui donner les renseignements désirés au sujet du bruit qui le chagrinait tant. L'Impératrice savait à qui elle avait à faire, mais elle regardait Florus comme un instrument très utile; elle agréa ses services — au moins indirects, et consentit à le recevoir.

— Eh bien? lui demanda-t-elle d'un ton sec, a-t-on découvert si ce bruit a été imaginé sous un chêne ou sous un platane?

— Auguste Souveraine, j'ai à vous informer que lo

bruit en question n'est pas un bruit, car il repose sur un fait parfaitement avéré.

— Prouvez-le, dit-elle.

— Le patriarche est allé chez Optatus et l'a invité, lui préfet de la ville, chargé des préparatifs de la fête, à contremander ces scandales païens.

— Vraiment?.... auprès d'Optatus lui-même? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— Auprès d'Optatus lui-même! répéta Florus avec assurance. La noble Eugraphia crut devoir conclure de certains indices, que le bruit venait du palais du préfet. Comme cela lui paraissait tout-à-fait invraisemblable, elle me chargea de prendre des informations auprès d'Optatus lui-même, qui m'a fait la simple réponse que je viens de transmettre à l'auguste Impératrice. Il va sans dire que, tout entier à vos ordres, il a repoussé la demande du patriarche et qu'il a gardé le silence sur ce fait pour ne pas irriter le peuple qui aime et attend ces réjouissances publiques.

— Optatus a agi avec intelligence, dit Eudoxia avec une colère mal comprimée. Allez lui dire que je double la somme que je destinais à ces préparatifs, et qu'il les fasse en conséquence.

— Il en sera très-heureux, et se fera une joie d'appeler l'attention du peuple sur la munificence de l'auguste Impératrice.

— Dites-lui encore qu'il presse l'érection de la statue. C'est une œuvre d'art d'un grand prix qui, placée sur la magnifique colonne de porphyre, fera la joie du peuple et l'ornement de la ville.

Elle congédia Florus et resta dans une colère inexprimable contre Chrysostôme. A ses yeux, il n'était plus qu'un insulteur de la majesté impériale ; il était de connivence avec l'empereur Honorius pour l'humilier devant le peuple. Chrysostôme n'avait fait qu'une chose bien simple : il avait prié Optatus d'éviter que ces réjouissances publiques tombassent un jour de fête

religieuse, et se passassent devant la porte même de l'église Sainte-Sophie — deux choses qui dépendaient de la volonté du préfet et qui ne pouvaient toucher en rien à l'Impératrice. Le patriarche avait fait cette prière très-confidentiellement pour éviter qu'elle pût donner lieu à aucune fausse interprétation. Mais Optatus, intime ami d'Eugraphia, lui fit part tout aussitôt de la démarche de Chrysostôme; et c'était chez elle qu'avait pris naissance ce bruit sur lequel Florus venait de donner à l'Impératrice des renseignements si précis — et si mensongers.

Eudoxia se rendit chez l'Empereur; elle se pleignit en pleurant de la duplicité du patriarche qui feignait le dévoûment tandis qu'il cherchait à l'abaisser; — de l'humiliation qui atteignait la majesté impériale; — de l'entente de Chrysostôme avec l'empereur Honorius, et surtout avec Stilicon et Serena; — de son propre malheur d'avoir, dans sa capitale même, un si impitoyable et si puissant ennemi de sa gloire, de son bonheur, de sa paix; — elle conclut, en disant que ni elle ni la ville de Constantinople ne pourraient goûter de repos durable, aussi longtemps que Chrysostôme occuperait le siége patriarchal du haut duquel il ourdissait ses trames, — conclusion qui fut complètement partagée par l'empereur Arcadius. Il fut résolu qu'au prochain Concile convoqué sur la demande de Chrysostôme, on inviterait de nouveau ses ennemis déclarés de l'assemblée du Chêne.

Seulement, cette fois, on se disposa à prendre des mesures telles que la déposition fût irrévocable.

L'érection de la statue se fit avec un luxe tout à fait extraordinaire. Des troupes de danseurs et de chanteurs en brillants costumes, exécutèrent des danses élégantes et chantèrent des chœurs à la louange de la divine Impératrice, comme cela se pratiquait du temps du paganisme, chose qui blessait profondément le sentiment chrétien. Puis vinrent des plaisirs d'un

autre genre. Les bouffonneries éhontées, les comédies immorales, les danses effrénées poussèrent les populations aux dispositions les plus licencieuses, favorisées encore par les orgies et les libations les plus scandaleuses. La sensualité brutale se donna librement carrière. Durant trois jours et trois nuits, à la clarté des torches et des lampes, on se livra à toutes les jouissances matérielles des yeux, des oreilles et de la langue. C'étaient des tables chargées de vivres et de boissons ; c'étaient des concerts de voix et d'instruments qui ne cessaient de remplir les airs ; c'étaient des comédies, des farces, des représentations théâtrales du genre le plus grossier qui se succédaient sans relâche. Et tout cela se faisait en l'honneur de l'Impératrice, au pied de sa statue qui semblait présider à toutes ces scènes de désordre et de confusion, et aussi, tout près de l'église Sainte-Sophie. Le tumulte et le bruit troublaient le service divin et la prière des fidèles. Les flots de populace, la licence des chants, des danses et des spectacles, empêchaient d'aller à l'église beaucoup de gens qui n'avaient pas le courage de traverser cette Babel, et détournaient de leurs devoirs religieux un certain nombre de chrétiens peu fervents, qui s'arrêtaient par curiosité aux farces de la place publique au lieu d'entrer dans la maison de Dieu.

Pendant une de ces journées, Chrysostôme monta en chaire. C'était bien le moins, quand des milliers de voix entraînaient au mal, qu'une voix se fît entendre pour le combattre. Il parla de la vanité de ces sortes de fêtes et du danger auquel, dans l'enivrement de ces joies bruyantes, on s'expose d'offenser Dieu. Ensuite il s'éleva avec une sainte liberté contre l'imprudence de donner de pareilles réjouissances et d'y consacrer des sommes considérables.

Eugraphia et Marsa firent à l'Impératrice leur rapport sur la joie et la reconnaissance du peuple. Marsa

ajouta avec le ton de la conviction la plus profonde :

— Noble Impératrice ! dans l'état d'exaltation enthousiaste où se trouve le peuple à l'égard de sa souveraine, il est tout à fait nécessaire de prendre une mesure décisive.

— En quel sens ? demanda Eudoxia. Je n'ai rien de plus à demander de mon bon peuple que son dévoûment et son obéissance.

— Il sera volontiers tel que vous le désirez, dit Marsa, s'il n'est pas à chaque occasion excité contre vous.

— Y a-t-il déjà du nouveau ? demanda Eudoxia en plissant le front.

— Tout ce qu'il peut y avoir de plus mauvais en paroles.

— Je ne demande pas qui a parlé mal ; je demande ce qui a été dit de mal, fit Eudoxia d'un ton impérieux.

— Mes lèvres se refusent à le répéter, répondit Marsa.

— Il le faut ! s'écria Eudoxia.

— Parlez, vous ! dit Marsa à Eugraphia. Je ne trouve point de mots.

— Eh bien ? fit Eudoxia en se tournant avec une curiosité inquiète vers Eugraphia ; — qu'a-t-il dit ? Je suis préparée à tout.

— S'élevant, avec sa sévérité ascétique, contre les réjouissances bruyantes du peuple, il a dit — du haut de la chaire de Sainte-Sophie : Hérodias danse et demande la tête de Jean.

— C'est là une simple phrase tirée des Ecritures, répondit Eudoxia étonnée. Je n'y puis voir aucune offense... aucune espèce d'allusion.

— Comme vous êtes bonne, auguste Impératrice, dit Eugraphia du ton de la surprise. Sans doute on pourrait penser qu'il a voulu simplement, par cette figure, montrer que les plaisirs des yeux peuvent entraîner aux plus grands crimes. Mais l'interprétation

qu'il a faite de cette citation est telle que tous les auditeurs — et ils se comptaient par milliers ! — ont été convaincus que sa pensée était celle-ci : Une nouvelle Hérodias passionne et aveugle l'Empereur et le peuple pour être assurée de l'agrément général s'il lui plaît de demander la tête d'un autre Jean.

— Et l'impression que cette parole a produite, ajouta Marsa, a été si extraordinaire que les enfants chantent dans les rues : Hérodias danse et demande la tête de Jean ; — les femmes esclaves chantent la même chose en faisant leur tâche... et si on leur demande ce que cela signifie et qu'elles soient sûres de n'être pas trahies, elles prononcent le nom auguste de l'Impératrice.

— La mesure est comble! s'écria Eugraphia. Jamais aucun patriarche n'a traité de la sorte la Majesté impériale.

— Oui, la mesure est comble ! répéta Eudoxia avec une froide décision. Cette fois on agira autrement quand le moment sera venu.

Elle avait l'intention d'élever Sévérian sur le siége patriarchal, mais les grandes dames, ses confidentes, tout en admirant l'éloquence aimable et les manières élégantes de l'évêque de Gabala, étaient d'avis contraire. Elles démontrèrent à Eudoxia que cette nomination n'aurait aucun succès. Sévérian était un étranger d'une petite ville de Syrie, tout-à-fait inconnu du peuple de Constantinople, et seulement aimé de la Cour. On devait craindre que le clergé blessé ne s'éloignât de lui, parce qu'il pouvait désirer qu'on choisît le patriarche dans leurs rangs, et le choix devait naturellement se porter sur le vieil et très-digne archiprêtre Arsace, qu'Eutrope avait autrefois si ignominieusement oublié pour mettre à sa place Chrysostôme

L'Impératrice trouva, sans rien dire, que la contradiction était quelque chose d'insupportable, aussi bien de la part de ses amis que de celle de ses ennemis.

Cependant, pour ne pas grossir les difficultés, et par égard pour les quatre-vingts ans d'Arsace, elle consentit à le désigner provisoirement pour le successeur immédiat de Chrysostôme. Elle invita les dames qui l'entouraient à faire travailler les esprits dans ce sens. Assurés de la victoire, elles se remirent à l'œuvre avec d'autant plus de courage et de confiance, qu'elles pouvaient, plus que jamais, compter sur la ferme adhésion de l'Impératrice.



XXXIII.

LE COUP DÉCISIF.

Un grand nombre d'évêques, convoqués par l'Empereur, s'étaient assemblés pour examiner la question de savoir si Chrysostôme pouvait être convaincu d'une faute qui justifiât sa déposition. Théophile, humilié par son premier échec, et craignant d'en essuyer un second, ne vint pas. Mais il envoya d'autres évêques qu'il sut malicieusement prévenir et monter contre Chrysostôme. Cependant le nombre des partisans du patriarche semblait écraser celui de ses adversaires.

Eudoxia crut le moment venu de frapper un grand coup. On était dans la Semaine-Sainte de l'an 404. L'Empereur avait la pieuse habitude de célébrer la fête de Pâques avec tout le peuple dans l'église Sainte-Sophie, où le patriarche officiait. Cette fois, il lui fit savoir qu'il ne viendrait pas, parce qu'il ne convenait pas que l'Empereur assistât à une cérémonie présidée par un évêque qui était déposé, et qui ne s'était pas encore justifié des nombreuses accusations portées contre lui.

C'était le signal de l'ouverture des hostilités. La déclaration de l'Empereur, toujours si importante, plus importante encore dans sa capitale et dans les conjonctures actuelles — effraya les esprits timorés et impressionna les cœurs chancelants d'une façon si vive, que beaucoup d'évêques, jusqu'alors attachés au parti de Chrysostôme, l'abandonnèrent. On n'était pas assez loin des jours de l'empereur Valens pour avoir oublié

la persécution et l'exil des évêques, et l'abandon des paroisses. On disait tout haut que l'Impératrice était décidée à changer le patriarche. Pour avoir la paix avec l'Impératrice, il fallait être conciliant, d'autant plus que personne ne pouvait rien changer à la situation ni à ses dispositions envers Chrysostôme. Il y en eut d'autres, même des hommes animés des meilleurs sentiments, qui se laissèrent prendre dans le réseau d'intrigues, de mensonges, d'inventions calomnieuses dont on les enveloppa; ils ne virent pas le piége, ils furent étourdis par l'agitation qui régnait auteur d'eux — et se laissèrent entraîner au courant. Cependant quarante-deux évêques restèrent encore fidèles et dévoués à Chrysostôme; ils refusèrent de reconnaître le prétendu concile du Chêne, et, par conséquent, la validité de la déposition du patriarche et la qualification d'intrus qu'on voulait lui donner. Malgré cela, la majorité fut contre le patriarche. Elle confirma la sentence de déposition, et la présenta à l'Empereur en le priant de la rendre publique.

Arcadius le fit. Il savait qu'on ne pouvait reprocher l'ombre d'une faute à Chrysostôme — qu'on ne se hâtait de le déposer que parce qu'on désespérait de lui trouver la moindre tache; mais Eudoxia le voulait — et il céda. La figure, empruntée par Chrysostôme à la vie d'Hérodias, se vérifiait dans la conduite d'Eudoxia : si ce n'était pas sa danse — c'était son sourire ou ses larmes qui dictaient à l'Empereur sa règle de conduite. En ce moment, il devait faire le dernier pas — et il y répugnait.

— La douceur est l'auréole du pouvoir, lui dit l'évêque Sévérian ; mais la fermeté des décisions qui intéressent la justice en est le fondement — et la base est plus nécessaire que le couronnement. Qu'il plaise donc à votre Majesté, ô glorieux Empereur, d'éloigner le patriarche déposé de sa cathédrale et de votre résidence.

— C'est le seul moyen d'exécuter la sentence, ajouta Antiochus, évêque de Ptolemaïs, et la dignité du concile serait atteinte, ô pieux Empereur, si vous différiez d'ordonner cette exécution.

— Il ne faut pas perdre de vue, fit observer Acazius, évêque de Berœa, que le peuple de Constantinople se trouve dans un état croissant d'agitation; il est divisé en deux camps; l'un pour, l'autre contre Jean Chrysostôme, et rien ne serait plus facile que de le porter à l'insurrection.

— N'oublions pas non plus, dit Eudoxia pour corroborer la demande des évêques, — que si le troupeau ne doit pas être sans pasteur fidèle, il ne doit pas plus rester sous la direction d'un pasteur infidèle.

— Tout ce que vous dites, mes vénérables Pères, est juste en soi, et mérite d'être pris en considération, répondit l'Empereur; — cependant ma conscience n'est pas convaincue que ce soit ici le cas d'en faire l'application.

— Les juges régulièrement constitués de Chrysostôme lui font application de la loi. Quelle objection pourrait s'élever après cela dans la conscience la plus délicate? demanda Séverian.

— N'est-il pas noble et grand de soumettre sa conscience à la loi? demanda Antiochus.

— Nous sommes en présence d'un cas extraordinaire et très-grave, répondit l'Empereur; d'une part à cause de la haute dignité dont est revêtu Chrysostôme, le premier prélat de l'Eglise après son chef suprême qui est à Rome; — d'autre part à cause des éminentes vertus par lesquelles il s'est signalé pendant cinquante ans et qui le font regarder ici comme un saint par le peuple fidèle; — la plus grande prudence me paraît donc nécessaire.

— Voulez-vous, Sire, nous compter au nombre des infidèles, demanda Eudoxia en riant, parce que nous

ne regardons pas Chrysostôme comme un saint, comme le type de la vertu la plus pure et la plus sublime?

— Ce n'est pas ma pensée, répondit Arcadius interdit. Mais une semblable déposition cause toujours un immense scandale et un mauvais exemple pour l'avenir.

— Nous prenons sur nous toutes les conséquences, ô magnanime Empereur, dit Séverian.

— Et nous aussi! dirent les deux autres évêques.

— Maintenant votre tendre cœur sera tranquillisé — n'est-ce pas, mon Empereur bien-aimé? demanda Eudoxia.

— Je ne veux pas m'opposer davantage à la décision des vénérables Pères, dit Arcadius. Je me soumets, bien que je ne sois pas parfaitement convaincu.

— La pauvre nature humaine est ainsi faite, dit l'évêque Séverian d'un ton compatissant, il faut un acte énergique de la volonté pour la soumettre. Aussi la mortification en ce sens est-elle une très grande vertu parce qu'elle est très pénible.

La victoire était remportée. Arcadius envoya au patriarche l'ordre de quitter Sainte-Sophie et de s'éloigner de la ville avant le jour de Pâques. Chrysostôme répondit que Dieu lui avait confié cette église pour y travailler au salut des âmes; il ne pouvait donc la quitter. Mais la ville appartenant à l'Empereur, il avait le droit de l'en chasser, s'il ne voulait y souffrir sa présence.

— Vous le voyez, mon bien-aimé Empereur, dit Eudoxia, le patriarche est préparé à son éloignement; n'hésitez donc pas.

Cependant l'Empereur hésitait encore et prenait des demi-mesures. Il donna l'ordre à un centurion de sa garde de surveiller si bien le patriarche qu'il ne pût sortir de son palais pour aller à l'église.

Cependant l'agitation devint très-grande dans le camp des fidèles; ils virent qu'on voulait très-réelle-

ment leur enlever le patriarche justement à l'approche de la fête de Pâques, dans laquelle il devait donner le baptême à trois mille cathécumènes. Le mécontentement et le désespoir s'emparèrent des cœurs. On ne voulait pas croire que Chrysostôme dût être sacrifié à ses ennemis. Toutes les églises se remplirent de fidèles qui imploraient avec larmes de la Justice éternelle la protection du juste.

On était au Vendredi-Saint. L'Empereur et l'Impératrice se rendirent, pour faire leurs dévotions, dans l'église des Saints-Martyrs. Là se trouvaient réunis les quarante-deux évêques restés fidèles à Chrysostôme et à la vérité. Ils étaient résolus à faire devant le peuple, dans ce saint jour et dans ce saint lieu, une tentative pour prévenir un acte d'inique violence. La nouvelle s'en répandit dans la ville, et les fidèles affluèrent à l'église des Martyrs. Quand Arcadius et Eudoxia parurent, ils trouvèrent dans l'avant-cour et le portique qui l'entourait une foule compacte qui se mit à étendre les bras vers eux en faisant entendre des plaintes et des prières au lieu des acclamations joyeuses dont on saluait d'ordinaire leurs Majestés. Dans le vestibule se tenaient les évêques, tous hommes vénérables et d'une piété reconnue. Elpidius de Laodicée prit la parole et conjura l'Empereur d'avoir pitié de l'Église de Jésus-Christ, de rendre au troupeau affligé son pasteur bien-aimé, et de ne pas troubler d'une manière si fâcheuse la célébration de la grande fête qui s'approchait. L'Empereur garda un silence inquiet. L'Impératrice montra un air mécontent, n'adressa pas une parole à l'évêque et fit un mouvement d'impatience. Alors Paul, évêque de Pont, vieillard à cheveux blancs, s'approcha d'elle.

— Craignez Dieu, lui dit-il d'une voix vibrante d'émotion, et ayez pitié de vos enfants. Une sentence injuste ne porte point bonheur.

— Elle se détourna de lui avec un mouvemen

d'humeur et passa devant les évêques sans dire un mot et sans faire un salut. L'Empereur la suivit. Les évêques s'éloignèrent le cœur triste, inquiet; le peuple resta dans une attente torturante. —

Eudoxia rentra chez elle mécontente et ennuyée; roulant dans son esprit des pensées de colère, oubliant toute idée de conciliation, elle trouva mal à propos que Gunild se présentât juste à ce moment et demandât à lui parler.

— Comme vous êtes pâle, dit Eudoxia, vous n'êtes pas bien... allez vous reposer.

— Je n'ai point de mal, répondit Gunild, et je n'ai pas besoin de repos. Je venais me présenter pour la dernière fois devant l'Impératrice.

— Comment cela? fit Eudoxia; — voulez-vous entrer dans un cloître aussitôt après votre baptême.

— Je ne le pourrais sans passer par les épreuves préparatoires.

— Où voulez-vous donc aller demeurer, Gunild?

— Auprès de la Diaconesse Olympia.

— Auprès de cette femme si ardemment dévouée à la cause de Chrysostôme?

— Auprès d'elle-même.

— Cette démarche, dans ce moment, est ingrate et offensante pour moi, fit Eudoxia avec colère. Vous savez combien j'ai désiré vous voir entrer dans le giron de l'Eglise catholique; — et maintenant que vous embrassez le christianisme, vous me quittez, moi qui depuis des années vous ai traitée et aimée comme une mère et une amie, moi qui ai eu tant d'indulgence pour votre caractère difficile — et vous allez vivre avec une personne étrangère! Si vous vous retiriez dans une communauté religieuse, j'y consentirais volontiers, supposant que votre âme répondrait à un secret appel du Ciel; mais me quitter pour aller auprès d'Olympia, et sans aucun motif — je ne puis l'accepter.



— Un motif pressant me pousse à m'éloigner de vous, dit Gunild d'une voix étreinte.

— Le devoir de la reconnaissance devrait être plus fort, répondit Eudoxia.

— Impossible ! s'écria Gunild ; — vous le savez ; je suis toute d'une seule pièce. Où mon cœur est, j'y suis toute entière. Mon cœur appartient à l'Eglise, à l'Eglise que Jean Chrysostôme gouverne au nom et à la place de Jésus-Christ. Je veux rester auprès de l'Eglise et m'attacher à ses défenseurs.... par conséquent, je dois vous quitter, auguste Souveraine, puisque dans le palais impérial on ne reconnaît plus le patriarche pour le chef régulier de son Eglise.

— Qui vous a révélé qu'il en est le chef régulier? demanda Eudoxia d'un air tranchant.

— Ce sont ses ennemis, madame.

— Vous radottez, pauvre enfant, dit Eudoxia d'un ton méprisant.

— Un mauvais prêtre m'a ouvert la route de l'Eglise, répondit tranquillement Gunild. Je me suis dit : Il faut que l'Eglise repose sur des fondements divins pour n'être pas anéantie par de pareils serviteurs. En ce moment encore, je vois des prêtres, les uns semblables à celui-là, les autres moins mauvais, mais également imbus de l'esprit mondain et associés avec les hommes du monde et les femmes du monde, je les vois parmi les adversaires les plus ardents du patriarche ; j'en conclus que lui aussi repose, comme l'Eglise, sur une base inébranlable. Et c'est pour cela que je m'attache fortement à lui, comme Olympia, comme Amantius, comme les quarante-deux évêques fidèles, comme la partie pieuse du clergé et la grande masse du peuple croyant.

— Mais Amantius ne me quitte pas pour cela..... le peuple et le clergé ne se soulèvent pas pour cela contre moi..... contre l'Empereur ! dit Eudoxia.

— Je ne me soulève pas non plus, répondit Gunild.

Ma souveraine m'a fait une question, et j'y ai répondu simplement. Quant à Amantius, il a vieilli dans le christianisme, et il tient ferme. Mais, moi, je dois craindre pour ma foi naissante, et la tenir loin d'un lieu que le schisme menace.

— Et quel est l'auteur de tout ce mal à vos yeux.... n'est-ce pas l'Impératrice seule? demanda Eudoxia d'un ton sec.

— Il n'appartient de le dire qu'à Celui qui lit dans le secret des cœurs; — je n'accuse personne. Je vois seulement que le royaume du monde est en lutte constante avec le royaume de Dieu.

— Chacun peut s'affirmer et se prononcer d'une façon ou d'une autre, fit Eudoxia. Moi, impératrice, je me suis prononcée, et vous, — qui me devez tout! — vous, digne fille d'un traître, vous passez à mes ennemis!... Allez!... je pourrais vous bannir en Thessalie, votre sauvage patrie...; mais je suis généreuse jusqu'au bout: je vous bannis seulement de ma présence. J'essaierai d'oublier que cette heure de votre conversion, que j'avais tant désirée et que je voulais bénir, vous l'avez souillée par une ingratitude si noire que je dois m'en détourner avec un amer chagrin.

— Non!.... oh non!.... s'écria Gunild en se jetant aux pieds d'Eudoxia. Je ne suis pas ingrate.... je ne suis pas indigne de vos bontés. Si je pouvais, au prix de ma vie, changer les événements—ô ma souveraine, j'en ferais le sacrifice avec bonheur. Mais dans l'état actuel des choses — je dois m'attacher au saint vieillard qui est le chef de l'Eglise à laquelle j'appartiens.

— L'Eglise ne change pas parce qu'un évêque est changé, dit l'Impératrice.

— Dans ses dogmes et ses sacrements — cela est vrai. Mais pour ce qui concerne leur enseignement et leur administration — c'est autre chose! dit Gunild toujours aux pieds de l'Impératrice. Il n'est pas indif-

fèrent que le pasteur s'efforce de conduire son troupeau dans les pâturages de la vie éternelle ou qu'il le laisse s'égarer dans les déserts du monde.

— Vous m'accorderez que je sais mieux que vous quelles qualités sont nécessaires à un patriarche. Chrysostôme a été déposé par deux conciles. Ma conscience est tranquille.

— La mienne aussi! dit Gunild avec un profond chagrin.

— Puissiez-vous ne jamais vous en repentir, dit Eudoxia froidement.

Elle se détourna de Gunild.

— Oh! avant de vous quitter, laissez-moi vous remercier! s'écria Gunild en saisissant le bord de la robe d'Eudoxia; — vous remercier pour toutes les bontés, l'affection, l'indulgence que vous avez eues pour moi! vous remercier... pour toutes les bonnes paroles, tous les regards d'amitié, toutes les marques de votre bienveillance! vous remercier... pour votre sollicitude maternelle et votre protection impériale!...

— Epargnez-moi vos paroles, fit Eudoxia en l'interrompant; elles n'ont aucun sens au moment où votre conduite est... ingrate.

Elle se dégagea par un mouvement brusque et quitta la chambre. Gunild se leva toute en larmes et se rendit dans son appartement où Amantius l'attendait.

— Vous avez pris congé? demanda-t-il avec intérêt.

— Oh! congé n'est pas le vrai mot, s'écria-t-elle. C'est une sentence d'exil qui vient d'être prononcée... à prendre la chose dans son vrai sens. Oh ! la foi coûte de durs sacrifices. Arienne, je serais restée au palais impérial; je serais restée l'enfant chérie de l'Impératrice. Chrétienne, je n'ai plus d'autre asile que celui que m'offre la charité.

— C'est par là que votre foi s'affirme, répondit Amantius. Vous vous enrôlez sous la bannière de Celui qui n'avait pas sur la terre de place qui lui appartînt

en propre. Maintenant, vous pouvez marcher sur ses traces dès vos premiers pas dans l'Eglise. Celui qui embrasse la Croix embrasse le sacrifice dans les deux sens : le sacrifice de l'Homme-Dieu, et le sacrifice de l'homme naturel. Le Christ est attaché pour vous à la Croix. Eh bien ! noble Gunild, attachez-vous à lui.

Elle sécha ses larmes.

— Vous êtes si fervent, et cependant vous restez ici ? lui demanda-t-elle.

— On sait qu'aucune considération humaine ne pourrait m'ébranler, on connaît mon dévoûment absolu au patriarche. Personne ne fera la moindre tentative pour me faire changer. Et qui sait si l'on ne changera pas ici avec le temps ?

— Ah ! — vous espérez ! fit-elle étonnée.

— L'espérance est une vertu chrétienne, répondit Amantius ; elle est fille de la foi ferme et du saint amour.

— Espérez-vous pour l'Impératrice ou pour le patriarche ? demanda-t-elle avec insistance.

— J'espère dans les martyrs, dit Amantius.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, nous mourrons avec lui.

— Oh non, pas vous, noble Gunild ! Votre jeunesse n'est pas mûre pour le martyre, dit Amantius avec douceur et tristesse. Mais tout est préparé pour un coup décisif et terrible. Les ennemis du patriarche ont rassemblé dans la ville des troupes sur lesquelles ils peuvent assez compter pour ne craindre aucun soulèvement populaire — et je crois que le moment est venu où le patriarche dira comme le Christ au début de sa passion : « Voici votre heure et la puissance des ténèbres. » Il y succombera. Mais pour vous s'approche une heure bénie — heure de lumière et de joie. Dans la nuit de Pâques, vous serez régénérée dans les eaux du baptême, et ni ma langue, ni aucune langue hu-

maine ne pourrait vous féliciter dignement d'une aussi grande grâce.

Un rayon de joie céleste brilla sur le front attristé de la jeune fille.

— Oui ! dit-elle, mon âme sera lavée dans le sang de l'Agneau.

XXXIV.

LA NUIT DE PAQUES.

Dans la primitive Eglise, aucune fête n'était célébrée avec plus de solennité que la fête de la Résurrection. C'était comme le sceau de l'œuvre de la Rédemption. Les préparatifs qui aujourd'hui se font dans la matinée du Samedi-Saint — avec ces modifications de forme qui viennent de ce que le baptême des catéchumènes est tombé en désuétude maintenant que l'on baptise les nouveau-nés — ces préparatifs, dis-je, la bénédiction du nouveau feu, du cierge pascal et des fonts-baptismaux, avaient lieu dans la nuit de Pâques au milieu de tous les fidèles réunis.

D'abord une obscurité profonde régnait dans la maison de Dieu. Tous les cierges étaient éteints; aucune lampe ne brillait dans le sanctuaire. Le Christ est dans le tombeau ! Les ombres de la mort couvrent le monde coupable, et découragé! Le cœur tremble dans un pénible sentiment de doute au souvenir de ses fautes ! Les psaumes de la pénitence, récités sur un ton sombre et monotone, expriment ce sentiment.

Mais le tombeau éclate; le feu de l'amour brille; il veut brûler. Les portes de la maison de Dieu s'ouvrent et un cierge allumé au nouveau feu, en dehors de l'enceinte sacrée, est apporté en procession solennelle et salué avec humilité et avec joie par le cri trois fois répété : Lumière du Christ ! Les cœurs se sentent soulagés, l'inquiétude et l'attente se dissipent.

La lumière du monde n'est pas éteinte. L'amour

divin triomphe de la mort ; il vit, il se fait sentir au sein même de ce monde de cendre et de poussière. Le cierge pascal est son symbole ; on l'allume, il brûle — un chant de gloire s'exhale avec transport, et invite tous les anges et tous les hommes à célébrer le triomphe de l'amour divin. Mais le but de cet amour est l'union mystérieuse de l'Homme-Dieu avec l'humanité réconciliée et sanctifiée, union qui se consomme dans son sang par les sacrements du Baptême et de l'Eucharistie. Les catéchumènes s'avancent en longues files vers la chapelle baptismale ; les femmes marchent les premières, les hommes viennent ensuite. Ils se comptent quelquefois par milliers. Après la sainte cérémonie, ils reçoivent la robe blanche des néophytes et le pain de la vie éternelle.

Cette fête si belle, si attachante, remplissait la nuit de Pâques, et préparait dignement la solennité de ce grand jour.

L'attente était si grande à Constantinople que la piété avec laquelle les fidèles se disposaient à cette grande fête de la Résurrection était troublée par les plus vives inquiétudes. On se racontait que l'Empereur avait paru à Sainte-Sophie dans la matinée du Samedi-Saint, et que, y ayant vu le patriarche, il lui avait donné l'ordre de s'éloigner. Mais Chrysostôme avait refusé de s'y soumettre. Ses ennemis devaient être bien puissants et bien acharnés. — Telle était la conclusion qu'on tirait de ce fait. — Car l'Empereur commanda aussitôt à quelques personnes de sa suite d'entourer le patriarche et de le reconduire à son palais, — ce qui fut exécuté. Et maintenant Chrysostôme oserait-il célébrer la fête? Et s'il en avait le courage, — oserait-on le troubler dans l'exercice de son saint ministère?

Les diaconesses Olympia, Pentadia et Procla avaient inspiré à leurs catéchumènes un tel esprit de pénitence et de dévotion qu'elles virent approcher la nuit

de Pâques avec le calme le plus parfait et sans s'inquiéter des bruits effrayants qui parvenaient jusqu'à leurs oreilles.

— Je veux être chrétienne, disait Flora; — tout le reste m'est indifférent.

Gunild soupirait et enviait presque la jeune fille calme et silencieuse, pour qui le monde extérieur était mort tout entier. Elle n'avait pu arriver tout-à-fait à une résolution aussi absolue. Le monde est puissant! Il suffit qu'on vive au milieu de lui sans vivre pour lui, pour que la liberté cesse d'être parfaite et soit légèrement enchaînée. Mais ce n'était qu'un faible nuage qui passait sur sa joie vive et radieuse comme les rayons du soleil, et sa volonté se détournait des souvenirs de son père, de sa nation, de l'Impératrice et de toutes les autres pensées, pour se porter sur les dangers de l'Eglise et sur son profond isolement personnel. J'ai toujours été seule, se dit-elle, je me suis toujours sentie isolée, sans famille, sans patrie, sans foyer, depuis que j'ai été capable d'un sentiment. Vienne maintenant l'abandon extérieur, et le Seigneur de toutes grâces me rendra de plus en plus facile l'accomplissement du désir que j'ai de m'attacher à lui seul, de le suivre dans la voie qu'il a choisie pour moi et dans laquelle il guidera mes faibles pas.

Eugenius, de son côté, faisait ses plans : il voulait profiter de l'agitation commune pour enlever Gunild. Il n'était pas difficile de provoquer un tumulte sous un prétexte quelconque. Les ennemis du patriarche avaient eu le soin de réunir à Constantinople des troupes de soldats thraces nouvellement enrôlées et placées sous les ordres d'un chef de leur parti. Ce chef s'appelait Lucius. C'était un ami d'Eugenius, et par conséquent disposé à lui prêter secours. Eugenius crut que la nuit de Pâques était le moment le plus convenable pour l'exécution de son plan. Il représenta à son vieil oncle, l'archiprêtre Arsace, la nécessité d'en finir une bonne

fois, et de ne pas laisser se prolonger cet état de division déplorable qui, grâce à l'obstination du patriarche déposé à rester sur son siége, amènerait un schisme. Puisque cet entêté de Chrysostôme ne voulait pas se soumettre aux ordres de l'Empereur, et qu'il avait déclaré que la force pourrait seule le séparer de son Eglise, il fallait donc employer la force et le transporter hors de la ville le plus tôt possible.

— Très-bien... mais où? l'Impératrice a-t-elle fait connaître ses intentions à cet égard? demanda Arsace.

— Autant que je puis savoir, on veut l'exiler dans la Petite-Arménie.

— Au pied du mont Taurus? Vraiment! c'est un triste lieu d'exil.

— Pas pour un amant de la vie ascétique, répondit Eugenius avec ironie. Il trouvera là toutes les occasions possibles de pratiquer la mortification. Mais vous, vénérable Père, en votre qualité d'archiprêtre et de véritable occupant du siége patriarchal, vous êtes obligé de tenir la main à l'exécution des ordres impériaux.

— Vous avez raison, mon fils, mais les ordres changent souvent.

— Raison de plus pour se hâter d'exécuter ceux-ci, dit Eugenius d'un ton pressant.

— Et si ma conduite paraît sage aujourd'hui et que demain on la traite d'attentat? demanda le vieillard d'un air soucieux.

— Alors la chose sera faite et c'est l'important.

—Mais elle peut me faire perdre le siége patriarchal, mon fils! dit Arsace. Rien n'est impossible avec le caractère chancelant de l'Impératrice.

— Je vous en prie, vénérable Père, reprit Eugenius avec une insistance des plus pressantes, pesez bien ce que je vais vous dire en toute confiance: Severian est en grande faveur auprès de l'Impératrice.

— Je le sais, répondit Arsace, et il la mérite... car il est par son courage et sa persévérance le soutien du parti bien pensant à la tête duquel se trouve l'Impératrice.

— Mais savez-vous aussi, vénérable Père, que l'Impératrice n'a rien de plus à cœur que de donner pour successeur à Chrysostôme ce même Sévérian.

— Je l'ai entendu dire, mon fils, et je vous répète que j'estime l'évêque de Gabala pour ses excellentes qualités, et que je partage la bonne opinion qu'en a l'Impératrice. Mais jamais elle n'osera faire ce pas.

— Je voudrais savoir ce qui est capable de la retenir quand elle s'est mis en tête de faire quelque chose! fit Eugenius avec impatience.

— Jamais elle n'osera placer dans la chaire de Sainte-Sophie un prédicateur étranger qui n'a point perdu son accent syriaque, dit Arsace d'un ton fortement convaincu.

— Vénérable Père! fit Eugenius de plus en plus impatienté, si Sévérian devient notre patriarche, il s'occupera des affaires de l'Etat au lieu de prêcher. Et maintenant, permettez-moi de vous dire en deux mots que Sévérian comme l'Impératrice voient dans votre hésitation un mélange de faiblesse et d'inertie, un reste d'affection pour Chrysostôme, un manque de dévouement pour l'Empereur...

— Manque de dévouement pour l'Empereur, balbutia Arsace d'un ton plein d'effroi.

— Oui, et pour l'Impératrice elle-même.

— Mais, mon fils, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout d'abord ? fit Arsace avec stupeur. Vous parlez, vous parlez... et vous laissez l'essentiel de côté. Ce soupçon terrible, épouvantable de l'Impératrice doit être sur-le-champ démenti par les faits. Allez trouver notre ami Anthemius, faites-vous donner l'ordre qu'il faut pour avoir les Thraces à votre disposition, et puis faites ce qui convient rapidement. Marchons !

marchons! et que ce soupçon ne puisse plus m'atteindre!

Plein d'une maligne joie, Eugenius se rendit auprès du Préfet du palais, qu'il réjouit en lui disant qu'il ne fallait pas hésiter à faire Chrysostôme prisonnier, puisqu'il était impossible que les offices de la fête de Pâques fussent célébrés par un patriarche déposé.

— Donnez-moi donc à cet effet vos soldats Thraces, conclut Eugenius. Ils sont étrangers et payens pour la plupart, — et par conséquent sans sympathie pour le peuple et pour le patriarche.

— Comme vous savez ce que vous avez à faire, répondit Anthenius, employez les Thraces sous le commandement de Lucius. Mais ce sont des hommes farouches, cruels, et j'espère que vous préviendrez toute effusion de sang inutile.

— Pas une goûtte de sang ne doit couler! fit Eugenius. Nous arriverons à notre but sans cela.

Il était trois heures après minuit, et Sainte-Sophie regorgeait de fidèles. Les cierges pascals étaient allumés; les prêtres chantaient les psaumes dans le chœur et toute l'assistance pieuse alternait avec eux. Le baptême des catéchumènes du sexe féminin était sur le point de toucher à sa fin, car déjà dans le grand chœur les diacres faisaient les préparatifs pour la distribution du pain eucharistique. On attendait avec une pieuse émotion le moment où ces longues files de néophytes vêtus de blanc, sortant des eaux baptismales, allaient s'avancer pour recevoir la sainte Communion, passant ainsi d'un sacrement à l'autre. Tout d'un coup il se fit dans la foule un certain mouvement de trouble. Ce sont les néophytes qui viennent! telle fut la pensée du plus grand nombre. Mais le désordre alla croissant. Des pas menaçants, un cliquetis d'armes se firent entendre d'abord dans l'avant-cour, puis dans le vestibule, et les soldats Thraces se précipitèrent brutalement dans la maison de Dieu. Ce fut un désordre,

une agitation extrême parmi les fidèles. Les uns voulaient fuir, les autres voulaient rester ; d'autres voulaient se cacher dans les chapelles. Les plaintes, les gémissements, les cris d'effroi se mêlaient aux jurements et aux malédictions des Thraces qui, l'épée nue, la lance au poing, se jetaient sur l'assistance pour s'ouvrir un passage, et renversaient à terre ceux qui ne pouvaient assez tôt leur faire place. Des scènes horribles se passèrent an milieu du tumulte. Les personnes blessées, ensanglantées, défaillantes, entravaient les fuyards, tandis que les mères cherchaient à protéger leurs enfants, et les maris leurs femmes. Les soldats avançaient toujours; ils pénétrèrent jusque dans le chœur, firent prisonniers les prêtres et les diacres, pensant que Chrysostôme, qu'ils ne connaissaient pas, pouvait se trouver parmi eux. Ensuite ils dépouillèrent le tabernacle et enlevèrent les vases sacrés, — comme un butin légitime.

Une autre troupe de soldats s'avançait du côté de la chapelle baptismale. Lucius la conduisait lui-même, car il était probable que Chrysostôme s'y trouvait, et Lucius ne voulait pas qu'il tombât entre les mains de ses farouches soldats. A côté de Lucius marchait un jeune homme, qui semblait porter pour la première fois ses armes et son habit militaire, et qui paraissait être là pour donner des instructions plutôt que pour recevoir et exécuter des ordres.

Le baptême des catéchumènes-femmes était achevé, quand le tumulte éclata. Au lieu de se rendre dans l'église, elles se réfugièrent toutes dans la chapelle baptismale et dans les pièces où elles s'étaient préparées à la sainte cérémonie, et, instinctivement, comme de tendres agneaux qui cherchent protection auprès de leur pasteur, elles se serrèrent autour du patriarche. De l'autre côté arrivèrent les catéchumènes-hommes qui, jusqu'à ce moment, étaient restés en prière dans une place à part. Quand ils virent que l'église était

envahie par les soldats, ils se jettèrent au-devant d'eux pour les repousser par leur nombre et protéger les femmes et les prêtres. Mais les Thraces se servirent de leurs armes ; le sang coula..... et jaillit jusque dans l'eau baptismale. Dans ce moment affreux, quelques prêtres et quelques diacres se jettèrent entre les néophytes et les soldats pour les séparer ;—mais ils furent blessés et repoussés à leur tour. Les soldats cherchèrent à arriver jusqu'à Chrysostôme qui, entouré d'une masse compacte de prêtres et de femmes voilées, se tenait dans le fond de la chapelle.

— Le voilà... ce petit homme avec la mitre !... Saisissez-le ! cria Lucius à ses hommes.

Au même instant, la mitre fut enlevée de la tête du patriarche par la main prompte et légère d'une femme.

— La voilà ! c'est elle ! fit le jeune soldat qui se tenait auprès de Lucius.

— Qui ? quoi ? demanda Lucius.

— Saisissez le patriarche.., le traître ! l'excommunié ! cria le jeune soldat en cherchant à s'ouvrir de vive force un passage pour arriver jusqu'à la femme grande, élancée, au port noble et distingué, qui, couverte d'un voile épais, se tenait tranquille derrière Chrysostôme. Il connaissait ce calme fier, ce maintien royal, cette présence d'esprit. N'ayant qu'elle en vue, il se fit place à l'aide de quelques soldats qui se servirent du bois de leur lance pour se frayer un chemin, en renversant à droite et à gauche les femmes qui leur faisaient obstacle. Il ne voyait qu'elle dans cette horrible confusion. Il ne vit pas qu'un soldat, aveuglé par la fureur, porta un coup terrible au patriarche. Il ne vit pas que le coup fut paré par une femme qui le reçut dans la poitrine ; il ne la vit pas s'affaisser en poussant un léger gémissement ; il vit seulement que la grande femme qu'il ne perdait pas de vue fit un mouvement et s'inclina en avant comme pour protéger Chrysostôme ou pour soutenir celle qui tombait. A ce moment,

Lucius était arrivé jusqu'au patriarche, et Eugenius, déguisé en soldat, avait atteint sa victime. Il la tira à lui, la prit dans ses bras, l'emporta par une porte latérale dans une petite cour intérieure et la plaça, à demi-morte de frayeur, dans une chaise fermée dont les porteurs l'attendaient.

— Partez! hâtez-vous! leur dit-il d'un ton de maître. Elle est maintenant sans connaissance! Que Phœbé la serve comme une reine... mais qu'elle veille strictement sur elle.

La chaise s'éloigna et Eugenius rentra dans l'église profanée pour s'assurer que le patriarche était bien entre les mains de Lucius.

C'était fait. — Les soldats s'étaient éloignés, le tumulte s'apaisait, la foule s'éclaircissait. Quelques prêtres eurent la pensée de conduire les catéchumènes-hommes dans les Thermes de l'Empereur Constantin, où ils administrèrent le saint baptême à un demi-millier de néophytes. Les blessés furent transportés hors de l'église; on lava les taches de sang, on ramassa les débris de vases et les lambeaux de vêtements. Eugenius tressaillit involontairement à la vue de cette horrible dévastation du lieu saint. En ce moment, un groupe de femmes sortait de la chapelle baptismale: quatre d'entre elles portaient un grand linceul sur lequel était étendue une jeune fille inanimée. Eugenius détourna les yeux. C'est affreux, murmura-t-il, qu'une femme ait dû y perdre la vie!... mais pourquoi n'a-t-on pas cédé!... Nous n'avions en vue que lui et elle! — Le triste cortége disparut.

— La pauvre enfant! dit une voix qui arriva aux oreilles d'Eugenius.

— Ne la plaignez pas, dit une autre, elle quitte la vie au sortir des eaux purifiantes du baptême — Oh! ne plaignez pas cette âme privilégiée.

— Qui peut-elle être? Est-elle jeune encore?

— Elle a quinze ans, c'est Flora, la fille d'un

méchant usurier, le changeur Dioscore, mon voisin.

— Un lys aussi pur a-t-il pu fleurir dans un tel bourbier!

— Remercions Dieu d'avoir fait croître ce beau lys au milieu des épines — pour servir de modèle à la virginité.

Eugenius se hâta de sortir. Une voix intérieure lui criait: Tu es cause de cette mort... C'est toi qui as occasionné ces horribles scènes.... Mais c'était pour elle....



XXXV.

L'INCENDIE.

Dans le palais Constantin, on ne sut rien des événements de la nuit. Seulement, de grand matin, l'archiprêtre Arsace parut devant l'Empereur et le pria instamment de rendre contre le patriarche schismatique un décret de bannissement, afin de l'empêcher de célébrer la solennité de Pâques dans la cathédrale. L'Empereur aurait volontiers différé encore de prendre cette mesure ;—il hésitait—comme toujours. Eudoxia prit la parole.

— Si vous n'aviez pas, Sire, hier même, donné devant lui l'ordre de l'emmener hors de Sainte-Sophie, l'hésitation aujourd'hui, sans être ni bonne ni sage, serait encore admissible, bien que, dans les conjectures actuelles, elle semble tout-à-fait impossible. Puisque vous avez — pour de bonnes raisons ! — interdit à Chrysostôme l'entrée de l'église, vous devez aussi le proscrire de la ville, et pour toujours ; car il n'est dans la ville qu'à cause de l'Eglise. Le peuple fidèle ne doit pas rester sans chef ; en attendant, le vénérable Arsace pourrait officier comme archiprêtre jusqu'à ce qu'il ait été sacré évêque, et qu'il puisse occuper le siége patriarchal vacant.

L'Empereur signa le décret en silence, et le remit au secrétaire Patricius, qui se rendit en toute hâte au palais du patriarche. Les Thraces en gardaient toutes les issues pour prévenir toute tentative d'évasion. Mais dans le palais même régnait le plus grand calme ;

et Patricius trouva Chrysostôme en conversation sérieuse avec deux évêques, ses amis intimes et dévoués. Patricius était un courtisan comme on les aimait au palais Constantin : cependant la simple dignité du patriarche l'intimida malgré lui à un tel point, qu'il lui présenta le décret avec un grand respect et en balbutiant quelques paroles incohérentes de regret. Chrysostôme lut la sentence, la fit lire à l'évêque Eulysius, et dit ensuite à Patricius :

— Je vous prie d'annoncer à l'Empereur que je quitte sur le champ cette maison — et que je quitterai la ville aussitôt après avoir dit adieu à mon clergé dans l'Eglise ; — que je m'embarquerai pour la Bithynie, pour me rendre de là à Cucusus, dans la Petite-Arménie. Là comme ici je me ferai un saint devoir d'appeler les grâces et les bénédictions de Dieu sur lui et sur toute sa maison.

— Oh ! ne me plaignez pas ! dit-il après que Patricius se fut éloigné, aux deux évêques, ses amis, qui ne pouvaient maîtriser l'expression de leur tristesse. Pensez-vous, vénérables frères, que je ne puisse faire acte de résignation à la volonté de Dieu aussi bien dans les monts Tauriques que sur le rivage du Bosphore ? S'il en était ainsi, vous auriez raison de vous affliger sur mon sort ; mais grâce à Dieu, il n'en est rien ! Venez, aidez-moi à rendre courts et paisibles les adieux que je dois faire.

Dans l'antichambre, Sérapion se montra tout en larmes au Patriarche. Après les événements de la nuit, on était préparé à ce résultat que confirmait l'arrivée du secrétaire de l'Empereur. Aussi personne n'avait besoin d'explication, et déjà un grand nombre d'évêques et de prêtres s'étaient réunis dans la sacristie, attendant Chrysostôme pour recevoir ses adieux. Tous étaient profondément émus, car tous savaient qu'avec lui disparaissait l'esprit évangélique pour faire place à un esprit des plus mauvais. Chrysostôme lui-même eut

de la peine à contenir son émotion, à la pensée de son cher troupeau qu'il était forcé d'abandonner à un mercenaire et aux loups ravisseurs. En quelques mots il recommanda tous ceux qui étaient présents à Dieu ; il se recommanda lui-même à leurs prières, et se rendit ensuite, les larmes aux yeux, dans une pièce voisine où quelques dames nobles et pieuses attendaient sa dernière bénédiction. Aux diaconesses Pentadia, Procla et Olympia, s'était jointe Salviana, princesse de Maurétanie, qui menait à la cour d'Arcadius son parent, une vie toute étrangère au monde et uniquement occupée des choses du Ciel. Elles s'agenouillèrent devant Chrysostôme, baisèrent ses pieds et le bas de son vêtement, mais aucune d'elles ne put dire un seul mot. La douleur les rendait muettes.

— Consolez-vous! leur dit-il avec douceur. Vous avez mis sous les pieds le monde avec tous ses faux biens — et vous pourriez espérer avoir ici-bas une existence tranquille et satisfaite? Comment cela se pourrait-il? Comment voudriez-vous pratiquer la plus précieuse des vertus, la patience dans la tribulation, et recevoir ensuite votre récompense, si vous meniez une vie exempte de souffrances? L'or s'épure au feu, de même la patience, cette vertu si précieuse, s'éprouve au feu des dures épreuves. Ainsi donc, ne pleurez pas sur moi, ni sur vous; — mais bien sur ceux qui causent cette grande calamité. Restez fidèles dans le service de Dieu, et quant au nouvel évêque — pourvu qu'il remplisse régulièrement ses saintes fonctions — soyez-lui aussi dévoué qu'à moi-même.

Il leur donna sa bénédiction et les quitta aussitôt pour prier encore quelques instants dans l'église. Ensuite, il sortit par une porte latérale, et le commandant Lucius, avec quelques Thraces, le conduisit — en compagnie des deux évêques Ioniens qui ne voulaient pas le quitter — rapidement et furtivement jusqu'au

port, où une barque l'attendait pour le conduire en Bithynie. Il ne revit plus le Bosphore ni la ville impériale, et mourut bientôt dans les souffrances de l'exil. Ses amis et ses partisans s'enfuirent de l'Eglise qui avait perdu leur évêque, et ils prièrent Dieu d'abréger le châtiment que méritait une pareille iniquité.

Vers neuf heures du matin, Arsace avec Sévérian, accompagnés d'une suite nombreuse et brillante, se rendirent à Sainte-Sophie pour célébrer les offices solennels de la fête de Pâques, et pour attendre le couple Impérial qui devait y assister. Mais quelle surprise ! un silence de mort régnait dans l'avant-cour. Pas une âme n'était venue! Quand on voulut ouvrir les portes de l'église, on s'aperçut qu'elles étaient fermées au verrou à l'intérieur, comme pour refuser l'entrée aux intrus. Les uns voulaient enfoncer violemment les portes, d'autres cherchaient à les ouvrir avec précaution.

— Allez par la cour du nord, dit Arsace à Florus, et par la petite porte de la sacristie qui, même étant fermée, sera facile à ouvrir; vous pénétrerez dans l'intérieur et vous nous ouvrirez le grand portail. Vous connaissez le chemin. Prenez quelques hommes avec vous, et veillez à ce que rien ne soit endommagé.

Florus se hâta d'exécuter ces ordres. Pendant ce temps, l'archiprêtre se promenait avec Sévérian dans le vestibule en lui exprimant son étonnement de la désertion complète de l'église.

— Cela me paraît facile à expliquer, dit Sévérian avec un froid sourire. La nuit dernière, on a chassé le peuple, et, ce matin, Chrysostôme; qui pourrait être ici?

— Que dira l'Empereur, qui ignore les événements de la nuit dernière, en voyant l'église si vide? dit Arsace d'une voix larmoyante. Ne pensera-t-il pas que toute piété s'est évanouie avec Chrysostôme? Ne pourrait-on pas, par le moyen des Thraces, forcer un peu de peuple à entrer ?

— Peut-être bien, vénérable Père. Cependant je dois vous dire que la partie pieuse du peuple a quitté la ville par milliers, et s'est réunie dans la campagne sous la conduite des prêtres de Chrysostôme, pour n'être pas en contact avec nous pendant la solennité de Pâques. Ils semblent décidés au schisme, et bien résolus à ne pas vous reconnaître.

— Oh! les rebelles! ils se soulèvent contre l'Empereur et contre l'Eglise! s'écria Arsace en levant les mains au ciel, comme pour le prendre à témoin et invoquer son appui.

Sévérian n'eut pas le temps de répondre. Un cri si terrible partit du groupe qui les accompagnait que l'évêque de Gabala et l'archiprêtre s'arrêtèrent stupéfaits. Le grand portail venait de s'ouvrir violemment, poussé du côté de l'intérieur. Florus et ses compagnons, pâles d'effroi, se jetèrent précipitamment dans le vestibule. Le chœur de l'église était en flammes.

— Le feu est à Sainte-Sophie!

Ce cri d'horreur vola de bouche en bouche.

— Les monstres! cria Severian.

— Est-ce eux..... les rebelles? demanda Arsace.

— Qui serait-ce! dit Florus.

— Courons chez l'Empereur! dit Sévérian. Ce clergé incendiaire, schismatique, indiscipliné, et toute la sequelle du patriarche doit recevoir son juste châtiment.

— Ma cathédrale se consume dans les flammes! s'écria Arsace tremblant de colère et d'effroi.

Severian l'entraîna au palais Constantin, pendant que de tous côtés les hommes accouraient pour porter secours autant que pour satisfaire leur curiosité.

— Comment le feu a-t-il pris? se demandait-on l'un à l'autre.

— Il est tombé du ciel pour punir les horreurs de la nuit dernière, dit un vieillard.

— Non! fit un autre, il est sorti du sein de la terre

pour empêcher qu'Arsace ne profanât Sainte-Sophie, comme autrefois, à Jérusalem, le feu sortit des entrailles du sol quand Julien l'Apostat voulut rebâtir le temple.

— On dirait que c'est toi qui l'a allumé pour tirer vengeance de l'exil de ton patriarche excommunié! dit un insolent matelot.

Il fut mal accueilli.

— De quoi se mêle cet égyptien? — Connait-il notre patriarche? — Le sien est parti d'ici couvert de honte et d'ignominie! — C'est lui qui est cause de tout ce mal!

— Ne dites pas d'absurdités, et ne vous querellez pas inutilement, dit un homme d'extérieur convenable. Une torche qui sera tombée sur un des siéges du chœur — un cierge placé trop près d'un livre, voilà vraisemblablement la cause de l'incendie. Ne grossissez pas le malheur par vos querelles et vos discordes.

Mais cette explication simple et probable ne suffisait pas à l'exaltation du moment. Les uns voulaient voir dans l'incendie un châtiment surnaturel de Dieu — les autres y voulaient trouver un crime.

— Les voilà ces hommes pieux, ces dévots, ces ascètes, ces saints! dit Severian en terminant son récit devant le couple impérial. Ils ont de l'or sur les lèvres, du poison dans le cœur, et le crime à la main.

— Le crime sera sévèrement recherché et puni, répondit l'empereur Arcadius. Le préfet de Constantinople va commencer immédiatement l'instruction, et appeler les personnes sur qui retombe le soupçon. Vous, vénérables Pères, vous aiderez Optatus dans l'accomplissement de sa tâche. J'attends ce concours de vous principalement, vénérable Arsace. L'outrage fait à une église cathédrale touche de près à son évêque.

— Vous voyez, vénérable Père, que l'Empereur,

justement irrité, attend de votre grand âge une ardeur toute juvénile.

Eudoxia fit cette observation avec une certaine malice. Elle ne pouvait se consoler qu'Arsace occupât le siége patriarchal avant Sévérian.

L'archiprêtre répondit que son zèle n'avait pas besoin d'être réchauffé. Au sortir du palais impérial, il se rendit chez Optatus, et dressa avec lui la liste des suspects, principalement composée de prêtres et de femmes, qui furent aussitôt arrêtés. L'incendie fournit un prétexte pour se saisir des personnes qu'on supposait vouloir se tenir en dehors de tout rapport religieux avec le nouveau patriarche, et dont on redoutait l'exemple et l'influence sur le peuple. Au premier rang se trouvait Olympia.

Epuisée de fatigue et triste jusqu'à la mort, elle était agenouillée avec quelques-unes de ses compagnes auprès de la dépouille inanimée de Flora. Mais elle ne disait qu'avec peine les prières qui, d'ordinaire, tombaient facilement de ses lèvres, et, de temps à autre, elle restait muette de douleur et d'abattement.

Seigneur, ayez pitié de nous! Seigneur, n'entrez pas en jugement avec nous! — Telles étaient les seules pensées qui se présentaient clairement à son esprit.

A la fin, se sentant prête à défaillir, elle se leva et alla dans la cour pour respirer l'air. Théoné et Elpis s'y trouvaient, le dos tourné à la porte.

— Qui de nous doit lui annoncer l'affreuse nouvelle ? disait Elpis.

— Vous-même, bonne Elpis, dit Olympia.

Surprises, les jeunes filles se retournèrent, et se trouvèrent en présence d'Olympia.

Elpis parla d'une voix tremblante.

— Un incendie s'est déclaré dans Sainte-Sophie ; le feu a consumé l'intérieur de l'église et réduit en cendres les constructions voisines ; en ce moment, poussé par le vent, il s'abat sur le palais du sénat.

— Y a-t-il des malheurs personnels à déplorer? demanda Olympia.

— Aucun, madame.

— Alors, bénissons, dans le malheur, la miséricorde de Dieu, bonne Elpis.

Elpis se tut et resta comme anéantie.

Théoné poussa un soupir.

— Oh! madame, dit-elle... il y a encore autre chose qui nous afflige... et il faut que vous le sachiez...

— Parlez, mon enfant! je puis aujourd'hui tout supporter, dit Olympia.

Cependant, elle était d'une pâleur mortelle, et un léger tremblement agitait tout son corps.

— La noble Gunild n'est pas revenue avec nous, reprit Théone.

— Si elle avait eu le sort de Flora, vous l'auriez rapportée ici, n'est-ce pas ? dit Olympia.

Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Nous l'aurions fait, répondirent ensemble les deux jeunes filles.

— Non, ajouta Théone, elle n'est pas morte, la noble Gunild.

— Elle sera allée avec les néophytes d'une autre diaconesse, dit Olympia.

— Non plus, madame.

— Que lui est-il donc arrivé, demanda Olympia vivement tourmentée.

Elpis se chargea de la réponse.

— Au moment où un soldat s'avança, l'épée nue, contre notre saint Père Chrysostôme, au moment où Flora se jeta au devant du coup mortel, qu'elle reçut dans le cœur, à ce moment un autre soldat s'élança sur Gunild, la prit dans ses bras, et l'emporta. Je me trouvais à l'autre bout de la chapelle baptismale, et j'ai vu ces deux faits s'accomplir en un clin-d'œil. Depuis je n'ai plus pensé à la noble Gunild; et c'est maintenant

seulement, quand Théoné m'a demandé après elle, que cette scène m'est revenue à l'esprit.

— Etes-vous bien sûre d'avoir vu un soldat?

— Aussi sûre, Madame, que je vous vois en ce moment.

— Alors rassurez-vous! Les Thraces étaient envoyés pour chasser de Sainte-Sophie notre saint Père et le peuple pieux; ils n'ont maltraité les femmes qu'autant qu'elles leurs faisaient obstacle. Il ne faut pas penser à un enlèvement. L'Impératrice se sera souvenue de Gunild et aura donné l'ordre de la mettre en lieu sûr pendant cet affreux désordre.

— Comment les Thraces ont-ils pu reconnaître Gunild sous son voile? demanda Elpis toujours inquiète.

— O mon enfant! quand l'Impératrice ordonne, il se fait des choses très-étonnantes, dit Olympia avec tristesse; d'ailleurs le commandant l'aura reconnue et désignée au soldat.

— Ah! que n'est-elle auprès de nous! soupira Elpis.

— Nous sommes tous dans la main de Dieu, dit Olympia avec douceur; mais croyez-moi, Elpis: Gunild est plus en sûreté dans le palais Constantin qu'au milieu de nous.

A peine achevait-elle ces mots qu'une servante accourut toute agitée, annoncer l'arrivée d'un officier d'Optatus qui avait l'ordre de conduire Olympia devant le préfet.

— Voyez comme j'avais raison, dit Olympia à Elpis. Suivez-moi chez Optatus.

— Vous êtes si épuisée de fatigue, et vous partiriez maintenant! fit Théoné.

— Si Dieu m'appelle — pourquoi non?

— Dieu!... dit Théoné avec l'accent de la protestation la plus énergique. C'est la haine et la méchanceté qui vous appellent, madame!

— Elles servent Dieu sans le savoir et sans le vouloir, répondit Olympia.

Appuyée sur le bras d'Elpis et suivit de Théoné, elle s'éloigna.



XXXVI.

PRISON DORÉE.

Un instant effrayée et sans connaissance au moment où elle se sentit emporter par le soldat Thrace dans lequel elle n'avait pas eu le temps de reconnaître Eugenius, Gunild ne tarda pas à reprendre ses sens. Quand elle se vit dans une chaise fermée — quand elle remarqua à la longueur du trajet, qu'on la conduisait dans un quartier éloigné de la ville, elle devina la vérité.

— Oh le malheureux ! soupira-t-elle.

Devait-elle appeler au secours? Hélas! le tumulte était si grand dans les rues que la foule agitée n'y ferait pas attention; et ce n'était pas l'intervention d'une seule personne compatissante qui pouvait la sauver.

— Voici mon jour de Pâques, voici le jour de ma résurrection! dit-elle en s'excitant elle-même au courage.

Elle demanda à Dieu la lumière afin de savoir ce qu'elle avait à dire et à faire.

La porte d'une maison s'ouvrit et se referma sur la chaise et son cortége de porteurs. C'était la même où Gunild s'était déjà trouvée une fois. Dans la cour, la chaise fut déposée à terre, les rideaux s'ouvrirent et Gunild se leva. Une dame se présenta aussitôt à elle avec des manières humbles et soumises.

— Où est ma prison? demanda Gunild.

— Quelle erreur... noble dame, dit la femme.

— Eh bien, alors, ouvrez la porte de la maison, afin que je m'éloigne.

— Vous éloigner... noble dame! à peine entrée, vous voulez vous éloigner avant d'avoir pris un peu de repos!

— Cela suffit! je suis en prison et je le sais.

Phœbé fit quelques pas et ouvrit la porte d'une chambre brillamment éclairée et élégamment ornée.

— Est-ce là une prison? demanda-t-elle; — manque-t-il ici quelque chose, que vous puissiez désirer?

— Rien, que ma liberté, dit Gunild.

Phœbé laissa tomber ce mot.

— Mettez-vous sur ce doux lit de repos; continua-t-elle. Voulez-vous prendre quelques rafraichissements? Cette table vous offre des fruits, du vin, des pâtisseries, des confiseries. Voulez-vous changer de toilette?.... Voici des robes fort belles et fort élégantes.... —

— Comment vous nommez-vous? fit Gunild en l'interrompant.

— Phœbé, pour vous servir, noble dame.

— Votre service, Phœbé, consistera à me laisser seule, et à ne paraître que quand je vous appellerai. Laissez-moi maintenant, je vous prie.

Phœbé s'éloigna en se disant :

— La servir comme une reine : ce sont les ordres du noble Eugenius. Serait-elle de race royale?

Gunild resta seule, et son regard parcourut avec une tristesse indicible la table couverte de mets, et les beaux vêtements étalés devant ses yeux.

— Je devais, pensa-t-elle, assister aujourd'hui au festin céleste; mais mes lèvres et mon cœur ne sont peut-être pas dignes d'y prendre part. Que la volonté de Dieu soit faite. Cependant il dépend de moi de ne changer contre aucune autre cette robe de grâce que j'ai revêtue aujourd'hui.

La porte s'ouvrit. Eugenius, enveloppé du manteau blanc que portaient les soldats, entra dans la chambre. Gunild tourna de son côté sa belle tête et lui dit froidement :

— Pourquoi ce déguisement! je vous connais et je vous attendais.

Eugenius laissa tomber son manteau.

— Il y a quelques mois, dit-il avec une agitation fiévreuse, je vous ai suppliée et conjurée de sauver mon âme, en me donnant la main pour m'aider à briser les chaînes dans lesquelles ma force succombe. J'implorais votre pitié; auprès des belles âmes il n'est pas rare que la pitié se change en amour... et votre âme est merveilleusement belle! Je faisais ce rêve! Mais vous avez été sans miséricorde! Vous m'avez durement repoussé dans l'abîme auquel je voulais m'arracher; vous êtes devenue catholique pour rendre inutile ma conversion à l'arianisme; — vous n'avez pas trouvé, auprès de l'Impératrice, un seul mot d'excuse, encore moins un mot bienveillant en ma faveur; vous avez, en toute occasion, agi comme si l'homme qui vous aime d'un amour de plus en plus violent n'était pas au monde pour vous. Parlez!... est-ce vrai?

— C'est vrai, dit Gunild.

— Et que dites-vous pour vous excuser?

— Rien!

— Maintenant tout est changé pour vous; vous n'êtes plus l'enfant chérie de l'Impératrice, la favorite du bonheur. Personne ne pense à vous dans le palais des Césars. Vivez, mourez — personne ne demande après vous. Tout est donc changé.... excepté mon amour.

— Tant pis pour vous, dit Gunild.

— Ou pour vous! s'écria Eugenius.

Gunild garda le silence.

— Pourquoi vous taisez-vous? fit-il vivement; est-ce par haine... par mépris.... ou réfléchissez-vous?

— Rien de tout cela. Je me tais parce que je n'ai rien à dire sur une pareille question au prêtre Eugenius.

— Ne m'appelez pas prêtre! Je ne veux pas l'être. Je compte sur une dispense du patriarche Arsace.

A ce nom d'Arsace, une douleur cuisante pénétra Gunild, mais elle reprit bientôt son calme.

— Il ne vous la donnera pas, dit-elle, il ne vous vous abandonnera pas à la fureur de vos passions. Que ce soit pour votre salut ou pour votre malédiction, que la couronne de la vie ou le partage des damnés vous attende, Dieu seul le sait. Mais vous êtes prêtre et vous resterez prêtre, je le sais. Il ne peut donc exister entre nous d'autre lien que celui qui unit entre eux tous les membres de l'Eglise. Penser autrement, ce serait un sacrilége. Voilà pourquoi je me tais, et j'espère.... que vous vous tairez aussi.

— C'est bien! dit Eugenius, je me tairai, après vous avoir fait part de ma résolution. Votre vie reste liée à la mienne. Je ne vous abandonne pas. Tout ce que j'ai fait dans ces derniers temps, je l'ai fait en pensant à vous, vous étiez mon but. Je m'inquiéterais fort peu que le vieillard qui occupe le siége patriarchal s'appelât Jean ou Arsace, si l'un ne s'était pas efforcé de creuser entre vous et moi l'abîme que l'autre va combler. Ainsi sachez bien que je vous ai conquise au prix du martyre que j'ai enduré pour vous, et ne vous imaginez pas, dans votre tête orgueilleuse, que vous pourriez me dédaigner. Le partage de la femme est la soumission ; ce sera aussi le vôtre.

Il se tut et la regarda fixément. Gunild ouvrit ses yeux brillants d'un air aussi tranquille que si elle n'avait pas compris une seule syllabe de tout ce qu'il avait dit. Tout ce qu'il pouvait voir sur son visage, c'était une froide expression de mépris.

— Ah! murmura-t-il d'un air sombre; je briserai ce dédain.

Gunild sourit. Par un mouvement de fureur, Eugenius saisit le poignard qu'il portait au côté.

— Cela me soulagerait de vous tuer, s'écria-t-il avec colère... et vous le méritez cent fois. Mais cela vous serait peut-être agréable, je ne veux donc pas que vous mouriez. Non! mais je vous torturerai comme vous m'avez torturé, jusqu'à ce que vous vous soyez rendue.

Gunild était retombée dans sa froide indifférence et faisait aussi peu attention à Eugenius que s'il n'avait pas été présent. Il sortit brusquement; alors seulement elle respira en liberté : l'air était redevenu pur.

Que pensait-elle? qu'espérait-elle? — elle ne le savait pas, ou du moins, elle ne trouvait pas de mot pour le dire. Mais Eugenius, que pensait-il, qu'espérait-il? — il ne le savait pas non plus. Un monde de passions s'agitait dans son cœur, bouillonnait dans son cerveau. Gunild triomphait de lui, et cependant il était plus fort qu'elle. Cela l'humiliait extrêmement; — il voulait s'en venger; non par haine, par amour; — mais par un amour qui avait quelque chose de l'amertume de la haine. O contradictions du cœur égaré!

Pendant qu'Eugenius se débarrassait de son déguisement et reprenait ses vêtements habituels, un domestique lui annonça que Florus demandait instamment à lui parler. Quoiqu'un peu mécontent d'être troublé dans ses pensées, Eugenius le fit entrer.

— Que vois-je? Vous êtes sombre comme la nuit? auriez-vous manqué votre coup quand le nôtre a si brillamment réussi?

— Qu'avez-vous à me dire? demanda Eugenius d'un ton bref.

— Voici la nouvelle, noble Eugenius, répondit Florus, en changeant de ton avec une rare souplesse: Sainte-Sophie est en feu, les partisans de Chrysostôme sont soupçonnés d'avoir allumé l'incendie, on est en

train de les arrêter — les uns pour les interroger, les autres pour débarrasser Arsace de leurs intrigues. On veut les traiter avec quelque sévérité dans l'espoir de les amener, par la mortification, à accepter le nouvel ordre de choses. Connaissez-vous quelque personne qui soit à mettre sur la liste des suspects ?

— Oui ! dit Eugenius d'une voix sombre : Gunild !

Florus fit un pas en arrière.

— Gunild ? demanda-t-il d'un air incrédule.

— Oui, elle-même ! répondit Eugenius avec vivacité. J'ai ouï dire autrefois que parmi les femmes de race Gothique il y a des enchanteresses qui savent, par des paroles, par des signes, ou autrement, prendre un ascendant mystérieux auquel leurs victimes ne peuvent échapper. Gunild est une de ces enchanteresses.

— Je crois que vous rêvez, noble Eugenius, dit Florus stupéfait.

— Quand même elle ne serait pas ce que je dis, reprit Eugenius, elle est ardemment attachée au parti de Chrysostôme, elle est donc du nombre des personnes qu'il faut intimider par une prison sévère et dont il faut briser la résistance.

— Excellent ! s'écria Florus ; tous les disciples de cet homme semblent avoir hérité de son entêtement ; et comme le disciple n'est pas au-dessus du maître — vérité connue de tout le monde, — tous ses disciples, hommes ou femmes, doivent partager son sort dans une certaine mesure.

— Je le leur souhaite à eux comme à lui ! répondit Eugenius. Mais quant à elle, il ne doit lui être fait aucun mal !..... La prison solitaire, sévère, est suffisante.

— Oh ! elle sera en excellente compagnie, reprit Florus ; elle trouvera là toute la sainte sequelle : Sérapion, Tigrius, Euthemius et les diaconesses ! Je vais vous envoyer ici un piquet de soldats. Vous

pourrez faire emmener l'enchanteresse quand vous le voudrez.

Florus partit. En route il se dit, — car l'incrédulité est superstitieuse :

— Ne serait-elle pas réellement enchanteresse, cette jolie barbare ?

Il alla droit à Lucius, et lui recommanda d'envoyer quelques Thraces à la maison d'Eugenius — puis il se rendit chez Eugraphia.

Celle-ci quitta aussitôt son boudoir, en disant à ses esclaves :

— Je ne veux voir aujourd'hui que des visages joyeux ! C'est un grand jour de joie. Le méchant patriarche a été chassé de Constantinople. Une conspiration de ses partisans a été découverte. On voulait incendier le palais des Césars comme on a fait de Sainte-Sophie. Mais la providence divine veille et déjoue les projets criminels. — Ainsi, réjouissez-vous.

Aussitôt qu'Eugraphia fut sortie, Léonilla poussa un soupir.

— La joie et la tristesse me sont si égales, dit-elle, que je ne fais aucune différence entre l'une et l'autre.

— Tout ce que madame vient de dire avait quelque chose de si horrible, que j'ai bien de la peine à être joyeuse, remarqua Cyané.

— Le vrai jour de joie aujourd'hui, dit Mélitta, c'est le saint jour de Pâques.

— Pas de bavardage inutile ! fit l'intendante Eugenia. Celles qui ont fini leur ouvrage, doivent se disposer à aller à l'Eglise, et les autres à leur travail.

— La troupe obéit et se dispersa.

— Nous voici enfin au but, bon Florus ! fit Eugraphia d'un air triomphant en allant à lui. Maintenant que le parti a perdu son chef, il ne nous reste plus qu'à le réduire à l'impuissance.

— Le noble Optatus se charge de cette besogne, Madame. Les uns sont bannis, les autres dépouillés

de leurs biens, d'autres subissent des châtiments corporels. Dans quelle catégorie conviendrait-il, selon vous, de ranger la noble Gunild?

— Dans toutes... s'il était possible! fit Eugraphia transportée de colère. Elle est intervenue comme un mauvais génie dans la vie de mon pauvre Eugenius. Sa légèreté de jeune homme — dont je ne veux pas l'excuser — elle l'a transformée en sombre passion. Elle lui fera plus de mal encore.

— Et il le sent lui-même, noble dame, ajouta Florus. Je viens de causer avec lui. Il dit que Gunild est une enchanteresse qui lui a jeté un sort.

— Oui, oui! il y a quelque chose de diabolique en elle. Froide et insinuante comme un serpent, elle avait su capter l'Impératrice jusqu'à l'aveuglement, et c'est elle-même, c'est son ingratitude qui a fait tomber le bandeau des yeux de l'auguste Eudoxia. Mais elle ne brisera pas elle-même les liens dans lesquels elle tient Eugenius enchaîné. C'est à nous à le faire. Allez vite chez Optatus, et dites-lui en mon nom que Gunild, la fille d'un traître, comblée des bienfaits de l'Empereur et l'Impératrice, a cependant passé dans le camp des partisans de Chrysostôme, et qu'elle est fortement soupçonnée de magie diabolique; qu'il faut la mettre hors d'état de nuire; — qu'il faut la punir, la bannir; — qu'elle doit disparaître... dans un désert... je ne sais comment, Florus...

— Le préfet Optatus le saura, fit froidement Florus en l'interrompant; il connaît ces sortes de cas.

— Eh bien, courez donc vers lui et exposez-lui la chose avec la même insistance que j'y mettrais moi-même si le service de Dieu ne m'appelait à l'église des Apôtres, où l'Empereur et l'Impératrice doivent se rendre aujourd'hui Le pauvre Eugenius nous saura gré à tous deux de cette démarche... avec le temps. Montrez-vous donc son ami, et aidez-moi à le délivrer de ce démon de Gunild. Ma reconnaissance sera

à la hauteur de votre fidélité et de vos inappréciables services. Distinctions, argent, position, tout ce qu'un esprit ambitieux peut désirer, tout cela vous viendra par moi si vous réussissez à débarrasser Eugenius de cette passion insensée, je veux dire de son objet. L'amour est un sentiment qui doit rendre l'homme joyeux et content, et non pas triste et misérable. Hors de cela, il ne vaut rien.

— Sage et pieuse tout ensemble, noble Eugraphia ! dit Florus avec le ton de voix et l'attitude les plus propres à exprimer une profonde admiration. Eugenius a l'esprit comme troublé. Cela ne peut être que le fruit des influences diaboliques, et Optatus ne manquera pas de punir ce crime comme il le mérite. Je cours chez lui.

Eugraphia le suivit un instant des yeux et se dit à elle-même :

— Un sujet utile dans les moments où l'intrigue a fort à faire, comme à présent, mais peu commode quand l'ordre et la tranquillité règnent. Ces sortes de natures inquiètes et curieuses ont besoin qu'on les tienne en laisse ; autrement, elles flairent de tout côté ce qui n'a pas besoin d'être découvert, ce qu'il est inutile de mettre au grand jour On pourrait cependant lui donner un évêché éloigné... en Mésopotamie ou en Lybie !... Mais je crains qu'il ne veuille pas quitter Constantinople.

XXXVII.

L'INTERROGATOIRE.

Florus n'avait pas besoin de recommander au Préfet Optatus la sévérité contre les partisans de Chrysostôme, car ce magistrat se faisait une joie personnelle d'employer contre eux la rigueur. Il commença sur le champ les arrestations et l'interrogatoire, Quiconque était convaincu d'attachement à la foi et à l'Eglise devenait par cela même coupable d'attentat contre la Majesté Impériale, ou de rebellion aux volontés de l'Empereur, ou plus simplement encore, auteur de l'incendie de la basilique par haine contre Arsace. Les divers chefs d'accusation étaient appliqués par le Préfet, comme il jugeait le plus à propos, selon les personnes qu'il appelait à sa barre. Mais il punissait au dessus de tout, avec un plaisir particulier, la fidélité à la foi, la fermeté dans la foi. C'est qu'en effet, la foi catholique a toujours eu deux glorieux priviléges : — le premier d'inspirer l'amour jusqu'au martyre; — le second de soulever contre elle la malice et la bassesse, la méchanceté et l'abjection. Parce que le christianisme n'est pas le serviteur du monde, parce qu'au contraire il lui parle en maître et lui donne des lois — le monde qui ne veut pas le reconnaître, parce qu'il ne veut pas se détacher du péché, le monde le hait et le persécute.

Le vieux prêtre Tigrius, le diacre Sérapion, le jeune lecteur Euthemius, avaient déjà subi les cruelles épreuves du feu et de la glace. On savait que Chrysos-

tôme leur était tout particulièrement attaché à cause de leur vertu et de leurs rares qualités. Aussi eût-il été très-désirable de les faire passer, en transfuges, dans le camp d'Arsace. Mais aucun tourment ne les ébranla. Euthemius rendit son âme à Dieu au milieu des souffrances, en protestant de son innocence à l'égard du prétendu crime qu'on lui imputait, et de son inébranlable attachement au patriarche Chrysostôme et à sa cause. Sérapion et Tigrius furent jetés dans un sombre cachot, où les rejoignirent, bientôt après, d'autres compagnons de souffrances qu'on entassait pêle-mêle, couverts de plaies auxquels la la plupart ne tardèrent pas à succomber, faute de secours.

Pentadia fut interrogée à son tour. Un témoin déposa qu'elle avait profité du tumulte occasionné dans la chapelle baptismale pour se glisser dans le chœur et y mettre le feu. Ce témoin était une jeune fille que Pentadia avait comblé de bienfaits pour l'arracher aux séductions du monde, et qui n'avait pas assez de bonne volonté pour se laisser sauver. Elle voulut recevoir le baptême cette année pour être à l'égal des catéchumènes ses compagnes. Pentadia ne devait pas le permettre. La malheureuse fille vit, dans ce refus nécessaire, une offense, et pour s'en venger, elle déposa faussement contre sa bienfaitrice. Quelques suivantes de Pentadia la démentirent très-énergiquement, n'ayant pas perdu de vue un seul instant leur diaconesse. Aussitôt le Préfet ordonna de les soumettre l'une après l'autre à la question. Le chevalet, instrument de torture, était un banc posé sur deux tréteaux; à l'une des extrémités se trouvait une roue, à l'autre un pieu solide. Le patient était étendu sur le banc ; on l'attachait par les deux bras à ce poteau ; on liait les pieds avec une corde qui allait s'enroler sur la roue ; quand en faisait tourner cette roue, le corps du patient était violemment tiré dans toute sa longueur,

tant qu'à la fin les membres se désarticulaient, les nerfs se brisaient, les veines se rompaient.

Quatre compagnes de Pentadia furent ainsi torturées sous ses yeux. On leur enleva leur manteau, leur voile, et leurs chaussures, on les étendit, dans leur robe blanche de néophyte, sur l'horrible planche, on attacha leurs pieds et leurs mains, et alors la roue se mit en mouvement. D'abord un léger gémissement se fit entendre, puis des plaintes déchirantes, des cris aigus; mais quand on les interrogea, elles restèrent l'une après l'autre fidèles à la vérité. La malheureuse Pentadia assistait à ce spectacle, muette et immobile de douleur.

— Mauvaise femme que vous êtes avec votre fausse piété! lui dit le préfet. Quoi! ces cris de détresse ne vous décident pas à dire la vérité et à avouer votre crime.

— Je suis prête à monter sur le chevalet et à mourir, dit Pentadia d'une voix éteinte; car cela peut être la volonté de Dieu Mais il ne peut vouloir du mensonge. Je ne puis mentir.....

Pendant que ces horribles scènes s'accomplissaient, Phœbé avait reparu devant Gunild.

— Noble dame, lui dit-elle d'une voix bassement servile, vous êtes habituée à être servie; accordez-moi donc la grâce de vous servir d'esclave et d'exécuter vos ordres.

— Je ne suis pas votre maîtresse, répondit Gunild; — je sais me passer de servante; et, d'ailleurs, je n'ai pas d'ordres à donner dans une maison étrangère — surtout quand cette maison est une prison.

— C'est au moins une prison dorée, noble dame!... Et quelle qu'elle soit — il faut vivre, boire et manger, prendre du repos...

— Laissez-m'en donc jouir en vous retirant! fit Gunild en l'interrompant.

— Si j'étais seulement sûre que vous vouliez vous

reposer! Vous en avez besoin, vous semblez fatiguée!

— Vous me fatiguez, pauvre Phœbé, dit Gunild épuisée. Soyez assurée que l'heure de mon repos viendra bientôt — mais pas dans cette maison — c'est pour cela que je dois repousser toutes vos offres de service.

Avant que Phœbé pût répondre, il se fit dans la maison un bruit inaccoutumé. Eugenius entra et Phœbé disparut. Il se plaça en face de Gunild, la considéra d'abord en silence, puis promena son regard dans la chambre.

— Vous appelez cette demeure une prison, dit-il enfin, vous ne voulez rien prendre, vous n'acceptez aucun service d'aucune sorte — quelle est votre intention à cet égard? — Parlez!..... Votre silence obstiné pourrait me porter à des excès de fureur.

— Je n'ai pas besoin de vous mettre dans le secret de mes résolutions, dit-elle tranquillement. Quant à mon silence, vous savez pourquoi je l'observe et pourquoi je le trouve convenable. Ce n'est point de l'obstination.

— Vous voulez donc y persister?

— En votre présence, oui.

— Et vous persistez également à soutenir que vous êtes ici prisonnière?

— Ne le suis-je pas en effet? demanda-t-elle.

— Fort bien! Vous allez maintenant voir s'ouvrir pour vous une véritable prison ; là, vous serez seule, sans nourriture, sans servante, sans lit de repos.

— Si j'ai l'assurance de ne pas vous y voir, je désire y être conduite immédiatement, dit Gunild en se levant vivement de son siége.

— Votre haine est donc bien grande?

— Ce n'est pas de la haine, répondit-elle.

— Alors, votre répulsion... votre mépris...

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer mes sentiments. Jugez-vous par ma manière d'être. Vous voyez

assez que je veux être loin d'ici, loin de votre compagnie.

— Que votre volonté soit faite, dit Eugenius avec un sentiment de rage intérieure; — mais sachez que vous n'entrez pas innocente dans la prison. Vous êtes accusée de grands crimes.

— Par qui? demanda Gunild avec une fière dignité.

— Par moi! répondit froidement Eugenius. Et sachez qu'il ne vous servira de rien d'essayer de vous défendre en soutenant que je ne vous accuse que pour me venger de vos dédains.

— Soyez sans inquiétude, répondit Gunild avec calme. Si, pour me justifier pleinement et faire éclater toute la vérité, j'étais obligée de prononcer votre nom, je devrais dévoiler votre indignité, l'indignité d'un prêtre qui a voulu renier la foi pour une arienne, et c'est ce que je ne ferai jamais.

— Gunild! s'écria Eugenius, avec vous l'amour doit triompher de tout autre sentiment parce que vous êtes une créature surhumaine, angélique. Ayez pitié de moi, sauvez-moi.

Il essaya de lui prendre la main. Gunild recula vivement.

— Malheureux s'écria-t-elle avec feu! ne comprendrez-vous donc jamais que je respecte encore, dans sa chûte profonde, le caractère du prêtre, tandis que sa personne m'inspire une aversion profonde, une horreur indicible.

— Nous allons donc essayer de mitiger cette horreur dans la prison, dit Eugenius.

Il ouvrit la porte, et lui montra les Thraces qui attendaient à deux pas.

Gunild passa en silence devant lui, et sortit de la chambre. Voyant que les soldats étaient munis de cordes, elle leur présenta tranquillement les deux mains, qu'elle laissa enchaîner, et les suivit.

Phœbé resta muette et immobile d'étonnement en

présence de ce spectacle auquel elle ne pouvait rien comprendre. La reine est changée en agneau! murmura-t-elle à demi-voix;—mais on n'en fera cependant pas un agneau de sacrifice ?

— De quoi vous occupez-vous ? dit une voix sourde derrière elle.

Elle se retourna toute effrayée, et vit son maître, qui, pâle et défiguré, l'air troublé et agité, sortit de la maison.

Eugenius suivit de loin Gunild, pour voir ce qu'il allait advenir d'elle. Au tribunal il apprit que les interrogatoires étaient suspendus pour aujourd'hui, parce qu'on ne voulait pas torturer tout le jour de Pâques. Les accusés étaient tous en prison. Parmi eux se trouvait Olympia — dont l'interrogatoire devait avoir lieu le lendemain matin. Ensuite on questionnerait aussi Gunild, qui se trouvait dès maintenant incarcérée solitairement.

Tout allait au gré des désirs d'Eugenius. Il cherchait à espérer que la prison ferait perdre à Gunild son courage et sa force, mais il pouvait se tromper — et ensuite? se demanda-t-il. Et lui-même où allait-il, dans quelle voie se trouvait-il? Et une voix intérieure lui demandait : Et ensuite ?... Et ensuite ?...—



XXXVIII.

LA QUESTION.

De tous ces événements, l'empereur Arcadius n'avait pas le moindre soupçon. Il avait fait ses dévotions à l'église des Apôtres, avec l'Impératrice, la Cour et toutes les personnes attachées au parti impérial. L'incendie qui avait détruit l'intérieur de Sainte-Sophie, quelques constructions accessoires et le palais du Sénat, était éteint ; on avait dit à l'Empereur qu'on pourrait, avec le temps, découvrir et punir les incendiaires. Chrysostôme était parti paisiblement pour la Bithynie ; — tout était dans l'ordre, — de quoi aurait-il pu se tourmenter ? — Le printemps était si ravissant ce jour-là. Un tendre feuillage enveloppait, comme d'une gaze verdoyante, les bois de châtaigniers et de platanes qui entouraient la ville du côté des terres ; les champs, les côteaux, couverts d'une végétation pleine de fraîcheur, offraient partout aux regards les reflets chatoyants des riches couleurs du ciel.

— La nature célèbre aujourd'hui la fête de sa résurrection ; n'êtes-vous pas disposé à en jouir, mon auguste seigneur ? dit Eudoxia toujours prête à distraire son époux.

Et lui, toujours prêt à se laisser distraire par elle, accepta volontiers la promenade qu'elle lui proposait.

L'Empereur, en manteau de soie pourpre brodé de figures d'animaux fantastiques, et l'Impératrice en robe blanche brodée d'or et de pourpre, prirent place dans un char traîné avec une lenteur solennelle par

deux mulets d'une blancheur éclatante. Le char était fait de bois précieux, incrusté d'or et de pierres fines. Des rideaux de soie rouge étaient tendus en forme de baldaquin au-dessus de leurs siéges; leurs pieds posaient sur des tapis de Perse; les harnais des mulets étaient tout brillants de plaques d'or. Quand ce véhicule marchait au soleil et sous le vert feuillage des arbres, on eût dit un char enchanté. Accompagné d'une suite brillante et escorté par les soldats de la Garde, le couple impérial sortit de la ville par la porte d'Or, et se dirigea du côté des vertes collines de la Thrace. Au sommet d'un plateau, qui offrait une vue étendue sur la Propontide et le mont Olympe, on fit une halte pour jouir de ce ravissant tableau. Mais un objet particulier attira les regards de l'Empereur. Il remarqua, dans une petite vallée, entre deux collines, un champ tout blanc.

— Qu'est-ce que cela, Anthémius? demanda-t-il au Préfet du palais. Ce ne sont pas des tentes..... car je vois un certain mouvement. Serait-ce un immense troupeau de cygnes?

— Plût à Dieu, César-Auguste, que ce fût des cygnes, répondit Anthenius avec un profond soupir; car la belle et riante campagne n'en serait pas déparée, et vos regards pieux n'en seraient pas attristés. Non! ce ne sont pas des cygnes..... c'est une abominable secte de dissidents qui s'intitulent du nom de Purs, et qui se réunissent en cet endroit, parce que dans la ville, grâce à la piété du grand Théodose, les lois défendent tout exercice des cultes hétérodoxes.

— L'Eglise de Dieu ne sera-t-elle donc jamais délivrée de ces dissentiments hérétiques! dit l'empereur Arcadius avec l'accent d'un profond chagrin. Ce spectacle suffit pour enlever à la campagne tout son charme, toute sa pureté,.. car il offense la majesté divine.

Vivement attristé, il donna l'ordre de rebrousser

chemin, et l'Impératrice ne put réussir à le ramener à la gaîté sur la route.

A peine rentrée dans ses appartements, elle fit venir le Préfet du palais.

— Je n'aime pas, Anthemius, que l'on mette inutilement l'Empereur de mauvaise humeur, dit-elle d'un air sombre. Pourquoi ne lui avez-vous pas laissé croire innocemment à la présence d'un immense troupeau de cygnes?

— C'est que je craignais, ô divine Impératrice, que César-Auguste ne poussât plus loin l'investigation et ne vînt à découvrir la vérité.

— Ce n'était donc pas une secte d'hérétiques?

— C'était une réunion de plus de deux mille néophytes, en robe blanche, qui, avec quelques prêtres, se sont réfugiés dans cette vallée, moins pour échapper à laprison et à l'interrogatoire au sujet de l'incendie, que pour vaquer librement à la célébration des offices religieux du soir.

— Les néophytes de la nuit dernière, à titre de partisans de Chrysostôme sont, en effet, bien près de l'esprit de secte, répondit Eudoxia d'un ton adouci, et dans ces circonstances, il valait mieux parler comme vous avez fait. Je suis satisfaite.

Anthemius, qui était resté à genoux, se leva le cœur soulagé. On commençait à craindre singulièrement l'Impératrice.

La nuit arriva, — nuit profonde dans l'étroite prison où Pentadia et Olympia se trouvaient avec leurs compagnes, nuit profonde dans la chambre vaste et déserte qu'on avait assignée à Gunild. Tandis que les premières n'avaient point assez d'espace pour se coucher ou s'asseoir toutes à la fois par terre, et qu'elles étaient obligées de réserver cette place pour les victimes du chevalet et pour Olympia, qui était extrêmement souffrante et maladive, Gunild était comme dans un désert caillouteux, sans autre com-

pagnie que celle des bêtes repoussantes qui établissent leur séjour dans ces lieux sombres, humides et pierreux : les lézards, les crapauds, les rats, les araignées. Les autres avaient la douleur d'être réunis sans pouvoir se soulager entre elles ; Gunild était livrée à toute l'horreur de l'abandon le plus extrême. Mais les âmes pures sont des âmes fortes. Aucune d'elles ne faiblissait, toutes étaient prêtes à endurer des souffrances plus grandes encore.

Minuit venait de sonner. Gunild était extrêmement fatiguée, après la veillée de la dernière nuit, et les émotions violentes auxquelles elle avait été en proie pendant tout le jour. Elle était épuisée faute de nourriture, et tourmentée par une soif brûlante. Elle se laissa tomber sur le sol humide et sale de sa prison; mais elle ne put trouver un moment de repos, car les insectes les plus dégoûtants grimpaient sur elle ; la répugnance la forçait à se relever. Elle croisa les mains avec résignation sur sa poitrine.

— O vous Seigneur à qui j'ai engagé aujourd'hui mon âme, si vous voulez que votre fiancée marche dans la voie douloureuse que vous avez parcourue vous-même — si elle doit, comme vous, être dans le désert avec les bêtes — comme vous, souffrir la faim ; — comme vous se trouver en face du tentateur — o faites qu'elle en triomphe et que les anges viennent aussi à elle — non pour la servir comme ils vous ont servi, mais pour lui donner de la force et de la fermeté.

Une lumière vive frappa brusquement ses yeux. Les gardiens parurent avec des torches et la conduisirent devant Optatus, qui voulait achever son œuvre ténébreuse dans le silence de la nuit.

Olympia était déjà debout devant son tribunal.

— Pourquoi avez-vous mis le feu ? lui demanda-t-il d'un ton sec et bref.

— Vous connaissez ma vie, répondit-elle ; celle qui

consacre de grandes sommes d'argent à la construction des églises, n'ira certainement pas les incendier.

— Oui, votre vie je la connais parfaitement! dit Optatus d'un air morose.

— Eh bien! si vous y trouvez quelque chose de criminel, répondit-elle tranquillement, devenez mon accusateur et laissez à d'autres le soin de me juger.

En ce moment parut Gunild, entre deux sbires, — pâle, mais tranquille et belle dans son calme, comme une âme bienheureuse qui a déjà remporté la victoire sur le monde. Elpis poussa un cri sourd; Olympia chancela, mais reprenant aussitôt ses sens, elle lui tendit les bras.

—Oh! Dieu soit loué, s'écria-t-elle, que votre premier pas dans l'Eglise vous procure l'honneur d'une semblable confession.

— Parlez-vous sérieusement? demanda Optatus avec ironie.

— Je ne parle jamais autrement que je ne pense, dit Olympia.

— Et elle n'a dit que ce qui est au fond de mon âme, ajouta Gunild.

— Bon! dit Optatus, la noble Olympia sera donc témoin de la confession de la noble Gunild.

Il s'adressa alors à cette héroïque jeune fille.

— Sachez donc que vous n'êtes pas accusée d'avoir mis le feu, mais d'un crime beaucoup plus affreux, qui va mal avec votre minois hypocrite et votre christianisme fanfaron; vous êtes accusée de sorcellerie.

Gunild regarda le préfet avec une surprise inexprimable.

-- Oui, faites l'étonnée! On vous connaît! Vous êtes accusée d'avoir employé des enchantements malins.

— Moi?... moi?.,, dit Gunild étourdie, je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre tout de suite. Vous

êtes accusée d'avoir jeté un sort sur le jeune prêtre Eugenius, le neveu de la noble Eugraphia, pour le forcer à vous aimer.

— Oh!... c'est odieux! fit Gunild avec l'accent d'une énergique protestation.

Et elle couvrit son visage de ses deux mains.

— Voyez, comme vous êtes vite convaincue. Votre confusion est une confession, dit Optatus.

— Je ne suis que honteuse d'être l'objet d'une pareille accusation, dit Gunild.

— L'orgueil vous sied mal.

— Pour cela, vous avez raison, répondit-elle.

Et un sourire céleste brilla dans ses yeux et sur son visage.

Olympia n'avait pas revu Gunild depuis son baptême. Elle la trouva transfigurée. Tout ce qu'il y avait de dur et de sec dans son être et ses manières s'était adouci, fondu aux rayons de la grâce.

— C'est le sourire des saints! souffla Elpis à l'oreille d'Olympia.

— Ainsi, vous avouez votre crime? demanda Optatus.

— Je ne l'ai point commis.

— Si vous mentez, je suis forcé de vous faire mettre sur le chevalet pour vous obliger à reconnaître la vérité.

— Je ne l'ai pas commis.

Sur un signe d'Optatus, les sbires s'approchèrent d'elle.

— Pitié, Optatus! s'écria Olympia transportée de douleur et d'effroi.

— Chère Olympia, jamais pour vous-même vous ne prononceriez ce mot dans ce lieu, dit Gunild avec douceur. Oh! laissez-moi dans votre âme à la même hauteur que vous-même.

Elle éloigna les sbires d'un geste, et déposa d'elle-

même son voile, son manteau et ses souliers. Une poignée de ses cheveux blonds tombaient égarés ; elle les rassembla, et les roula simplement autour de sa tête, de sorte que son beau visage pâle semblait une perle enchâssée dans un cadre d'or.

Optatus fit signe aux sbires une seconde fois, et une seconde fois Gunild les tint à distance. Dans sa longue robe blanche — image de la pureté de son âme — elle marcha vers l'horrible appareil de torture. Avant d'y monter, elle se tourna du côté d'Olympia.

— C'est lui, le malheureux, qui m'a ouvert le paradis terrestre, la sainte Eglise, c'est lui qui m'ouvre aujourd'hui le paradis du ciel. Puisse ma souffrance servir au salut de sa pauvre âme. Et maintenant, adieu, chère Olympia, — au revoir dans le ciel.

— Allez vous réellement mourir! s'écria Olympia.

— Je crois qu'oui!..... Une âme a imploré de moi son salut. Ici-bas je ne pouvais la sauver..... Peut-être serai-je exaucée, quand je prierai pour elle auprès du trône de Dieu.

— Adieu donc, douce et tendre victime, dit Olympia touchée jusqu'aux larmes.

Tremblante d'émotion, elle s'appuya sur le bras de Théoné.

— Vous divaguez, tant la crainte vous trouble, et vous êtes obligée cependant de confesser la vérité. Hâtez-vous donc, si vous ne voulez pas qu'on vous aide! cria Optatus avec impatience.

Gunild s'étendit sur le chevalet.

— Seigneur, dit-elle, je me recommande à vos saintes plaies.

Les bourreaux se mirent à l'œuvre. Ils lièrent Gunild par les pieds et les mains, et lui passèrent au cou une corde attachée au poteau. Ce raffinement n'était pas employé dans les cas ordinaires. Mais Optatus avait compris toute la portée des recommandations qu'Eu-

graphia lui avait fait faire par Florus au sujet de Gunild. Quand tout fut prêt, le préfet reprit la parole :

— Reconnaissez-vous que vous avez fait usage d'enchantements diaboliques ?

— Je ne l'ai point fait, répondit Gunild, d'une voix claire et distincte.

Les bourreaux firent leur ouvrage.

— Soutenez-la, ô Seigneur Jésus crucifié, dit Olympia du fond du cœur.

Un profond silence régna dans le prétoire.

— Assez ! cria Optatus aux bourreaux.

— Avouez-vous maintenant? demanda le préfet.

Le silence ne fut pas troublé.

— Elle est sans connaissance, — enlevez-la ! dit le préfet froidement.

Les bourreaux délièrent Gunild, et l'un d'eux l'enleva du banc sur ses bras. Sa tête, ses membres étaient sans mouvement. Il la déposa à terre devant le préfet.

— Seigneur, dit-il à Optatus... elle est morte.

— L'agneau du sacrifice a été étranglé, murmura Elpis d'une voix éteinte.

— Elle jouit maintenant de la paix éternelle, dit Olympia qui venait de trouver une force surnaturelle.

Puis se tournant vers Optatus :

— Vous permettrez, dit-elle, que j'emporte sa dépouille, et que je lui rende les derniers honneurs ?

— Prenez-la, dit-il durement. Votre jugement personnel viendra plus tard.

Il sortit de son tribunal.

— La fille d'un traître, — traîtresse elle-même envers l'Impératrice, — a reçu sa récompense ! murmura-t-il d'un air sombre, pour étouffer le cri de sa conscience.

Il chercha à dormir, mais il ne put goûter aucun repos sur son lit. Il se releva et s'occupa de rédiger ses sentences contre ses divers accusés.

De grand matin, un domestique lui annonça le noble Eugenius.

— Qu'il entre! dit le Préfet; mais il faut que cinq ou six hommes de garde se tiennent à la porte, tout prêts à entrer au premier signal.

Le domestique sortit et Eugenius entra. Il était pâle et défait.

— Vous paraissez très souffrant! lui dit Optatus... mettez-vous. Que puis-je faire pour vous servir?

— Une simple réponse! dit Eugenius en restant debout devant le préfet. Je viens du palais de justice et j'y ai appris que le lecteur Euthemius, une servante de Pentadia et la noble Gunild, avaient perdu la vie à la suite des épreuves de la torture. Cela est-il vrai?

— Pour la servante de Pentadia, je ne le savais pas encore. Quant à Gunild et à Euthemius la chose est exacte, répondit Optatus d'un air tranquille.

— Que l'enfer vous confonde! cria Eugenius en se précipitant sur le préfet avec un poignard qu'il tenait sous son manteau.

Mais Optatus, qui avait surveillé tous ses mouvements, évita le coup et appela la garde pendant qu'Eugenius, entraîné par la violence de son propre mouvement, roulait à terre.

— Liez-le et conduisez-le dehors; il est furieux, dit Optatus pâle de frayeur.

Quelques heures plus tard, l'évêque Sévérian paraissait devant l'Impératrice.

— Votre présence, mon vénérable Père, m'apporte toujours quelque chose de bon, dit-elle avec beaucoup d'obligeance. Aujourd'hui, que m'annoncez-vous?

— Je vous apporte la nouvelle, ô divine Impératrice, que l'interrogatoire des accusés au sujet de l'incendie est terminé sans avoir révélé rien de positif. Cependant Tigrius et Sérapion sont bannis de Constantinople, non pas tant à cause de l'incendie que

pour leur fanatisme insensé, turbulent à l'égard de Chrysostôme.

— Ha! j'approuve cela! Oui, je suis très-contente d'Optatus.

— Vous le serez plus encore, généreuse Souveraine, en apprenant qu'il a été extrêmement indulgent pour les dames comprises dans l'accusation. Les diaconesses Pentadia et Olympia ont été remises en liberté avec injonction de se soumettre au nouvel ordre de choses ecclésiastiques, sous peine, en cas de récidive, d'être punies d'une amende pécuniaire et du bannissement. Maintenant, il faut leur laisser le temps de se remettre, car toutes deux sont très-attristées et très-abattues de la mort de trois jeunes néophytes.

— Trois néophytes? et des jeunes filles? c'est bien triste!... Mais d'où vient cela? demanda Eudoxia avec un vif intérêt.

— L'une a péri dans le tumulte qui s'est fait au moment où l'on s'est emparé de Chrysostôme. La seconde était d'une santé extrêmement faible; elle est morte en prison. Et la troisième...

— Et la troisième, répéta Eudoxia, inquiète de l'interruption de l'évêque.

— Pas de victoire sans sacrifice! Pas de triomphe sans croix! reprit-il. Vous l'aimiez, cette troisième; cependant, vous l'aviez déjà perdue... par son ingratitude.

— Gunild... morte! s'écria Eudoxia pleine d'effroi; — morte, elle, si belle, si florissante!... Comment cela est-il possible?...

— L'agitation morale de ces derniers jours a dépassé ses forces de jeune fille. Agitée d'une fièvre violente, elle a divagué dans son interrogatoire, — et bientôt après, une attaque de nerfs l'emportait. Elle a rendu le dernier soupir sans faire entendre une plainte.

— O Gunild! ma chère Gunild!... j'ai perdu en vous un trésor inappréciable! fit Eudoxia toute en pleurs.

— Elle était déjà perdue pour vous avant de mourir, ô ma souveraine. Pensez-y ! embrassez les événements dans tout leur ensemble : c'est à la suite de cette catastrophe que Gunild meurt et que vous devenez l'Impératrice absolue de l'empire d'Orient.

— Vous avez raison, mon vénérable Père, dit Eudoxia en séchant ses larmes. Je ne veux pas pleurer, je veux, au contraire, me réjouir; car à partir du moment où cet homme a été chassé, l'Eglise a été délivrée d'un tyran, et c'est depuis lors seulement que je suis réellement Impératrice, n'ayant personne à craindre.



XXXIX.

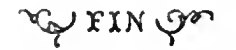
L'IMPÉRATRICE ABSOLUE.

Le 6 octotre de cette même année 404, un profond silence régnait dans le palais de l'Hebdomon. Elle était morte la belle, la fière, la puissante Impératrice Eudoxia, morte à vingt-quatre ans, morte dans les douleurs de son sixième enfantement. Arrivée au but qu'elle avait tant ambitionné, elle trouvait une mort prématurée, inattendue.

XL.

DANS LE DÉSERT.

Au bout de longues années, quand déjà les restes de Chrysostôme avaient été solennellement rapportés à Constantinople par les enfants d'Arcadius et d'Eudoxia, et que son nom et sa mémoire étaient vénérées à l'égal des grands saints; quand Olympia avait depuis longtemps disparu, comme une humble étoile, de l'horizon du temps, pour briller d'un vif éclat dans un monde meilleur, alors vivait dans la solitude de la Thébaïde un pénitent, robuste encore dans la vieillesse. Il s'appelait Eugenius.




16876

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Douai. — Imprimerie DECHRISTÉ, rue Jean-de-Bologne.

Voir page 4, l'annonce des éditions ordinaires et à bon marché.

BIBLIOGRAPHIE.

Il semblait que rien ne pût ajouter à la popularité de *Fabiola*, et que ce gracieux livre eût désormais acquis, dans toutes les familles chretiennes, l'estime et l'affection dont il est digne.

Une pensée heureuse de M. Lethielleux vient de rendre un éminent service aux lettres chrétiennes, en assurant à l'œuvre du cardinal Wiseman de nouveaux et brillants succès. M. Lethielleux publie une édition de luxe de *Fabiola, illustrée* de gravures exécutées avec le plus grand soin par un artiste de haut mérite, M. L. Frolich.

S'il y a quelque hardiesse dans cette entreprise, cette hardiesse est de celles auxquelles sourit la fortune. Sans doute, le sujet présentait des difficultés et des exigences presque sans égales. Les types chrétiens décrits par Mgr Wiseman veulent être respectés bien plus que toutes les conceptions profanes ; en outre, les récits de Mgr Wiseman ne sont pas seulement vénérables par leur relation avec l'histoire de la primitive Eglise ; ils tiennent du talent de l'auteur et de l'élévation de son caractère, un parfum de poésie chrétienne trop délicat pour admettre facilement le concours du dessin et de la gravure, ou de toute autre ornementation étrangère.

L'artiste qui a illustré *Fabiola* a senti l'étendue de son obligation et il s'en est heureusement acquitté. Nous devons particulièrement louer en lui un goût très pur, une sobriété pleine de réserve, un sentiment très juste de la pieuse simplicité propre à l'époque des catacombes, et enfin une fidélité scrupuleuse envers le texte et l'esprit du livre.

M. Lethielleux publie en même temps, sous le titre d'*Album-Fabiola*, un tirage spécial et artistique sur chine des 21 gravures de l'édition illustrée. Le tirage sur chine contribue notablement à rehausser l'élégance des gravures, et cet album, format grand in-4°. relié sur onglet, se vend 20 francs. Comme l'*édition illustrée*, il est appelé à devenir un des principaux ornements des bibliothèques de luxe.

Toutes nos lectrices connaissent *Fabiola*, ce noble type du roman chrétien, ce livre qui a une place d'honneur dans toute bibliothèque de jeune fille et de jeune femme, ce livre qui, en évoquant les beaux souvenirs des premiers temps du christianisme, a donné comme une secousse électrique à notre époque dégénérée ; ce livre où le cardinal Wiseman a reproduit tout ce qu'il y avait en lui de connaissances profondes, de piété ardente et de qualités grandes et aimables. Nous avons parlé dans ces mêmes colonnes de ce beau livre, au moment où il fit son apparition, qui fut un événement pour les chrétiens et les hommes de lettres. Nous ne nous chargerons pas de raconter une seconde fois à nos lectrices des pages

qui leur sont familières ; mais nous leur annonçons qu'on vient de publier une nouvelle édition de *Fabiola*, dont le vêtement extérieur annonce la beauté morale et intellectuelle de l'ouvrage.

L'impression est très soignée, vingt et une belles gravures animent le livre; on a emprunté aux catacombes romaines des épitaphes et des dessins qui ont beaucoup d'attrait et de nouveauté. Cette belle édition a sa place marquée dans toutes les familles distinguées ; qu'on la laisse traîner sur les tables, elle plaira et fera du bien. Me BOURDON.

(*Journal des Demoiselles*, 1er août 1867).

Le succès de *Fabiola* a été trop grand, ses nombreuses éditions sont trop répandues, pour que nous ayons la pensée de parler de nouveau de ce charmant ouvrage. *Mais nous tenons à signaler la magnifique édition que vient d'en publier* M. LETHIELLEUX, *et les belles eaux-fortes qui l'accompagnent*, et qui, séparées, peuvent former un *remarquable album*. Leur auteur, Frolich, dont le nom devrait figurer au frontispice du livre, en reproduit les scènes principales avec une énergie qui n'exclut pas la grâce. *Ses compositions*, souvent divisées en trois parties, *sont dignes de l'ouvrage qui les a inspirées* : nous ne saurions mieux les louer. *Une publication pareille n'a besoin que d'être connue pour être appréciée.*

(*Bibliographie catholique*, juin 1867).

EXTRAIT DU CATALOGUE :

Ouvrages recommandés pour les Bibliothèques paroissiales, Distributions de prix, etc.

QUINTON (A). — **Aurélia**, ou les Juifs de la porte Capène, Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans. 2 beaux vol. in-18 de 400 pages chacun. 5 fr.

(Plusieurs traductions ont paru à l'étranger).

Après une longue et intéressante analyse, la FRANCE CENTRALE conclut ainsi :

« ..... Pour nous, s'il nous fallait, en terminant, résumer d'une manière saisissante l'impression générale que nous a laissée l'AURÉLIA, de M. Quinton, nous la comparerions à une œuvre du même genre qui a captivé des millions de lecteurs : FABIOLA, du cardinal Wiseman, ; et nous dirions : *l'intérêt du récit est au moins égal, et l'érudition de beaucoup supérieure.* (*La France Centrale*).

Blois, le 13 septembre 1866.

... Aurélia est comme un nouveau Pompéi qui sortirait tout-

à-coup de terre et viendrait présenter à nos regards étonnés toutes les particularités d'une civilisation morte depuis des siècles...

Je ne crains pas de dire que M. Quinlon, sous la forme légère d'un roman, vient de donner l'une des plus fortes études dont la Rome des premiers Césars ait été l'objet...

L'Aurélia de M. Quinton est certainement une production hors ligne; elle est digne du succès de **Fabiola....**

(Le Catholique.) J. CHANTREL.

J'ai lu votre **Aurélia**; mais je ne saurais vous peindre ou exprimer, ni en français, ni en espagnol, ni en aucune langue, le PLAISIR et l'ADMIRATION que j'ai sentis au plus haut degré en la lisant... FERNAN **CABALLERO.**

Séville, 16 février 1867.

DU MÊME AUTEUR :

LE DIEU PLUTUS

Etude sur l'Empire et la papauté à la fin du IIIe siècle.

(Sous presse).

WISEMAN (le card.). — **Fabiola**, ou l'Eglise des Catacombes. Traduction FRANÇAISE, INTÉGRALE et REMARQUABLE, tant pour la fidélité que pour l'élégance, avec PRÉFACE et NOTES de l'auteur, INSCRIPTIONS TUMULAIRES, etc.

1 vol. in-8, grand papier cavalier.	2 »
— in-8, sur carré.	1 50
— gr. in-18 jésus (coll. des *Récits*).	1 50
— gr. in-18 jés. (*comp. et complète*).	1 »

Voir, pages 1 et 2, l'**Edition illustrée.**

RÉCITS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE :

Beaux vol. in-18 jésus (300 pages), brochés.	1 50
Reliés en toile riche, écusson spéc. et doré, tr. jaspées.	2 25
dorées.	2 50

La collection comprendra au moins 50 *volumes*, qui paraîtront à des intervalles très-rapprochés, et offriront le plus sérieux intérêt pour les *Bibliothèques paroissiales et populaires*, les *Distributions de prix* et la *Propagande des bonnes lectures*.

On peut se faire inscrire pour recevoir les volumes par la poste au fur et à mesure de leur mise en vente.

Lettre de S. G. Mgr l'Archevêque de Bourges à l'Editeur.

Bourges, 6 *mars* 1867.

Monsieur,

Je suis, avec intérêt, vos *Récits sur l'Histoire de l'Eglise*. .. . Tous ont un but utile qu'on ne saurait trop encourager : plusieurs dénotent

un vrai talent et sont le fruit de recherches précieuses. Je suis heureux de vous féliciter de cette bonne et intéressante publication.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

† C. A., *archevêque de Bourges.*

A M. l'abbé **GUENOT**, (auteur de plusieurs volumes de cette collection)

ÉVÊCHÉ
DE COUTANCES Monsieur l'abbé,

Je vous remercie de vos volumes : j'ai déjà lu *Michel Soudais*, et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt...

Je vais signaler vos ouvrages dans mes Petits Séminaires.

† J. P., évêque de Cout. et d'Avr.

« Nous applaudissons donc de grand cœur aux *Récits de l'Histoire de l'Eglise* publiés par M. Lethielleux.

(*Messager de la Semaine*, 25 févr. 1865).

« Je ne saurais trop approuver l'œuvre excellente que font les collaborateurs de la publication, d'offrir ainsi une réunion d'ouvrages moraux et instructifs ; je m'associe de toute l'énergie de mes vœux au succès de l'œuvre.

« Je tâcherai de vous faire trouver des amateurs parmi mes confrères qui, comme moi, s'occupent de procurer de bonnes lectures aux *jeunes personnes.* » L'abbé G., vic. à Marseille.

« ..... N'omettez pas de m'envoyer *tous* les volumes au fur et à mesure qu'ils paraîtront ; car, je désire la *collection complète.* Les 20 volumes déjà parus répondent pour ceux qui doivent venir ensuite. Ces Récits sont très intéressants, nos jeunes filles les lisent avec plaisir.

Sr Agnès, pour la supérieure du couvent de l'Immaculée-Conception, à Marseille.

... Aussi les encouragements et le succès ne lui manqueront pas (*à cette collection*).

Où trouver des récits plus attachants que dans l'histoire des persécutions, des combats et des triomphes de l'Eglise de Jésus-Christ ? Les fictions les plus ingénieuses pâlissent devant ces vives et palpitantes réalités, et l'histoire profane n'approche pas de l'intérêt de cette histoire sacrée. (*Le Catholique*).

VOLUMES DÉJA PARUS DES *RÉCITS :*

GUENOT (C) — **Hanani l'Essénien**, Scènes des temps apostoliques. 1 vol.

Les premiers chrétiens en Judée. — Esséniens, Pharisiens et Sadducéens. — Domination Romaine. — Siége de Jérusalem. — Dispersion de la nation juive. — Le Christianisme succède au Judaïsme.

GUENOT (C.) — **Sabinianus**, ou les premiers Apôtres de la Gaule. 1 vol.

Le christianisme d'Antioche et de Rome s'infiltre dans les Gaules. — Il s'y trouve en présence des Gaulois opprimés et cachant dans l'ombre leurs sombres superstitions et leur culte cruel, et des Romains corrompus et persécuteurs. — Il triomphe peu à peu par la parole et le martyre.

GUENOT (H.) — **Felynis** ou les Chrétiens sous Domitien, 1 vol.
Le Christianisme, l'esclavage, la tyrannie en présence et à l'œuvre dans Rome. — Révolte des esclaves. — Persécution des chrétiens.....

DE BEUGNON (H). — **Antonia** ou les martyrs de Lyon. 1 vol.
Autour du drame émouvant que tout le monde connait, se déroule tout le tableau de la domination Romaine, en des intrigues, des ambitions de toute nature, en présence de l'abnégation et du sacrifice chrétiens.

WISEMAN (le card). — **Fabiola** ou l'Eglise des Catacombes. 1 vol.
Traduction *nouvelle*, *intégrale*, contenant la préface, les notes, les inscriptions, etc., et remarquable tant par la l'élégance que par la fidélité.

DE GAULE (J.-M). — **Semnô l'Affranchi.** 1 vol.
Constantin et le monde Romain. — Sainte Hélène. — Action universelle du christianisme. — Les évêques. — Triomphes, luttes, etc.

DE LABADIYE (A). — **Nysa.** 1 vol.
Julien l'Apostat. — La cour de Lutèce. — La cour de Byzance. Les Philosophes.

DE MARICOURT. (R). — **Marcien** ou le Magicien d'Antioche. 1 vol.
La magie unissant ses ténébreuses machinations aux rancunes du paganisme détrôné, pour essayer de triompher du christianisme.

GUENOT (H.) — **Les colons de Favianes.** 1 vol.
Tableau animé de la vie merveilleuse de saint Séverin. — Un saint n'ayant pour arme que la prière, protége à lui seul les colonies chrétiennes du Danube contre les assauts des barbares, et arrête leur impatiente avidité jusqu'à l'heure marquée par la providence pour la grande curée du monde romain.

HAHN-HAHN (Csse). — **Eudoxia,** tableau du Ve siècle. 2 vol. en un. 3,00.
Ce nouvel ouvrage dû au talent si sympathique et si brillant de Mme HAHN-HAHN, nous retrace, sous les couleurs les plus vives, le monde du Bas-Empire et la cour de Byzance aux temps de saint Jean Chrysostôme, l'un des principaux personnages. C'est dire assez que ce travail a sa place marquée d'avance à côté d'*Aurélia* et de *Fabiola*.

GUENOT (C.) — **Les Fils d'Arius.** 1 vol.
Lutte entre le catholicisme et l'arianisme. — Clovis, Clotilde. — Saint Remy. — Sidoine, Appolinaire. — Le monde gallo-romain et les barbares.

DE NAVERY (R.) — **Le Filleul de l'Evêque.** 1 vol.
Brunehault. — Frédégonde. — Saint Prétextat. — Mérovée. — Grégoire de Tours, etc., etc.

DES MELLETTES (J.) — **Rodoald** ou le dernier prince Lombard. 1 vol.
La papauté et l'Eglise en lutte, en Italie, contre les appétits Lombards, et agonie de cette race avide et envahissante.

BRESCIANI (R. P). — **Mathilde de Canosse**, traduit librement de l'Italien, par Stephen LAMY. 1 vol.
Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur Henri IV.

DE LATREICHE (S.)—**Les Légendes de saint François d'Assises**, par ses trois compagnons (2e édi). 1 v.
Ce gracieux volume forme un délicieux pendant aux *Fioretti* ou *Petites Fleurs*, si aimées des lecteurs catholiques.

DE NAVERY. (R). — **La Confession de la Reine.** 1 vol.
Saint Jean Népomucène et l'empereur Wenceslas.

GUENOT (H.) — **L'Ermite du mont des Oliviers.** 1 v.
1re croisade et tous ses grands noms et ses émouvantes péripéties.

EMERY (M.) — **Robert de Saverny.** 1 vol.
La 2e croisade.—Clairvaux et saint Bernard, centre de l'action. — Le monde féodal et le cloître.

DES JOURNEAUX (J).—**Le chevalier aux armes vertes.** 1 vol.
Encore les Croisades. — Beaudouin. — Saladin. — Richard Cœur de Lion. — L'Orient. — L'Espagne.

EMERY (M.) — **Le Pèlerinage de Grâce.** 1 vol.
Epoque de Henri VIII.

CHAUVIERRE (l'abbé) — **Les Martyrs de Gorcum.** 1 v.
Ce livre emprunte un intérêt particulier aux cérémonies de la canonisation de ces martyrs, qui ont eu lieu cette année à Rome, au milieu d'un concours inusité d'Evêques et de Prélats.
On y trouve des notions intéressantes, et généralement peu connues, sur ces cérémonies.

DE BEUGNON (H). — **Lucia de Mommor.** 1 vol.
Calvin et la Réforme en France et à Genève.

DE LABADYE (A.) — **Le Baron de Hertz.** 1 vol.
Les anabaptistes à Münster.

EMERY (M.) — **Princesse & Esclave.** 1 vol.
S. François Xavier et la bonne nouvelle dans l'Inde.

DE NAVERY (R).—**Le Missionnaire de la Terre Maudite.** 1 vol.

Un missionnaire catholique et un savant chrétien en lutte contre l'horrible franc-maçonnerie du meurtre, ou secte des LAMPOUNS, dans l'île de JAVA

GUENOT (C) — **Michel Soudais** ou les Pontons de Rochefort. 1 vol.
Les prêtres sous la Terreur.

DE NAVERY (R.) **Martyr d'un Secret.** 1 vol.
Jamais on n'a peint plus énergiquement la torture morale que peut subir, dans une situation donnée, un prêtre fidèle au secret de la confession. — Fait historique et tableau de l'Irlande contemporaine.

BRESCIANI (R. P.) — **Le Juif de Vérone,** trad. abrg. 1 v.
Cette traduction nouvelle a été débarrassée de toutes les longueurs de l'écrivain italien, dont se plaint le lecteur français. L'intérêt y gagne, et la trame est plus serrée.

POSTEL (M. l'abbé) — **Rome,** dans sa vie intellectuelle, dans sa vie charitable, dans ses institutions populaires. 2e édit. 1 vol.

Un grand nombre d'autres volumes sont sous presse & en préparation.

LAGARDE (Marcel). — **Le Val de la Salm,** Histoires et Scènes ardennaises (1re *série*). Beau volume in-18 jésus, format des *Récits de l'Histoire de l'Eglise.* 1,50

. . . . **Les bords de la Salm,** (2e *série*). 1 50

LAGRANGE (l'abbé). — **Les Martyrs d'Orient,** d'après ASSEMANI. In-12. 1,50

RÉCITS CONTEMPORAINS.

CHANTREL (J.) — **Brutus le Maudit,** (1791-1848) Beau vol. in-18 jésus. 2,00
« Personnifier dans un homme pervers l'esprit satanique de la Révolution; le montrer vivant dans ses œuvres, dans celles de ses principaux et peu nombreux séides; dramatiser une action telle qu'un demi-siècle l'a vue s'exercer, tel est le but de ce livre, où l'histoire revendique les plus importants personnages qui sont en scène, et les faits qui servent de cadre aux récits... M. Chantrel a su animer de beaucoup d'intérêt cette narration, et lui donner ce piquant de l'imprévu que semblaient devoir lui refuser des faits qui ne sont que d'hier... Nous demandons vivement à M. Chantrel de reprendre la plume, et de montrer ce qu'est le Prêtre, la Religieuse, etc., etc., » (*Bibliographie cathol.,* février 1867).

CHANTREL (J). — **La Falaise de Mesnil-Val,** 1 vol. 2,00 *(sous-presse)*.

HAHN-HAHN (la C^sse^). — **Deux Sœurs,** Esquisses contemporaines. 2 beaux vol. in-18 jésus (*seule traduction française autorisée*).

... C'est sous la forme de la poésie et du roman qu'elle se fait missionnaire. C'est pour gagner des âmes qu'elle a écrit *Pérégrin, les Deux Sœurs*, etc. MARC.
(*Le Messager de la Semaine*).

... De tous les romanciers de l'Allemagne catholique, il n'en est aucun qui possède, au même degré que la comtesse Hahn-Hahn, l'art de peindre la vie du grand monde, de découper, dans ce milieu, des figures éminemment poétiques; sans sortir de la vie réelle, et de les mettre, sans exagération et sans invraisemblance, en opposition avec les portraits les plus sombres. (*Les Petites Nouvelles*, 14 décembre 1865).

... Telle est la trame émouvante et richement accidentée des *Deux Sœurs*; nous pouvons ajouter, après comparaison de plusieurs chapitres, que la traduction française reproduit suffisamment la perfection littéraire du texte original. A. MURY
(*Revue Catholique de l'Alsace*, juillet 1865).

. . . . **Pérégrin,** traduit par Marc VERDON. 2 beaux vol. in-18 jésus *(seule traduction française autorisée.)* 5,00

. . . . OEuvre charmante que ces deux volumes. Deux grandes âmes, l'une que la religion gouverne, l'autre dont elle s'empare à la fin, brillent constamment d'un éclat suave ou austère; et l'Irlande nous apparaît dans la magnanimité de ses dévouements et de son martyre en quelques-uns de ses plus nobles enfants GUSTAVE ROBERT.
(*Bibliog. catho.*, mars 1866).

— Nous avons dit à nos lectrices combien nous estimons les ouvrages de madame Hahn-Hahn, qui joint à tous les dons de romancier ceux du poète, et justifie la réputation qu'elle a acquise parmi ses compatriotes .. L'héroïne de cet ouvrage, Heliade, apparaît comme un ange de lumière au milieu des passions des autres personnages; l'incrédulité, l'amour de l'argent, la légèreté de ceux qui l'entourent, font resplendir sa foi admirable, sa douceur, sa générosité, sa fermeté; c'est un idéal chrétien.

Nous recommandons cet ouvrage aux personnes qui aiment que, même dans un roman, une vérité se prouve et se démontre, et qui veulent que le but réel de notre vie y soit indiqué sous les fictions et la trame d'une fable ingénieuse.
M. BOURDON
(*Journal des Demoiselles*, 1er février 1866).

HAHN-HAHN (C^sse^) — **Eudoxia,** Tableau du Ve siècle, un très-fort vol. gr. in-18 jésus. 3 00
Seule traduction française autorisée, paraîtra incessamment. (Voir page 6).

MARGERYE (E. de) — **Angèle**, histoire d'une chrétienne. in-12. 2,50

DE LIVONNIÈRE (M.) — **La Chambre des Ombres**, Beau vol. in-12. 2,50

La *Chambre des Ombres*, par M. Marin de Livonnière ! A ce nom, mesdemoiselles, votre intérêt est vivement excité. Le titre est mystérieux, et je veux garder le même mystère. L'important est de pouvoir dire que ce roman, comme tous ceux qu'à écrits M. de Livonnière, peut être mis entre vos mains. JULIE GOUREAUD.

(*Journal des Jeunes Personnes*, septembre 1866).

Marin de Livonnière était vraiment, et surtout fût devenu de plus en plus un Walter Scott catholique.

La *Chambre des Ombres*, en particulier, est assurément une des plus attachantes et des plus saines lectures que l'on puisse faire...

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, dans cet agréable récit, de l'élégante simplicité du style, de l'habile concaténation des événements, du naturel et de la vivacité des dialogues, de la constante élévation des sentiments, des situations touchantes, des poétiques descriptions...

« ... Oh ! que n'avons-nous beaucoup de livres semblables !» direz-vous quand vous aurez achevé celui-ci.

E. DE MARGERIE. (*Le Monde*, 18 octobre 1866).

. . . . **Un philosophe**, 1 fort beau vol. in-12. 2,50

BOURDON (Math.) — **Mademoiselle de Neuville**, suivie de Ide de Chaudfontaines. Joli volume grand in-18 jésus. 2,00

Madame Bourdon est surtout l'interprète, l'avocat — disons mieux — l'apôtre du *dévouement*. C'est là la vertu qu'elle sait comprendre dans toutes ses douceurs et ses nuances infinies, parer des détails et des traits les plus réels, les plus charmants, et faire admirer sans cesse, et faire aimer toujours. Et en ceci, il faut bien reconnaître que cet aimable écrivain, si zélé, si dévoué lui-même, est véritablement doué d'une haute et pure inspiration ; car si quelque chose peut protéger les familles et sauver les sociétés, ce n'est que le sentiment ineffable, le sentiment surhumain qui conduisit un Dieu à la croix : le dévouement, vertu salutaire, vertu divine, vertu chrétienne ! Charlotte de Neuville se dévoue donc, et dans quelles circonstances douloureuses, dans quels temps sombres ? Et pourtant tout lui a manqué, même l'exemple d'une mère !

Mais ce cœur aimant et fort, ce cœur qui n'a battu que pour Dieu et son père, s'étant donné une fois, ne se reprendra plus, et ne se lassera jamais d'accomplir sa tâche de consolation et d'amour, sa tâche cachée et pourtant glorieuse. Nous croyons que le talent de madame Bourdon, si pénétrant, si bienfaisant, si gracieux, ne s'est jamais montré plus ferme et plus vigoureux

que dans ce remarquable ouvrage, que toutes les jeunes femmes chrétiennes qui aiment le beau, le vrai et le pur, liront sans doute avec délices.

La Femme d'un Officier, 1 vol. 2,00

« Ce roman, dans la manière bien connue de l'auteur, mérite une attention spéciale.... — C'est une composition simple, tramée d'incidents parfaitement naturels. Le livre, écrit avec une élégance modeste, est d'une lecture sereine... Il appartient à la société calme des œuvres bien nées, distinguées dans leurs allures... OEuvre d'une grâce et d'une délicatesse peu communes. » (*Le Catholique*).

Mme Bourdon vient de donner une sœur à la *Vie réelle*.

... L'auteur n'a point imaginé les types variés de ses personnages, elle les a pris autour d'elle, dans le milieu auquel sa propre vie se mêle chaque jour; et l'histoire de leurs vertus ou de leurs fautes, pour n'être point semée d'événements dramatiques, n'en est ni moins attachante, ni moins émouvante. On y reconnaît sa propre vie, les impressions et les tentations qu'on a éprouvées soi-même, les illusions dont on s'est bercé, les petites lâchetés qu'on a ou méditées ou accomplies; on se souvient d'avoir été soi-même acteur dans des scènes analogues, et bientôt, dans les divers personnages qui agissent sous ses yeux, le lecteur ne voit plus que les parents qui nous aimèrent, ou les égoïstes qui nous firent du mal. Alors on égaie d'un sourire les pages heureuses du livre, ou bien on les mouille de ses larmes. Et le mot FIN a passé sous nos yeux distraits que nous continuons encore à rêver et à évoquer certaines circonstances de notre propre existence.

(*Le Magasin du Foyer*, 21 juillet 1867).

Les belles Années, (*paraîtra en janvier 1868*).
Anne-Marie, 1 vol. (*par. en octobre 1867*). 2,00
Une Parente pauvre, in-12. 2,00
Léontine, in-12. 2,00
La Vie réelle, in-12, 2,00
Les Béatitudes, nouvelles, in-12. 1,50
Souvenir d'une Institutrice, in-12. 2,00
La Charité, légendes. 1,50
Le Droit d'aînesse, in-12. 2,00

.... *La Charité en actions*. In-18. 1,00. — *Charles de Blois*. In-12. 0,75. — *Château (le) d'Avrilly*. In-12. 0,75. — *Foyer (le); Récits*. In-12. 0,75. — *Planche de salut (la)*. In 12. 0,75. — *Prix de la vie (le)*. In 12. 0,75. — *Sœurs de charité (les) en Orient*. In-12. 0,75. — *Chapelle (la) d'Ensiedlers*. In-12. 0,60. — *Amis du Ciel (les)*. In-12. 0,30. — *Ange du Sommeil (l')*. In-12. 0,30. — *Clef (la) des Cœurs*. In 12. 0,30. — *Cœurs droits (les)*. In-12. 0,30. — *Main*

droite (la) et la main gauche. In-12. 0,30. — *Secret (le).* In-12. 0,30 — *Si j'avais 1,000 écus* In-12. 0,30. — *Trop parler nuit.* In 12. 0,30. — *Charles-le Bon, comte de Flandre.* In-18. 0,60. — *Apôtre (l') des Nègres.* In-18. 0,30. — *Chaque chose à sa place.* In 18. 0.30. — *Chercheurs d'or (les).* In-18. 0,30. — *Deux aveugles (les).* In 18. 0,30. — *L'homme propose et Dieu dispose.* In-18. 0,30. — *Legs d'une mère (le).* In-18 0,30. — *Qui vivra verra.* In-18. 0,30. — *Un bienfait n'est jamais perdu.* In-18. 0.30.

FLEURIOT (Zénaïde). — **Marquise et Pêcheur.** 1 vol. in-18 anglais. 2,00

. . . . **Sans nom.** 1 vol. in-12. 2,00

. . . . **Souvenirs d'une Douairière.** 3e édit., revue et aug. 1 beau vol. in-18 anglais. 2,00

BONAVENTURE (R. P). — **Gloire de saint François d'Assise après sa mort.** 1 vol. in-12. 1,50

CAILLET (l'abbé) — **Vie des Saints, Martyrologe & Réflexions.** 4 beaux vol. in-8. 20,00

CONGNET (le ch.) — **Madame de Bussières**, ou la vie chrétienne et charitable au milieu du monde. In-8. *net* 4,00 — *et franco* 4,50

Beau volume dédié aux mères chrétiennes. Cette vie a reçu les hautes et vives approbations de NN. SS. les Archevêques et Evêques de Besançon, d'Aix, Reims, Soissons, Rodez, Mende, Le Mans, Beauvais et Hébron.

VANDERSPEETEN (J) — **Vie du B. J. Berchmans,** Grand in-8. 5,00

Cette vie est la plus complète qui ait été publiée encore.

BERNARD (l'abbé) — **Vie de saint Alphonse de Liguori,** suivie d'*Exercices de piété* tirés de ses œuvres. 1 beau vol. in-18 jésus. 2,50

AUGUSTIN (le R. P.) — **Vie de la B. Marie Françoise** des Cinq-Plaies, du T. O. de St François. 1 beau vol. in-12. 2,00

VILLEMOT (l'abbé) — **Histoire de sainte Barbe,** vierge et martyre. Beau vol. in-12. 2,00

P.-F. ECALLE (l'abbé) — **Histoire d'une Ame** ou les quatre dernières années de Mlle Charlotte de M***. Beau vol. grand in-18. 0,80

P.-M.-D. *** (l'abbé). — **Le Bouquet** de la Mission ou de la Retraite. *Declina a malo.* Détournez-vous du mal. Fort vol. in-12. 1,80

Douai. — Imprimerie DECHRISTÉ, rue Jean-de-Bologne.









